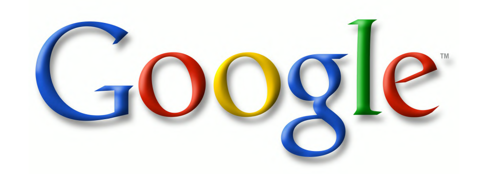
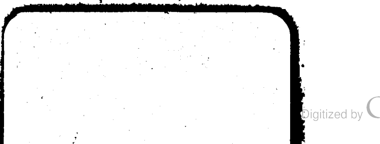




AU BORD
DE LA NÉVA

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

AU BORD
DE LA NÉVA

CONTES RUSSES

TRADUITS

PAR X. MARMIER

UN HÉROS DE NOTRE TEMPS —
LE MANTEAU — LA PHARMACIENNE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LERMONTOF

La vie de l'écrivain dont nous publions une des œuvres principales a été courte : né en 1811, il succombait dans un duel en 1841. Il était officier dans la garde impériale, quand le poëte Pouschkin, qu'il chérissait comme un ami, qu'il vénérait comme un maître, mourut d'une mort fatale en défendant l'honneur de sa femme.

Dans la douleur que lui causa cet événement, Lermontof adressa à l'empereur Nicolas, en une vingtaine de strophes

ardentes, un cri de colère, un cri de vengeance contre l'adversaire du malheureux Pouschkin, et fut exilé dans le Caucase. En lisant ces vers, où il n'entre pas la moindre idée révolutionnaire, on se demande comment ils ont pu être condamnés si sévèrement par le gouvernement du czar. Mais il est probable qu'ils ne furent que la dernière raison d'une sentence provoquée par d'autres manifestations de Lermontof, par plusieurs acerbes épigrammes qu'il répandait un peu trop facilement autour de lui.

Quoi qu'il en soit, la condamnation qui le frappait eut sur son esprit et sur son caractère une profonde influence. L'aspect des nouvelles régions où il était appelé à vivre, les grandes scènes du Caucase, les mœurs, la physionomie de ces peuplades à demi barbares, firent éclater en lui cette poésie énergique, chaudement colorée, impétueuse, quelquefois sauvage, qui nous frappe si vivement dans son *Ismaël Bey*, dans son *Enfant du Tscherkesse*, et dans la plupart de ses chants lyriques.

En même temps, le douloureux froissement qu'il ressentait de son exil acheva de développer en lui les germes funestes d'une nature sombre, misanthropique, froidement railleuse.

Ses œuvres sont la fidèle expression de l'amertume presque continuelle de sa pensée. Ces quelques vers que nous traduisons littéralement peuvent donner une idée de son âpre raillerie et de son morbide découragement.

Je te rends grâces, ô Seigneur!
Du tableau varié d'un monde plein de charmes,
Du feu des passions et du vide du cœur,
Du poison des baisers, de l'âcreté des larmes,
De la haine qui tue et de l'amour qui ment,
De nos rêves trompeurs perdus dans les espaces,
De tout enfin, mon Dieu! Puissé-je seulement
Ne pas longtemps te rendre grâces!

Comme l'a dit un écrivain russe, M. A. Herz, qui l'a connu à Pétersbourg, Lermontof traînait après lui le plus triste des fardeaux, « le boulet du scepticisme. »

Le roman que nous publions nous présente un homme jeune encore et déjà desséché par cette maladie morale. De telles images peuvent être un utile enseignement. Elles peuvent arrêter dans la voie de l'incrédulité et de l'égoïsme ceux qui descendraient vers cet Averne où la pente est glissante et d'où l'on remonte difficilement.

Sur les rocs du Caucase, Prométhée expiait l'audace qu'il avait eue de ravir le feu du ciel. Au pied du Caucase, l'écrivain russe nous montre un fils de la civilisation moderne éteignant dans son glacial ennui la dernière étincelle de son cœur.

Lermontof n'avait pas trente ans lorsqu'il composa cette œuvre. On y trouve, avec la fougue de la jeunesse, les qualités d'un talent qu'on dirait mûri par l'âge. Il y a là des traits d'observation d'une finesse remarquable, des physionomies

habilement saisies et nettement peintes, des épisodes très-dramatiques et des descriptions d'une véritable beauté.

Ce qui donne un attrait de plus à ce roman, c'est la nouveauté des scènes qu'il nous retrace, des lieux où il nous transporte, et l'originalité de plusieurs de ses personnages. Il a eu en Russie un très-grand succès. Nous le traduisons d'après la troisième édition qui en a été faite à Saint-Pétersbourg en 1852.

UN HÉROS

DE NOTRE TEMPS

I

BELA

Je venais de Tiflis dans un de ces rustiques chariots de poste que nous appelons une téléga. Tout mon bagage se composait d'une valise à moitié pleine de notes de voyage sur la Géorgie. Heureusement pour vous, cher lecteur, la plus grande partie de ces manuscrits est perdue, et, fort heureusement pour moi, les autres objets que renfermait mon portemanteau me sont restés.

Le soleil commençait à se pencher derrière les cimes couvertes de neige quand j'entrai dans la vallée du Koischaour. Un Ossette, qui me servait de postillon, ne cessait d'aiguillonner ses chevaux pour pouvoir ar-

river avant la nuit sur la montagne de Koischaour, et, chemin faisant, chantait à gorge déployée. Quel magnifique spectacle que celui de cette vallée! De tous côtés des crêtes inaccessibles, des rocs d'une couleur rouge parsemés de longs rameaux de lierres verts et couronnés de massifs d'érables; çà et là, les traces jaunes de plusieurs rapides inondations; sur les cimes aériennes, les franges de neige dorées par le soleil, puis l'aspect de l'Aragua, qui, se joignant à un ruisseau sans nom, s'échappait d'un défilé vaporeux, profond, se déroulait comme un ruban d'argent et étincelait comme les écailles d'un serpent.

Au pied de la montagne, nous nous arrêtâmes dans une de ces stations que l'on nomme en Perse: Doukhan. Là se trouvaient une vingtaine de Géorgiens et de montagnards avec une caravane de chameaux. On me dit que je devais prendre des bœufs pour gravir cette montagne maudite, qui n'a pas moins de deux werstes de longueur. Nous étions en automne et le temps était froid.

Que faire? Je pris six bœufs et quelques Ossettes. L'un d'eux mit ma valise sur ses épaules; les autres accompagnaient l'attelage avec de grands cris.

Derrière ma voiture s'avançait une autre téléga. Je remarquai avec surprise que, quoiqu'elle fût très lourdement chargée, quatre bœufs la traînaient aisément. Le maître de cet équipage marchait à pied, fumant une petite pipe de Kabardie, garnie d'ornements en argent. Il portait une redingote d'officier sans épaulettes et un bonnet de fourrure circassien. C'était un homme d'environ cinquante ans. A sa figure bronzée, on pouvait

voir qu'il avait longtemps vécu dans les chaudes régions du Caucase, et sa moustache grise s'accordait parfaitement avec sa ferme démarche et sa mâle physionomie. Je m'avançai vers lui et le saluai. Il répondit silencieusement à mon salut par un signe de tête, en lançant dans les airs une énorme bouffée de fumée.

— Nous voilà, lui dis-je, compagnons de voyage?

Il s'inclina de nouveau sans prononcer un mot.

— Vous allez sans doute à Stavropol?

— Oui, avec un chargement appartenant à la couronne.

— Dites-moi, s'il vous plaît, comment se fait-il que votre voiture, qui me semble si lourde, et qui n'a qu'un attelage de quatre bœufs, marche plus légèrement que la mienne avec ses six bœufs et une escorte d'Ossettes?

Il me regarda en souriant d'un air fin, puis me dit :

— Il n'y a probablement pas longtemps que vous êtes dans le Caucase?

— Voilà un an.

Il sourit de nouveau.

— Pourquoi cette question?

— Ah! reprit-il, ces Asiatiques, ce sont d'abominables coquins. Vous pensez qu'en criant ainsi ils accélèrent le pas de leurs quadrupèdes? Mais le diable seul pourrait dire pourquoi ils crient. Cependant leurs bœufs les comprennent. Vous auriez beau atteler à votre voiture vingt de ces animaux, ils ne s'émouvront pas tant qu'ils n'entendront point leurs maîtres crier. Oui, je vous le dis, ces Ossettes sont de rusés coquins.

Mais comment leur échapper? Ils ne cherchent qu'à extorquer l'argent des voyageurs, et on les a gâtés! Vous verrez qu'ils viendront encore vous demander un pourboire. Quant à moi, je ne suis plus leur dupe.

— Il y a longtemps que vous êtes au service?

— Oui, j'ai déjà servi sous Alexis Petrovitch (Jermolof). Lorsqu'il entra dans la ligne, j'étais lieutenant en second sous ses ordres. J'ai gagné deux grades dans les expéditions contre les montagnards.

— Et à présent, vous...

— A présent, j'appartiens au troisième bataillon de la ligne. Et vous, oserais-je vous demander...

Je lui dis ma situation, et notre entretien se termina là. Nous montâmes l'un à côté de l'autre en silence jusqu'au sommet de la montagne, qui était couvert de neige. Le soleil se couchait, et la nuit succédait immédiatement au jour. C'est ainsi que cela arrive dans les contrées de l'Orient. Grâce pourtant au reflet de la neige, nous pouvions distinguer encore notre chemin, montueux encore, mais moins escarpé que celui que nous venions de suivre. Je fis lier ma valise sur ma téléga, je remplaçai les bœufs par des chevaux, et je m'arrêtai pour jeter un dernier regard sur la vallée. Par malheur, un brouillard qui s'élevait comme une ondée ténébreuse du fond des ravins la voilait tout entière, et pas un son n'arrivait de là à notre oreille. Les Ossettes se pressaient autour de moi, demandant impétueusement de l'eau-de-vie. A la rude voix du capitaine, ils se dispersèrent.

— Quelles gens! me dit-il. Pas un d'eux ne connaît le mot de *xlièba* (pain), mais tous savent parfaitement

crier : « Mon officier, donnez-moi de l'eau-de-vie. » J'aime mieux les Tartares, qui, du moins, ne sont pas des ivrognes.

Nous étions encore à une werste de la station. Autour de nous régnait un tel silence, qu'on eût pu entendre dans son vol le bruissement d'une mouche. A gauche, nous distinguions de noires, profondes crevasses. Devant nous s'élançaient, jusqu'à la voûte du ciel, des montagnes nuageuses, traversées par des ravins, et couvertes de masses de neige, sur lesquelles brillait encore une dernière lueur de pourpre. A travers le ciel nébuleux, les étoiles commençaient à scintiller, et, chose singulière, il me semblait qu'elles étaient plus élevées que dans le Nord. De chaque côté du chemin on voyait d'énormes blocs de pierre nue. De distance en distance apparaissait un frêle arbuste; mais tout était immobile, pas une feuille ne vibrait au vent, et sur ce sol inanimé, dans ce silence sépulcral, c'était un plaisir d'entendre le bruit des roues de la troïka[1] et le son irrégulier de la clochette de nos chevaux.

— Demain, dis-je, nous aurons un temps superbe.

Le capitaine me montra du doigt une crête escarpée qui s'élevait en face de nous.

— Qu'est-ce que cela? lui demandai-je.

— C'est la Gout-gora. Voyez-vous comme elle fume?

En effet, la montagne fumait. Sur ses flancs ondulaient de légers nuages, et à sa sommité flottait une vapeur si épaisse, qu'elle s'étendait comme une tache sur le ciel obscur.

[1] Voiture à trois chevaux.

Bientôt enfin nous aperçûmes les toits des cabanes qui entourent la station de poste, et devant nous brillait une lueur réjouissante, la lueur de plusieurs foyers. L'ouragan mugissait dans les ravins, un vent froid pénétrait avec une pluie fine dans nos vêtements. A peine avais-je revêtu ma bourka[1] que la neige commença à tomber. Je regardai respectueusement le capitaine.

— Il faut, dit-il d'un air chagrin, que nous nous décidions à passer ici la nuit. Par une telle tempête on ne peut traverser la montagne. Puis, se tournant vers le postillon : Est-il déjà, lui demanda-t-il, tombé des avalanches?

— Non, répondit l'Ossette; mais il y en a beaucoup en mouvement.

A la station de poste, il n'y avait point de chambres pour les voyageurs. On nous conduisit dans une hutte enfumée, où j'invitai mon compagnon de voyage à prendre une tasse de thé avec moi, car j'emportais partout avec moi ma théière en fer, et plus d'une fois, dans le Caucase; elle avait été mon unique consolation. La cabane dans laquelle nous devions passer la nuit s'appuyait d'un côté sur un rocher. On y arrivait par trois marches humides et glissantes. Je m'avance le premier à tâtons et tombe sur une vache. Dans ces pays, l'étable sert de chambre aux domestiques. Je ne savais où aller. Ici, j'entendais bêler des brebis; là, des chiens aboyer. Grâce, enfin, à un faible rayon de lumière, j'aperçus une autre ouverture qui ressemblait quelque

[1] Manteau de feutre en usage surtout parmi les Cosaques des frontières du Caucase.

peu à une porte, et j'entrai dans une grande salle qui offrait une scène assez curieuse. Cette salle, dont le toit reposait sur deux poutres noircies par la fumée, était remplie de gens d'un aspect singulier. Au milieu, était le feu allumé sur le sol. Il s'en élevait des tourbillons de fumée qui devaient s'échapper par une ouverture pratiquée dans le toit, mais qui, étant repoussés par le vent, se répandaient autour de nous en nuages si sombres, que, pendant quelques instants, il me fut impossible d'y rien discerner. Près du feu, étaient deux vieilles femmes, une quantité d'enfants et un Géorgien, tous en haillons. Il fallait nous contenter de notre gîte. Nous nous glissâmes à côté du foyer, nous allumâmes nos pipes, et bientôt la bouilloire sifflait gaiement.

— Misérable race! dis-je au capitaine en lui montrant nos hôtes, qui nous observaient en silence dans une sorte de stupéfaction.

— Ajoutez, me répondit mon compagnon, que c'est une race stupide, sans culture et sans facultés. Nos Kabardes et nos Tchetchenses[1] sont au moins, dans leur brigandage, des gaillards résolus, tandis que ces gens ci n'ont pas le moindre goût pour les armes. Vous ne trouveriez pas même parmi eux un poignard un peu convenable.

— Vous avez été longtemps dans le pays des Tchetchenses?

— Je suis resté dix ans avec ma compagnie au fort de Kamennoibrod. Le connaissez-vous?

[1] Deux peuplades du Caucase, en partie subjuguées par la Russie, en partie toujours très-hostiles.

— J'en ai entendu parler.

— Ah! ces ferrailleurs nous donnaient de la besogne! A présent, Dieu soit loué! c'est plus calme. Mais autrefois, si vous vous écartiez seulement de cent pas des remparts, il y avait là un diable d'homme qui vous guettait; à peine le temps de bâiller, et il vous arrivait un lacet autour du col, ou une balle dans la tête.

— Vous avez dû avoir là de nombreuses aventures? m'écriai-je avec un mouvement de curiosité.

— Sans doute, j'en ai eu.

En prononçant ces mots, il pinçait sa grosse moustache; puis il baissa la tête et resta absorbé dans sa rêverie. J'avais un ardent désir de lui faire raconter quelque histoire, désir de voyageur et d'écrivain. Cependant notre thé était prêt. Je tirai de mon portemanteau deux tasses, je les remplis et j'en plaçai une devant le capitaine. Il savoura la chaude boisson en répétant à voix basse : « Oui, j'en ai eu. » Ces paroles me donnèrent un nouvel espoir. Je sais que les vieux soldats du Caucase aiment à parler et à conter. Ils en ont rarement l'occasion. Pendant cinq ans entiers ils restent avec leur compagnie dans un misérable poste, et, pendant ces cinq ans, ils ne pourront peut-être pas échanger une parole avec un de leurs égaux. Que d'émotions pourtant ils doivent éprouver! Autour d'eux une race originale, sauvage, chaque jour quelque danger et des incidents extraordinaires. Il est à regretter que sur de telles scènes on ait si peu écrit.

— Ne prenez-vous pas du rhum? dis-je à mon compagnon. J'ai du rhum blanc de Tiflis, et il fait froid.

— Non, je vous remercie. Je ne bois pas de spiritueux.

— Comment donc?

— Oui. C'est un serment que je me suis fait à moi-même. Quand j'étais sous-lieutenant, il m'arriva de faire une débauche avec mes camarades, et la nuit il y eut une alerte. Nous prîmes place dans nos compagnies, la tête troublée par les fumées du vin. Ah! Dieu! dans quelle colère était Alexis Petrovitch! Peu s'en fallut qu'il ne nous livrât à un conseil de guerre. D'autres fois, il peut vous arriver de passer une année entière sans voir âme qui vive; mais, si vous vous mettez à prendre de l'eau-de-vie de trop, vous êtes un homme perdu. Voyez, par exemple, les Circassiens : chaque fois qu'à une noce ou à des funérailles ils boivent cette liqueur de blé fermenté qu'ils appellent leur *bousa*, ils en viennent aussitôt à une bataille. J'ai été une fois entraîné, pour ainsi dire de force, à une de ces réunions chez un prince ami de la Russie.

— Et que s'est-il passé?

— Voici, me répondit-il en remplissant de tabac sa pipe et en l'allumant.

Il faut vous dire, d'abord, que j'étais, il y a environ cinq ans, avec ma compagnie, dans un poste[1] du Terek. Un jour d'automne, il arrive un convoi de vivres avec un officier, d'une vingtaine d'années, qui vient me rendre visite en grand uniforme, et m'annonce qu'il lui est

[1] Kriéposte, une de ces redoutes défendues par un rempart en terre et une palissade, que les Russes ont élevées sur la ligne du Caucase.

ordonné de rester avec moi dans le fort. A voir sa peau si blanche, son air si délicat et son uniforme si brillant, il était aisé de reconnaître qu'il n'était pas depuis longtemps dans le Caucase.

« Vous êtes probablement, lui dis-je, envoyé ici comme en exil. — Précisément, monsieur le capitaine! — Charmé de vous voir! ajoutai-je en lui tendant la main. Vous vous ennuierez dans ce pays; mais j'espère que vous et moi nous vivrons en bons amis. Pour commencer, appelez-moi, je vous prie, tout simplement Maxime Maximitch; délivrez-vous de cet embarrassant uniforme, et venez chez moi en casquette. » On lui indiqua un logement, et il s'installa dans le fort.

— Comment donc s'appelait-il?

— Grégoire Alexandrovitch Petchorin.

C'était un grand garçon, mais très-bizarre. Par exemple, par les temps de pluie ou de froid, il lui arrivait de passer des jours entiers à la chasse. Tout autre serait revenu d'une telle expédition transi ou accablé de fatigue. Pour lui, il n'en résultait nul inconvénient. Puis, ensuite, il se retirait dans sa chambre, et, au moindre souffle d'air, il croyait qu'il allait se refroidir, et au mouvement d'un volet il frissonnait et pâlissait. Je l'ai vu pourtant attaquer seul un sanglier. Quelquefois, il passait avec moi de longues heures sans prononcer un mot. Puis, tout à coup, il s'engageait dans des récits qui nous faisaient éclater de rire. Oui, c'était vraiment un singulier jeune homme et, de plus, riche, à en juger par tous les objets précieux qu'il avait apportés avec lui.

— Et vous avez longtemps vécu ensemble?

— Environ une année. Je m'en souviendrai de cette année! Que de soucis il m'a causés! Il y a des gens, voyez-vous, qui, dès leur naissance, sont destinés à des aventures extraordinaires.

— Extraordinaires! m'écriai-je avec une nouvelle curiosité et en versant au capitaine une nouvelle tasse de thé.

— Je vais vous en donner une idée. A six werstes de notre fort demeurait un prince rallié à notre gouvernement. Son fils, qui avait une quinzaine d'années, venait presque chaque jour tantôt chez moi, tantôt chez Petchorin, et nous le gâtions à qui mieux mieux. Si jeune qu'il fût, c'était déjà un habile garçon, ramassant par terre un bonnet au grand galop de son cheval et tirant à merveille un coup de fusil. Il avait seulement un grave défaut, un goût désordonné pour l'argent. Un jour, en riant, Petchorin lui promit un ducat s'il pouvait dérober le plus beau bouc du troupeau de son père, et la nuit suivante le petit scélérat nous amenait l'animal par les cornes. Si quelquefois nous l'agacions un peu trop vivement, aussitôt son regard s'enflammait et sa main se portait à son poignard. « Allons, Azamat, lui disais-je quelquefois, pas tant de promptitude! ta violence te sera funeste. »

Un jour, son père vint lui-même nous inviter au mariage de sa fille aînée. Nous devions être ses koniaks, ses hôtes, et, quoique ce fût un Tartare, il ne nous était pas possible de refuser. Donc nous partons. A l'entrée de l'aoule,[1] une troupe de chiens s'élance à notre ren-

[1] Nom des villages du Caucase.

contre en aboyant. Les femmes se cachent à notre approche, et celles que nous pouvons entrevoir ne sont nullement jolies.

« Je m'étais fait une autre idée des Circassiennes, me dit Petchorin.

— Patience! lui répondis-je en riant. J'avais mon idée.

Dans la demeure du prince se trouvaient rassemblés une quantité d'individus. L'usage des Asiatiques est d'inviter à une noce tous les voisins de la maison et tous les passants. Nous fûmes reçus avec des témoignages de distinction particuliers et conduits dans la salle d'honneur. Moi, qui connaissais le pays, je n'oubliai pas de noter l'endroit où l'on plaçait nos chevaux, pour pouvoir immédiatement les reprendre en cas d'accident.

— Comment donc, demandai-je au capitaine, célèbre-t-on là un mariage?

— C'est assez simple. D'abord le prêtre, le moullah, lit quelques passages du Coran, puis on offre des présents aux jeunes mariés et à leurs parents. Ensuite on se met à manger et à boire la bousa, après quoi commence la djigitovka, la danse locale, où un drôle déguenillé et monté sur une mauvaise rosse amuse les spectateurs par ses bouffonneries. Vers le soir, on en vient à une espèce de bal aux sons qu'un pauvre vieux tire d'un instrument à trois cordes qui ressemble à notre balalaika. Les filles et les garçons se rangent sur deux lignes en frappant des mains et en chantant. Une jeune fille et un jeune homme s'avancent au milieu du cercle, et se mettent à réciter alternativement des vers de fantaisie que les autres répètent en chœur. Petchorin et moi nous étions assis à la place d'honneur, et, tandis

que nous observions ce spectacle, voilà que la fille cadette de notre hôte, une fille de dix-sept ans, s'avance vers mon compagnon, et lui module un compliment.

— Que lui dit-elle donc? vous en souvenez-vous?

— Oui, à peu près. « Ils sont beaux à voir, nos jeunes danseurs, avec leurs cafetans brodés en argent. Plus beau est le jeune officier russe, et ses galons sont en or. Il s'élève parmi nous comme un peuplier; mais il n'est point né, et il n'a point grandi dans notre enclos. »

A cette harangue, Petchorin se leva, s'inclina en mettant la main sur son front, puis sur son cœur, et me pria de répondre à la Circassienne, ce que je fis dans la langue du pays.

— Eh bien, dis-je à voix basse à mon jeune ami lorsqu'elle se fut éloignée, comment la trouvez-vous?

— Charmante! charmante! Quel est donc son nom?

— Bela.

Elle était en effet très-jolie, d'une taille fine, élancée, des yeux noirs comme ceux d'un chamois, des yeux dont l'éclair pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Petchorin fixait sur elle des regards rêveurs; elle tournait souvent aussi vers lui sa vive prunelle à la dérobée. Mais mon sensible compagnon n'était pas le seul à contempler Bela. Vers elle se dirigeaient, d'une des profondeurs de la salle, deux autres yeux avides, ardents. C'étaient ceux d'un homme de ma connaissance, nommé Kasbitch. Ce Kasbitch était, à notre égard, dans une situation assez équivoque: ni ami ni ennemi déclaré. Sa conduite avait paru plus d'une fois très-suspecte, mais on ne l'avait vu pourtant dans aucun combat. Il amenait de temps à autre, au fort, des moutons qu'il ven-

dait à un taux très-modéré. Seulement, avec lui il ne fallait pas marchander. Une fois qu'il avait dit son prix, il se serait fait égorger plutôt que d'en rien rabattre. On disait qu'il aimait à s'adjoindre aux expéditions entreprises par des Abreques, de l'autre côté du Kouban. Le fait est qu'avec sa petite taille sèche et ses larges épaules, il avait bien l'air d'un brigand. De plus, il possédait une finesse diabolique. Son bechmet[1] était toujours éraillé ou déchiré, mais sur ses armes éclataient des ornements en argent, et son cheval était renommé dans toute la Kabardie. Vraiment il n'était pas possible de trouver un meilleur coursier. Chacun le lui enviait, et plus d'une fois on essaya de le lui dérober. Je le vois encore, ce magnifique cheval, avec sa peau noire comme la poix, ses jambes comme de l'acier, et quelle force! Il faisait ses cinquante werstes au galop sans s'arrêter; en même temps, il était si doux et si bien dressé, qu'il accourait à la voix de son maître comme un lévrier. Souvent Kasbitch ne se donnait pas la peine de l'attacher. C'était là le type d'un cheval de brigand.

A cette soirée chez le prince, Kasbitch était plus sombre que de coutume, et je remarquai que sous son bechmet il portait une cotte de mailles... — Ce n'est pas sans raison, me dis-je, qu'il a pris cette précaution. Il a ses projets... La chaleur de la salle où tant de gens étaient réunis m'obligea à sortir pour respirer l'air. La nuit s'étendait déjà sur les montagnes, et les brouillards flottaient dans des ravins.

L'idée me vint d'entrer dans le hangar où l'on

[1] Espèce de redingote des Tartares.

avait mis nos chevaux, afin de voir s'ils étaient suffisamment pourvus de fourrage. En toute occasion, il est bon d'être prudent. J'avais alors un très-bon cheval que plus d'un Kabardien n'avait pu regarder sans un cri d'admiration.

En approchant du hangar, j'entendis le son de deux voix : l'une brève et lente, l'autre pour moi facile à reconnaître; c'était celle d'Azamat, le fils de notre hôte. — De quoi parle-t-on là? me dis-je, serait-ce de nos chevaux?... Je m'avance à la dérobée, j'écoute et m'efforce de recueillir chaque mot de cet entretien, ce qui n'était pas chose aisée dans le retentissement des chants et des danses de la salle voisine.

— Comme j'admire ton cheval! disait Azamat. Si j'étais le maître de cette maison et si j'avais trois cents juments, je t'en donnerais, Kasbitch, la moitié pour ton Karagos.

— Ah! c'est Kasbitch, me dis-je; et je songeai à sa cotte de mailles.

— Oui, répondit le fier Tartare après un instant de silence. Dans toute la Kabardie, il n'y a pas un animal pareil. Une fois, j'avais entrepris de l'autre côté du Terek une expédition avec quelques Abreques pour enlever des chevaux russes. Nous échouâmes dans notre projet, et nous prîmes la fuite, qui d'un côté, qui de l'autre. Quatre Cosaques me poursuivaient; déjà j'entendais les cris de ces giaours, et devant moi était une épaisse forêt. Je me couche sur ma selle, me confiant à la protection d'Allah, et, pour la première fois, j'offense mon cheval par un coup de fouet. Le généreux animal se précipite avec la légèreté d'un oiseau à tra-

vers les ronces et les épines qui déchirent mes vêtements ou me frappent au visage. Il bondit à travers les tiges d'arbres, brisant avec son poitrail les rameaux enlacés. J'aurais mieux fait de l'abandonner à lui-même et de me cacher dans les broussailles. Mais je ne pouvais me résigner à me séparer de lui, et le prophète m'a assisté. Déjà quelques balles sifflaient près de ma tête, et les Cosaques redoublaient d'efforts pour m'atteindre. Tout à coup je me trouve au bord d'un profond ravin. Mon cheval s'arrête, puis s'élance. Ses pieds de derrière glissent sur l'autre rive, il y reste suspendu par ses pieds de devant. Je lâche les rênes, je me jette dans la fondrière; Karagos se relève, et il est sauvé. Les Cosaques, témoins de cette scène, n'essayèrent pas de me chercher. Probablement ils supposèrent que je m'étais tué dans ma chute, et ils ne songèrent plus qu'à s'emparer de mon cheval. Tremblant de le perdre, je me traîne dans de hautes touffes d'herbes, le long du ravin, je regarde, je suis à l'extrémité de la forêt, Karagos galope dans les plaines; les Cosaques courent après lui. Longtemps, longtemps ils le poursuivent; l'un d'eux parvient à s'en approcher et lui lance son lacet. J'ai peur, je ferme les yeux, j'invoque le secours du prophète. Un instant après, je regarde de nouveau, et mon brave Karagos bondit dans l'espace, la crinière flottante, rapide comme le vent, et les giaours, dispersés de côté et d'autre, se retirent à travers le steppe avec leurs montures fatiguées. Par Allah! ce que je te raconte est vrai, parfaitement vrai. Je restai caché dans le ravin jusqu'au milieu de la nuit. Soudain, imagine-toi ma surprise, j'entends un cheval qui accourt, hen-

nit et frappe du pied le sol près de moi. C'était mon Karagos, mon fidèle compagnon. Dès ce jour, nous ne pouvons plus nous quitter.

En parlant ainsi, Kasbitch frappait d'une main caressante le col de son cheval, et lui prodiguait des noms affectueux.

— Si j'avais, reprit Azamat, un haras de mille juments, je te le donnerais pour ton Karagos.

— Et moi, répondit froidement Kasbitch, je n'accepterais pas l'échange.

— Écoute, Kasbitch, dit d'une voix suppliante le jeune prince, tu es un brave garçon et un vaillant guerrier; mon père craint les Russes et ne me permet pas de me joindre aux gens des montagnes. Donne-moi ton cheval, et je ferai tout ce que tu voudras. Pour toi, si tu le désires, j'enlèverai à mon père sa meilleure carabine, sa schaschka, qui est une lame de première qualité. Qu'on pose seulement le doigt sur son tranchant, elle en fait jaillir le sang. Je te donnerai encore la cotte de mailles de mon père, qui est, comme la tienne, d'une valeur inappréciable.

Kasbitch ne répondait pas.

— Du jour où ton cheval, reprit Azamat, m'est apparu pour la première fois, où j'ai vu comme il caracolait sous toi, les naseaux ardents, et comme il faisait éclater les cailloux sous son pied; de ce jour-là, j'ai éprouvé une émotion inexplicable, et tout le reste m'est devenu indifférent. Je regarde avec mépris les meilleurs coursiers de mon père; c'est un ennui pour moi de les monter. Je suis triste. Dans ma tristesse, je passe des jours entiers seul, sur la pointe d'un roc, et alors ma

pensée se reporte vers ton cheval noir, et je le contemple dans sa noble allure avec sa croupe luisante et droite comme une flèche. Il me semble qu'il me regarde comme s'il voulait me parler. Enfin, ajouta d'une voix tremblante l'ardent Azamat, enfin je meurs si tu refuses de me le céder.

En prononçant ces mots, il pleurait, et peut-être n'avait-il jamais pleuré, pas même quand il était jeune.

A sa douleur Kasbitch répondit par une sorte de rire ironique.

— Écoute, reprit encore Azamat, je suis résolu à tout. Si tu le veux, j'enlèverai pour toi ma sœur. Tu sais comme elle danse, comme elle chante et comme elle fait de fines broderies d'or. Non, il n'y a pas une femme pareille dans le harem du padischah. Le veux-tu? Attends-moi, demain soir, près du ravin où tombe le torrent, je la conduirai à l'aoule voisine, et elle est à toi. Bela ne vaut-elle pas ton Karagos?

Longtemps, longtemps, Kasbitch garda le silence; puis enfin il répondit à Azamat en chantant cette strophe d'un vieux chant populaire :

« Il y a de nombreuses beautés dans les aoules. Leurs yeux brillent comme les étoiles. Il est doux de les aimer, mais plus douce encore est la mâle liberté. Avec de l'or, on peut acheter quatre femmes. Mais un brave cheval, qui pourrait en donner le prix? Comme le tourbillon, il vole dans les steppes. Il ne change pas et ne trompe pas. »

En vain Azamat pria, sanglota, s'emporta.

— Assez, jeune imprudent! s'écria Kasbitch avec impatience. Tu veux posséder mon cheval, mais si-

n'aurais pas fait trois pas sur sa croupe qu'il te jetterait par terre et que tu te briserais la tête sur un roc.

— Moi! s'écria le jeune homme en fureur; et au même instant j'entendis son poignard résonner sur la cuirasse du montagnard.

D'une main vigoureuse, Kasbitch lança son antagoniste contre la palissade si rudement, qu'elle en fut ébranlée.

— Nous allons avoir, me dis-je, un beau vacarme; et je me hâtai de prendre mon cheval, ainsi que celui de mon compagnon, et de le faire sortir par une porte de derrière.

Quelques instants après, toute la maison du prince était en rumeur. Azamat s'était précipité dans la salle avec son bechmet déchiré, disant que Kasbitch avait voulu l'assassiner. Aussitôt chaque convive avait pris ses armes, et la lutte commençait, et les cris tumultueux résonnaient avec les coups de fusil. Mais déjà Kasbitch était à cheval. La schaschka à la main, il s'ouvrit un passage au milieu de la foule et disparut.

— Venez, dis-je à Petchorin en le prenant par la main; il est dangereux de se laisser aller à l'ivresse chez des étrangers, mieux vaut nous éloigner au plus vite.

— Attendez, me répondit-il, je serais curieux de voir comment cela finira.

— Cela finira mal. Je connais les habitudes de ces gens. D'abord les libations de bousa, puis les balles.

Nous montâmes à cheval et nous partîmes.

— Et que devint Kasbitch? demandai-je au capitaine.

— On ne s'empare pas aisément d'un homme de cette trempe, me répondit-il en vidant sa tasse de thé. Il s'évada.

— Sans être blessé?

— Dieu sait. Ah! ces brigands ont la vie dure. J'en ai vu qui étaient criblés de coups de baïonnette et qui brandissaient encore leur schaschka.

A ces mots, le capitaine se tut; puis, après un instant de silence, me dit en frappant la terre du pied :

— Il est une chose que je ne me pardonnerai jamais. A notre retour au fort, je ne sais quel démon me poussa à raconter à Petchorin l'entretien que j'avais entendu dans l'écurie. Il sourit d'un air malin; il combinait son projet.

— Quel projet? Je vous en prie, continuez votre récit.

— Oui. Que faire? puisque j'ai commencé, autant vaut finir. Quatre jours après cette orageuse soirée, Azamat vient au fort, et, comme de coutume, entre chez Petchorin, qui avait toujours quelques friandises à lui offrir. J'étais là. On se met à parler de chevaux. Petchorin fait un éloge enthousiaste de celui de Kasbitch. Quelle beauté de formes! dit-il, quelle agilité de chamois! Non, dans le monde entier, il n'y a pas un cheval pareil.

Les yeux du jeune Tartare s'enflamment, Petchorin continue, comme s'il ne remarquait pas cette émotion. J'essaye de donner une autre direction à l'entretien; mais le rusé Petchorin en revenait toujours à cet animal merveilleux. La même scène se renouvelait à chaque visite d'Azamat. Au bout de trois semaines, je

remarquai que le pauvre jeune homme devenait pâle et maigre, comme un de ces amoureux désespérés qu'on nous représente dans les romans. J'ai su depuis ce qui s'était passé. Petchorin lui avait complétement bouleversé la raison. Un jour il lui dit : — Je vois bien, Azamat, que tu ne penses qu'à ce cheval, et il n'est pas en ton pouvoir de le conquérir. Eh bien, parle, que donnerais-tu à celui qui te le remettrait?

— Tout ce qu'on voudrait.

— Moi, je puis te le procurer; mais à une condition. Veux-tu jurer de la remplir?

— Je le jure. Et toi jures-tu aussi?

— Oui, je jure de te mettre en possession du cheval de Kasbitch, si tu veux me donner ta sœur. Karagos sera mon présent de noce. J'espère que cette proposition te plaît.

Azamat garda le silence.

— Tu ne veux pas? soit! Je croyais que tu étais un homme, et tu es un enfant trop jeune encore pour monter un tel cheval.

— Mais mon père! s'écria Azamat avec impétuosité.

— Ton père! Est-ce qu'il ne s'absente jamais?

— Oui.

— Ainsi, c'est convenu?

— Convenu! murmura l'insensé, pâle comme la mort. Quel jour?

— La première fois que Kasbitch viendra au fort. Il a promis de nous amener une dizaine de moutons. Laisse-moi faire, et toi, songe à ta promesse.

Ainsi fut conclu ce malheureux pacte. Quand je l'appris, je fis des reproches à Petchorin; il me répondit

qu'une sauvage fille de Circassie devait être heureuse d'appartenir à un homme tel que lui, puisque, selon les mœurs de la contrée, il serait comme son mari; que, de plus, Kasbitch le brigand méritait une punition.

Dites-moi, que pouvais-je objecter à de tels arguments? Mais j'ignorais encore le complot organisé entre l'amoureux Petchorin et Azamat, lorsqu'un matin Kasbitch vint me demander si nous voulions acheter des moutons et de la farine. Je lui dis de m'amener ses provisions le lendemain. Azamat était là.

— Demain, lui dit Petchorin, Karagos est à toi, si tu me livres ce soir Bela; sinon, tu ne posséderas jamais le plus admirable des chevaux.

— Bien! répondit Azamat; et il retourna dans son aoule. Le soir, Petchorin prit ses armes et sortit du fort. Ce qui se passa entre lui et le jeune prince, je ne sais. Mais, la nuit, il rentrait dans les remparts avec son complice, et le factionnaire remarqua que sur la selle d'Azamat était une femme, les pieds et les mains liés et la tête couverte d'un voile.

— Et le cheval? m'écriai-je.

— Attendez; m'y voici. Le lendemain au matin, Kasbitch arrive avec ses moutons, attache son cheval à la palissade, puis entre chez moi. Je lui fais servir du thé; car, tout brigand qu'il était, c'était mon *koniak*, mon hôte.

Nous nous entretenions tranquillement ensemble de différentes choses, quand soudain je le vois qui se lève; sa physionomie est bouleversée, il court à la fenêtre, qui, par malheur, donnait sur la cour.

— Qu'as-tu donc? lui dis-je.

— Mon cheval! mon cheval! s'écria-t-il en frissonnant.

En effet, je venais d'entendre le pas sonore d'un cheval.

— C'est probablement, lui dis-je, quelque Cosaque qui arrive.

— Non. Trahison! trahison! s'écria-t-il en s'élançant hors de ma chambre, comme une panthère.

En deux bonds, il était dans la cour et se précipitait vers la porte du fort. Le factionnaire mit son fusil en travers, pour lui barrer le passage. Kasbitch sauta par-dessus cette arme et poursuivit sa course impétueuse. Au loin volait un tourbillon de poussière. Kasbitch prend sa carabine, tire, et reste immobile jusqu'à ce qu'il soit convaincu qu'il a manqué son coup. Alors il jette son arme trompeuse sur les rochers, la brise en morceaux, puis lui-même se roule par terre, pleurant et sanglotant comme un enfant. Les habitants du fort s'approchent de lui, et pas un d'eux n'attire son attention; ils l'entourent, ils l'interrogent, puis enfin se retirent. Je donne l'ordre de déposer devant lui l'argent qu'on lui devait pour ses moutons. Il n'y touche même pas. Il reste couché sur le sol, impassible et comme anéanti; la nuit vient, et il est encore à la même place. Le lendemain matin seulement il se releva, s'approcha du fort et pria les soldats de lui révéler le nom de celui qui avait enlevé son cheval. Quand il apprit par un des factionnaires que c'était Azamat, on vit ses yeux flamboyer, et il se dirigea en toute hâte vers l'aoule où demeurait le père du jeune homme.

— Et qu'arriva-t-il au père?

Kasbitch ne le rencontra pas. Il était absent pour plusieurs jours. C'était précisément cette absence accidentelle qui avait aidé au complot d'Azamat. Quand il rentra dans sa demeure, il n'y trouva ni fille ni fils, car Azamat avait bien compris qu'il ne devait espérer aucune grâce s'il tombait sous la griffe de Kasbitch, et il disparut. Probablement il s'associa à quelque bande d'Abreques et se retira de l'autre côté du Terek ou du Kouban.

Cependant j'avais dans cette affaire un devoir à remplir. Dès que j'appris que la Circassienne était dans l'habitation de Petchorin, je revêtis mon uniforme et me rendis chez lui.

Il était dans l'antichambre de son appartement, étendu nonchalamment sur un lit, une main posée sur sa tête, l'autre tenant une longue pipe. Je remarquai que la seconde chambre était fermée à clef, et que la clef n'était pas à la serrure. En entrant je toussai et frottai mes pieds sur le plancher. Petchorin resta immobile, comme s'il ne m'entendait pas.

— Monsieur le lieutenant, lui dis-je en prenant un ton aussi sévère que possible, ne voyez-vous pas que je suis là?

— Ah! bonjour, Maxime Maximitch, me répondit-il sans changer d'attitude, voulez-vous fumer une pipe?

— Écoutez! Je ne suis plus pour vous Maxime Maximitch. Je suis votre chef.

— C'est la même chose. Voulez-vous prendre une tasse de thé? Si vous saviez comme je suis tourmenté!

— Je sais tout, répliquai-je en m'avançant vers le lit.

— Tant mieux! cela me dispensera d'entreprendre un récit que je ne suis guère en état de faire.

— Monsieur, vous avez commis une faute dont la responsabilité peut tomber sur moi.

— Allons! ne voilà-t-il pas un grand malheur! Il y a longtemps que tout est commun entre nous.

— Quelle plaisanterie! Vous allez, je vous prie, me remettre votre épée.

— Mitka, mon épée!

Mitka obéit.

Quand j'eus ainsi satisfait aux lois de la discipline, je m'assis près de Petchorin et lui dis :

— Avouez que vous avez mal agi.

— En quoi donc?

— En enlevant Bela..... ce misérable Azamat!..... Voyons, avouez.

— Mais puisqu'elle me plaisait!

Que dire après une telle réponse? Je restai stupéfait. Cependant, après un instant de silence, je déclarai au lieutenant que, si le prince réclamait sa fille, il faudrait bien la lui rendre.

— Cela n'est point nécessaire.

— Mais s'il apprend qu'elle est ici?

— Et comment l'apprendrait-il?

J'étais de nouveau démonté.

— Écoutez, Maxime Maximitch, me dit Petchorin en se soulevant un peu sur sa couche, vous êtes bon, et, je vous le demande, qu'arrivera-t-il à cette jeune fille si nous la rendons à ce sauvage? Il la tuera ou la vendra. A présent l'affaire est faite, prenons garde de

l'empirer. Gardez chez vous mon épée, et laissez ici Bela.

— Soit. Mais ne puis-je la voir?

— Elle est dans cette chambre, et moi-même j'ai vainement essayé d'approcher d'elle. Elle se tient là, enveloppée dans son voile, immobile, silencieuse, effarouchée comme un chamois. J'ai fait venir notre vivandière, qui parle la langue tartare. Elle s'est chargée de servir cette sauvage Circassienne et de l'habituer peu à peu à l'idée qu'elle doit être à moi, uniquement à moi.

Voilà où j'en suis, ajouta l'aventureux lieutenant en rappant du poing sur la table.

Je finis par accepter ses résolutions. Il y a des gens de par le monde auxquels il faut toujours céder.

— Eh bien, dis-je au capitaine, Bela a-t-elle fini par s'apprivoiser, ou a-t-elle succombé dans sa captivité à la douleur d'être séparée de sa maison natale?

— Pourquoi se serait-elle abandonnée à une telle douleur? Des fenêtres de sa chambre, elle pouvait voir ses montagnes comme du milieu de son aoule. Pour ces sauvages, cela suffit. De plus, Petchorin lui adressait sans cesse quelques présents. Les deux premiers jours, elle refusa avec un dédaigneux silence ces offrandes, qui furent remises à la vivandière et donnèrent un nouvel essor à son éloquence. Ah! les présents! Qui pourrait dire l'influence d'une étoffe bariolée sur l'esprit d'une femme? Mais je ne veux pas entrer dans cette question. La lutte de Petchorin pour vaincre la résistance de Bela fut longue. Cependant il s'appliqua à apprendre l'idiome tartare, et elle, de son côté, apprenait le russe. Peu

à peu elle s'accoutuma à le voir; elle le regardait timidement, à la dérobée; elle chantait tristement, à voix basse, les chants de son aoule, si tristement, que mon cœur était ému de l'entendre. Un jour je fus témoin d'une scène que je ne puis oublier. J'étais dans la chambre de Bela, debout, près de la fenêtre. La jeune fille était assise sur un escabeau, la tête penchée sur sa poitrine, et Petchorin avait pris place à côté d'elle.

— Écoute, ma péri, lui disait-il; tu sais que tôt ou tard tu dois m'appartenir, pourquoi donc me torturer ainsi? Est-ce que tu aimerais un Tchetchense? En ce cas, je te rendrais immédiatement la liberté.

Elle tressaillit et secoua la tête.

— Est-ce que tu me haïrais?

Elle soupira.

— Ou serait-ce ta religion qui te défend de m'aimer?

Elle pâlit et garda le silence.

— Mais, vois-tu, reprit-il, il n'y a qu'un Dieu pour tous les humains, et, si ce Dieu permet que je t'aime si ardemment, pourquoi t'interdirait-il de m'accorder le même sentiment?

Elle le regarda en face comme si elle était frappée de cette idée, et, à voir l'expression de ses yeux, il semblait qu'elle luttât entre le doute et le désir d'être convaincue. Quels yeux! Ils étincelaient comme des charbons ardents.

— Je t'en prie, ma douce, ma tendre Bela, continua Petchorin, tu vois combien je t'aime. Je suis prêt à faire tout ce que tu voudras pour te rendre la gaieté. Je veux que tu sois heureuse, et, si je te vois languir encore

dans ta tristesse, j'en mourrai. Dis-moi donc que tu vas te raviver.

Elle continua à le regarder, rêveuse, sans lui répondre ; mais un sourire errant sur ses lèvres et un signe de tête indiquaient son consentement. Alors il lui prit la main ; il demanda à l'embrasser. Elle se défendit faiblement en disant :

— Non, non, cela n'est pas nécessaire.

Et, comme il insistait, elle s'écria en sanglotant :

— Je suis ta captive, ton esclave ; tu peux me soumettre par la contrainte!

Et de nouveau elle pleurait.

Petchorin se frappa le front et s'enfuit dans une autre chambre. J'allai le rejoindre et le trouvai se promenant à grands pas de long en large, les bras croisés sur la poitrine, dans une violente agitation.

— Eh bien, lui dis-je, que signifie un tel emportement?

— Ce n'est pas une femme, me répondit-il, c'est un diable. Mais je vous donne ma parole que je la subjuguerai.

Je secouai la tête.

— Oui, reprit-il, avant huit jours. Voulez-vous en faire le pari, voulez-vous?

Je lui tendis la main et m'éloignai.

Le lendemain il envoya à Kisslar un messager qui en rapporta une quantité d'objets précieux.

— Qu'en pensez-vous, Maxime Maximitch? me dit l'opiniâtre lieutenant en étalant devant moi cette élégante cargaison ; croyez-vous qu'une beauté asiatique résiste à une telle batterie?

— Vous ne connaissez pas, lui répondis-je, les Circassiennes. Elle ne sont pas de la même trempe que les Géorgiennes et les Tartares du Caucase. Non, elles ont de tout autres principes et une autre éducation.

Petchorin se mit à rire en sifflant une marche.

Mes prévisions furent justifiées. Les présents offerts à Bela ne produisirent sur elle qu'une faible impression. Elle se montra seulement un peu plus confiante et plus affectueuse.

Petchorin résolut d'employer le dernier moyen. Un matin, il ordonne de seller son cheval. Il revêt un habit circassien, prend ses armes et s'avance vers la jeune fille.

— Bela, dit-il, tu sais comme je t'aime. Je t'ai fait enlever dans l'espoir que, si tu me connaissais mieux, tu m'aimerais. Je me suis trompé. Adieu. Tout ce qui est ici, je te l'abandonne, et tu pourras, quand tu le voudras, retourner chez ton père. Tu es libre. J'ai été coupable envers toi, je dois m'en punir. Je vais je ne sais où. Peut-être avant peu aurai-je la chance de tomber sous une balle ou sous le tranchant d'une schaschka. Alors pense à moi, et pardonne-moi.

En disant ces mots, il lui tendait la main. Elle ne prit pas cette main et garda le silence. Je l'observais à travers la porte entr'ouverte, et je souffrais de voir la mortelle pâleur de son visage.

Ne recevant pas de réponse, Petchorin s'éloigna de quelques pas, puis s'arrêta, et vous le dirai-je ? en vérité, je crois qu'en ce moment il était en état d'accomplir la résolution qu'il avait imaginée comme un expédient. C'était un singulier homme. Mais à peine avait-il touché

la porte qu'elle s'élança vers lui et se jeta dans ses bras en sanglotant. J'assistais à cette scène sans qu'on me vît, et, faut-il vous l'avouer? je me mis à fondre en larmes. Oui, je pleurais de songer que jamais je n'avais inspiré à une femme un tel amour.

— Et leur bonheur, capitaine, fut-il de longue durée?

— Bela nous avoua que, depuis le jour où Petchorin lui était apparu, elle avait souvent rêvé à lui, et que nul autre homme n'avait fait sur elle une pareille impression. Oui, ils furent heureux.

— Quelle chute! m'écriai-je. Je comptais sur un dénoûment tragique, me voilà trompé dans mon attente. Mais le père n'en vint-il pas à savoir que sa fille était dans le fort?

— Il paraît qu'il en eut quelques soupçons. Mais il n'eut pas le temps de s'assurer du fait. Il fut tué; voici comment...

A ces mots, ma curiosité se ranima.

— J'imagine que Kasbitch croyait que le vieux prince avait consenti au vol de Karagos. Un jour il alla se poster à trois werstes de distance de l'aoule où il voulait exercer sa vengeance. Le vieillard s'en revenait tristement d'une des expéditions infructueuses qu'il avait entreprises pour retrouver sa fille. C'était le soir. Ses gens étaient à quelque distance. Soudain Kasbitch s'élance comme un chat du milieu des broussailles où il était embusqué, saute en selle derrière le prince, le frappe d'un coup de poignard, le jette par terre, donne un coup d'éperon à son cheval et s'enfuit. On courut après lui, mais sans pouvoir l'atteindre.

— Il se vengea ainsi de l'enlèvement de son cheval?

dis-je au capitaine pour l'engager à continuer son récit.

— Oui, il se vengea à sa façon, et il était dans son droit.

Cette réponse de Maxime m'amena à réfléchir à l'une des facultés distinctives des Russes, la faculté de s'accommoder si vite aux mœurs des nations avec lesquelles ils entrent en relations. Je ne sais si cette aptitude doit être louée ou blâmée, mais ne dénote-t-elle pas une remarquable flexibilité de caractère, et une juste, clairvoyante pensée dans cette façon d'excuser le mal là où il ne peut être ni évité ni anéanti ?

Cependant nous avions fini de prendre notre thé. Nos chevaux, attelés depuis longtemps, frissonnaient dans la neige. La lune pâlissait à l'occident, et semblait près de disparaître dans les nuages noirs flottant sur les cimes lointaines, comme les lambeaux d'un rideau déchiré. Nous sortîmes de notre hutte. Malgré les prédictions du capitaine, le ciel s'éclaircissait, et nous promettait une matinée paisible. Les étoiles brillant à l'horizon, en différents groupes, s'éteignaient l'une après l'autre, à mesure que, du côté de l'orient, une pâle lumière se répandait sur la voûte du ciel, et peu à peu éclairait la neige virginale des montagnes. A notre droite et à notre gauche s'ouvraient de noirs abîmes, et les nuages, roulés comme des serpents, se dévidaient et se traînaient sur le bord des rocs, comme s'ils reconnaissaient et redoutaient l'approche du jour.

Sur la terre et dans les airs régnait un profond silence, comme dans le cœur de l'homme au moment de la prière du matin. Seulement, de temps à autre, souf-

flait un vent d'est qui hérissait la crinière de nos chevaux roidie par le givre. Cinq misérables animaux traînaient avec peine nos bagages sur le chemin de la Gout-Gora. Nous suivions notre voiture à pied, et nous mettions des pierres sous les roues chaque fois que nos chevaux fatigués s'arrêtaient pour reprendre haleine. Il me semblait que notre chemin montait tout droit vers le ciel, car nous ne voyions devant nous qu'une crête escarpée, au-dessus de laquelle, depuis la veille, un nuage planait comme un vautour qui attend sa proie. La neige craquait sous nos pieds. L'air était si raréfié, que j'avais peine à respirer et que le sang affluait à mon cerveau. Cependant j'éprouvais je ne sais quelle indicible sensation de bien-être, et je me réjouissais de me sentir si haut dans l'espace.... Joie puérile, il est vrai ; mais, lorsque nous nous éloignons des contraintes de la vie sociale pour nous rapprocher de la nature, nous redevenons enfants. L'âme se dégage de ses préoccupations factices et se renouvelle, et redevient ce qu'elle a été, ce qu'elle doit être un jour. Celui-là qui, comme moi, aura connu le bonheur d'errer dans la solitude des montagnes, de contempler longtemps leur merveilleux aspect, d'aspirer l'air vivifiant de leurs profonds défilés, celui-là comprendra le désir de raconter ces émotions, de décrire ces grandes images.

Nous nous arrêtâmes enfin à la cime de la Gout-Gora. Sur la montagne était suspendu un nuage gris et froid qui présageait une tempête. Mais, au levant, l'horizon était si clair et si beau, que le capitaine et moi nous ne pouvions penser à l'orage. Oui, le capitaine admirait la magie de ce tableau. Les cœurs simples ont un sen-

timent bien plus vif et bien plus puissant des scènes grandioses de la nature que nous, qui nous enthousiasmons par les livres et par les paroles.

— Vous devez être, dis-je à mon compagnon, habitué à ces magnifiques spectacles.

— Oui, me répondit-il ; on s'habitue aussi à entendre le sifflement de la balle, c'est-à-dire à dissimuler une émotion involontaire.

— Je croyais, au contraire, que pour les vieux soldats le son des balles était une musique agréable.

— Agréable, si vous voulez, en ce sens qu'alors on a un battement de cœur plus vif... Mais regardez donc à l'orient. Quel pays !

En effet, je ne sais où je pourrais retrouver un tel panorama. A nos pieds se déroulait la vallée de Koïchaour traversée par l'Arague et un autre ruisseau pareils à deux fils d'argent. Sur cette vallée flottait un brouillard bleu qui se fondait à la chaleur des rayons du matin et fuyait dans une gorge voisine. A droite et à gauche s'élevaient en amphithéâtre de hautes montagnes couvertes de neige et d'arbustes. Plus loin, encore des montagnes et pas deux rochers de même forme. Sur ces cimes aériennes, sur ces masses de neige brillait une lueur de pourpre si pure et si attrayante, qu'on souriait à l'idée de vivre là éternellement. Le soleil commençait à poindre derrière les montagnes azurées, qu'un œil exercé pouvait seul distinguer des nuages. Mais au-dessus du soleil se dessinait une ligne rouge qui fixa l'attention du capitaine.

— Je vous l'ai annoncé, dit-il, nous aurons aujourd'hui un ouragan. Il faut nous hâter, si nous ne vou-

lons pas qu'il nous surprenne sur le Krestovoi. Allons, cria-t-il aux conducteurs, en marche! en marche!

Les roues furent enrayées, non pas avec des sabots, mais avec des chaînes, nos cochers prirent les chevaux par la bride, et nous commençâmes à descendre. D'un côté, la route était bordée par des rochers; de l'autre, s'ouvrait un immense ravin au fond duquel les cabanes d'un village d'Ossettes apparaissaient à peine comme des nids d'hirondelles. Je frissonnais en songeant que, sur ce chemin où deux voitures ne peuvent passer de front, chaque année des courriers voyagent par les nuits les plus sombres sans descendre de leur kibitka.

Un de nos postillons était un paysan russe de Jaroslav; l'autre était un Ossette. Celui-ci ayant dételé les chevaux de devant, conduisit par la bride celui du timon avec la plus grande précaution; notre insoucieux Russe, au contraire, n'avait pas même quitté son siége. Quand je lui représentai qu'il devrait au moins faire attention à mon portemanteau, après lequel je n'avais nulle envie de courir dans le précipice:

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, me répondit-il, avec la grâce de Dieu nous arriverons; d'autres avant nous ont déjà fait ce trajet. Il avait raison. Nous aurions bien pu, il est vrai, ne pas sortir de cet endroit périlleux, mais nous en sortîmes; et, si les hommes voulaient y réfléchir, ils reconnaîtraient que la vie ne vaut pas la peine que pour la conserver on se donne tant de soucis.

Mais peut-être désirez-vous savoir la fin de l'histoire de Bela. Je vous ferai observer que je n'écris point une nouvelle, mais des impressions de voyage, et que je ne

puis continuer le récit du capitaine avant qu'il lui plaise de le continuer lui-même. Attendez donc un peu, ou, si vous le voulez, sautez quelques pages de ce livre. Cependant je ne vous le conseille pas, car le passage du Krestovoi, ou du mont Saint-Christophe, comme l'appelle le savant Gamba, mérite votre attention.

De la Gout-Gora, nous sommes descendus dans le Val du Diable. Quel nom romantique! A ce nom, ne vous représentez-vous pas aussitôt une retraite satanique, dans des rocs effroyables? Non, ce serait une erreur. Le nom de Tchernovaia Dolina (Val du Diable) ne vient pas de *Tchert* (Diable), mais de *Tcherta* (ligne), car ici était la ligne de démarcation de la Géorgie.

Cette vallée pleine de neige me rappelait ce qu'on voit à Saratoff, Tamboff et autres agréables districts de mon pays.

— Voilà le Krestovoi, me dit le capitaine en me montrant une colline sur laquelle s'élevait une croix en pierre. Le long de cette colline serpente un chemin étroit, auquel on a recours quand la route ordinaire est encombrée de neige. Nos cochers nous déclarèrent qu'il n'était point encore tombé d'avalanche, et, pour ménager les chevaux, nous conduisirent par la route dont plusieurs circuits adoucissent la pente. A quelque distance, nous rencontrâmes cinq Ossettes qui nous offrirent leurs services, et qui, se collant aux roues de notre téléga, tantôt la poussaient en avant, et tantôt la soutenaient. Le chemin était vraiment difficile et dangereux. D'un côté, sur notre tête, étaient suspendues des masses de neige qui semblaient près de s'écrouler au moindre coup de vent, et nous marchions, ici péni-

blement dans une neige molle où nous nous enfoncions jusqu'aux genoux; là, sur une neige durcie par les gelées de la nuit. Nos chevaux trébuchaient à tout instant. D'un autre côté s'ouvrait une profonde crevasse d'où tombait un torrent qui tantôt se cachait sous une couche de glace, et tantôt bondissait sur des pierres noires. En deux heures enfin nous avions contourné le Krestovoi. En deux heures, nous avions fait deux werstes. Cependant les nuages s'abaissaient de plus en plus, versant sur nous la neige et la grêle, et dans le ravin le vent mugissait comme le sifflet de ce brigand russe qui, selon les légendes populaires, résonnait d'une extrémité de l'empire à l'autre.

Bientôt la croix de pierre du Krestovoi fut voilée par des nuages qui arrivaient de l'orient comme des flots ténébreux. Une tradition rapporte que ce fut Pierre le Grand qui, en se rendant au Caucase, érigea cette croix. Mais Pierre I[er] n'a pas été au delà du Daghestan, et une inscription en gros caractères indique que ce monument religieux fut élevé par Iermoloff en 1824. La tradition, cependant, est tellement enracinée dans l'esprit du peuple, que l'on ne sait plus à quels témoignages il faut se rendre, d'autant que les inscriptions ne sont pas toujours très-sûres.

Pour arriver à la station de Kobi, nous devions encore descendre sur un espace de cinq werstes, à travers la neige et les rochers glissants. Nos chevaux étaient harassés de fatigue, et nous transis de froid. La violence de l'ouragan ne faisait que s'accroître. On eût dit une tempête de nos régions boréales. Mais son mugissement était encore plus triste et plus plaintif.

— Pauvre vent exilé ! disais-je, tu regrettes tes vastes et lointaines steppes. Là tu peux déployer en liberté tes froides ailes, et ici tu te trouves resserré, comprimé, et tu gémis comme un aigle captif qui, de son bec irrité, frappe les barreaux de fer de sa cage.

— Cela va mal! s'écria le capitaine. Autour de nous on ne voit plus que les nuages et la neige, et nous sommes exposés ou à tomber dans les abîmes ou à rester en place; de plus le Baïdar a tellement débordé, que nous ne pouvons le franchir. Ah ! cette contrée d'Asie, je la connais. Tels hommes, tels fleuves ! On ne peut se fier ni aux uns ni aux autres.

Nos cochers cependant excitaient par leurs cris et leurs jurements les chevaux, qui regimbaient, s'arrêtaient et résistaient encore à l'argument du fouet.

— Voyez, monsieur, dit enfin un de ces malheureux conducteurs, nous ne pouvons arriver aujourd'hui à Kobi. Voulez-vous que nous tournions un peu à gauche? On entrevoit là-bas sur le coteau un point noir, probablement des cabanes où les voyageurs se réfugient dans la tempête. Les Ossettes promettent de nous y mener, si nous leur donnons de l'eau-de-vie.

— Je connais cela, mon garçon, répondit le capitaine; ces animaux se feraient déchirer en pièces pour gagner de quoi boire.

— Avouez pourtant, dis-je, que leurs services nous ont été d'un grand secours.

— C'est bon! c'est bon! murmura-t-il. Je les connais, ces auxiliaires. Ils savent flairer l'occasion de faire un bénéfice. Comme si l'on ne pouvait trouver sans eux son chemin!

Après cette exclamation humoristique, nous tournâmes à gauche et nous arrivâmes, non sans peine, à un misérable gîte composé de deux huttes grossièrement construites avec des cailloux, et entourées d'une muraille de même nature. Les habitants déguenillés de ces cabanes nous accueillirent avec empressement. J'ai su depuis que le gouvernement leur donnait des vivres et de l'argent pour héberger les voyageurs que la tempête obligeait à venir là chercher un refuge.

— Tout est pour le mieux, m'écriai-je en m'asseyant près du feu. A présent, vous achèverez de raconter votre histoire de Bela, car je suis sûr qu'elle n'est pas finie.

— Et pourquoi, me répondit le capitaine, pensez-vous qu'elle n'est pas finie?

— Parce qu'il n'est pas dans l'ordre des choses de ce monde que ce qui commence d'une façon si extraordinaire se termine si aisément.

— Vous avez raison.

— J'en suis charmé.

— Libre à vous de vous réjouir. Mais moi, je ne puis sans tristesse me reporter à ces souvenirs. Cette Bela, c'était une charmante fille. J'en vins bientôt à la chérir comme si elle eût été ma fille, et elle aussi conçut de l'affection pour moi. Il faut vous dire que je n'ai point de famille. Depuis douze ans, je n'ai plus aucune nouvelle de mon père ni de ma mère; je n'ai pas songé assez tôt à gagner le cœur d'une femme. A présent, je ne puis plus penser au mariage, voilà pourquoi il m'était si doux de complaire à cette jeune fille! Je me plaisais à l'entendre chanter et à la voir danser. Ah! comme

elle dansait! J'ai vu les élégantes de nos provinces; j'ai assisté à des bals de la noblesse à Moscou, il y a vingt ans. Quelle différence!

Petchorin ajustait, parait et dorlotait Bela comme une poupée, et elle devenait de plus en plus jolie. La teinte bronzée de son visage, de ses mains, s'effaçait; un pur incarnat colorait ses joues, et elle était si gaie! et elle s'amusait si follement de moi! Que Dieu lui soit propice!

— Mais qu'arriva-t-il quand elle apprit la mort de son père?

— Nous lui en fîmes d'abord un secret pour lui donner le temps de s'accoutumer à sa nouvelle situation; puis, lorsque nous la lui révélâmes, elle pleura deux jours, et ensuite oublia.

Environ quatre mois s'écoulèrent d'une façon ravissante. Je vous ai dit, je crois, que Petchorin était passionné pour la chasse. Autrefois, il ne pouvait résister au désir de poursuivre le sanglier et le chevreuil dans les forêts; maintenant il ne sortait plus de l'enceinte du fort. Mais bientôt je m'aperçus qu'il redevenait rêveur et triste, qu'il se promenait en silence de long en large dans sa chambre; puis un jour, sans rien dire à personne, il retourna dans le bois et y passa toute la matinée. Il y retourna encore, et ses absences devinrent plus longues et plus fréquentes. Cela va mal, me dis-je, un nuage noir s'est élevé entre eux.

Un matin, je me rendis dans leur demeure. Il me semble que j'y suis encore. Bela était assise sur son lit, vêtue de son bechmet en soie noire, la figure si pâle et si triste, que j'en fus effrayé.

— Où est Petchorin? lui demandai-je.

— A la chasse.

— Il est parti aujourd'hui?

Elle garda un instant le silence, comme si c'était pour elle un trop grand chagrin de s'expliquer.

— Non, me répondit-elle enfin avec un profond soupir, il est parti depuis hier.

— Ne lui serait-il pas arrivé quelque accident?

— Hier, tout le jour, reprit-elle en pleurant, je n'ai pu éloigner de moi les idées les plus sinistres. Tantôt je le voyais déchiré par un sanglier, tantôt entraîné captif dans les montagnes par un Tschetchense... et aujourd'hui il me semble qu'il ne m'aime plus.

— En vérité, ma chère enfant, tu ne peux rien imaginer de pire.

Elle pleura de nouveau; puis, tout à coup, essuyant ses larmes et relevant fièrement la tête :

— S'il ne m'aime plus, dit-elle, qui l'empêche de me renvoyer dans mon aoule? Je ne veux point le gêner. S'il ne change point de conduite, je m'en irai. Je ne suis point une esclave, je suis la fille d'un prince.

J'essayai de l'apaiser, et je lui dis :

— Mais, ma chère Bela, songe qu'il ne peut cependant rester éternellement près de toi, comme s'il était cousu à tes vêtements. Il est homme, il est jeune. Il aime la chasse; il part, mais il revient; et, si tu te chagrines ainsi, bientôt tu l'ennuieras.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écria-t-elle, je veux être gaie.

Et elle prit en riant son tambourin et se mit à chanter, à danser et à sautiller autour de moi. Mais ce joyeux

élan ne fut pas de longue durée. Un instant après, elle retombait sur son lit et cachait son visage entre ses mains.

Je ne savais que faire; car je n'ai point appris à vivre avec les femmes. Je cherchais un moyen de la consoler, et n'en trouvais point. Nous restâmes quelque temps l'un près de l'autre en silence.

Enfin, je lui dis :

— Le temps est beau : veux-tu venir te promener sur les remparts?

C'était au mois de septembre, par une charmante journée. La température n'était ni trop fraîche ni trop chaude, et l'on voyait toutes les montagnes, comme si elles étaient peintes sur porcelaine. Nous nous promenâmes en silence sur les remparts; puis elle voulut s'asseoir sur le gazon, et je m'assis à côté d'elle. Quelques-uns de ces souvenirs sont vraiment risibles. Je la suivais pas à pas comme une nourrice..

Notre fort était construit sur une hauteur et dominait un vaste espace; d'un côté une large plaine, coupée par des fondrières, se déroulait jusqu'au pied d'une montagne couverte de grands bois; çà et là on distinguait les toits fumants des aoules, et des troupeaux épars. De l'autre côté, une rivière serpentait autour des collines qui se rejoignent à la chaîne du Caucase.

Tout à coup je vois un homme, monté sur un cheval gris, qui sort de la forêt, s'avance peu à peu vers nous, et enfin s'arrête à quelques centaines de pieds de distance, de l'autre côté de la rivière.

— Qui cela peut-il être? dis-je à Bela; regarde donc :

tu as la vue meilleure que moi. Qu'est-ce que ce Djigit et à quoi s'amuse-t-il?

Elle tourna les yeux dans la direction que je lui indiquais et s'écria :

— C'est Kasbitch!

— Le maudit homme! vient-il ici pour se moquer de nous? Je regarde plus attentivement. En effet, c'était bien Kasbitch avec sa face bronzée et ses vêtements déchirés comme de coutume.

— C'est le cheval de mon père, me dit Bela en me prenant la main Et elle tremblait comme la feuille et ses yeux étincelaient.

— Oui, oui, ma petite colombe, me disais-je en observant cette agitation, tu as aussi dans les veines du sang de brigand.

— Approche, criai-je au factionnaire, arme ton fusil, et abats-moi ce gaillard que tu vois là-bas... Je te donne un rouble d'argent.

— A vos ordres, mon capitaine, mais il ne cesse de tourner en cercle.

— Eh bien, prie-le de rester un instant à la même place.

— Holà! l'ami, cria le soldat en faisant un signe de la main, qu'as-tu donc à tourner ainsi comme une toupie? Voudrais-tu t'arrêter un moment?

Kasbitch s'arrêta, pensant probablement qu'on désirait lui parler. Le soldat le met en joue; son fusil rate. A l'instant même, Kasbitch éperonne son cheval et lui fait faire un bond de côté. Puis se levant sur ses étriers, il jeta un cri, agita son fouet et disparut.

— N'es-tu pas honteux? dis-je au factionnaire.

— Mon capitaine, me répondit-il, il était sur le chemin de la mort. Mais ces gens-là sont ensorcelés. On ne peut les tuer d'un seul coup.

Un quart d'heure après, Petchorin arrivait de la chasse. Bela se jeta dans ses bras sans se plaindre de sa longue absence, sans faire entendre un murmure. Moi, j'étais irrité contre lui.

— Écoutez, lui dis-je, il n'y a qu'un instant que Kasbitch s'est montré près de la rivière, et nous avons tiré sur lui. Vous auriez pu le rencontrer. Ces montagnards sont très-vindicatifs. Pensez-vous que celui-ci ignore la part que vous avez prise au vol commis par Azamat? Je parierais qu'aujourd'hui il a reconnu Bela. Je sais qu'il y a un an elle lui plaisait beaucoup. Lui-même me l'a dit, et, s'il avait pu lui offrir une dot convenable, probablement il l'aurait épousée.

— Oui, répondit Petchorin d'un air soucieux. Il faut être plus prudent. Bela, dès aujourd'hui, tu n'iras plus te promener sur les remparts.

Le soir, j'eus avec lui une longue explication. Je m'affligeais de le voir si changé envers la pauvre jeune fille. Non-seulement il passait la moitié de son temps à la chasse, mais, quand il revenait près d'elle, il avait une attitude si froide ou si indifférente! De plus en plus, je voyais Bela souffrir, je voyais ses traits s'allonger et ses yeux s'assombrir. — Pourquoi donc, lui demandais-je, pourquoi soupires-tu, Bela? Tu es triste. — Non. — Tu désires quelque chose? — Non. — Tu regrettes tes parents? — Je n'ai plus de parents.

Ainsi parfois, pendant des journées entières, on n'obtenait d'elle que des monosyllabes

Quand j'eus fait mes observations à Petchorin, il me répondit : Maxime Maximitch, j'ai un fatal caractère. S'il me vient de mon éducation, ou si c'est Dieu qui me l'a infligé, je ne sais. Ce que je sais, c'est que, si je fais le malheur des autres, je suis moi-même très-malheureux. Triste consolation pour eux, me direz-vous. Oui; mais il en est ainsi. Tout jeune et à peine échappé à la tutelle de mes parents, je me livrai avec ardeur à toutes les jouissances qu'on obtient avec de l'argent, et bientôt ces jouissances ne m'inspirèrent plus que du dégoût. J'entrai dans le grand monde, et bientôt je n'y éprouvai qu'un morne ennui. Je fis la cour à de jeunes élégantes. Je fus aimé, mais ces vaines galanteries animaient seulement mon imagination et mon amour-propre. Quant à mon cœur, il restait vide. Je voulus lire, étudier. Je me lassai aussi de ce travail. Je reconnus que ni la gloire ni le bonheur ne dépendent de la science. Car les gens les plus heureux sont les ignorants, et la gloire, c'est le succès de ceux qui sont habiles.

Ainsi j'étais en proie à un mortel ennui quand je reçus l'ordre de partir pour le Caucase. Ce fut là le plus beau temps de ma vie. J'espérais que l'ennui ne résisterait pas aux balles des Tschetchenses. Nouvelle erreur!

Un mois après mon arrivée dans la contrée, j'étais tellement habitué au sifflement des balles et à l'approche de la mort, qu'en vérité j'y faisais moins attention qu'au bourdonnement des moustiques, et j'étais plus ennuyé que jamais, parce que j'avais à peu près perdu mon dernier espoir.

Lorsque Bela fut ici, lorsque, pour la première fois, je la pris sur mes genoux pour jouer avec ses boucles de cheveux noirs, il me sembla que le sort compatissant m'envoyait un ange. Pauvre fou!

Je me trompais encore. L'amour d'une petite sauvage ne vaut pas mieux que celui d'une élégante de nos grandes villes. L'ignorance et la simplicité de cœur de celle-là finissent par devenir tout aussi fastidieuses que la coquetterie de celle-ci.

J'aime encore Bela, je lui dois de doux instants, et je donnerais ma vie pour elle. Mais, avec elle, je m'ennuie. Suis-je insensé ou méchant? Je ne sais. Mais vraiment je suis plus à plaindre que cette langoureuse Tartare. Mon âme est gâtée par le monde, ma pensée toujours inquiète, mon cœur insatiable. Plus rien ne peut m'émouvoir assez vivement. Je m'habitue à la douleur comme à la joie, et, de jour en jour, mon ennui ne fait que s'accroître. Il ne me reste plus qu'un moyen de guérison, c'est de voyager, non en Europe, Dieu m'en garde! J'irai en Amérique, en Arabie, dans l'Inde, et peut-être trouverai-je quelque part la mort en chemin. Au moins j'espère que, grâces aux tempêtes et aux mauvaises routes, les distractions que j'irai chercher en de lointaines régions ne s'épuiseront pas si vite.

Il parla ainsi longtemps; ses paroles me sont entrées dans la mémoire parce que j'étais frappé d'entendre exprimer de telles idées. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans qui raisonnait ainsi. C'était la première fois de ma vie que j'entendais un pareil langage; Dieu soit loué! c'est aussi la dernière fois. Mais, dites-moi,

vous qui avez, ce me semble, vécu dans la capitale, et il n'y a pas longtemps, est-ce que les jeunes gens tiennent dans les grandes villes des discours de ce genre?

— Oui, répondis-je, il y a beaucoup de gens qui manifestent de tels sentiments, et il y en a qui en réalité les éprouvent. Mais le désenchantement est devenu aussi une espèce de mode qui, des hautes classes, est descendu dans les régions inférieures, où il a été affecté, exagéré. Maintenant la plupart de ceux qui souffrent de ce morbide ennui prennent à tâche de le cacher comme un défaut.

Le capitaine, qui ne comprenait point ce raffinement d'idées, secoua la tête avec un sourire sardonique et me demanda si ce n'était pas les Français qui avaient introduit en Russie une telle mode.

— Non, lui répliquai-je, ce sont plutôt les Anglais.

— Ah! voyez-vous, s'écria-t-il, cela ne m'étonne pas. Les Anglais sont des ivrognes.

Je me rappelai avoir entendu une grande dame de Moscou déclarer aussi que Byron n'était qu'un ivrogne. L'opinion du capitaine était plus excusable; car, pour s'affermir dans ses principes de sobriété, il cherchait à se persuader que tous les malheurs de ce monde étaient le résultat d'un usage immodéré des spiritueux.

Après cette digression, il reprit son récit.

— Kasbitch, dit-il, ne se montra plus. Mais je ne sais pourquoi, je ne pouvais me défendre de l'idée qu'il ne s'était pas avancé par un pur caprice si près de nous, et qu'il avait en tête quelque méchant projet.

Un jour, Petchorin entreprit de me conduire avec lui à la chasse. Je résistai longtemps à ses instances,

puis enfin je cédai. Nous prîmes avec nous une escorte de cinq soldats, et un matin de bonne heure nous nous mîmes en route. Jusqu'à dix heures, nous explorons les roseaux et les bois. Pas le moindre gibier.

— Retournons au fort, dis-je à Petchorin. A quoi sert de nous obstiner? C'est un malheureux jour.

Malgré la chaleur et la fatigue, mon opiniâtre compagnon persiste à rester sur le terrain. Quel homme! Il avait été terriblement gâté dans sa jeunesse. Enfin, vers midi, nous découvrons un sanglier... Pif!... paf!... Le maudit animal nous échappe. C'était vraiment un malheureux jour. Cette fois, après nous être un peu reposés, nous reprîmes le chemin de notre demeure.

Nous marchions en silence l'un à côté de l'autre, les rênes flottant sur le cou de nos chevaux et nous approchions du fort. Un massif d'arbres le dérobait seulement à nos regards. Tout à coup résonne un coup de fusil. Petchorin et moi nous nous regardons; le même soupçon nous traverse à tous deux l'esprit. Nous courons vers l'endroit où a retenti ce coup de feu. Des soldats sont réunis sur le rempart, les yeux tournés vers la campagne; là fuit un cavalier portant sur sa selle un objet dont nous ne pouvions distinguer la forme, qui nous frappait par sa blancheur.

Petchorin était aussi adroit au tir que le plus habile Tschetchense. Il arrache l'enveloppe de son fusil, lance son cheval au galop, et je le suis.

Par suite de notre chasse infructueuse, nos chevaux n'étaient pas fatigués. Ils bondissent sous l'éperon, et de plus en plus nous nous rapprochons du fuyard. Bientôt je reconnais Kasbitch, mais sans pouvoir encore

distinguer ce qu'il tient devant lui. Je rejoins le lieutenant, je lui crie : C'est Kasbitch. Il secoue la tête et donne un nouveau coup de fouet à son cheval.

Un instant après, nous ne sommes plus qu'à une portée de fusil du brigand. Soit que son cheval fût moins vigoureux que les nôtres ou harassé de fatigue, il ne pouvait plus avancer. Je pense qu'en ce moment il regrettait amèrement son Karagos.

Petchorin tout en courant arme son fusil.

— Ne tirez pas, lui dis-je, gardez votre poudre pour une autre occasion, nous nous emparerons de Kasbitch...

Ah! la jeunesse! la jeunesse! Elle s'enflamme toujours trop vite.

Le coup part. La balle atteint une des jambes de derrière du cheval, qui fait un saut, chancelle et tombe. Kasbitch met pied à terre, tenant entre ses bras une femme. C'était Bela, la pauvre Bela. Il nous crie quelques mots dans son idiome, et brandit sur elle son poignard. Il n'y avait pas un instant à perdre; je le vise, et probablement je l'atteignis à l'épaule, car je vis son bras s'affaisser. Quand la fumée de mon coup de fusil fut dissipée, le cheval blessé était étendu sur le sol, Bela gisait près de lui, et Kasbitch s'élançait dans les broussailles, puis gravissait la pointe d'un roc. J'aurais bien voulu lui envoyer là une seconde balle, mais je n'avais pas le temps de recharger ma carabine.

Nous courûmes en toute hâte près de la jeune fille. Elle était pâle, inanimée, et le sang coulait à flots de sa blessure. Le misérable! Si du moins il l'avait frappée au cœur, il aurait abrégé son agonie; mais il

lui avait plongé, en vrai brigand, sa lame dans le dos.

Dans sa douleur, elle avait complétement perdu connaissance. Nous déchirâmes son voile pour en faire des ligatures, et nous bandâmes sa blessure de notre mieux. En vain Petchorin lui prodiguait les plus doux témoignages de tendresse. Rien ne pouvait la raviver.

Il remonta à cheval. Je soulevai la malheureuse jusqu'à lui, il la plaça sur sa selle, la soutint en l'entourant de l'un de ses bras. Nous marchâmes d'abord au pas.

— Si nous continuons à cheminer ainsi, me dit Petchorin, nous ne la ramènerons pas vivante dans notre demeure.

— C'est vrai, lui répondis-je.

Et nous lançâmes au grand galop nos chevaux.

A l'entrée du fort, tous nos soldats nous attendaient. Bela fut portée dans la chambre du lieutenant, et nous envoyâmes chercher le médecin. Il arriva assez vite, quoiqu'il eût trop bu, examina la plaie, et déclara que l'infortunée n'avait pas un jour à vivre. Mais il se trompait.

— Est-ce qu'elle fut guérie? m'écriai-je en prenant la main du capitaine avec un mouvement de joie.

— Non. Le chirurgien se trompait, parce qu'elle vécut encore deux jours.

— Mais, dites-moi, comment Kasbitch avait-il pu l'enlever?

— Voici. Malgré la défense de Petchorin, elle était allée se promener hors des remparts, près de la rivière.

Le jour était très-chaud. Elle s'assit sur une pierre et mit ses pieds dans l'eau. Soudain Kasbitch, qui l'épiait, s'élança vers elle, la saisit, la bâillonna et l'entraîna dans le taillis où il avait laissé son cheval. Elle parvint cependant à proférer un cri qui fut entendu des factionnaires. Ils tirèrent sur le bandit et nous arrivâmes au même instant.

— Pourquoi donc Kasbitch voulait-il l'enlever?

— Ah! voyez-vous, ces Tschetchenses sont d'enragés voleurs. Tout ce qui n'est pas bien gardé, il faut qu'ils le prennent, quand même ils n'en retireraient aucun avantage. Puis Bela avait plu à Kasbitch.

— Et elle mourut, la pauvre fille?

— Elle mourut après de longues souffrances et en nous faisant aussi cruellement souffrir. Vers dix heures du soir, elle reprit connaissance. Nous étions à côté de son lit, elle ouvrit les yeux et murmura le nom de Petchorin. « Je suis près de toi, ma chère âme, » lui dit-il en lui prenant la main. « Je meurs, » soupira-t-elle d'une voix gémissante.

Nous essayâmes de la rassurer. Nous lui dîmes que le chirurgien avait promis de la guérir.

Elle secoua la tête et se tourna du côté du mur. Elle ne voulait pas mourir.

Dans la nuit, elle commença à délirer. Son visage était en feu, et, de temps à autre, le frisson de la fièvre la faisait trembler. Elle prononçait des mots inintelligibles, tantôt songeant à son père, à son frère, à ses montagnes, à son foyer natal. Puis elle s'adressait de nouveau à Petchorin, et lui donnait les noms les plus tendres, ou l'accusait de lui avoir retiré son amour.

Il l'écoutait en silence, la figure cachée dans ses mains. Tant que dura cette agonie, je ne surpris pas une larme dans ses paupières, soit qu'il ne pût pleurer, soit qu'il voulût se dominer. Je ne sais. Quant à moi, je n'ai vu de ma vie un spectacle plus douloureux.

Le matin, le délire cessa. Elle tomba dans un tel état de faiblesse, d'inanimation, qu'à peine semblait-elle encore respirer. Puis, elle se releva encore de cet abattement et recommença à parler. De quoi parlait-elle? Vous ne le devineriez jamais... De telles pensées ne s'éveillent que dans le cœur de ceux qui vont mourir. Elle disait qu'elle regrettait de n'être pas chrétienne, que son âme ne se rejoindrait pas dans l'autre monde à celle de Petchorin, et qu'une autre femme s'unirait à lui dans le paradis. L'idée me vint de la baptiser et je lui en fis la proposition. Elle me regarda en silence d'un air irrésolu, puis enfin me répondit qu'elle devait mourir dans la religion où elle était née. Ainsi se passa la journée. Quelle métamorphose s'était opérée en elle dans cette journée! Ses joues pâles s'affaissaient, ses yeux se dilataient d'une façon effrayante. Ses lèvres étaient brûlantes. Elle éprouvait à l'intérieur une chaleur dévorante comme si on lui avait plongé un fer rouge dans la poitrine.

La nuit vint. Nous restâmes près d'elle sans fermer l'œil. Elle souffrait mortellement, gémissait, et, dès que sa torture devenait un peu moins vive, elle se hâtait de dire à Petchorin qu'elle se sentait mieux, l'engageait à se reposer, et lui baisait les mains et ne le quittait pas du regard. Le matin, elle fut prise d'un nouveau délire, arracha ses bandages, et le sang jaillit de sa bles-

sure. Dès que nous eûmes replacé son appareil, elle éprouva comme du bien-être et pria Petchorin de l'embrasser. Il était à genoux près d'elle, il se leva, lui prit doucement la tête avec l'oreiller et déposa un baiser sur ses lèvres pâles.

Au même instant elle l'enlaça dans ses bras, comme pour lui donner son âme dans ce dernier embrassement.

Ah! ce fut un bonheur pour elle de mourir. Que serait-elle devenue si Petchorin l'avait abandonnée, et, tôt ou tard, il l'aurait abandonnée.

Au milieu du jour, elle fut calme, silencieuse, quoique le médecin la tourmentât avec ses remèdes. Je me tournai avec impatience vers lui, et je lui dis :

— Vous nous avez déclaré qu'elle mourrait infailliblement. A quoi sert donc que vous la fatiguiez ainsi?

— C'est pour l'acquit de ma conscience, me répondit-il.

La belle conscience !

Bientôt elle se plaignit d'être accablée par la chaleur. Nous ouvrîmes la fenêtre; mais l'air du dehors était encore plus chaud que celui de l'appartement. Je savais que ce sentiment de chaleur extraordinaire était un pronostic de mort prochaine, et je le dis à Petchorin.

— De l'eau ! de l'eau ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante en se soulevant sur sa couche.

Petchorin était devenu blanc comme la neige. Il prit un verre et le lui présenta. Je posai mes mains sur mes yeux et me mis à réciter une prière, je ne sais laquelle. Oui, j'ai assisté à plus d'une scène de mort dans les hô-

pitaux et sur les champs de bataille; mais je n'avais jamais rien vu de si navrant.

Et puis, il faut l'avouer, j'eus encore une autre pénible impression. Dans ces dernières heures elle ne pensa pas une seule fois à moi... à moi qui avais pour elle l'affection d'un père!... Que Dieu lui pardonne! Mais à vrai dire, qu'étais-je à ses yeux pour qu'elle s'occupât de moi en face de la mort?

Dès qu'elle eut bu, elle se sentit soulagée, et, quelques minutes après, elle expira. On lui mit un miroir sur les lèvres: nul souffle ne le ternissait. Je pris Petchorin par le bras et l'entraînai sur les remparts. Longtemps nous nous promenâmes de long en large, les mains croisées derrière le dos, sans prononcer un mot. La figure de Petchorin avait à peu près son expression habituelle, et je m'en affligeais. A sa place je serais mort de douleur.

Enfin il s'assit par terre, et se mit à tracer avec sa canne je ne sais quels caractères sur le sable.

Par convenance, je crus devoir lui adresser quelques paroles de consolation. Il leva la tête et sourit. A ce sourire, je sentis comme un frisson glacial dans tout le corps, et je m'éloignai pour faire préparer les funérailles. J'avoue que je me chargeai de ce devoir en partie pour me distraire. J'avais une étoffe précieuse du Caucase, je la mis autour du cercueil, et j'y ajoutai des galons d'argent que Petchorin avait achetés un jour pour la pauvre fille.

Le lendemain matin, nous l'ensevelîmes au bord du ruisseau, près de l'endroit où elle s'était assise pour la dernière fois. Autour de sa tombe s'élèvent à présent des

sureaux et des acacias blancs. J'aurais voulu aussi y mettre une croix.... mais je n'osai.... car elle n'était pas chrétienne.

— Et Petchorin, demandai-je, que devint-il?

— Il tomba malade, et languit assez longtemps. Je remarquai qu'il souffrait d'entendre parler de Bela; nous n'en parlâmes plus. Trois mois s'écoulèrent. Il fut appelé à servir dans le régiment de..... et partit pour la Géorgie. Depuis cette époque, je ne l'ai pas rencontré.... Mais je me souviens avoir entendu dire, il y a quelque temps, qu'il était rentré en Russie. Je n'ai cependant pas vu son nom dans les actes officiels... Du reste, les nouvelles nous arrivent si tard!

A ces mots, le bon capitaine se mit à faire une longue dissertation sur l'ennui de ne recevoir les lettres qu'un an après leur départ.

Je pensai qu'il ne s'était engagé dans cette question que pour détourner son esprit de ses souvenirs, et je l'écoutai sans l'interrompre.

Cependant l'orage s'était apaisé, le ciel s'éclaircissait. Nous nous remîmes en marche. Chemin faisant, j'essayai de ramener l'entretien sur la triste histoire de Bela.

— Avez-vous su, demandai-je au capitaine, ce que devint Kasbitch?

— Kasbitch.... Non, ma foi... On m'a dit pourtant que, dans une des légions de nos adversaires, il y a eu un hardi coquin nommé Kasbitch, qui porte un bechmet rouge, s'avance effrontément au-devant de nos carabines, et s'esquive avec prestesse lorsque les balles

sifflent trop près de ses oreilles. Il me paraît assez difficile pourtant que ce soit lui.

A Kobi, je quittai Maxime Maximitch. Je voyageais en poste. Sa voiture était trop chargée pour qu'il pût me suivre. Nous ne croyions pas jamais nous revoir; cependant nous nous sommes encore rencontrés. Si vous le désirez, je vous dirai ce qui nous arriva. Mais avouez d'abord que ce Maxime Maximitch est un brave et digne homme. Si vous vous intéressez à lui, je serai pleinement récompensé d'avoir raconté cette histoire un peu longue.

II

MAXIME MAXIMITCH

Après avoir dit adieu à Maxime, je franchis rapidement les gorges du Terek et du Darial. Je déjeunai à Kasbek, je pris le thé à Lars, et j'allai souper à Wladi-Caucase. Je vous fais grâce des descriptions et des exclamations qui ne représentent rien, surtout pour ceux qui n'ont pas fait le même voyage, et je vous épargne aussi les notions de statistique que personne ne lit.

Je m'arrêtai dans une auberge où s'arrêtent tous les passants, et où pourtant il n'y a personne à qui l'on puisse ordonner de préparer une soupe ou de faire rôtir

un faisan. Car cette maison est occupée par trois invalides si sots ou si alourdis par le vin, qu'on ne peut rien en obtenir.

On me dit que l'*Occasion* n'arriverait pas avant trois jours d'Ekaterinograd, et que, par conséquent, je ne pourrais partir plus tôt. Pour me distraire, je résolus d'écrire l'histoire que Maxime m'avait racontée, ne songeant guère que ce n'était là que le premier anneau d'une longue série de nouvelles. Voilà comme le hasard le plus simple peut avoir parfois de graves conséquences. Mais vous ne savez peut-être pas ce que l'on appelle l'*Occasion* dans le pays où je me trouvais. C'est un détachement d'une demi-compagnie d'infanterie et de quelques canons, qui escorte les convois à travers la Kabardie, depuis Wladi-Caucase jusqu'à Ekaterinograd.

Le premier jour je me sentis très-ennuyé. Le second jour, au matin, je vois entrer une voiture dans la cour...... Maxime Maximitch! Nous nous saluâmes comme de vieux amis. Je lui offris ma chambre; il accepta sans cérémonie, et me frappa sur l'épaule en faisant une grimace que je devais prendre pour un sourire. Quel homme singulier!

Maxime Maximitch possédait de hautes connaissances dans l'art culinaire. Il savait à merveille faire rôtir un faisan et l'arroser avec du suc de concombres. Sans lui, je dois l'avouer, j'aurais fait dans mon auberge de piteux dîners. Une bouteille de vin de Kachetine nous fit oublier l'exiguïté de notre menu, qui se composait d'un seul plat. Puis nous allumâmes notre pipe, et nous nous assîmes, moi à la fenêtre, et lui près du poêle, car la température était froide et humide. Nous étions là

tous deux également silencieux. De quoi aurions-nous pu parler? Il m'avait dit l'épisode le plus intéressant de sa vie, et moi je n'avais rien à raconter. Je regardais par la fenêtre. A travers des massifs d'arbres apparaissaient une quantité de petites maisons basses dispersées le long du Terek, qui, en cet endroit, est très-large; plus loin, s'élevaient les montagnes avec leurs flancs pierreux, leurs cimes dentelées, et plus loin encore on distinguait le sommet du Kasbek avec son bonnet de neige, taillé comme une barrette de cardinal. Je disais en moi-même adieu à cette poétique région; et j'en avais le cœur triste.

Nous restâmes ainsi longtemps. Le soleil s'abaissait derrière les froides crêtes des montagnes, et une vapeur blanche descendait dans les vallées. Tout à coup j'entends résonner la clochette d'une voiture de voyage et les cris de plusieurs cochers. Quelques chariots, conduits par de sales Arméniens, entrent dans la cour de l'auberge; ils sont suivis d'une calèche vide, dont le léger mouvement, l'habile disposition et la forme élégante attestent une origine étrangère. Derrière cette calèche s'avance un homme à moustaches, vêtu d'une redingote à la hongroise, en somme très-bien mis pour un laquais. On ne pouvait se méprendre sur son état à la façon dont il secouait les cendres de sa pipe et à la manière dont il gourmandait le postillon. Il devait être le valet gâté d'un maître indolent, une sorte de Figaro russe.

— Dis-moi, mon cher, lui demandai-je par la fenêtre, quel est ce convoi qui vient d'arriver? Serait-ce l'Occasion?

Il me regarda d'un air assez effronté, refit le nœud de sa cravate et me tourna le dos. Un Arménien qui se trouvait près de lui me répondit qu'en effet l'Occasion était arrivée et qu'elle repartirait le lendemain.

— Dieu soit loué! s'écria Maxime en s'approchant de la fenêtre. Mais quelle étonnante voiture! C'est sans doute celle de quelque haut fonctionnaire qui se rend à Tiflis. On voit qu'il ne connaît pas nos montagnes. Non, il n'ira pas loin avec cette belle voiture sans qu'elle se brise, fût-elle la meilleure œuvre d'un carrossier anglais. Je voudrais pourtant savoir à qui elle appartient. Allons nous en informer.

Nous sortîmes. A l'extrémité du corridor, on venait d'ouvrir la porte d'une chambre où le domestique transportait des valises à l'aide du cocher.

— Écoute, mon garçon, dit le capitaine, à qui est cette calèche étrangère? Une superbe calèche, ma foi!

Le laquais, sans se détourner, murmura quelques mots inintelligibles en déliant ses bagages.

— C'est à toi que je parle, reprit Maxime offensé en lui donnant un coup sur l'épaule.

— A qui cette calèche? répliqua le valet, elle est à mon maître.

— Et qui est ton maître?

— Petchorin.

— Que dis-tu? que dis-tu? s'écria Maxime. Petchorin! Ah! mon Dieu! N'a-t-il pas servi dans le Caucase?

Et, en parlant ainsi, le bon capitaine me serrait les mains, et la joie étincelait dans ses yeux.

— Oui, répliqua le domestique, je crois qu'il a

servi... Il n'y a pas longtemps que je suis avec lui.

— Très-bien! très-bien! et son prénom, n'est-ce pas, est Grégoire Alexandrovitch... Nous avons été camarades, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule du laquais avec une intention amicale, mais si vivement qu'il le fit chanceler.

— Permettez, monsieur, dit le laquais d'un ton de mauvaise humeur, vous m'empêchez de faire ma besogne.

— Ne t'en inquiète pas, mon garçon... Tu ne sais pas que j'ai été l'intime ami de ton maître, que nous vivions ensemble... Où est-il donc?

Le domestique répondit que Petchorin était chez le colonel H...., et qu'il devait y souper et y coucher.

— Est-ce qu'il ne reviendra pas ici ce soir, ou n'iras-tu pas le rejoindre? En ce cas, dis-lui que Maxime Maximitch est dans cette auberge; dis-le-lui, et je te donnerai huit grevniks[1] pour boire.

Le domestique accueillit cette promesse avec un grand air de dédain. Cependant il affirma au capitaine que sa commission serait faite.

— Il va venir en toute hâte, me dit Maxime avec un accent de triomphe, et pour le voir plus tôt je vais l'attendre sur la porte. Quel malheur que je ne connaisse pas le colonel H...!

A ces mots, Maxime s'assit sur un banc à l'entrée de l'auberge, et je rentrai dans ma chambre. J'étais assez curieux de voir apparaître Petchorin, quoique je n'eusse pas une très-bonne opinion de lui après ce que

[1] Petite pièce de monnaie équivalant à peu près à un franc.

le capitaine m'avait raconté; mais je remarquais en lui des traits de caractère qui m'intéressaient. Une heure s'écoula. L'hôte m'apporta le samovar[1] bouillant.

— Maxime, criai-je par la fenêtre, ne voulez-vous pas prendre du thé?

— Non, me répondit-il, je vous remercie.

— Venez donc. Il est tard et il fait froid.

— Merci.

— Eh bien, comme il vous plaira.

Je pris mon thé tout seul. A dix heures, le capitaine vint me rejoindre.

— Vous aviez raison, me dit-il, le thé me fera du bien. J'attendais Petchorin. Il y a longtemps que son domestique a dû lui annoncer que j'étais ici. Sans doute il n'a pu venir me rejoindre.

Il but à la hâte une tasse de thé, refusa d'en prendre une seconde et retourna s'asseoir sur son banc, mais cette fois avec une inquiétude visible. L'indifférence de Petchorin le chagrinait, surtout après ce qu'il m'avait raconté de son intimité avec ce galant officier, et l'espérance qu'il avait manifestée de le voir accourir si vite.

La soirée était assez avancée et l'obscurité profonde, quand j'ouvris la fenêtre pour crier à Maxime qu'il était temps de dormir. Il murmura entre ses dents quelques mots incompréhensibles. Je réitérai mon invitation. Il ne répondit pas.

Je me couchai sur un canapé, enveloppé dans mon manteau, et j'aurais dormi d'un bon sommeil si le ca-

[1] Bouilloire à thé. Ustensile national de la Russie.

pitaine ne m'avait réveillé. Il entra brusquement, jeta sa pipe sur la table, se promena dans la chambre d'un pas précipité, attisa le feu, puis enfin se coucha, mais en toussant, en crachant et en s'agitant.

— Est-ce que vous seriez, lui dis-je, tourmenté par les insectes du logis?

— Oui, les insectes! me répondit-il avec un profond soupir.

Le lendemain matin, je m'éveillai de bonne heure. Maxime s'était pourtant éveillé plus tôt que moi, et déjà il était sur un banc devant la porte.

— Il faut, me dit-il, que je me rende chez le commandant. Si Petchorin arrive, ayez la bonté de me faire prévenir.

Je le lui promis, et il s'éloigna rapidement, comme si ses membres avaient recouvré la prestesse et la vigueur de la jeunesse.

La matinée était belle et riante. De légers nuages flottaient sur les cimes escarpées comme des montagnes aériennes. Devant notre auberge s'étendait une place publique. C'était un dimanche; une quantité de marchands et de chalands se pressaient dans le bazar. Bientôt je fus entouré d'une troupe d'Ossettes, qui arrivaient, pieds nus, portant sur leur dos des rayons de miel à vendre. Je les écartai avec impatience. Je ne pouvais m'occuper d'eux; je commençais à partager l'inquiétude de mon brave capitaine.

Quelques minutes après, je vis apparaître à l'extrémité de la place celui que nous attendions depuis la veille. Le colonel H... était avec lui; il le conduisit jusqu'à notre hôtel, lui dit adieu et retourna au fort.

J'expédiai sur-le-champ un des invalides de la maison à Maxime.

L'impertinent domestique avec qui nous avions eu un colloque s'avança à la rencontre de son maître, lui dit que les chevaux allaient être attelés, lui présenta une boîte de cigares, et se retira pour vaquer à son service.

Petchorin alluma un cigare, bâilla, et s'assit sur un banc près de la porte. A présent, je puis faire son portrait.

Il était d'une taille moyenne, élégante et fine; mais ses larges épaules annonçaient la vigueur de sa constitution, et, en l'observant, il était aisé de reconnaître que la nature lui avait donné la force de supporter les atigues de la vie errante et les influences des différents climats, de se lancer impunément dans le tourbillon du grand monde, et de résister aux orages de l'âme. Sa redingote en velours, négligemment boutonnée, découvrait un linge d'une blancheur parfaite, l'un des signes caractéristiques de l'homme de bon goût. Ses gants, ternis par le voyage, semblaient cousus sur ses petites mains aristocratiques, et, lorsqu'il en enleva un, je fus frappé de la maigreur et de la blancheur de ses doigts. Sa démarche était indolente, et je remarquai qu'en marchant il n'agitait pas ses bras, ce que je considère comme une preuve d'un caractère concentré. Du reste, ces observations ne me sont dictées que par ma propre expérience; je ne prétends pas qu'on les accepte aveuglément.

Quand il s'assit sur le banc, sa taille parut se reployer sur elle-même, comme s'il n'avait pas un osse-

ment dans l'épine dorsale. Toute son attitude révélait alors une sorte de faiblesse nerveuse. On eût dit une des femmes langoureuses de Balzac se jetant sur un fauteuil après un long bal. A le voir au premier aspect, on aurait cru qu'il n'avait pas plus de vingt-cinq ans. A un examen plus minutieux, je me dis qu'il devait en avoir trente. Il avait dans le sourire une expression enfantine, et un teint d'une délicatesse féminine. Des cheveux blonds naturellement frisés ombrageaient son noble front blanc, et en y regardant de près on finissait par découvrir des rides entre-croisées, que la colère ou l'inquiétude devaient rendre plus apparentes. A ses cheveux blonds s'alliaient des sourcils et des moustaches noirs, signes de race pour l'homme, de même que la crinière et la queue noires pour un cheval blanc. J'ajouterai, pour finir cette esquisse, qu'il avait le nez un peu relevé, des dents d'une blancheur éblouissante et des yeux bruns. Mais il faut que je dise encore un mot de ses yeux.

D'abord, quand ses lèvres souriaient, ses yeux ne souriaient pas... Ne vous est-il pas arrivé de noter ce contraste dans plusieurs physionomies? C'est la marque d'un mauvais caractère, ou d'un long et profond chagrin. A travers les franges de ses cils, ses prunelles brillaient d'une sorte de lueur phosphorescente. Ce n'était ni le reflet d'une âme ardente ni l'éclair d'une imagination émue. C'était une clarté pareille à celle de l'acier poli, éclatante, mais froide. Son regard n'était pas persistant, mais pénétrant et pénible. Il laissait l'impression désagréable d'une question indiscrète, et il eût paru impudent s'il n'avait été si calme.

Peut-être n'en vins-je à faire ces observations que par suite de l'histoire qui m'avait été racontée, et peut-être que la figure de Petchorin aurait produit sur un autre une impression toute différente. Quoi qu'il en soit, comme il n'y a que moi qui puisse vous parler de lui, vous êtes obligés de vous en rapporter à mes propres idées. Je dois ajouter qu'après tout il était d'un aspect agréable, et qu'il avait une de ces physionomies originales qui plaisent particulièrement aux femmes.

Les chevaux étaient attelés. La clochette résonnait au timon; le domestique avait annoncé à son maître que tout était prêt, et Maxime ne paraissait pas. Par bonheur, Petchorin, les regards fixés sur la cime bleuâtre du Kasbek, était absorbé dans sa rêverie et ne semblait pas très-pressé de se mettre en route. Je m'avançai vers lui, et lui dis :

— Si vous voulez bien, monsieur, attendre encore un instant, vous aurez le plaisir de voir un de vos anciens amis.

— Ah! c'est vrai, me répondit-il, on m'en a parlé hier soir. Où est-il?

Je regardai du côté du marché et j'aperçus Maxime courant de toutes ses forces.

Quelques minutes après, il arriva hors d'haleine. La sueur ruisselait sur son visage. Ses cheveux blancs, s'échappant en désordre de sa casquette, étaient collés à son front, et ses jambes tremblaient. Il voulut se jeter au cou de Petchorin; mais celui-ci, l'arrêtant froidement, quoique pourtant d'un air affable, lui tendit la main. Maxime parut un instant interdit, puis, prenant

cette main qui lui était offerte, la serra avec ardeur sans pouvoir encore prononcer un mot.

— Que je suis content de vous voir, mon bon Maxime! lui dit Petchorin; comment vous portez-vous?

— Et toi... et vous?... balbutia en pleurant le capitaine. Tant d'années... tant de jours!.. De quel côté à présent?...

— Je vais en Perse... plus loin peut-être.

— Mais pas tout de suite, mon cher ami. Non, vous n'allez pas me quitter si vite... Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus!

— Il faut que je parte.

— Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi tant vous hâter? J'ai tant de choses à vous dire, et tant de questions à vous adresser... Avez-vous quitté le service?... Qu'êtes-vous devenu?...

— Je me suis ennuyé, répondit Petchorin en souriant.

— Vous souvenez-vous encore des jours que nous avons passés ensemble au fort? C'était là un fameux endroit pour la chasse, et vous étiez un si ardent chasseur!... Et Bela!

Petchorin pâlit et détourna la tête.

— Oui, murmura-t-il d'une voix presque inintelligible, je me souviens.

Maxime le conjura de lui accorder au moins deux heures. Nous ferons, lui dit-il, un dîner splendide. J'ai encore deux faisans et il y a ici du vin excellent, du vin meilleur même que celui de la Géorgie; et nous causerons, et vous nous raconterez votre vie de Pétersbourg.

— En vérité, je n'ai rien à raconter, mon bon Maxime, et il faut que je vous dise adieu...

Puis, lui prenant la main, il ajouta :

— Je vous remercie de m'avoir pas oublié!...

Le capitaine fronça les sourcils. Il était blessé au cœur. Mais il s'efforça de cacher son impression.

— Oublié! s'écria-t-il; non, je n'ai rien oublié... Allons, que Dieu soit avec vous! Je ne pensais pas que nous nous reverrions ainsi.

— Eh quoi! reprit Petchorin, ne suis-je pas toujours le même? Que faire? Chacun a son chemin... Nous rencontrerons-nous encore? Dieu le sait!

En disant ces mots, il était monté dans sa voiture, et le postillon tenait en main ses rênes.

— Arrêtez! arrêtez!... s'écria Maxime en se précipitant à la portière. Je ne songeais plus... Vous savez, Grégoire Alexandrovitch, que vous m'aviez confié des papiers. Je les ai apportés ici, comptant vous les remettre en Géorgie, et puisque je vous retrouve... Dites-moi, que faut-il faire de ces papiers?

— Ce que vous voudrez. Adieu.

— Ainsi vous allez en Perse, et quand revenez-vous?

La voiture était déjà loin. Petchorin fit un signe de la main qu'on pouvait traduire ainsi : « Je ne sais, et qu'importe? »

Il y avait longtemps qu'on n'entendait plus ni la sonnette des chevaux ni le bruit des roues sur le chemin rocailleux, et le pauvre vieillard était encore à la même place, silencieux et rêveur.

— Oui, dit-il enfin en s'efforçant de prendre un ton

d'indifférence, tandis que les larmes s'échappaient de ses paupières, oui, nous avons été amis, mais qu'est-ce que l'amitié au temps où nous vivons? Et moi que puis-je être pour cet homme. Je ne suis ni riche, ni titré, et il y a de plus une grande différence d'âge entre nous. Comme il est devenu élégant dans le temps qu'il a de nouveau passé à Pétersbourg! Quelle calèche! quelle quantité de bagages, et quel valet impertinent!

Ces mots furent prononcés par le capitaine avec un sourire ironique.

— Dites-moi, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, que pensez-vous d'une telle idée? quel diable le conduit en Perse? C'est plaisant, sur ma foi, très-plaisant! Au reste, il y a longtemps que je le regarde comme un homme sur lequel on ne peut compter... C'est dommage, pourtant, il finira mal... c'est certain... J'ai toujours dit que ceux-là font une mauvaise fin qui oublient leurs amis.

Le vieillard se détourna de nouveau pour cacher son émotion, entra dans la cour, tourna autour de sa voiture comme s'il en examinait les roues, et ses yeux se remplissaient de larmes.

— Maxime, lui demandai-je en me rapprochant de lui, qu'est-ce donc que ces papiers de Petchorin?

— Dieu sait!... Des espèces de mémoires...

— Que voulez-vous en faire?

— Des cartouches.

— Non, donnez-les-moi.

Il me regarda d'un air surpris, murmura quelques mots entre ses dents, puis se mit à fouiller dans sa valise. Il en tira d'abord un cahier qu'il jeta par terre

avec mépris; un second, un troisième et un quatrième furent aussi dédaigneusement traités. Il y avait dans le mouvement de dépit du capitaine je ne sais quoi de puéril qui pouvait paraître risible et qui me faisait mal.

— Voilà tout, me dit-il; je vous félicite d'avoir découvert un pareil trésor.

— Je puis disposer de ces manuscrits comme bon me semblera?

— Vous pouvez même les faire imprimer dans les journaux. Que m'importe? Suis-je l'ami de Petchorin ou son parent? Il est vrai que nous avons vécu longtemps sous le même toit, mais avec qui n'ai-je pas quelque peu vécu?

Je rassemblai ces cahiers épars et me hâtai de les emporter, de peur que le capitaine ne changeât d'avis.

En ce moment, on vint nous annoncer que dans une heure l'Occasion partirait. J'ordonnai d'atteler ma voiture. Mais en rentrant dans notre chambre, à l'instant où j'achevais mes derniers préparatifs, je vis le capitaine qui ne paraissait nullement disposé à se mettre en route, et sa figure avait une expression froide et contrainte.

— Maxime, lui dis-je, est-ce que vous ne partez pas avec nous?

— Non.

— Pourquoi donc?

— Je n'ai pas vu le commandant, et j'ai divers objets à lui remettre.

— Vous avez pourtant été chez lui?

— Oui, me répondit-il d'un air embarrassé, je me

suis présenté chez lui.... mais il n'était pas à la maison.... et je n'ai pas attendu.

Je compris. Le pauvre vieillard avait, peut-être pour la première fois de sa vie, sacrifié son devoir officiel à ses affaires personnelles, comme on dit en termes de bureaucratie ; et ce sacrifice, il en avait été tristement récompensé.

— C'est pour moi, lui dis-je, un très-sincère et très-vif regret de vous quitter si vite.

— Vous devez peu vous soucier d'un pauvre vieux ignorant comme moi. La jeunesse de ce temps est fière et mondaine.... Tant qu'on se trouve sous les coups de fusil des·Tcherkesses, vous êtes, mes beaux messieurs, fort polis pour nous.... mais, si plus tard on vous rencontre, vous avez honte de tendre la main à un vieux camarade.

— Maxime, je n'ai point mérité ces reproches.

— Soit ! ne faites pas attention à mes réflexions. Je vous souhaite un heureux voyage et toutes sortes de prospérités.

Nous nous séparâmes assez sèchement. Le bon Maxime Maximitch était redevenu le capitaine obstiné, tracassier. Et pourquoi ? Parce que Petchorin, par distraction ou par je ne sais quel autre motif, lui avait tendu la main, quand l'honnête vieillard était si désireux de l'embrasser. Elle est triste l'heure, où la jeunesse voit s'envoler ses songes les plus doux et ses meilleures espérances, où elle voit devant elle se déchirer le rideau rose à travers lequel, avec bonheur, elle observait les pensées et les œuvres des hommes. A cette heure douloureuse, il lui reste pourtant une espérance,

l'espérance de remplacer les rêves qu'elle vient de perdre par d'autres illusions, non moins fugitives, il est vrai, mais non moins séduisantes.... Oui, mais, à l'âge de Maxime, comment remplacer ces dons de la jeunesse? L'âme se resserre, le cœur s'endurcit.

Je partis seul.

Un jour, j'appris que Petchorin était mort en revenant de la Perse. Rien ne m'empêchait plus de disposer, comme je l'avais désiré, de ses manuscrits. Je les livre au public comme la confession d'un homme qui prouve sa sincérité par la franchise avec laquelle il reconnaît ses erreurs et ses défauts.

Quelques lecteurs me demanderont peut-être ce que je pense moi-même du caractère de Petchorin. Ma réponse est dans le titre de ce livre : *Un Héros de notre temps*.... Mais, me dira-t-on, ce n'est qu'une méchante ironie !... Je ne sais.

MÉMOIRES DE PETCHORIN

I

TAMAN

Taman est la plus misérable de toutes les villes maritimes de l'Asie. Peu s'en est fallu que je n'y mourusse de faim ; de plus, j'ai failli y être noyé. J'y arrivai très-tard dans la nuit avec une maudite téléga. Le cocher arrête ses chevaux fatigués près d'un bâtiment en pierre qui s'élève isolément à l'entrée de cette bourgade. Un Cosaque tschernomore [1], qui était en faction, entend la sonnette de ma voiture, et s'écrie avec le brusque accent d'un homme qui se réveille : « Qui va là ? » L'ouriadnik [2] sort avec le caporal. Je leur dis que je suis officier, en voyage par ordre de la couronne, et que je demande à être logé militairement. Le caporal nous

[1] Cosaques de la mer Noire.
[2] Titre de sous-officier dans les régiments de Cosaques.

conduit dans la ville. Toutes les isbas[1] où nous nous présentons sont déjà occupées. Le temps était froid: j'avais passé trois nuits sans dormir; je me sentais très-las, et cette perquisition interminable m'irritait.

— Mon ami, dis je à mon guide, mène-moi donc quelque part où je puisse trouver un gîte, fût-ce dans la demeure du diable!

— Je connais encore une cabane, me répond le caporal, mais je crains qu'elle ne plaise pas à Votre Honneur[2], car elle n'est guère convenable.

— Marche, lui dis-je, ne comprenant pas toute l'importance de cette dernière remarque.

Après un long trajet à travers de sales ruelles, où de chaque côté je n'apercevais que de vieilles palissades, nous arrivons enfin à une petite cabane construite au bord de la mer.

La pleine lune éclairait le toit en roseaux et les murailles blanches de mon nouveau logis. Dans la cour, entourée d'une espèce de rempart en galets, j'aperçois encore une hutte plus vieille et plus chétive. De là, le sol s'inclinait en pente rapide vers la mer, et je voyais écumer à mes pieds les vagues agitées. La lune semblait contempler l'élément inquiet qu'elle asservit à son influence. A la lueur de l'astre nocturne, je distinguais, à une assez longue distance du rivage, deux navires dont les noirs agrès se dessinaient comme des toiles d'araignée sur la teinte mate du ciel.

[1] Cabanes de paysans.

[2] Désignation honorifique des fonctionnaires de la quatorzième à la neuvième classe.

— Bon ! me dis-je, voilà ce qu'il me faut. Demain je pourrai partir pour Ghelendchik.

Un Cosaque de la ligne remplissait pour moi les fonctions de domestique. Je lui ordonne de prendre ma valise, de congédier mon postillon, et j'appelle le maître de la maison. Point de réponse. Je frappe.... même silence. Qu'est-ce que cela signifie ? Je frappe de nouveau, et enfin je vois sortir du vestibule un garçon de quatorze ans.

— Où est le maître du logis ?

— Il n'y en a pas, me répond l'enfant dans le dialecte de la petite Russie.

— Comment ?... le maître n'y est pas ?... Et la maîtresse ?

— Elle est allée au village.

— Qui donc m'ouvrira la porte ? m'écriai-je en la frappant du genou.

La porte s'ouvrit d'elle-même, et il en sortit un flot de vapeur humide.

Je fais jaillir la flamme d'une allumette, je la mets sous le nez du gardien de cette demeure, et je vois deux yeux blancs. Il était aveugle, complétement aveugle de naissance. Il se tient immobile devant moi, je me mets à étudier sa physionomie.

Je dois dire que j'ai de fortes préventions contre tous les individus aveugles, borgnes, sourds, manchots, boiteux, bossus, enfin contre tout être humain affligé d'une difformité quelconque. J'ai remarqué qu'il y a toujours un singulier rapport entre la conformation physique de l'homme et sa nature morale, comme

si, par la perte d'un membre, l'âme perdait une de ses facultés de sensations.

J'examinais donc la figure de l'enfant; mais que peut-on lire sur un visage où ne rayonne pas le regard? Longtemps je l'observai avec un sentiment de compassion, quand soudain je vis éclore sur ses lèvres un astucieux sourire qui produisit sur moi une impression désagréable. L'idée me vint que cet aveugle pouvait bien n'être pas si aveugle qu'il le paraissait. En vain je me dis qu'on ne pouvait simuler la cataracte, et d'ailleurs dans quel but? Malgré ce raisonnement, il me restait dans l'esprit un indéfinissable soupçon.

— Es-tu le fils de la maîtresse de cette cabane? demandai-je à l'enfant.

— Non.

— Qui es-tu donc?

— Un pauvre orphelin.

— Et cette femme a-t-elle des enfants?

— Elle avait une fille qui s'est embarquée avec un Tartare.

— Quel Tartare?

— Que sais-je! Un Tartare de Crimée, un batelier de Kertch.

J'entrai dans la hutte. Deux bancs, une table et une grande armoire placée près du poêle en composaient tout le mobilier. Pas une image pieuse appendue à la muraille... Mauvais signe!... Par les vitres brisées soufflait la bise de mer.

Je tirai de mon portemanteau une bougie, et, l'ayant allumée, je fis mes préparatifs d'installation. D'un côté,

je plaçai mon sabre et ma carabine; sur la table, mes pistolets; puis je m'étendis sur un banc, enveloppé dans ma bourka; mon Cosaque se coucha sur l'autre banc. Dix minutes après, il était profondément endormi, et moi je veillais encore; je ne pouvais écarter de mon esprit l'image de l'orphelin avec ses yeux blancs.

Une heure environ s'écoula. Par la fenêtre la lune projetait une lueur fantastique sur le sol de la chambre. Tout à coup une ombre se dessine dans cette vive clarté. Je me lève, je m'approche de la fenêtre. Une figure humaine passe une seconde fois et disparaît, Dieu sait où! Il me semblait difficile d'admettre qu'elle pût s'échapper par la pente escarpée du rivage, et cependant elle n'avait pas une autre issue. Aussitôt je revets mon bechmet, je prends mon poignard, je sors de la cabane, et j'aperçois l'aveugle. Je me cache derrière la palissade; et il passe avec confiance, mais cependant avec précaution devant moi. Sous son bras, il porte je ne sais quoi, se dirige vers le rivage, et s'engage dans le roide et étroit sentier.

— Voici l'heure, me dis-je, où la parole est rendue aux muets et la lumière aux aveugles.

Et je le suis à quelque distance, de façon à ne pas le perdre de vue.

Pendant ce temps, la lune se couvrait de nuages, un brouillard noir s'étendait sur la mer. A peine distinguait-on dans l'ombre le fanal allumé au haut d'un navire sur la plage. Les vagues écumaient et à tout instant menaçaient d'engloutir mon jeune aventurier. J'avais peine à le suivre sur notre route escarpée. Il

s'arrêta un instant, puis tourna à droite. En ce moment, il était si près de l'eau, qu'il me semblait à chaque minute qu'il allait s'y perdre. Mais il n'en était pas à ses premières expéditions nocturnes, à en juger par l'assurance avec laquelle il sautait de pierre en pierre, et s'écartait du ravin. Enfin, il s'arrêta de nouveau, comme s'il avait entendu quelque bruit, s'assit par terre et posa son fardeau à côté de lui. Caché derrière un roc, j'observais tous ses mouvements. Quelques minutes se passent. Du côté opposé à celui par lequel nous étions descendus, s'avance une figure blanche; elle s'approche de l'aveugle, s'assoit près de lui. Le vent me favorise. Je puis entendre leur entretien.

— Eh bien, dit une voix de femme, le vent est violent. Janko ne viendra pas.

— Janko! répond l'aveugle. Janko ne craint pas la tempête.

— Mais, reprend la première voix avec un accent de tristesse, les nuages s'épaississent.

— Dans l'obscurité, il est plus facile de tromper la surveillance des navires de garde.

— Et s'il se noie?

— Alors, tu n'auras point de ruban neuf pour aller dimanche à l'église.

En écoutant ce colloque, je remarquai que l'aveugle, qui n'avait employé avec moi que l'idiome petit russien, parlait très-correctement la vraie langue russe.

— Vois-tu, reprit-il en frappant des mains après un moment de silence, j'avais raison. Janko ne craint ni la mer, ni le vent, ni les brouillards, ni les bâtiments de garde. Écoute. Ce n'est pas le clapotement des eaux

qu'on entend. Non, je ne me trompe pas ; ce sont ses longues rames.

La femme se leva, et d'un regard avide interrogea l'espace.

— Tu es dans l'erreur, répliqua-t-elle. Je ne distingue rien.

J'essayai aussi de voir si je ne parviendrais pas à découvrir au loin quelque embarcation, et je ne pus y réussir. Un instant après, cependant, un point noir se dessinait entre les vagues ; tantôt il s'élevait et tantôt s'abaissait. Peu à peu je distinguai une barque qui dansait sur les flots et se rapprochait rapidement du rivage. Il fallait que celui qui la conduisait fût un hardi marin pour traverser, par une telle nuit, un bras de mer de vingt werstes d'étendue, et qu'il eût de graves raisons pour braver tant de périls.

En faisant cette réflexion, je tournai mes regards vers la pauvre embarcation. Elle plongeait comme un canard, puis se relevait par un habile coup de rame dans un tourbillon d'écume. Tout à coup il me sembla qu'elle allait se jeter sur le rivage et se briser en morceaux; mais elle fut habilement détournée de ce danger et abritée dans une petite baie. Il en descendit un homme de moyenne taille, portant un bonnet de peau de mouton. Il fit un signe de la main, et, nos deux mystérieux causeurs l'ayant rejoint, tous trois se mirent à tirer de la nacelle un fardeau qui me parut si lourd, que je ne comprends pas encore comment la frêle embarcation avait pu porter un tel poids. Chacun d'eux prit une part de la cargaison sur ses épaules, puis ils s'éloignèrent et bientôt disparurent.

Je n'avais rien de mieux à faire que de rentrer dans mon gîte; mais cette étrange scène m'avait tellement frappé, que j'attendais le jour avec impatience.

Mon Cosaque fut bien surpris lorsqu'en s'éveillant il me vit tout habillé. Je ne lui dis rien de ma promenade nocturne. Je restai quelques instants à regarder par la fenêtre, avec un vif attrait, le ciel bleu parsemé de nuages, et la côte lointaine de Crimée étendue à l'horizon comme une bande violette, et terminée par un roc, au-dessus duquel s'élevait la tour du Phare. Puis je me rendis au fort de Fanagora pour demander au commandant quand je pourrais me rendre à Ghelendchik.

Par malheur le commandant ne put me donner aucune réponse positive. Il n'y avait dans les ports que des bâtiments en station permanente, ou des navires de commerce qui n'avaient pas encore commencé à prendre leur chargement.— Peut-être, ajouta-t-il, dans trois ou quatre jours il arrivera un paquebot de poste, et alors nous verrons.

Je retournai de fort mauvaise humeur à mon logis; à la porte, je rencontrai mon Cosaque, qui s'approcha de moi d'un air effaré.

— Mauvaises nouvelles? me dit-il.

— Oui, lui répondis-je. Dieu sait quand nous pourrons sortir d'ici.

A ces mots, l'inquiétude de mon soldat s'accrut. Il s'approcha de moi et murmura à voix basse :

— Mieux vaudrait ne pas être ici. Aujourd'hui, j'ai rencontré un Cosaque tschernomore que je connais. Nous étions ensemble, l'année dernière, dans le même

détachement. Quand il a su où nous demeurions : « Mauvais gîte! me dit-il, mauvaises gens! » Et cet aveugle! qu'en pensez-vous? Vit-on jamais pareil aveugle, qui court seul de côté et d'autre, circule dans le bazar, va chercher le pain et l'eau... Il paraît qu'ici ils sont habitués à ces promenades.

— La maîtresse du logis n'est-elle pas rentrée?

— Aujourd'hui, pendant que vous étiez sorti, une vieille femme est arrivée avec sa fille.

— Quelle fille? Elle n'a pas de fille.

— Je ne sais alors qui elle est; mais tenez, la vieille est assise dans sa cabane.

J'entrai; un bon feu luisait dans le poêle, et là cuisait un souper qui, pour de pauvres gens, me paraissait bien recherché. Aux questions que je lui adressai, la vieille me répondit qu'elle était sourde. Impossible de causer avec elle. Je me retournai vers l'aveugle, et, lui pinçant l'oreille :

— Dis-moi, lui dis-je, petit sorcier que tu es, où allais-tu cette nuit avec un paquet sous le bras?

Aussitôt il se mit à gémir, à pleurer, puis répondit en sanglotant :

— Où j'allais cette nuit?... je ne suis allé nulle part... et avec un paquet... Quel paquet donc?

Cette fois la vieille prouva que quand elle le voulait ses oreilles n'étaient point fermées.

— C'est un mensonge, s'écria-t-elle; pourquoi vous attaquer à un malheureux? Quelle idée avez-vous de lui? Que vous a-t-il fait?

Ce vacarme m'ennuyait. Je sortis, bien décidé à découvrir le mot de cette énigme.

Enveloppé dans ma bourka, je m'assis sur un banc devant la porte, et mes regards erraient dans l'espace. Devant moi, se déroulaient les vagues de la mer soulevées par l'ouragan de la nuit. Leur bruit monotone ressemblait aux rumeurs confuses d'une ville qui s'assoupit. En l'écoutant, je me rappelais les années d'autrefois, les années que j'avais passées dans les régions du Nord, dans notre fraîche capitale, et peu à peu je me laissai absorber dans ces souvenirs.

Une heure environ s'écoula, peut-être plus. Tout à coup un son cadencé vibre à mon oreille. C'est une harmonieuse mélodie, c'est la voix d'une femme. J'écoute : singulière mélodie, tantôt lente et triste, tantôt vive et rapide. Je regarde : personne autour de moi. J'écoute encore. On dirait que ces accents descendent du ciel. Enfin je lève les yeux, et, sur le toit de la cabane, je vois une jeune fille vêtue d'une robe bariolée et les cheveux épars, pareille à une naïade. Une main posée devant ses yeux pour les garantir des rayons du soleil, tantôt elle regardait l'horizon lointain, tantôt se parlait à elle-même en souriant, puis recommençait cette chanson qui m'est restée dans la mémoire.

Quand, sur la mer immense,
Sur la mer aux flots bleus,
Le navire s'élance,
Solennel et pompeux,

Je guide ma nacelle,
Ma nacelle sans nom,
Sur la vague éternelle
Avec mon aviron.

Si la tempête gronde,
Les larges bâtiments
Se dispersent sur l'onde,
Serrant leur voile aux vents.

Moi, je dis au tonnerre,
Qui roule au loin sur l'eau :
Malgré toi jusqu'à terre
Voguera mon bateau.

Il porte sur la plage
Des trésors chaque nuit,
Et résiste à l'orage
Quand ma main le conduit.

Il me sembla que c'était cette même voix de femme que j'avais entendue la nuit dernière au bord de la mer. En faisant cette réflexion, je levai de nouveau les yeux vers le toit. La chanteuse avait disparu. Une minute après, elle passa rapidement devant moi, fredonnant un autre refrain, et faisant claquer ses doigts. Elle s'approcha de la vieille et lui dit je ne sais quoi. La vieille se fâcha. La jeune fille riait aux éclats. De nouveau la voilà qui fait un bond léger et s'avance près de moi. En m'apercevant elle s'arrête, et me regarde fixement, comme si elle était surprise de me voir ; puis elle se détourne d'un air d'indifférence et se dirige tranquillement vers le rivage.

Mais ces manéges n'étaient pas finis. Tout le reste du jour elle tourna autour de ma chambre, sans cesse chantant et sautillant. Étrange créature! Sa physionomie n'indiquait point un dérangement de raison. Tout au contraire, elle dardait sur moi deux yeux péné-

trants, deux yeux qui semblaient exercer sur moi un empire magnétique et attendre une question. Mais, dès que je voulais parler, elle s'enfuyait avec un malicieux sourire.

Nulle femme semblable ne m'était encore apparue. On ne pouvait dire pourtant qu'elle fût belle. Mais j'ai aussi mes idées particulières sur la beauté. Il y avait en elle des traits de race... Et, pour les femmes comme pour les chevaux, rien de plus précieux que la race. C'est la jeune France qui a fait cette découverte. Elle (je parle de la race, et non de la jeune France) se reconnaît principalement à la démarche, à la forme des pieds et des mains. Le nez est aussi un signe important. En Russie, les nez réguliers sont plus rares que les petits pieds.

Ma musicienne devait avoir environ dix-huit ans. Ce qui me charmait en elle, c'était la souplesse extraordinaire de sa taille, c'étaient ses singuliers mouvements de tête et ses longs cheveux blonds répandus comme des flots d'or sur son cou, sur ses épaules bronzées, et son nez d'une forme parfaite.

Il y avait dans ses regards obliques je ne sais quoi de sombre et de farouche; mais, en faisant cette remarque, je restai sous le même prestige. La pureté de lignes de son nez fascinait mon regard. La légère musicienne me rappelait la Mignon de Gœthe, cette fantastique création d'une pensée allemande. Entre ces deux images il y avait vraiment une vive ressemblance. C'étaient les mêmes brusques transitions d'une agitation inquiète à une parfaite placidité, les mêmes paroles énigmatiques, les mêmes chansons étranges.

Le soir, j'arrêtai mon ondine à la porte de la hutte, et j'engageai avec elle cet entretien :

— Dis-moi, ma belle, ce que tu faisais aujourd'hui sur le toit,

— Je regardais de quel côté soufflait le vent.

— Que t'importe?

— De là où vient le vent, de là vient le bonheur.

— Et croyais-tu conjurer par tes chants la fortune?

— Là où le chant résonne, là est la joie.

— Mais que dirais-tu, si tes chants provoquaient le malheur?

— Si le malheur vient, il faut le subir, et, de l'anxiété à la joie, la distance n'est pas longue.

— Qui t'a enseigné ces chansons?

— Personne. Je rêve et je chante. Celui qui peut me comprendre m'écoute, et celui qui ne m'écoute pas ne peut m'entendre.

— Comment t'appelles-tu?

— Celui qui m'a baptisée le sait.

— Et qui t'a baptisée?

— Je l'ignore.

— Ah! tu es si mystérieuse! Eh bien, moi, je sais quelque chose de toi.

Pas une émotion sur sa figure, pas le plus léger mouvement sur ses lèvres. A son impassibilité, on eût dit qu'il ne s'agissait pas d'elle.

— Je sais, repris-je, que tu as été cette nuit au bord de la mer. — Puis je lui racontai toute la scène dont j'avais été témoin. Je croyais l'inquiéter, mais nullement.

— Vous avez assisté à une curieuse entrevue, me ré-

pliqua-t-elle en riant, mais vous savez peu de chose, et ce que vous savez, je vous engage à le garder comme on garde un objet précieux, sous une double serrure.

— Mais, repris-je d'un air grave et presque menaçant, si j'allais raconter cet épisode nocturne au commandant?

A ces mots, elle sautilla, chanta et disparut comme un oiseau effarouché.

J'avais eu tort de lui adresser cette menace. En ce moment, je n'en comprenais pas la gravité ; mais, plus tard, je connus les résultats de mon imprudence.

La nuit vint. J'ordonnai à mon Cosaque de préparer ma bouilloire, j'allumai une bougie et m'assis près de la table, en fumant ma pipe. Je prenais ma tasse de thé, lorsque j'entendis que la porte s'ouvrait. En même temps, je distinguai le bruit d'un pas léger et le frôlement d'une robe. Je me lève précipitamment et reconnais ma sirène. Elle s'assit en silence devant moi et fixa sur moi un regard qui me fit trembler, un de ces magiques regards comme ceux qui autrefois dominaient mon existence. Elle semblait attendre que je lui adressasse une question, mais une émotion indéfinissable m'enlevait la faculté de parler. Son visage était pâle comme la mort. Dans cette pâleur, je croyais lire l'agitation de son cœur. Ses doigts frappaient machinalement sur la table, son corps paraissait frissonner; tantôt sa poitrine se soulevait violemment, et tantôt semblait comprimée.

Cette espèce de comédie commençait pourtant à m'ennuyer, et j'allais y mettre fin de la façon la plus prosaïque, en offrant à ma belle visiteuse une tasse de

thé, quand soudain elle se leva, et, me prenant la tête entre ses deux mains, elle m'embrassa avec toutes les apparences d'une tendresse passionnée.

Un nuage se répandit sur mes yeux. Dans l'effervescence de ma jeunesse, je voulus à mon tour l'étreindre; mais elle m'échappa comme une couleuvre en murmurant à mon oreille :

— Cette nuit, quand tout dormira, viens sur le rivage.

Puis elle disparut en jetant par terre bouilloire et flambeau.

— C'est le diable! s'écria mon Cosaque, qui, pour se réchauffer, comptait sur sa portion de thé.

En disant ces mots il se coucha sur son banc, et mon agitation s'apaisa.

Deux heures après, je le réveillai. Au dehors, tout était silencieux et sombre.

— Écoute, lui dis-je, si tu entends résonner un coup de pistolet, descends en toute hâte sur la plage.

Il se frotta les yeux et me répondit machinalement :

— Oui, mon officier.

Je plaçai mon pistolet à ma ceinture, et je sortis.

La sirène m'attendait au haut du sentier, vêtue très-légèrement d'une étoffe qui lui enlaçait la taille comme une écharpe.

— Marchez derrière moi, me dit-elle en me prenant la main.

Nous commençâmes à descendre de telle sorte que je ne sais comment je ne me rompis pas le cou. Arrivés au pied de l'escarpement, nous tournâmes à droite, par le chemin que j'avais déjà suivi sur les pas de l'aveugle. La lune n'était pas encore levée. Deux

petites étoiles, pareilles à deux phares salutaires, projetaient leur pâle lueur dans l'obscurité. Les flots agités soulevaient tour à tour, dans leur balancement régulier, un canot solitaire sur le rivage.

— Entrons dans cette barque, me dit-elle.

J'hésitais; car j'avoue que je n'ai pas le moindre goût pour les promenades sentimentales sur mer. Mais il n'était plus temps de reculer.

Elle s'élance dans la barque, je la suis, et aussitôt je m'aperçois que nous commençons à voguer.

— Qu'est-ce que cela signifie? lui dis-je avec colère.

— Cela signifie, me répond-elle en me faisant asseoir sur le banc et m'enlaçant à la taille avec ses bras, cela signifie que je t'aime. Et sa joue brûlante est près de la mienne, et un souffle enflammé effleure mon visage... Tout à coup j'entends tomber je ne sais quoi dans l'eau... Instinctivement je porte la main à ma ceinture; mon pistolet n'y est plus.

Alors un horrible soupçon me saisit. Le sang afflue à mon cerveau. Je regarde autour de moi : nous sommes déjà loin de la plage, et je ne sais pas nager. Je veux me dégager de son étreinte; elle se cramponne comme une chatte à mes vêtements, et peu s'en faut que, par un choc violent, elle ne me jette hors de la barque. Déjà cette barque vacillait. Je parviens cependant à reprendre l'équilibre, et alors, entre ma perfide compagne et moi, commence une lutte désespérée, une lutte dans laquelle j'employais toutes mes forces et où je sentais que l'abominable créature l'emportait sur moi par son agilité.

— Que veux-tu donc? lui dis-je en serrant ses petites

mains si vigoureusement, que j'entendais ses doigts craquer.

Mais, quelle que fût sa douleur, elle n'exhalait pas une plainte. Sa nature de reptile ne pouvait être vaincue par cette compression.

— Tu nous as vus, s'écria-t-elle : tu veux nous dénoncer.

Et, par un rapide et violent effort, elle me renversa au bord de la barque. Son corps et le mien penchaient en ce moment hors de la frêle chaloupe jusqu'à la ceinture, et ses cheveux flottaient dans l'eau. C'était une minute décisive. Je m'affermis sur mes genoux ; d'une main, je la prends par les cheveux, de l'autre, au gosier; elle finit par lâcher mes vêtements, et je la jette à la mer.

Deux fois je vis sa tête reparaître sur l'onde écumante, puis je ne vis plus rien.

Au fond de la barque, je trouvai une vieille rame avec laquelle, après de longs efforts, je parvins à regagner la plage. En reprenant le sentier qui conduisait à ma demeure, je tournai encore les regards vers l'endroit où la veille l'aveugle attendait le batelier nocturne. La lune en ce moment rayonnait au ciel, et je crus discerner sur le bord de la mer une figure blanche. Dominé par la curiosité, je me glisse, à travers les touffes d'herbe, derrière une espèce de promontoire d'où je pouvais remarquer ce qui se passait autour de moi. Là, je lève la tête, et quelle est ma surprise, je pourrais presque dire ma joie, en reconnaissant ma naïade. Elle essuyait ses longs cheveux ruisselants, et sa robe mouillée était collée sur son corps. Une barque,

que je distinguais en même temps dans le lointain, se rapprocha rapidement d'elle. Il en sortit le même rameur que j'avais déjà vu la veille, avec le même bonnet tartare; mais ses cheveux étaient taillés à la façon des Cosaques, et à sa ceinture pendait un large couteau.

— Janko, s'écria la jeune fille, tout est perdu!

Tous deux se mirent alors à causer ensemble, mais si bas, que je ne pouvais les entendre.

— Où est l'aveugle? dit enfin Janko en élevant la voix.

— Je pense qu'il va venir.

Au même instant l'aveugle arriva en effet, portant sur son dos un paquet qu'il déposa dans la barque.

— Écoute, lui dit Janko; veille sur cet endroit... tu sais... il y a là des marchandises précieuses. Annonce à..... (je ne pus entendre le nom) que je ne suis plus à son service. Les affaires ont pris une mauvaise tournure. Il ne me verra plus. A présent, la situation est dangereuse; il faut que j'aille chercher de la besogne en un autre lieu. Il ne retrouvera pas un gaillard tel que moi. Tu ajouteras que, s'il payait mieux les rudes services qu'on lui rend, Janko ne le laisserait pas dans l'embarras. Là où le vent mugit, où la mer bouillonne, là est mon chemin.

— Après un instant de silence, Janko ajouta : Elle vient avec moi; elle ne peut rester ici. Dis à la vieille qu'elle a fait son temps, et qu'elle doit être satisfaite. Nous ne la reverrons plus.

— Et moi? murmura l'aveugle d'une voix plaintive.

— Je ne m'occupe pas de toi.

La jeune fille s'élança dans la barque et fit un signe de la main à son compagnon.

— Tiens ! dit celui-ci à l'aveugle, voilà pour acheter du pain d'épice.

— Rien de plus ? répliqua l'enfant.

— Prends encore ceci.

Et une pièce d'argent tomba sur le sol.

L'aveugle ne la ramassa pas.

Janko prit place dans sa chaloupe. Le vent soufflait de terre. Une petite voile fut larguée, et la légère embarcation vola sur les flots. Au loin encore on vit une voile blanche se dessiner sur les sombres vagues. L'aveugle restait assis au bord de la mer ; il me sembla qu'il pleurait. Oui, et longtemps il pleura. Pauvre garçon ! sa douleur m'affligeait. Pourquoi donc le sort m'avait-il jeté dans ce cercle paisible de contrebandiers ? Comme une pierre qu'on lance sur l'eau en trouble la surface, j'avais porté le désordre dans ces existences, et, comme une pierre aussi, j'avais failli être submergé.

Je retournai à la cabane. La bougie, posée sur une assiette en bois, était près de s'éteindre, et, malgré mes recommandations, mon Cosaque dormait d'un profond sommeil, avec son fusil entre ses mains. Il y aurait eu de la cruauté à l'arracher à son repos. J'allumai une autre bougie, et j'entrai dans ma chambre. Hélas ! ma cassette, ma schaschka montée en argent, mon poignard de Daghestan, présent d'un ami, tout était enlevé. Alors je devinai ce que renfermait le paquet déposé dans la barque par le maudit aveugle. D'un coup de poing, je réveille mon Cosaque, je lui reproche sa

négligence; je me fâche. Ma colère ne pouvait me faire retrouver ce que j'avais perdu. Et comment m'adresser à l'autorité ? N'aurait-on pas ri de moi si je m'étais plaint d'avoir été dévalisé par un aveugle et presque noyé par une jeune fille ?

Grâces au ciel, je trouvai le lendemain une occasion pour sortir de cet odieux repaire. Ce que sont devenus l'aveugle et la vieille femme, je ne sais. Que m'importent les joies et les douleurs des autres, à moi qui voyage pour affaires de service avec l'uniforme d'officier et un passe-port de la couronne?

II

LA PRINCESSE MARIE

12 mai.

Je suis arrivé à Piatigorsk; j'ai pris un logement à l'extrémité de la ville, sur une hauteur, au pied du Machouk. Par un temps d'orage, les nuées en s'abaissant doivent toucher à mon toit. Ce matin, à cinq heures, quand j'ai ouvert ma fenêtre, ma chambre a été inondée du parfum des fleurs qui près de moi s'épanouissent dans un petit jardin. Les rameaux des odorants guigniers semblent me souhaiter la bienvenue, et le vent sème sur

ma table leurs petites feuilles blanches. De trois côtés, j'ai devant moi un point de vue magnifique : au couchant, les cinq crêtes du Bechtou avec leur teinte bleuâtre, comme le dernier nuage d'une tempête qui finit ; au nord, la pointe du Machouk, pareille à un bonnet de Persan, me cache tout un côté de l'horizon ; à l'orient, la vue est plus riante. A mes pieds est une jeune et jolie petite ville, où jaillissent les eaux thermales, où résonnent les idiomes de différentes contrées. Plus loin, s'élèvent en amphithéâtre des montagnes bleues ou nuageuses ; à l'horizon se déroule une longue chaîne de cimes aériennes couvertes de neige qui commence par le Kasbeck et se termine par l'Elbourus.... Il est doux de vivre dans une telle région. J'éprouve je ne sais quelle sensation de bien-être qui se répand dans toutes mes veines. L'air est pur et frais comme le baiser d'un enfant, le ciel bleu, le soleil resplendissant. Que peut-on demander de plus ? Pourquoi se laisserait-on agiter ici par les passions, par les désirs et les regrets ? Mais il est temps de me rendre à la source d'Élisabeth. C'est là, m'a-t-on dit, que se réunissent chaque matin les baigneurs.

Après être descendu au milieu de la ville, je m'avance sur les boulevards et je rencontre quelques groupes d'un aspect assez triste qui gravissent à pas lents la pente de la montagne. Ce sont pour la plupart des familles de propriétaires des steppes. Il est aisé de le reconnaître au vêtement suranné des hommes, à la toilette de mauvais goût des femmes. Évidemment ces braves gens connaissent déjà toute la jeunesse des eaux, car ils me regardent avec curiosité. La redingote que

mon tailleur m'a faite récemment à Pétersbourg pouvait les abuser; mais, dès qu'ils aperçoivent mes épaulettes, ils se détournent d'une façon peu gracieuse.

Les femmes de la ville, qui sont, pour ainsi dire, les patronnes des eaux, se montrent plus courtoises. Elles portent des lorgnettes, et n'ont point tant de préventions contre l'uniforme. Plus d'une fois, sur cette terre du Caucase, elles ont pu reconnaître par elles-mêmes que, sous les boutons numérotés de la capote militaire, il peut y avoir un cœur ardent, et, sous la casquette blanche, un esprit éveillé. Ces femmes sont agréables et le sont longtemps. Chaque année, il leur vient de nouveaux adorateurs. Là est peut-être le secret de leur constante amabilité.

En suivant l'étroit sentier qui conduit à la source d'Élisabeth, je rencontre une cohorte de fonctionnaires civils et militaires qui, dans la société attirée ici par la vertu des eaux, forment, comme je l'appris plus tard, une classe à part. Ils boivent, mais ce qu'ils boivent, ce n'est pas de l'eau ; ils se promènent peu, s'occupent peu des femmes, jouent et se plaignent de leur ennui. Ils ont pourtant des prétentions particulières à l'élégance ; en plongeant leurs verres dans la source amère, ils prennent des poses académiques. Ceux qui appartiennent au service civil portent des cravates bleu clair ; les militaires laissent poindre leur col de chemise au-dessus de leur collet d'uniforme. Les uns et les autres manifestent un profond dédain pour les pauvres femmes de province, et regrettent les salons aristocratiques de la capitale, où ils ne sont pas reçus.

Mais me voici à la source. Près de là est une mai-

sonnette avec un toit rouge qui abrite le bassin, et une galerie où l'on se promène quand le temps est mauvais. Sur un banc sont assis quelques officiers, pâles, tristes, portant béquilles. Quelques femmes marchent à grands pas de long en large, attendant l'effet des eaux. Parmi elles je distingue deux ou trois jolies figures. Dans l'allée couverte de rameaux de vignes qui s'étend sur la pente du Machouck, apparaît de temps à autre la capote d'une personne qui me semble aimer la solitude à deux, car, chaque fois qu'elle se montre, je remarque près d'elle ou une casquette militaire, ou un chapeau rond. Sur un roc escarpé est un pavillon décoré du nom de Harpe d'Éole. Là sont réunis quelques amateurs des beautés de la nature. A l'aide d'un télescope, ils contemplent l'Elborous. Parmi eux sont deux précepteurs avec leurs pupilles affectés d'une cruelle maladie.

Je m'arrête fatigué à l'extrémité de la montagne, et, le dos appuyé contre le mur de la maisonnette, je regardais cette contrée pittoresque, quand tout à coup une voix que je connais s'écrie derrière moi :

— Petchorin ! Y a-t-il longtemps que tu es ici ?

Je me retourne :

« Grouchnitzky ! » Nous nous embrassons. Je l'ai connu dans un détachement de l'armée active. Il fut frappé d'une balle au pied, et il partit pour les eaux une semaine après moi.

Grouchnitzky est sous-officier [1] et depuis une année seulement au service. Par une singulière coquetterie,

[1] *Jonker*, sous-officier appartenant à la noblesse, destiné à devenir promptement officier.

il porte la grossière capote de soldat et sur la poitrine la croix de Saint-Georges du soldat. Sa taille est élégante, son teint bronzé, sa chevelure noire. En parlant, il rejette la tête en arrière et à tout instant se pince la moustache de la main gauche, sa main droite s'appuyant sur une béquille. Sa parole est vive et très-accentuée. Il est de ces gens qui pour toutes les occasions ont des phrases pompeuses, qui, ne comprenant point ce qu'il y a de beau dans la simplicité, se drapent dans une souffrance exceptionnelle et des passions extraordinaires. Le plaisir des gens de cette sorte est de produire de l'effet; par leur romantisme, ils enchantent la province. Aux approches de la vieillesse, ils tombent dans les pacifiques habitudes de la vie bourgeoise ou dans l'ivrognerie, quelquefois dans l'une et dans l'autre. Souvent il existe en eux quelques bonnes qualités, mais pas la moindre fleur de poésie.

Grouchnitzki est emporté par l'ardeur de la déclamation. Dès que l'entretien s'écarte quelque peu du cercle des choses ordinaires, il vous accable de grands mots sonores. Impossible de discuter avec lui. Il ne répond point à vos objections, il ne les écoute pas. Dès que vous vous interrompez un instant, il se jette dans une longue tirade qui paraît se rattacher à l'idée que vous exprimez, mais qui n'est en réalité que la continuation de sa propre dissertation.

Il ne manque pas d'esprit. Ses épigrammes sont parfois amusantes, mais jamais ni très-justes ni très-mordantes. Jamais elles ne renferment un de ces mots qui terrassent un adversaire. Il ne connaît ni les hommes ni leur côté faible, car il n'a constamment été occupé

que de lui-même. Son but est de se poser en héros de roman. Il s'est tellement appliqué à se présenter comme un être qui n'est point fait pour ce monde, comme la victime d'une souffrance mystérieuse, qu'il a fini par se persuader à lui-même ce qu'il s'efforçait de persuader aux autres. Voilà pourquoi il porte fièrement sa capote de soldat. Je l'ai deviné, et il ne m'aime pas, quoique nous ayons en apparence l'un avec l'autre des rapports affectueux. On le considère comme un garçon courageux. Je l'ai vu dans une bataille. Il brandit son sabre, crie, s'élance en avant avec des yeux qui clignotent. Ce n'est pas là le vrai courage russe !

Non. Je ne l'aime pas. J'ai le pressentiment que nous devons nous rencontrer quelque part, sur un étroit sentier qui sera fatal à l'un de nous.

Son départ pour le Caucase était une des conséquences de son ardeur romantique. Je suis convaincu qu'au moment de quitter la maison paternelle il aura dit, avec une expression sinistre, à quelque belle voisine : « Je ne m'en vais pas pour suivre ma carrière militaire, mais je vais chercher la mort. » Et à ces mots, plaçant sa main sur ses yeux, il aura probablement ajouté : « Vous ne pouvez (ou tu ne peux) savoir le motif de mon désespoir ; votre âme innocente frémirait de l'apprendre. Et pourquoi vous le dirais je ? Que suis-je pour vous ? Pouvez-vous me comprendre ? »

Il m'a déclaré à moi-même que la cause de son incorporation dans le régiment de K... serait un éternel mystère entre le ciel et lui.

Au reste, je dois ajouter que, lorsqu'il voulait bien de temps à autre renoncer à son vêtement tragique, il

était assez agréable et amusant. Mais j'étais curieux de le voir en présence des femmes. C'est là, me disais je, qu'il doit jouer ses grands rôles.

Nous nous abordâmes cependant comme de vieux amis. Je lui demandai de quelle manière on passait sa journée dans cette ville, et s'il s'y trouvait quelques personnes notables.

— Nous vivons, me répondit-il, d'une façon très-prosaïque. Ceux qui viennent ici le matin prendre les eaux sont pâles comme des gens malades, et ceux qui, le soir, boivent du vin, sont insupportables comme des gens bien portants. Il y a ici un certain nombre de femmes; mais pas le moindre agrément à attendre d'elles. Chaque jour elles jouent au whist, s'habillent mal, et parlent horriblement français. Cette année, il nous est arrivé de Moscou la princesse Ligovska avec sa fille. Je n'ai pas l'honneur d'être connu d'elles. Mon vêtement de soldat est un signe de proscription. L'intérêt qu'il pourrait éveiller en ma faveur ne serait qu'une injurieuse pitié.

En ce moment s'avançaient vers la source deux femmes, l'une déjà âgée, l'autre jeune et gracieuse. Les ailes de leurs chapeaux ne permettaient pas de voir leur figure, mais leur toilette était d'un goût exquis. Pas le moindre ornement superflu. La plus jeune, sur laquelle se fixaient mes regards, portait une robe gris de-perle; un léger fichu en soie flottait sur son cou délié. Des bottines couleur puce serraient si délicatement ses petits pieds, que l'homme le plus étranger aux dons de la beauté n'aurait pu les voir sans les admirer. Dans sa simple démarche, il y avait je ne sais quoi d'enfantin impossible à définir, mais fascinant les yeux. Quand

elle passa devant nous, il s'exhala de ses vêtements un arome indéfinissable, comme celui qui s'échappe de la lettre d'une femme aimée.

— Voilà, me dit Grouchnitzki, la princesse Ligovska et sa fille Marie, qu'elle appelle Meri, selon la prononciation anglaise. Il n'y a que trois jours qu'elles sont arrivées.

— Et tu sais déjà leur nom?

— Je l'ai appris par hasard, répliqua-t-il en rougissant, et j'avoue que je ne désire point faire connaissance avec elles. Ces fières dames nous regardent, nous autres soldats, comme des espèces de sauvages. Que leur importe s'il se trouve de l'esprit sous une casquette et un brave cœur sous une tunique militaire?

— Pauvre tunique ! m'écriai-je en riant. Mais qui est cet homme qui s'avance près d'elles et leur offre si respectueusement un verre ?

— C'est le superbe Raevitch, de Moscou, un joueur, on le devine à voir cette large chaîne d'or qui se déroule sur son gilet bleu. Regarde sa lourde canne. N'est-elle pas digne d'être portée par un Robinson ? Et cette barbe, et cette coiffure à la *moujik* [1] !

— Tu es sans pitié pour le genre humain !...

— N'ai-je pas raison ?

— Eh ! sans doute.

Les deux femmes venaient de quitter la source et se rapprochaient de nous. Grouchnitzki, prenant aussitôt à l'aide de sa béquille une attitude dramatique, me dit en français d'une voix vibrante :

[1] Paysan russe.

— Mon cher, je hais les hommes pour ne pas les mépriser, car autrement la vie serait une farce trop dégoûtante.

La jeune princesse se retourna et arrêta sur l'orateur un long regard. L'expression de ce regard n'était pas facile à déterminer, mais du moins elle n'était pas ironique, ce qui me semblait fort heureux pour mon compagnon.

— Cette princesse Marie, lui dis-je, est vraiment ravissante. Elle a des yeux de velours, oui de velours... je te conseille d'employer ce mot pour parler de ses yeux. Ses cils du haut et du bas sont si longs, que les rayons du soleil ne peuvent toucher à ses paupières. J'aime ces yeux sans éclat. Ils sont si doux ; ils font du bien à qui les regarde... Puis il me semble que sa figure est jolie. Mais a-t-elle les dents blanches? Chose importante ! C'est dommage que ta phrase sonore ne l'ait pas fait rire.

— Tu parles d'une belle femme comme d'un cheval anglais, me répliqua mon ami d'un ton de reproche.

— Mon cher, repris-je en tâchant de l'imiter, je méprise les femmes pour ne pas les aimer, car autrement la vie serait un mélodrame trop ridicule.

A ces mots je m'éloignai. Pendant une demi-heure, je me promenai dans l'allée couverte de pampres, à travers les rochers et les broussailles. Le temps était chaud, je repris le chemin de ma demeure. En arrivant près de la source, je m'arrêtai pour jouir de la fraîcheur sous la galerie couverte, et je fus témoin d'une scène assez curieuse. Les personnages étaient ainsi disposés : la vieille princesse, assise sur un banc à côté de

Raevitch, semblait poursuivre avec lui un sérieux entretien; Marie, ayant probablement bu son dernier verre, marchait d'un air rêveur, non loin de la fontaine; près de cette même fontaine se tenait Grouchnitzki. Nul autre spectateur sur la place.

Je fis quelques pas encore et me cachai à l'un des angles de la galerie. Au même instant, Grouchnitzki laissa tomber son verre sur le sable et s'efforça de se baisser pour le reprendre. Son pied blessé le gênait dans ses mouvements. Le pauvre garçon! comme il se penchait sur sa béquille, mais en vain! Sa figure exprimait une véritable souffrance.

Marie voyait tout cela mieux que moi.

Plus légère qu'un oiseau, elle s'élance vers lui, se penche sur le sol, prend le verre et le lui présente avec un mouvement d'une grâce indicible. Puis elle rougit, tourna les yeux vers la galerie, et parut plus calme en s'assurant que sa mère n'avait rien vu. Quand Grouchnitzki voulut la remercier, elle était déjà loin.

Un instant après, elle sortait de la galerie avec la vieille princesse et son compagnon. Elle passa d'un air grave et hautain devant mon vaniteux ami, sans se détourner, sans remarquer le regard passionné qu'il fixait sur elle pendant qu'elle descendait la montagne et jusqu'à ce qu'elle disparût derrière les tilleuls des boulevards. Puis je la revis traverser la rue et s'arrêter à la porte d'une des plus belles maisons de la ville. Elle entra dans cette maison avec sa mère. Raevitch prit congé d'elle.

Alors seulement le tendre Grouchnitzki s'aperçut que j'étais là.

— Tu as vu! me dit-il en me serrant violemment la main. C'est un ange!

— Pourquoi donc? lui répondis-je de l'air du monde le plus candide.

— Tu n'as pas vu?

— Quoi donc? J'ai vu qu'elle t'a remis ton verre. S'il y avait eu là un surveillant, il t'aurait rendu le même service, et plus promptement encore, dans l'espoir de gagner quelques kopecks pour acheter de l'eau-de-vie. Au reste, il est tout naturel qu'elle ait eu pitié de toi : tu faisais une telle grimace en te courbant sur ta jambe blessée!

— Et tu n'as pas remarqué comme son âme en ce moment se reflétait sur son visage?

— Non... Je mentais, mais je voulais lui faire de la peine. La passion de la contradiction est innée en moi. Ma vie n'est qu'une longue suite de contradictions entre mon cœur et mon jugement. La présence d'un enthousiaste me glace, et je crois que de fréquents rapports avec un être morne, flegmatique, me porteraient à un état d'exaltation. Je dois avouer qu'en cet instant j'éprouvais encore un autre mauvais sentiment... un sentiment d'envie... je le dis sans détour, car je suis habitué à me dire à moi-même mes vérités. Mais j'en appelle à quiconque a vécu dans le grand monde, et qui y a donné un libre développement à son amour-propre : y a-t-il un jeune homme qui, rencontant une femme dont la beauté l'éblouit, puisse voir sans une pénible impression cette même femme accorder devant lui une marque d'attention à un autre jeune homme qui lui est également inconnu?

Grouchnitzki et moi nous descendîmes en silence la montagne, et nous passâmes devant la maison de la jeune princesse. Elle était assise à sa fenêtre. Grouchnitzki, en me serrant la main, lui lança un de ces regards langoureux qui souvent produisent peu d'effet sur les femmes. Moi, je la lorgnai, et je m'aperçus que le regard de mon compagnon l'avait fait sourire, tandis que le mien l'avait irritée. En effet, comment un officier de l'armée du Caucase osait-il se permettre de lorgner une princesse de Moscou?

13 mai.

Ce matin, le médecin est venu me voir. Il s'appelle Werner, et il est Russe. Ce n'est point chose si étrange : j'ai connu un individu qui portait le nom d'Ivan et qui était Allemand.

Werner est un homme remarquable sous plus d'un rapport. Sceptique et matérialiste comme presque tous les médecins, il est en même temps poëte, vraiment poëte, toujours dans ses actions, souvent dans son langage, quoiqu'il n'ait jamais écrit deux vers. Il a scruté tous les replis du cœur humain, comme on scrute dans une dissection les fibres d'un cadavre; mais il n'a point su user de sa science. C'est ainsi que plus d'un anatomiste distingué ne pourrait appliquer son expérience au traitement d'une fièvre. Ordinairement Werner se moque en secret de ses malades, mais je l'ai vu pleurer à l'aspect d'un soldat mourant. Il est pauvre, il rêve des millions, et, pour gagner de l'argent, il a peine à se mouvoir. Il me disait un jour qu'il aimerait mieux

rendre service à un ennemi qu'à un ami, car, ajoutait-il, servir un ami, c'est vendre en quelque sorte ses bons offices, tandis que la haine de l'homme s'accroît par la générosité de son adversaire. Sa parole est acerbe et mordante. Plus d'une fois ses épigrammes ont fait d'un bonhomme un ridicule niais. Les médecins des eaux, ses rivaux, ses envieux, se sont mis un jour à rapporter de côté et d'autre que Werner faisait des caricatures de tous ses malades. Ces malades se sont fâchés, et la plupart d'entre eux l'ont congédié. Ses amis, c'est-à-dire les hommes de distinction employés dans le Caucase, se sont vainement efforcés de le réhabiliter.

Werner est un de ces hommes dont l'extérieur ne plaît pas au premier abord, mais qui produisent une tout autre impression lorsqu'on en vient à reconnaître dans des traits irréguliers l'empreinte d'une âme intelligente et élevée. Il n'est pas rare de voir des femmes éprouver pour des hommes de cette nature une telle passion, qu'elles n'échangeraient pas leur incontestable laideur pour la fraîche et séduisante beauté d'un Endymion. Il faut rendre justice aux femmes, elles ont l'instinct de la beauté de l'âme. C'est peut-être pour cette raison que les hommes de la trempe de Werner aiment tant les femmes.

Werner est petit, maigre et faible comme un enfant. Comme Byron, il a une jambe plus courte que l'autre. Sa tête a un développement qui n'est point en proportion avec l'exiguïté de son corps. Il porte des cheveux courts, et les inégalités de son crâne frapperaient un psychologue par l'entrelacement des protubérances in-

diquant les penchants les plus contradictoires. Ses petits yeux noirs inquiets et vifs semblent vouloir pénétrer au fond de votre pensée. Il s'habille avec soin et avec un vrai bon goût. Ses petites mains, effilées, nerveuses, sont serrées dans des gants jaunes. Pour sa redingote, sa cravate, son gilet, il n'admet que la couleur noire. Les jeunes gens lui ont donné le nom de Méphistophélès. Il proteste énergiquement contre cette dénomination, quoique en réalité elle flatte son amour-propre. Nous nous sommes parfaitement compris l'un l'autre, et nous sommes devenus amis, précisément parce que je ne suis pas fait pour l'amitié. De deux amis, l'un est toujours l'esclave de l'autre, quoique souvent aucun d'eux ne veuille s'avouer cette situation. Mais je ne puis être esclave, et, quant à gouverner, c'est une tâche trop fatigante, d'autant qu'en pareil cas il faut tromper. D'ailleurs, j'ai des valets et de l'argent.

Ma liaison avec Werner date d'un soir où je le rencontrai à S... au milieu d'une nombreuse et bruyante réunion de jeunes gens. Vers la fin de la soirée, l'entretien tournait aux idées philosophiques et métaphysiques. On parlait des croyances, et chacun expliquait la sienne.

— Pour moi, dit le docteur, je n'ai à vous offrir qu'une certitude.

— Laquelle? demandai-je, désirant entendre parler cet homme, qui, jusqu'à ce moment, n'avait pas prononcé un mot.

— C'est que tôt ou tard, un beau matin, je mourrai.

— Eh bien, lui répliquai-je, mon esprit est plus

riche que le vôtre, car j'ai encore une autre certitude, c'est qu'un soir je suis né par un très-vilain temps.

Tous ceux qui nous entouraient s'écrièrent que nous nous égarions dans des non-sens, mais, en vérité, pas un d'eux ne dit rien de plus juste que ce que nous venions de dire.

Dès ce jour-là, Werner et moi nous nous séparâmes de la foule. Au commencement de notre liaison, nous avions de graves entretiens sur des sujets abstraits; un moment vint où nous reconnûmes que nous nous abusions réciproquement. Alors, en nous regardant l'un l'autre, nous éclatâmes de rire comme les anciens Romains dont parle Cicéron, et cette fois-là nous nous séparâmes très-contents de notre découverte.

J'étais couché sur un divan, les yeux fixés au plafond, les mains croisées sous ma tête, lorsque Werner entra dans ma chambre. Il déposa sa canne près de lui, s'assit dans un fauteuil, bâilla et finit par m'annoncer qu'il faisait très-chaud dehors.

Je lui répondis que j'étais fort importuné par les moustiques, et nous gardâmes le silence.

— Avouez, cher docteur, lui dis-je enfin, que, sans les fous, la vie de ce monde serait bien ennuyeuse. Tenez : nous voilà l'un en face de l'autre avec notre intelligence. Nous savons qu'il n'est pas une question sur laquelle on ne puisse discuter sans fin, et pour cette raison nous ne discutons pas. Nous connaissons réciproquement presque toutes nos pensées secrètes. Un mot suffit pour nous révéler toute une histoire. Nous distinguons dans le cœur l'un de l'autre le germe de nos sentiments sous une triple enveloppe. Ce qui est

désolant pour les autres nous paraît risible, et ce qui est risible nous semble fort triste; pourtant nous sommes assez indifférents à tout ce qui ne tient pas essentiellement à nous-mêmes. Dans une telle situation, un échange de pensées et de sensations entre nous est impossible. Nous savons l'un et l'autre tout ce qu'on peut savoir; nous n'en désirons pas plus. Il ne nous reste qu'un moyen d'animer la conversation, c'est de nous communiquer la chronique locale. Dites-moi donc quelque nouvelle.

Fatigué d'en avoir tant dit, je fermai les yeux et bâillai.

Après un instant de réflexion, Werner me répondit :

— Il y a pourtant dans votre galimatias une idée.

— Il y en a deux, docteur.

— Très-bien. Montrez-m'en une; je vous expliquerai l'autre.

— Commencez vous-même, lui répliquai-je en regardant le plafond et en souriant intérieurement.

— Vous voulez que je vous donne quelques détails sur des personnes qui se trouvent ici, et je devine quelles sont ces personnes qui vous occupent, car elles ont déjà fait des questions sur vous.

— Docteur, décidément nous n'avons plus besoin de parler. Nous lisons tous les deux dans notre âme.

— A présent, votre autre idée?

— La voici en quatre points : Je désirerais vous entendre faire quelque récit : 1° parce qu'il est moins fatigant pour moi d'écouter que de parler; 2° parce que je ne serai pas forcé de vous contredire ; 3° parce que j'espère apprendre ainsi quelque secret; 4° parce

que les gens d'esprit comme vous aiment mieux trouver des auditeurs que des interlocuteurs. Voyons maintenant ce que la princesse Ligovska vous a dit de moi.

— Êtes-vous sûr que c'est la princesse qui m'a parlé de vous, et non pas sa fille?

— Parfaitement sûr, parce que sa fille vous a entretenu de Grouchnitzki.

— Vous avez le don de la pénétration. Eh bien, oui, la jeune princesse m'a dit qu'elle était persuadée que cet officier avait été condamné à redescendre au rang de simple soldat, à la suite d'un duel.

— J'espère que vous l'aurez laissée dans cette agréable erreur.

— Sans aucun doute.

— C'est là le nœud de l'intrigue, m'écriai-je avec enthousiasme, et nous aurons soin de développer la comédie. Le sort prend pitié de moi; il me donne un préservatif contre l'ennui.

— Je pense, reprit Werner, que le pauvre Grouchnitzki doit être votre victime.

— Continuons, docteur.

— La princesse m'a dit que votre figure ne lui était pas inconnue. Je lui ai fait remarquer que probablement elle vous avait rencontré à Pétersbourg dans quelque salon, et j'ai prononcé votre nom; elle le connaissait. Il paraît que vos aventures ont fait du bruit. Elle m'en a raconté plusieurs, en y ajoutant, sans doute d'après les médisances du monde, ses propres commentaires. Sa fille l'écoutait avec curiosité. Son

imagination a fait de vous un héros de roman d'un nouveau genre. Je n'ai point contredit la princesse, quoique je n'ignorasse pas qu'elle se trompait sur plus d'un point.

— Excellent docteur! m'écriai-je en lui prenant la main.

Werner répondit vivement à cette affectueuse démonstration et continua :

— Si vous le désirez, je vous présenterai.

— Permettez. Est-ce qu'on présente un héros? Les héros ne doivent apparaître qu'au moment où ils sauvent d'une mort certaine la femme qu'ils aiment.

— Vous voulez donc faire la cour à mademoiselle Marie?

— Pas le moins du monde! m'écriai-je. Enfin, docteur, je triomphe. Vous ne m'avez pas deviné. Et cependant, repris-je après un instant de silence, il y a aussi une impression de tristesse dans mon triomphe. Voyez-vous, je ne révèle jamais mes secrets, et j'aime qu'on les devine, parce que, s'il en est besoin, je puis les renier. Mais parlez-moi donc encore de la princesse et de sa fille. De quelle espèce de femmes sont-elles?

— La princesse est une femme de quarante-cinq ans — bon estomac — sang vicié — taches rouges à la figure. Elle a passé à Moscou la seconde partie de sa vie, et y a pris de l'embonpoint dans le repos. Elle se complaît à entendre des anecdotes scabreuses, et en raconte elle-même quelques-unes quand sa fille n'est pas là. Elle m'a annoncé que sa fille avait l'innocence d'une colombe. Que m'importe? J'avais envie de lui répon-

dre qu'elle pouvait se tranquilliser, que je n'en dirais rien à personne.

La princesse veut se guérir d'un rhumatisme, et sa fille je ne sais de quoi. Je leur ai prescrit de boire chaque jour deux verres d'eau thermale et de se baigner deux fois par semaine dans le bassin de la source. La princesse n'est pas, ce me semble, habituée à commander. Elle a une grande considération pour l'esprit et les connaissances de sa fille, qui a lu Byron en anglais et étudié l'algèbre. Il paraît qu'à Moscou les jeunes filles se livrent à de graves études. Elles ont raison. Nos jeunes gens ne sont pas très-aimables. Pour une femme d'esprit, c'est une tâche trop courageuse de coqueter avec eux. La princesse aime à voir des jeunes gens ; mais sa fille les regarde avec dédain : encore une habitude moscovite. Par suite de l'éducation qu'on leur donne, les jeunes filles de Moscou sont de beaux esprits de quarante ans.

— Vous avez donc vécu à Moscou ?

— Oui, j'y avais une certaine clientèle.

— Continuez.

— Il me semble que j'ai tout dit..... Non, je dois ajouter que la princesse se plaît à disserter sur les sentiments, les passions et autres théories du même genre. Elle a été une fois passer l'hiver à Pétersbourg ; mais la société de cette ville ne lui a pas plu. Probablement elle y aura été froidement reçue.

— Aujourd'hui, avez-vous vu quelqu'un chez elle?

— Oui, un adjudant, un officier aux gardes très-guindé, et une jeune femme nouvellement arrivée, parente de la princesse par son mari, une femme très-

jolie, mais, à ce qu'il paraît, fort malade. Ne l'avez-vous pas rencontrée ce matin près de la source? Elle est de taille moyenne, blonde, les traits réguliers, le teint d'une phthisique, et une petite tache à la joue droite. Sa figure m'a frappé par son expression.

— Une petite tache! murmurai-je. Est-il possible?

Werner me regarda, et, me posant la main sur le cœur, me dit d'un air de triomphe :

— Vous la connaissez.

Mon cœur battait en effet très-violemment.

— Cette fois, répondis-je, à vous la victoire. Mais je me fie à vous. J'espère que vous ne me tromperez pas. Non, je n'ai pas encore vu cette personne. Cependant, au portrait que vous en avez fait, je reconnais une femme que j'ai aimée autrefois. Ne lui parlez pas de moi, et, si elle vous interroge, traitez-moi aussi mal que possible.

— Soit, répondit Werner en haussant les épaules.

Lorsqu'il fut sorti, je me sentis le cœur serré par une profonde tristesse. Est-ce le hasard qui de nouveau nous réunit dans le Caucase? Est-ce elle qui, me sachant ici, aurait voulu m'y rejoindre? Comment nous rencontrerons-nous, et quelles sont à présent ses idées?

Mes pressentiments ne m'ont jamais trompé, et nul homme au monde n'est assujetti comme moi à l'influence du passé. Chaque souvenir de joie ou de douleur frappe convulsivement sur mon âme et y fait vibrer les mêmes sons. Je suis misérablement organisé. Je n'oublie rien. Non, rien.

Après dîner, vers onze heures, je me rendis sur les

boulevards, où se trouvaient réunis la plupart des baigneurs. La princesse et sa fille étaient assises sur un banc, au milieu d'un groupe de jeunes gens qui rivalisaient de galanterie. Je m'assis, à quelque distance, sur un autre banc, entre deux officiers de ma connaissance, et je commençai à leur faire un récit apparemment bien plaisant, car tous deux rirent aux éclats. La curiosité attira près de nous quelques-uns des courtisans de la princesse; puis, peu à peu, tous finirent par se joindre au cercle qui s'était formé autour de moi. Je continuais à parler. Je racontais des anecdotes bouffonnes ; je faisais sur quelques originaux qui passaient devant moi des épigrammes d'une ironie sanglante. Jusqu'au coucher du soleil, j'amusai ainsi mon auditoire.

Plus d'une fois, la jeune princesse passa devant nous avec sa mère et un petit vieillard boiteux; plus d'une fois elle lança sur moi un regard qui exprimait le dépit, quoiqu'elle s'efforçât de lui donner une expression d'indifférence.

— Que vous disait-il donc? demanda-t-elle à un jeune homme qui était retourné près d'elle par politesse. Sans doute il vous racontait quelque intéressante histoire... quelques-uns de ses exploits sur le champ de bataille.

Elle prononça ces mots assez haut, probablement dans l'intention de me blesser. — Oui, dis-je en moi-même, oui, ma jolie princesse, tu as raison d'être mécontente. Patience! tu en verras bien d'autres.

Grouchnitzki la suivait comme une bête fauve, ne la perdant pas une minute de vue. Je parierais que

demain il priera quelqu'un de le présenter à la princesse, et elle en sera charmée, car elle s'ennuie.

16 mai.

En deux jours, mes combinaisons ont fait d'étonnants progrès. Décidément la jeune princesse me hait. Elle m'a déjà lancé deux ou trois épigrammes assez vives, mais dont je suis très-flatté. C'est pour elle une chose incompréhensible que moi, qui suis habitué à vivre dans la bonne société, qui connais intimement ses cousines et ses tantes de Pétersbourg, je n'essaye point de me faire présenter à elle.

Chaque jour nous nous rencontrons près de la source et sur les boulevards. Je m'applique à lui enlever successivement ses adorateurs, les brillants adjudants, les pâles Moscovites, et presque tout me réussit. Autrefois, je ne pouvais me résoudre à recevoir chez moi; à présent, chaque jour ma maison est pleine. On dîne, on soupe, on joue; mon vin de Champagne est plus puissant que l'éclair magnétique de deux beaux yeux.

Hier je me suis trouvé avec elle dans un riche magasin. Elle venait de faire étaler devant elle un très-beau tapis de Perse qu'elle voulait placer dans son cabinet, et priait sa mère de l'acheter. Je m'avance; j'offre aussitôt pour ce tapis quarante roubles de plus. Il est à moi. J'ai été récompensé de cette prompte décision par un regard où éclatait la rage. A l'heure du dîner, j'ai fait conduire sous ses fenêtres mon cheval de Circassie revêtu de ce même tapis. Werner, qui se trouvait près d'elle en ce moment, m'a dit que cette fanfa-

ronnade avait produit un effet dramatique. Mademoiselle Marie veut lever l'étendard contre moi. Déjà j'ai remarqué que les deux adjudants me font un froid salut quand ils sont en sa présence. Cependant ils dînent perpétuellement chez moi.

Grouchnitzki prend des airs mystérieux. Il se promène les mains croisées derrière le dos et ne parle à personne. Sa blessure est guérie. C'est à peine s'il boite. Il est parvenu à être admis près de la princesse Ligovska, et a saisi l'occasion d'adresser quelque fade compliment à mademoiselle Marie. Il faut que la jeune Moscovite n'ait pas le goût très-difficile, car, depuis ce jour-là, elle répond aux saluts qu'il lui adresse par un gracieux sourire.

— Décidément, m'a-t-il dit, tu ne veux donc pas faire connaissance avec la princesse?

— Décidément.

— Quelle idée! La plus agréable maison de la ville, la meilleure société...

— Mon cher, la meilleure société m'ennuie partout. Et toi, tu vas donc dans cette maison?

— Pas encore. J'ai parlé sérieusement deux fois à la jeune princesse. Tu sais qu'il ne convient pas de s'introduire si vite dans un salon, quoique ici ce soit l'usage... Ah! si je portais l'épaulette, ce serait une autre affaire.

— Tu te trompes. Tel que te voilà, tu es beaucoup plus intéressant. Seulement tu ne sais pas profiter des avantages de ta situation. Aux yeux de toute femme sensible, ta capote de soldat fait de toi un martyr et un héros.

— Quelle folie! s'écria Grouchnitzki, en se souriant cependant à lui-même.

— Je suis convaincu que la jeune princesse t'aime déjà.

Il rougit et se gonfla d'orgueil.

O amour-propre! tu es le levier avec lequel Archimède voulait soulever le globe.

— Tu plaisantes de tout, me répliqua-t-il avec un air affecté de contrariété. D'abord elle me connaît si peu!...

— Les femmes aiment précisément ceux qu'elles ne connaissent pas.

— En vérité, je n'ai nullement la prétention de lui plaire; je désire tout simplement fréquenter une maison agréable. Je serais par trop ridicule, si j'osais concevoir quelques espérances... Pour vous autres, conquérants de Pétersbourg, ce serait une autre affaire... Vous n'avez qu'à paraître, le cœur des femmes ne résiste pas à votre regard... Mais sais-tu, Petchorin, que la jeune princesse m'a parlé de toi?

— Comment! Elle t'a déjà parlé de moi?

— Oui, mais d'une façon peu agréable. J'étais près d'elle à la soirée, par hasard. A peine avait elle prononcé deux mots qu'elle me dit : « Qui est donc ce jeune homme qui a le regard si farouche et si sombre? Vous étiez avec lui lorsque... ».

Elle rougit et ne put se rappeler le jour où elle m'était venue si délicatement en aide.

— Il n'est pas besoin, murmurai-je, que vous nommiez ce jour, il est à jamais gravé dans ma mémoire... Ah! mon bon ami Petchorin, je ne puis te féliciter. Tu

n'es pas en faveur près de la princesse, et c'est vraiment dommage, car Marie est charmante...

Il faut remarquer que Grouchnitzki est de ces gens qui, en parlant d'une femme qu'ils connaissent à peine, disent ma Marie, ma Sophie, dès qu'elle a l'honneur de leur plaire.

Je pris un ton sérieux et lui répondis :

— Oui, elle n'est pas mal. Mais prends garde, mon ami Grouchnitzki, les jeunes filles de l'aristocratie russe n'admettent pour la plupart que les rêveries de l'amour platonique. L'amour platonique ne permet pas qu'on leur parle de mariage, l'amour platonique est une perpétuelle sollicitude. La jeune princesse me paraît être du nombre de ces femmes qui veulent qu'on les amuse. S'il lui arrive d'éprouver près de toi deux minutes d'ennui, te voilà condamné sans rémission. Pour lui plaire, il faut que ton silence excite sans cesse sa curiosité, que tes paroles lui laissent toujours quelque chose à désirer, qu'à chaque instant tu lui donnes une nouvelle émotion. Dix fois, elle semblera pour toi braver publiquement l'opinion. Elle se vantera ensuite de cet incident comme d'un sacrifice, elle se croira par là pleinement autorisée à te torturer et à te déclarer un beau jour qu'elle ne peut plus te souffrir. Si tu ne prends pas sur elle un décisif ascendant après le premier témoignage d'affection qu'elle t'accordera, tu n'en obtiendras pas un second; elle fera avec toi toutes sortes de coquetteries, puis un jour elle acceptera quelque affreux mari par obéissance pour sa mère. En même temps, elle se persuadera qu'elle est très-malheureuse, qu'elle n'aimait et ne pouvait aimer que toi, mais que

le destin n'a pas permis qu'elle épousât cet homme de son choix, parce qu'il portait une capote de soldat, quoique sous cette capote battît un noble cœur.

A ces mots, Grouchnitzki, frappant du poing sur la table, se leva et se promena de long en large dans la chambre.

Je riais intérieurement, et mon rire éclata même sur mes lèvres; mais, par bonheur, l'aveugle enseigne ne le remarqua pas. Pour moi, je voyais à sa crédulité qu'il était amoureux. En ce moment, je m'aperçois qu'il porte au doigt un anneau en argent grossièrement façonné par un ouvrier du pays. Je l'examine, et que vois-je? Le nom de Marie y est gravé, avec la date du jour où elle s'était baissée pour lui remettre son verre. Je ne lui dis rien de ma découverte. Je ne veux pas l'obliger à me faire sa confession; je veux qu'il me choisisse lui-même pour son confident, et alors nous nous divertirons...

Aujourd'hui, je me suis levé tard, et j'ai été à la source. Il ne s'y trouvait plus personne. Le temps était lourd. Des nuages blancs, hérissés comme des crinières, s'élevaient sur les cimes de neige et annonçaient un ouragan. A la sommité du Machouk flottait une vapeur pareille à la fumée d'un flambeau qui s'éteint.

Des brouillards gris, tournoyant comme des serpents, se déroulaient sur la pente de la montagne, ralentis dans leur marche, et, pour ainsi dire, accrochés par les taillis. L'atmosphère était chargee d'électricité. Je me retirai sous l'allée de pampres qui conduit à la grotte. J'étais triste. Je pensais à cette jeune femme

avec une tache à la joue dont m'avait parlé le docteur. Pourquoi est-elle ici? Mais est-ce bien elle? Pourquoi ai-je eu cette idée? Pourquoi suis-je convaincu que je me trompe? N'y a-t-il qu'elle au monde qui ait une tache à la joue?

En faisant ces réflexions, j'entre dans la grotte. Sous sa voûte sombre est assise une femme, immobile et rêveuse, la figure cachée sous un chapeau de paille, le corps enveloppé dans un long châle noir. Je veux m'éloigner pour ne pas la troubler dans son isolement; elle me regarde, et son nom s'échappe de mes lèvres.

— Véra!

Elle tressaille et pâlit.

— Je savais, me dit-elle, que vous étiez ici.

Je m'assois à côté d'elle, je lui prends la main. A sa voix, j'ai éprouvé la même vive commotion que je ressentais autrefois. Elle fixe sur moi ses grands yeux profonds. Ils expriment la défiance et une sorte de reproche.

— Il y a longtemps, lui dis-je, que nous ne nous sommes vus.

— Très-longtemps! Et nous sommes tous deux bien changés.

— Est-ce que vous ne m'aimeriez plus?

— Je suis mariée.

— De nouveau. Mais il y a quelques années, vous l'étiez aussi... et cependant...

Elle dégage sa main de la mienne, et ses joues se colorent d'un vif incarnat.

— Peut-être aimez-vous votre second mari?

Elle détourne la tête en silence.

— Peut-être est-il jaloux?

Pas de réponse.

— Quoi donc? peut-être est-il jeune, beau, probablement très-riche, et vous craignez...

Je la regarde et suis effrayé. Son visage porte l'empreinte d'un profond désespoir. Ses yeux sont pleins de larmes.

— C'est donc une joie pour vous, murmure-t-elle, une joie de me tourmenter? Je devrais vous haïr, car, depuis le jour où je vous ai connu, vous n'avez cessé de me faire souffrir.

En parlant ainsi sa voix tremblait, et sa tête languissante s'appuyait sur mon épaule.

— C'est peut-être pour cette raison, me disais-je en moi-même, que tu m'as aimé. Les joies s'oublient vite; les douleurs, jamais!

Cependant je la prends dans mes bras, et elle s'abandonne à mon étreinte. Ses mains sont froides comme la glace, mais sa tête est brûlante. Entre nous alors s'engage un long entretien, un de ces entretiens qu'on ne peut ni écrire ni oublier, un de ces harmonieux dialogues où l'accent de la voix remplace et complète le sens des paroles, comme dans un opéra italien.

Elle ne veut pas décidément que je fasse connaissance avec son mari, ce petit vieillard boiteux que j'ai vu sur le boulevard. Elle a un fils; c'est pour ce fils qu'elle a épousé cet homme riche, accablé de rhumatismes. Je ne me suis pas permis la moindre plaisanterie contre lui. Elle le respectera comme un père, et manquera à la foi conjugale. Etrange chose que le

cœur de l'homme en général, et de la femme en particulier !

L'époux de Véra, Semen Vasilivitch G..., est un parent éloigné de la princesse Ligovska. Il demeure dans son voisinage et conduit souvent sa femme chez elle. Véra veut que je me fasse présenter à la princesse, et que j'affecte de me montrer très-empressé près de mademoiselle Marie, pour qu'on ne soupçonne pas notre liaison. Ce nouvel arrangement ne porte point atteinte à mes projets, et j'y trouverai ma joie.

Ma joie!... Oui, j'ai déjà passé cette époque de la vie où l'on ne cherche plus que le bonheur, où l'âme éprouve le besoin irrésistible d'une ardente affection. A présent je veux être aimé, vraiment aimé, d'un petit nombre de personnes. Je crois même qu'un seul amour me suffirait. Misérable habitude du cœur !

Il y a pour moi une chose singulière, c'est que je n'ai jamais été l'esclave d'une femme. Toutes celles que j'ai aimées, je les ai complétement, et sans efforts, dominées, subjuguées. Pourquoi donc? Peut-être parce que je n'étais pas assez étroitement lié à elles, et qu'à tout instant elles craignaient de me voir disparaître. Est-ce l'effet magnétique d'une puissante organisation, ou peut-être tout simplement n'ai-je rencontré que des femmes d'une trempe flexible?

Je dois dire que je ne sympathise pas avec les femmes qui ont du caractère. Cela ne convient point à leur nature.

Mais je me souviens qu'une fois j'ai connu et aimé une femme dont je ne pouvais assouplir l'opiniâtre volonté... Nous nous quittâmes dans une réciproque

inimitié. Peut-être, si je l'avais connue cinq ans plus tard, nous serions-nous quittés autrement.

Véra est malade, très-malade, quoiqu'elle ne veuille pas l'avouer. Je crains qu'elle ne soit affectée d'une phthisie, ou de cette maladie qu'on appelle une *fièvre lente*, qui n'existe point en Russie, et qui n'a point de nom dans notre langue.

L'orage nous retient dans la grotte plus d'une demi-heure. Véra ne m'a point obligé à protester de ma constance et ne m'a pas demandé si je n'en avais pas aimé d'autres depuis le jour où j'ai vécu loin d'elle. Elle se confie de nouveau à moi avec sa sécurité d'autrefois, et je ne la trompe pas. Elle est la seule femme au monde que je ne pourrais tromper. Je sais que bientôt nous nous quitterons de nouveau, et peut-être pour toujours. Nous irons l'un et l'autre à la tombe par différents chemins, mais son souvenir restera inviolablement dans mon âme. Je le lui répète toujours, et elle me croit, quoiqu'elle dise le contraire.

Enfin, nous nous séparâmes. Je la suivis du regard, tant que je pus distinguer son chapeau entre les broussailles et les rochers. Quand j'eus cessé de la voir, je sentis mon cœur se serrer douloureusement comme lorsque nous nous séparâmes pour la première fois. Et je me glorifie de cette émotion. N'est-ce pas ma jeunesse qui me revient avec ses doux orages, ou ne serait-ce qu'une dernière impression qu'elle lègue à mon souvenir? Cependant je sens que je suis jeune encore. J'ai la figure pâle, mais fraîche, les membres souples et robustes; mes cheveux flottent en boucles ondoyantes, mon œil petille, mon sang circule rapidement.

De retour dans ma demeure, je fais seller mon cheval et je m'élance dans la steppe. C'est une de mes joies de courir au grand galop, sur un cheval impétueux, contre le vent du désert. Alors j'aspire avec avidité l'air odorant de la campagne, je porte mes regards au loin et cherche à discerner les formes des divers objets qui peu à peu se dessinent plus nettement devant moi. Quel que soit alors le chagrin qui pèse sur mon cœur, l'inquiétude qui trouble mon esprit, tout s'efface promptement. Mon cœur reprend son libre élan, la fatigue du corps subjugue l'agitation de la pensée. Il n'est pas un regard de femme que je ne puisse oublier à la vue des montagnes et des bois éclairés par un beau soleil, à l'aspect d'un ciel bleu ou d'un ruisseau limpide qui tombe de roc en roc.

J'imagine que les Cosaques placés en sentinelle au haut de leurs vigies ont dû être embarrassés de s'expliquer pourquoi je courais ainsi sans but et sans motif, car à mon costume ils devaient me prendre pour un Circassien. On m'a assuré qu'avec ces vêtements je ressemble plus à un vrai Kabardien que beaucoup de Kabardiens. J'aime ce vêtement guerrier, et j'ai présidé à sa confection avec tout le soin d'un dandy. Pas un galon superflu; des armes riches, mais d'une forme simple; la fourrure du bonnet mesurée dans de justes dimensions; les broderies cousues avec une justesse parfaite; un bechmet blanc, un manteau brun foncé. Voilà mon équipement. Je me suis longtemps appliqué à monter à cheval à la façon des montagnards, et rien ne me flatte plus que lorsqu'on reconnaît en moi cette habileté. J'ai quatre chevaux : un pour moi, les autres

pour mes amis, afin de ne pas errer tout seul à travers champs. Mes amis usent largement de mes chevaux, mais ils ne me suivent pas dans mes courses.

Vers six heures, lorsque je me rappelai qu'il était temps de dîner, mon cheval était fatigué. Je le dirigeai du côté d'une colonie allemande qui se trouvait à quelque distance de Platigorsk, et où les baigneurs vont assez souvent faire des pique-niques. Le chemin qui y conduit serpente entre des taillis et quelquefois traverse des ravins où coulent des ruisseaux entre de hautes herbes. De côté et d'autre s'élèvent en amphithéâtre les cimes azurées du Bechtou, du Zmiéno, du Jeliesnoi et du Luisoi. Je venais de descendre dans un de ces ravins, qu'on appelle ici des balkas, et je m'arrêtais pour faire boire mon cheval, quand j'aperçus une nombreuse et brillante cavalcade, les femmes avec des amazones bleues ou noires, les hommes avec un costume moitié circassien, moité nijegorodien. En tête étaient la princesse Marie et Grouchnitzki.

Les femmes qui viennent aux eaux dans ce pays s'imaginent qu'elles peuvent être attaquées en plein jour par les Circassiens. C'était, sans doute, pour rassurer mademoiselle Marie contre un tel danger que Grouchnitzki portait un sabre sur son manteau et deux pistolets, ce qui lui donnait un air de héros très-comique. Un buisson épais me dérobait à leurs yeux, mais à travers le feuillage je pouvais distinctement les voir, et, à l'expression de leur figure, je conjecturai qu'ils étaient l'un et l'autre engagés dans une conversation sentimentale.

Grouchnitzki tenait la bride du cheval de la jeune

fille. Quand ils furent près de moi, j'entendis qu'elle lui disait :

— Ainsi donc, vous voulez passer toute votre vie dans le Caucase?

— Pourquoi retournerais-je en Russie? répondit-il, que ferais-je en ce pays, où des milliers de gens me regarderont avec dédain, parce qu'ils seront plus riches que moi?... tandis qu'ici... ici... mon pauvre habit de soldat ne m'a point empêché d'arriver jusqu'à vous.

— Au contraire... murmura la princesse en rougissant.

La physionomie de Grouchnitzki était radieuse.

Il continua :

— Ici ma vie s'écoulera obscurément et finira bientôt sous les balles des sauvages... Si Dieu m'accordait seulement, chaque année, un doux regard pareil à celui que...

En ce moment, les deux interlocuteurs passaient devant moi. Je donnai un coup de fouet à mon cheval, et sortis du taillis.

— Mon Dieu! un Circassien! s'écria en français la princesse.

Pour la rassurer, je lui répondis dans la même langue, et m'inclinant légèrement :

— Ne craignez rien, madame, je ne suis pas plus dangereux que votre cavalier.

Elle parut embarrassée. Pourquoi? Est-ce à cause de l'erreur qu'elle avait commise, ou parce que je lui avais répondu d'un ton trop hardi? Cette dernière supposition est celle qui me plaît le plus.

Grouchnitzki jeta sur moi un regard peu amical.

Le soir, très-tard, c'est-à-dire vers onze heures, j'allai me promener sur les boulevards. Tout dormait dans la ville ; çà et là seulement, à quelques fenêtres, brillait encore une lumière. De tous côtés s'étendaient autour de moi les noires ramifications du Machouk. A sa cime flottait un nuage de mauvais augure. La lune se levait à l'orient. Au loin, on distinguait les dentelures des montagnes de neige pareilles à des franges d'argent. De temps à autre, le cri des sentinelles se mêlait au murmure des sources thermales, dont on ouvre le soir les bassins. De temps à autre, on entendait aussi résonner le sabot d'un cheval dans les rues, ou le criaillement des roues d'une lourde araba qu'un Tartare accompagnait avec ses chants mélancoliques.

Je m'assis rêveur sur un banc. J'éprouvais un ardent désir d'épancher mes pensées dans un cordial entretien. Mais avec qui? Que fait à présent, me disais-je, que fait Véra? Que ne donnerais-je pas pour pouvoir en ce moment lui serrer la main?

Près de moi retentissent des pas rapides et inégaux... Sans doute Grouchnitzki... Précisément, c'est lui.

— D'où viens-tu?

— Je viens, me répondit-il d'un air important, je viens du salon de la princesse Ligovska... Ah! comme Marie chante!

— Je parie qu'elle ignore que tu as le grade de sous-officier. Elle croit que tu as été dégradé.

— C'est possible. Mais que m'importe?

— Sans doute... Je voulais seulement te dire...

— Mais toi, sais-tu qu'aujourd'hui même tu l'as

vivement blessée? Elle a trouvé ta façon d'agir très-hardie. Je me suis efforcé de lui persuader qu'un homme comme toi, très-bien élevé et connaissant parfaitement les usages du monde, ne pouvait avoir eu l'intention de l'offenser. Elle m'a répondu que ton regard est effronté et que tu dois avoir une haute opinion de toi.

— Elle a raison... Et toi, ne vas-tu pas prendre parti pour elle?

— Malheureusement, je n'en ai pas encore le droit.

— Oh! oh! me dis-je, il a vraisemblablement des espérances.

— Au reste, reprit-il, tu pâtiras toi-même de ta conduite. Maintenant il te serait difficile d'être admis chez la princesse, et c'est dommage, car je ne connais pas une maison plus agréable.

A ces mots, je souris au dedans de moi-même.

— En ce moment, lui repartis-je, la maison pour moi la plus agréable est la mienne.

Et je me levai en bâillant pour me retirer.

— Avoue pourtant que tu as quelque regret.

— Pas le moindre. Si l'idée m'en vient, demain soir, je serai chez la princesse.

— Nous verrons.

— De plus, si cela peut t'être agréable, je ferai la cour à mademoiselle Marie.

— Il faudrait d'abord qu'elle voulût bien te parler!

— J'attendrai seulement l'heure où tes discours l'ennuieront... Adieu.

— Moi, j'ai besoin de me promener encore. Maintenant je ne pourrais dormir. Tiens, veux-tu venir au

restaurant... On y joue. Il faut que j'aie recours aujourd'hui aux fortes émotions.

— Je désire que tu perdes... Adieu.

21 mai.

Près d'une semaine s'est écoulée, et je n'ai pas encore été présenté à la princesse Ligovska. J'attends une occasion favorable. Grouchnitzki ne quitte plus mademoiselle Marie, et poursuit avec elle des conversations interminables. Quand donc l'ennuiera-t-il?... La mère ne s'occupe point de ses assiduités, car Grouchnitzki n'est pas un *parti*. Telle est la logique des mères. J'ai déjà surpris deux ou trois regards assez tendres. Il est temps d'y mettre fin.

Hier, pour la première fois, Véra est apparue à la source. Depuis notre rencontre dans la grotte, elle n'était pas sortie. Nous avons rempli ensemble nos verres à la fontaine, et elle m'a murmuré à voix basse :

— Vous ne voulez donc pas vous faire introduire dans la maison de la princesse? C'est là seulement que nous pouvons nous voir.

— Des reproches!... Je ne les supporte pas... Mais ceux-ci, je les ai mérités.

Voici un hasard propice. Demain, dans la maison du restaurateur, il y a un bal de souscription. Je danserai la mazourka avec la jeune princesse.

29 mai.

La salle du restaurant a été convertie en un salon aristocratique. A neuf heures, tout le monde était

réuni. La princesse est arrivée l'une des dernières avec sa fille. Beaucoup de femmes les ont regardées avec un sentiment de malveillance et d'envie, parce que mademoiselle Marie a une toilette de très-bon goût. Mais les personnes qui appartiennent à la société aristocratique de la ville ont dissimulé leur envie et se sont approchées d'elles. N'en est-il pas toujours ainsi? Partout où se trouve une société de femmes, il se forme aussitôt un grand et un petit cercle. Près de la fenêtre, dans la foule, est Grouchnitzki, la figure collée contre la vitre, les yeux fixés sur sa divinité. En passant devant lui, elle lui fait un signe de tête presque imperceptible. Aussitôt le visage du langoureux sous-officier s'irradie.

Le bal commence par une polonaise, puis l'on joue une valse. Les éperons résonnent, et les falbalas volent en tourbillons.

Je me trouvais derrière une femme d'une large corpulence ombragée par des plumes roses. L'ampleur de sa robe me faisait songer au temps où les jupes étaient enflées par des paniers, et les bigarrures de sa peau me rappelaient l'époque où les joues étaient tachetées de mouches. Sur son cou s'élevaient des verrues dont la plus grosse était cachée sous un fermoir.

— Quelle femme insupportable que cette Ligovska! dit-elle à un capitaine de dragons qui l'accompagnait. Figurez-vous qu'elle m'a coudoyée et n'a pas daigné me faire des excuses! Non, tout au contraire, elle s'est retournée et m'a regardée impertinemment avec son lorgnon. C'est incroyable! De quoi donc est-elle si fière? Elle mériterait qu'on lui donnât une leçon.

— On pourra bien la lui donner, répondit le capitaine en se dirigeant vers une autre chambre.

Je m'avançai vers la princesse, et, en vertu des usages qui permettent ici à un homme de danser avec une personne qu'il ne connaît pas, je lui demandai une valse.

Je remarquai qu'elle s'efforçait de réprimer un sourire et un air de triomphe; cependant elle parvint à donner à sa physionomie une expression de froideur et même de sévérité. Elle posa nonchalamment sa main sur mon épaule, pencha la tête de côté, et nous voilà partis. Jamais mon bras n'avait touché à une taille si douce et si flexible. Sa fraîche haleine effleurait mon visage, et quelquefois une de ses boucles de cheveux, détachée des autres dans la rapidité de mes mouvements, glissait sur mes joues brûlantes. Nous fîmes ensemble trois tours. Elle valsait d'une façon merveilleuse. A la fin du troisième tour, elle était fatiguée, ses yeux se troublaient, et ses lèvres entr'ouvertes purent à peine balbutier ces mots : « Merci, monsieur. »

Après un moment de silence, je lui dis d'un ton très-humble :

— J'ai appris, princesse, que, quoique je sois pour vous un inconnu, j'ai eu le malheur d'encourir votre disgrâce... que vous m'avez accusé d'impolitesse. Est-ce vrai?

— Voudriez-vous me confirmer dans cette opinion? me répond-elle d'un petit air caustique qui s'alliait parfaitement avec la mobilité de sa physionomie.

— Si j'ai eu l'audace de vous offenser, permettez-

moi encore une autre hardiesse, celle de vous demander pardon. Et, en vérité, je voudrais vous convaincre que vous vous êtes méprise sur mon compte.

— Cela sera assez difficile.

— Et pourquoi?

— Parce que vous ne venez pas chez ma mère, et que ces bals ne se renouvellent pas souvent.

Cela signifie, me dis-je, que sa porte m'est à jamais fermée.

— Savez-vous, princesse, repris-je d'un ton sévère, qu'il ne faut jamais rejeter le repentir d'un coupable, car dans son désespoir il pourrait devenir plus coupable, et alors...

Des rires et des chuchotements qui éclatèrent en ce moment parmi ceux qui nous entouraient ne me permirent pas d'achever ma phrase. A quelques pas de nous était le capitaine de dragons avec un cercle d'hommes qui me semblaient avoir à l'égard de la princesse de mauvaises intentions. Le capitaine se frottait les mains d'un air gaillard et riait à haute voix en faisant des signes à ses camarades. Tout à coup, du milieu de ce cercle, sortit un homme en frac avec de longues moustaches et une figure empourprée. Il s'avança d'un pas chancelant vers ma danseuse. Il était ivre. Arrivé en face de la princesse, les mains croisées derrière le dos, il fixe sur elle ses yeux gris égarés, et lui dit d'une voix chevrotante :

— Permettez... Mais quoi donc?... tout simplement au fait! Je vous engage pour la mazourka.

— Que désirez-vous? balbutia la princesse en jetant sur moi un regard suppliant.

Sa mère était loin, et pas un de ses chevaliers habituels n'était là pour la défendre. Il me parut même qu'un des adjudants, témoin de cette scène, se cachait dans la foule pour ne point s'immiscer dans une situation embarrassante.

— Eh bien donc, reprit l'inconnu en regardant le capitaine, qui l'encourageait par un signe, est-ce que vous ne voudriez pas?... Je vous répète que je vous engage pour la mazourka. Vous vous imaginez peut-être que je suis ivre? Pas le moins du monde... je puis vous affirmer au contraire...

Je m'aperçus que, dans son trouble et son effroi, Marie était sur le point de s'évanouir.

Je m'avançai vers cet ivrogne, et, le prenant rudement par le bras et le regardant en face, je l'engageai à s'éloigner, parce que la princesse, lui dis-je, avait déjà promis de danser avec moi la mazourka.

— Allons, que faire? répondit-il, tout déconcerté, ce sera pour une autre fois.

Et il se retira près de ses complices, qui l'entraînèrent aussitôt dans une autre pièce.

Je fus récompensé de ma résolution par un regard ravissant.

Puis Marie courut près de sa mère, et lui raconta ce qui venait de se passer. La princesse vint me chercher pour me remercier, et me dit qu'elle connaissait ma mère et était l'amie d'une demi-douzaine de mes tantes.

— Je ne sais pourquoi, ajouta-t-elle, nous ne vous avons pas encore vu à la maison; mais avouez que c'est votre faute. Vous êtes d'une sauvagerie sans pa-

reille. J'espère que l'air de mon salon dissipera votre spleen.

Je lui répondis par une de ces phrases qu'on doit toujours avoir à sa disposition en pareille circonstance.

Les quadrilles durèrent un temps infini.

Enfin, l'orchestre donna le signal de la mazourka; je pris place à côté de la princesse. Je ne dis pas un mot de l'incident qui venait d'avoir lieu, ni de Grouchnitzki. Peu à peu la pénible impression de Marie s'effaça, et son visage reprit sa sérénité. Elle se mit à plaisanter agréablement. Ses paroles étaient spirituelles, sans prétention, animées et intéressantes, et quelques-unes de ses remarques ne manquaient pas de profondeur.

Je lui fis comprendre en termes assez confus que depuis longtemps je me plaisais à la voir. Elle baissa la tête, et une légère rougeur se répandit sur ses joues.

— Vous êtes un singulier homme! me dit-elle avec un sourire forcé en arrêtant sur moi ses yeux de velours.

— Je ne voulais pas, lui répondis-je, me rapprocher de vous, parce que vous êtes entourée d'une foule de courtisans dans laquelle je craignais de me perdre.

— Votre crainte était mal fondée. Ils sont tous ennuyeux!

— Tous! m'écriai-je. Tous sans exception?

Elle me regarda en silence, comme si elle scrutait ses souvenirs; puis, avec un doux incarnat sur la figure, elle me répondit d'un ton ferme :

— Tous!

— Même mon ami Grouchnitzki?

— Est-ce votre ami? me demanda-t-elle d'un air de doute.

— Oui.

— Eh bien, celui-là n'est pas au nombre des ennuyeux.

— Mais au nombre des malheureux, répliquai-je en riant.

— Sans doute. Et vous en riez! Je voudrais vous voir à sa place.

— Moi? Mais j'ai été sous-officier comme lui, et jamais je ne fus plus heureux.

— Est-ce qu'il est sous-officier? répliqua-t-elle vivement. Puis elle ajouta : —Je pensais...

— Quoi donc?

— Rien. Qui est cette dame?

Ici notre entretien prit une autre direction, et je ne pus le ramener à son point de départ.

La mazourka était finie. Nous nous quittâmes, mais pour nous revoir. Les femmes se retiraient, moi j'allais souper, et je rencontrai Werner.

— Ah! ah! me dit-il, voilà ce que deviennent vos résolutions! Vous ne vouliez vous faire connaître à la princesse qu'en la sauvant d'un péril mortel!

— J'ai fait mieux, répondis-je. Je l'ai sauvée au bal d'un évanouissement.

— Comment? Racontez-moi...

— Non; devinez, vous qui devinez tout.

30 mai.

A sept heures, je me promenais sur les boulevards. Grouchnitzki, m'ayant aperçu de loin, est venu me rejoindre avec un air comique de triomphe. Il m'a pris la main et m'a dit d'un ton solennel :

— Je te remercie, Petchorin; tu me comprends.

— Non. En tout cas, je n'ai droit à aucun remercîment, car je ne sache pas que je t'aie rendu le moindre service.

— Comment! et hier? as-tu oublié? Marie m'a tout raconté.

— Quoi donc? Tout est-il déjà commun entre vous? Je t'en félicite.

— Petchorin, reprend gravement Grouchnitzki, je t'en supplie, ne te raille pas de mon amour, si tu veux que nous restions amis. Vois-tu, j'aime Marie à la folie, et j'ose espérer qu'elle m'aime aussi. J'ai une prière à t'adresser. Tu dois aller ce soir chez elle. Promets-moi de tout remarquer. Je sais que tu as de l'expérience en pareille affaire et que tu connais les femmes mieux que moi. Les femmes! les femmes! qui peut les comprendre? Souvent leurs sourires sont en contradiction avec leurs regards; leurs paroles nous attirent, nous encouragent, et le son de leur voix nous repousse. Tantôt elles devineront nos pensées les plus secrètes, et tantôt ne pourront concevoir nos discours les plus clairs... Vois, par exemple, ce qui m'arrive avec la princesse!... Hier l'éclat de la passion étincelait dans ses yeux, aujourd'hui ils sont ternes et froids.

— C'est peut-être le résultat des eaux.

— Tu vois constamment les choses du mauvais côté... matérialiste! ajouta-t-il avec dédain. Mais parlons d'autres choses.

Le plaisir qu'il éprouva à faire un assez plat calembour lui rendit sa gaieté.

A neuf heures nous nous rendîmes chez la princesse.

En passant devant la demeure de Véra, je la vis à sa fenêtre. Nous échangeâmes tous deux un regard furtif, et elle se hâta de venir me retrouver dans la maison où je faisais mon entrée. La princesse me présenta à elle comme un de ses parents. Le thé fut servi. La réunion était assez nombreuse; chacun prenait part à l'entretien. Je m'efforçai de me rendre agréable à la princesse, et, plus d'une fois, je réussis, par mes remarques et mes plaisanteries, à la faire rire cordialement. Sa fille avait évidemment aussi envie de rire, mais elle ne voulait pas s'écarter du rôle qu'elle avait choisi. Probablement elle pense qu'une certaine apparence de langueur lui sied bien, et peut-être elle ne se trompe pas. Grouchnitzki m'a paru très-content de voir qu'elle ne s'émouvait pas à mes joyeux récits.

Après le thé, nous nous rendîmes au salon.

— Êtes-vous satisfaite de ma soumission? murmurai-je à Véra en passant devant elle.

Elle arrêta sur moi un regard plein de gratitude et d'amour. Je suis habitué à ces regards, mais je me souviens d'un temps où c'était tout mon bonheur. La princesse fit asseoir sa fille au piano. Pendant que tout le monde se pressait autour d'elle pour la prier de

chanter, je me retirai près de la fenêtre avec Véra, qui avait, disait-elle, des choses importantes à me communiquer.

Quoi donc?... des enfantillages.

A un regard perçant de mademoiselle Marie, je vis qu'elle était choquée de mon indifférence. Oui, je l'entends à merveille, le langage de ces regards muets, mais expressifs et énergiques.

Elle chanta. Sa voix n'est pas désagréable, mais sa méthode est mauvaise. Au reste, je n'écoutais guère, tandis que Grouchnitzki, debout en face d'elle, la dévorait des yeux, et à tout instant répétait : — Charmant! délicieux!

— Écoutez, me dit Véra, je ne veux pas que vous fassiez connaissance avec mon mari, mais il faut absolument que vous plaisiez à la princesse. C'est pour vous chose facile. Ne pouvez-vous pas tout ce que vous voulez? Et c'est ici seulement que nous pourrons nous voir.

— Ici seulement?

Elle rougit et continua :

— Tu sais comme je te suis soumise. Jamais je ne t'ai résisté... et je serai punie de ma faiblesse; tu cesseras de m'aimer. Je devrais pourtant prendre garde à ma réputation, non pour moi... tu le sais... mais, je t'en conjure, ne me tourmente plus, comme autrefois, par tes vains soupçons et tes froideurs calculées. Peut-être je mourrai bientôt; je sens que mes forces diminuent de jour en jour, et, pourtant, je ne puis penser à la vie future. Je ne pense qu'à toi. Vous autres hommes, vous ne comprenez pas la jouissance d'un regard et d'un ser-

rement de main. Pour moi, je te jure que ta voix seule suffit pour me donner autant d'émotions profondes et de bonheur que les plus vifs témoignages de tendresse.

Cependant la princesse avait cessé de chanter. Autour d'elle s'élevait comme un concert d'applaudissements. Je fus le dernier à m'approcher d'elle, et je lui adressai, d'un air indolent, quelques compliments obligés.

Elle avança la lèvre inférieure, et, me regardant d'une façon assez sardonique :

— Ce que vous avez la bonté de me dire, me répliqua-t-elle, est d'autant plus flatteur pour moi, que vous ne m'avez pas entendue. Mais peut-être n'aimez-vous pas la musique?

— Au contraire, surtout après dîner.

— Grouchnitzki a raison de dire que vous avez les goûts les plus prosaïques. Je vois que vous ne considérez la musique qu'au point de vue gastronomique.

— Vous êtes encore dans l'erreur. Je ne suis nullement gastronome. Mon estomac ne me permet pas une telle satisfaction. Mais on s'endort en écoutant de la musique après dîner, et cette sorte de sieste me paraît bonne pour la santé. C'est donc au point de vue hygiénique que j'accepte la musique. Le soir, au contraire, elle me donne une irritation nerveuse, elle m'attriste ou m'égaye trop vivement. C'est une sottise que de se laisser aller à une mélancolie ou à une joie sans raison; d'ailleurs, la tristesse dans le monde semble ridicule, et une trop grande gaieté peut être inconvenante.

Elle cessa de m'écouter ; elle s'éloigna de moi pour

aller s'asseoir près de Grouchnitzki, et recommencer un sentimental entretien. Je crus remarquer pourtant qu'elle était distraite et préoccupée, quoiqu'elle affectât d'écouter avec attention les phrases prétentieuses du romanesque sous-officier. Tout en continuant à discourir, Grouchnitzki la regardait avec surprise, cherchant à deviner la cause de la secrète agitation qui se manifestait dans les yeux inquiets de la belle jeune fille.

Mais moi, je vous devinais, mon aimable princesse. Prenez garde à vous! Je pense que vous désirez me faire subir la peine du talion, que vous voulez froisser à votre tour mon amour-propre. Si vous me déclarez la guerre, je serai impitoyable.

Dans le cours de la soirée, je me hasardai plus d'une fois à me rapprocher d'elle et à m'immiscer dans sa conversation avec son courtisan. Elle accueillit mes paroles sèchement, et je me retirai avec une expression de dépit. Mademoiselle Marie triomphait, Grouchnitzki également. — Attendez, me disais-je, attendez, mes amis, ne vous réjouissez pas si vite de mon apparente défaite, elle ne sera pas de longue durée... Oui, il y a en moi une faculté de pressentiment. Lorsque je fais connaissance avec une femme, je puis deviner à coup sûr si elle m'aimera ou ne m'aimera pas.

Le reste de la soirée, je le passai près de Véra, et nous nous entretînmes librement du passé... Pourquoi donc m'aime-t-elle? En vérité, je ne sais; je le comprends d'autant moins qu'elle est la seule femme qui me connaisse parfaitement, tel que je suis, avec toutes mes faiblesses et tous mes défauts. Est-ce que le mal serait donc si attrayant?

Je sortis avec Grouchnitzki. Quand nous fûmes dans la rue, il me prit par le bras, et me dit après un moment de silence :

— Eh bien?

Je voulais encore lui répondre : « Pauvre sot ! » Mais je retins cette exclamation et me contentai de hausser les épaules.

6 juin.

Pendant ces derniers jours, je n'ai pas dévié une seule fois de mon plan de conduite. La jeune princesse commence à prendre goût à mon entretien. Je lui ai raconté quelques-uns des incidents les plus remarquables de ma vie, et elle en vient à me regarder comme un homme extraordinaire. Je me suis mis à tourner tout en dérision, surtout les sentiments. Un tel langage l'effraye. Devant moi, elle n'ose plus continuer avec Grouchnitzki ses dissertations romanesques, quelquefois même elle a déjà répondu à ses effusions par un sourire ironique. Je les vois s'asseoir l'un à côté de l'autre ; je m'écarte d'un air modeste. La première fois que je m'éloignai ainsi, Marie en fut réjouie, ou du moins parut l'être ; la seconde fois elle fut irritée contre moi ; la troisième, contre l'innocent sous-officier.

— Vous avez peu d'amour-propre, me dit-elle hier ; pourquoi supposez-vous qu'il me soit plus agréable d'être avec Grouchnitzki qu'avec vous?

— Je sacrifie au bonheur de mon ami ma propre satisfaction.

— Et la mienne? a-t-elle ajouté.

Je la regardai fixement d'un air grave, et, le reste du jour, je n'échangeai plus avec elle une parole. Le soir, elle était pensive, et aujourd'hui, à la source, elle l'était plus encore. Quand je m'approchai d'elle, je remarquai qu'elle écoutait d'une oreille distraite Grouchnitzki, qui faisait un dithyrambe sur les beautés de la nature. Dès qu'elle m'aperçut, elle éclata de rire, et mal à propos, comme si elle ne m'avait pas vu. Je m'éloignai, et l'observai à la dérobée. Elle se détourna de Grouchnitzki en bâillant deux fois. Décidément le pauvre jeune homme l'ennuie. Encore deux jours, elle ne lui parlera plus.

13 juin.

Souvent je me demande pourquoi je m'attache si opiniâtrément à gagner l'amour de cette jeune fille que je ne veux pas séduire et que je n'épouserai jamais. Pourquoi cette vaine coquetterie? Je suis plus aimé de Véra que je ne le serais de Marie. Si cette jeune princesse m'apparaissait comme une beauté invincible, il y aurait au moins un stimulant dans la difficulté de mon entreprise.

Mais non. Le mobile de ma conduite, ce n'est donc que cet inquiet besoin d'aimer qui éclate en nous dans notre première jeunesse, qui nous entraîne d'une femme à l'autre jusqu'à ce que nous en trouvions une qui ne peut nous souffrir. Alors commence notre vraie, notre constante, notre inébranlable passion, une passion que l'on peut comparer à la ligne mathématique qui part d'un point déterminé pour s'étendre jusque

dans l'infini. Le secret d'une telle passion est dans l'impossibilité d'atteindre le but, c'est-à-dire la fin.

D'où vient donc mon agitation? De l'envie qui est éveillée en moi par Grouchnitzki. Le pauvre garçon ne mérite pas d'exciter un tel sentiment. Ne serais-je point dominé par ce sentiment mauvais, mais irrésistible, qui nous porte à anéantir les illusions de celui qui se dilate dans ses erreurs près de nous, pour pouvoir lui dire, quand il vient, dans son désespoir, nous demander ce qu'il doit croire :

— Mon bon ami, pareille infortune m'est arrivée ; tu vois pourtant que je n'en continue pas moins à bien dîner, à bien dormir, et j'espère mourir sans me plaindre et sans larmoyer.

Mais il y a un charme indicible à prendre possession d'un jeune cœur qui commence à s'épanouir. C'est une fleur dont le plus doux arome s'exhale à un premier rayon de soleil. A cet instant il faut la cueillir; puis, quand on en a pleinement aspiré le parfum, la jeter sur le chemin. Un autre peut-être la relèvera. J'éprouve en moi cette ardeur insatiable, ce besoin d'absorber tout ce qui se trouve sur ma route. Je ne considère les joies et les souffrances des autres que par rapport à moi, comme un aliment qui doit entretenir mes forces. Je ne puis plus perdre la raison sous l'empire de la passion ; mon amour-propre est comprimé par les circonstances, il ne tarde pas à se relever sous un autre aspect; car qu'est-ce que l'amour-propre? sinon le désir de la domination. Pour moi, la première jouissance est de soumettre à ma volonté tout ce qui m'entoure. Éveiller dans le cœur d'un autre le sentiment d'amour, de dé-

vouement, de crainte, n'est-ce pas le signe de la suprême puissance? Être pour un autre, sans y avoir le moindre droit, le mobile de la joie et de la douleur, n'est-ce pas là un doux sujet d'orgueil? Et qu'est-ce que le bonheur? c'est l'orgueil satisfait. Si je pouvais me considérer comme le plus fort, le plus puissant des hommes, je serais heureux. Si tout le monde m'aimait, je sërais la source universelle de l'amour.

Le mal engendre le mal. La première souffrance nous fait comprendre le plaisir de tourmenter nos semblables. L'idée du mal ne peut entrer dans l'esprit d'un homme sans qu'il songe à la mettre à exécution. Les idées, a dit un philosophe, sont des êtres organiques qui, en naissant, ont leur forme, et cette forme, c'est l'action. Plus il entre d'idées dans le cerveau d'un être humain, plus cet être sera actif. Voilà pourquoi l'homme de génie, enchaîné à la tâche routinière d'un bureau, doit mourir ou perdre l'esprit, de même qu'un homme qui, avec une organisation vigoureuse et sanguine, s'astreint à une vie sédentaire, doit être frappé d'apoplexie.

Les passions ne sont que les idées dans leur premier développement. Elles appartiennent à la jeunesse du cœur, et il se tromperait grossièrement, celui qui croirait les garder toute sa vie Plusieurs rivières paisibles descendent des cascades impétueuses, et il n'en est pas une qui conserve un cours turbulent jusqu'à la mer. cependant ce calme est souvent l'indice d'une force supérieure, mais secrète. La plénitude, la profondeur des sentiments et des pensées, n'admettent point les transports déréglés. Dans la joie comme dans la douleur,

l'âme se rend sévèrement compte de ses émotions et sait qu'elle doit les éprouver. Elle sait que, sans les orages, l'ardeur constante du soleil la dessécherait. Elle se pénètre de sa propre existence et se punit ou s'adule comme un enfant gâté. C'est seulement quand l'homme est arrivé à cette parfaite connaissance de soi-même qu'il peut apprécier la justice de Dieu...

En relisant cette page, je m'aperçois que je me suis singulièrement écarté de mon sujet... Mais qu'importe? j'écris ce journal pour moi, et tout ce que j'y inscris me sera quelque jour un précieux souvenir. . . . . . .

Grouchnitzki entre et se jette à mon cou. Il vient d'être nommé officier. Nous buvons du vin de Champagne. Après lui arrive le docteur Werner.

— Je ne vous féliciterai pas, lui dit-il.

— Et pourquoi?

— Parce que la capote de soldat vous seyait à merveille; et vous avouerez vous-même qu'un uniforme d'officier d'infanterie façonné ici ne vous rendra pas plus intéressant : voyez, jusqu'à présent vous étiez dans cette ville de bains une exception, désormais vous retombez dans le niveau général.

— Comme il vous plaira, docteur, mais vous ne m'empêcherez pas de me réjouir.

— Il ne sait pas, ajouta Grouchnitzki en se penchant à mon oreille, il ne sait pas quelles espérances me donnent ces épaulettes! O épaulettes! épaulettes! vos étoiles me guideront vers... Non. Je suis au comble du bonheur!

— Veux-tu, lui demandai-je, venir te promener à la fondrière?

— Moi! pour rien au monde je ne reparaîtrais aux yeux de la princesse avant de porter mon nouvel uniforme.

— Lui dirai-je ta joie?

— Non, je t'en prie. Ne lui dis rien : je veux la surprendre.

— Raconte-moi donc au moins où tu en es avec elle.

Cette question le trouble et le rend pensif. Il aurait voulu se vanter... mentir. Sa conscience pourtant l'arrête, et il a honte d'avouer la vérité.

— Mais enfin, t'aime-t-elle?

— Si elle m'aime! Quelle idée, mon cher Petchorin! Comment, si vite? Quand une femme d'une nature distinguée en vient à aimer, est-ce qu'elle l'avoue?

— Très-bien! et, selon toi, un homme comme il faut doit aussi dissimuler sa passion?

— C'est selon les circonstances, mon cher. Il est des choses qu'on ne divulgue pas, mais qui peuvent être devinées.

— C'est juste. Mais l'amour que nous lisons dans les regards d'une femme ne nous lie pas comme la parole..... Prends garde! Grouchnitzki : elle te trompera.

— Elle! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel et en se souriant à lui-même... Tu me fais de la peine, Petchorin.

A ces mots, il sortit.

Le soir, un grand nombre de personnes se dirigeaient à pied vers la fondrière.

Dans l'opinion des gens du pays, cette fondrière,

ouverte sur le penchant du Machouk, à une werste de la ville, est un cratère éteint. On y monte par un sentier étroit et rocailleux. J'offris mon bras à la jeune princesse, et elle ne le quitta plus tant que dura la promenade.

J'engageai l'entretien par des médisances. Je passai en revue tous les gens de notre connaissance, présents ou absents, signalant d'abord leurs côtés faibles, puis leurs graves défauts. Ma bile était en mouvement. J'avais commencé par plaisanter. J'en vins à être très-acerbe. D'abord mes épigrammes l'amusèrent, puis elles l'effrayèrent.

— Vous êtes, dit-elle, un homme dangereux. J'aimerais mieux tomber, dans une forêt, sous le poignard d'un assassin que sous le tranchant de vos sarcasmes. Je vous en prie sérieusement, si l'idée vous venait de me tourner en ridicule, donnez-moi plutôt un coup de couteau. Je pense, du reste, que cela ne vous serait pas difficile.

— Est-ce que j'ai l'air d'un meurtrier ?

— Vous êtes plus redoutable.

Je réfléchis un instant, puis je lui dis d'un ton de voix très-ému :

— Oui, telle a été, dès ma jeunesse, ma destinée. On a voulu lire sur mon front les passions perverses que je n'avais pas ; on me les a attribuées, et elles ont germé. J'avais le caractère franc, on a dit que j'étais artificieux, et je suis devenu dissimulé. J'étais très-sensible aux bons et aux mauvais procédés : personne ne m'accordait un témoignage de tendresse ; chacun m'offensait, et je suis devenu vindicatif. J'avais un air

morose au milieu d'une troupe d'enfants joyeux. Je sentais que je leur étais supérieur; on m'a fait descendre au-dessous de leur niveau, et je suis devenu envieux. J'étais porté à aimer le monde entier. Personne ne m'a compris, et j'ai appris à haïr. Ma belle jeunesse s'est passée dans une lutte constante entre le monde et moi. De peur de les livrer à une cruelle raillerie, j'ai refoulé au fond de mon cœur mes meilleurs sentiments, et ils y sont morts. Je parlais sincèrement, et on ne me croyait pas. J'ai pris un langage trompeur. Je connaissais très-bien le monde et les ressorts de la société, et les pratiques de la vie; j'ai vu que d'autres, sans posséder cette science, profitaient de tout ce que je m'efforçais d'obtenir. Alors le désespoir est entré dans mon sein, non point ce désespoir qui cherche son remède dans le canon d'un pistolet, mais un froid, inerte désespoir qui se cache sous des formes polies et un visage riant. J'étais moralement un mutilé. La meilleure partie de mon âme n'existait plus. Elle s'était desséchée, évaporée, elle était anéantie; je la rejetai comme un vain débris, tandis que l'autre palpitait et subsistait au service de tout le monde. Personne ne remarqua ce changement, parce que personne n'avait connu cette autre partie de moi-même dont j'étais dépouillé. A présent, vous me rappelez qu'elle a existé, et je viens de vous faire son épitaphe. Pour la plupart des indifférents, les épitaphes ont un caractère assez grotesque; pour moi, non, surtout quand je songe à ce qui est enseveli sous ces inscriptions. Au reste, je ne demande pas que vous admettiez ma façon de voir. Si cette digression vous semble

risible, riez tant qu'il vous plaira, je vous assure que je n'en serai nullement blessé.

En ce moment, je la regardai. Des larmes roulaient dans ses yeux; sa main tremblait sur mon bras, ses joues étaient enflammées. Elle avait pitié de moi. Les femmes s'abandonnent aisément à ce sentiment. La pitié lui entrait dans le cœur.

Tout le temps que dura encore notre promenade, elle resta pensive, et ne se laissa aller avec ceux qui nous entouraient à aucune coquetterie... Remarquable symptôme!

En arrivant près du cratère, les autres femmes quittèrent leurs cavaliers, mais elle resta appuyée sur mon bras; son oreille était fermée aux remarques des beaux esprits de la société, et elle se pencha sur le bord de la fondrière sans montrer la moindre crainte, tandis que les femmes avec qui nous avions fait cette promenade jetaient des cris de terreur et fermaient les yeux.

En revenant du côté de la ville, je ne repris point mon puéril sujet d'entretien. Je plaisantais au contraire, et elle répondait à mes plaisanteries brièvement et d'un air distrait.

J'en vins enfin à lui adresser cette question :

— Avez-vous aimé?

Elle me regarda fixement, secoua la tête et retomba dans sa rêverie. Évidemment, elle voulait me répondre, elle ne savait comment s'exprimer, et je remarquai en elle une vive agitation..... Ah! une manchette de mousseline est une faible défense, et une étincelle électrique courait de ma main à la sienne. La plupart des

passions se manifestent ainsi. C'est une erreur de croire que les femmes nous aiment pour nos qualités physiques ou morales. Ces qualités agissent, il est vrai, sur le cœur et le disposent à recevoir le feu sacré, mais c'est ce premier contact qui l'allume.

— N'ai-je pas été aujourd'hui bien aimable? me dit-elle avec un sourire forcé quand nous arrivâmes à sa porte.

Nous nous quittâmes.

Elle est mécontente d'elle-même, elle se reproche sa froideur. Oh! ce premier, cet important succès! Demain elle voudra me donner une compensation. Je sais cela d'avance... Et voilà l'amour!

12 juin.

Aujourd'hui j'ai revu Véra, qui m'a tourmenté avec sa jalousie. Il paraît que Marie a eu l'idée de lui confier ses secrets de cœur. La confidente est vraiment bien choisie!

—Je devine, m'a dit Véra, ce qui arrivera. Sois franc. Avoue que tu l'aimes.

— Et si je ne l'aimais pas?

— Alors pourquoi la poursuivre comme tu le fais et jeter le trouble dans son imagination?... Oh! je te connais! Écoute: si tu veux que je te croie, tu partiras dans une huitaine de jours pour Kislovodsk. Nous allons là après-demain. La princesse reste ici quelque temps encore. Nous aurons là une vaste maison dont la princesse occupera le rez-de-chaussée. Près de cette

maison, il en est une autre encore vacante que tu peux louer... Eh bien, viendras-tu?

— Oui.

Le jour même j'envoyai un messager pour me retenir cet appartement.

A six heures du soir, je vois entrer chez moi Grouchnitzky, qui m'annonce que demain il aura son uniforme pour se rendre au bal.

— Enfin, ajoute-t-il, je pourrai danser avec elle toute la soirée, et je pourrai lui parler tout à mon aise!

— Il y a donc un bal?

— Sans doute; demain. Ne le sais-tu pas? C'est demain un jour de fête, et les autorités de la ville ont elles-mêmes organisé...

— Viens-tu sur le boulevard?

— Comment! avec cet affreux manteau?

— Il ne te plaît donc plus?

Je sortis seul, je rencontrai la princesse Marie, et l'invitai pour la mazourka.

Elle parut étonnée et réjouie.

— Je croyais, me répondit-elle avec un gracieux sourire, que vous ne dansiez que par nécessité, comme la dernière fois...

Elle ne semblait pas le moins du monde remarquer la disparition de Grouchnitzki.

— Demain, lui dis-je, vous serez agréablement surprise.

— De quoi?

— C'est un secret. Au bal, vous le devinerez.

J'ai passé le reste de la soirée dans le salon de sa

mère, avec Véra et un vieillard très-amusant. J'étais moi-même dans une bonne disposition d'esprit, et j'ai improvisé diverses histoires extraordinaires. Marie était assise en face de moi et écoutait mes contes avec une telle attention et une si douce confiance, que j'en avais la conscience troublée. Qu'a-t-elle fait de sa vivacité, de sa coquetterie, de ses caprices, de son attitude hautaine, de ses sourires dédaigneux, de ses regards distraits?

De l'embrasure de la fenêtre où elle s'était plongée dans un large fauteuil, Véra remarquait tout, et sa figure trahissait une profonde souffrance.

J'éprouvais pour elle une véritable commisération. Alors je me suis mis à raconter, sous des noms supposés, mes relations avec elle. J'ai dépeint avec vivacité ma tendresse, mes transports, et j'ai fait un si grand éloge de son caractère, qu'elle doit me pardonner mes coquetteries avec la princesse.

Elle s'est levée, elle est venue se placer gaiement près de nous, et il était deux heures de la nuit quand nous nous sommes rappelé que le docteur nous prescrivait de nous coucher à onze heures.

13 juin.

Une demi-heure avant le bal, Grouchnitzki a fait son apparition chez moi dans tout l'éclat de son uniforme d'officier d'infanterie. De son troisième bouton descend une petite chaîne bronzée à laquelle est suspendu un lorgnon. Ses épaulettes, d'une largeur démesurée, se soulèvent comme les ailes de l'amour. Ses

bottes crient sur le parquet. A sa main gauche, il tient sa casquette et des gants glacés couleur de cannelle; de la droite, il relève à tout instant les boucles de ses cheveux. Il y a sur sa figure l'expression d'une singulière satisfaction et en même temps d'une certaine défiance. Sa toilette pompeuse, sa démarche solennelle, me feraient rire, si cet éclat d'ironie pouvait se concilier avec mes projets.

Il jette sur la table ses gants, sa casquette, tire les pans de son habit, puis s'approche de la glace pour s'ajuster avec un nouveau soin. Une énorme cravate noire, qui enveloppe un faux col roide, lui relève le menton, et dépasse d'une façon grotesque le collet de son habit. Mais ce n'est pas assez. Il tire le col jusqu'aux oreilles, et se serre tellement, que sa figure en devient violette.

— On m'a conté, dit-il d'un air nonchalant et sans me regarder, que, depuis quelques jours, tu t'es montré fort occupé de ma princesse.

— Il faut bien, lui dis-je en répétant un passage d'une des charmantes nouvelles de Pouschkin, il faut bien que des pauvres gens comme nous prennent leur thé quelque part.

— Dis-moi... Comment me va cet uniforme?... Ce maudit juif! il l'a fait trop court sous les bras... A propos, n'as-tu pas quelque flacon d'odeur?

— Pourquoi faire? Tu répands déjà autour de toi un parfum de pommade à la rose.

— N'importe. Donne-moi ton flacon.

Je le lui remets, et il en imprègne sa cravate, son foulard, ses manches.

— Tu ne danses pas? me demande-t-il.

— Non, probablement.

— Moi; je crains de danser avec la princesse la première mazourka, et je connais à peine une figure.

— L'as-tu déjà invitée?

— Non, pas encore..

— Prends garde qu'on ne te devance.

— Tu as raison, s'écria-t-il en se frappant le front. Adieu, je vais l'attendre au passage.

Il prend sa casquette et sort.

Une demi-heure après, je me dirige aussi vers le bal. La rue est sombre et silencieuse. La foule se presse autour de la maison où l'on danse; les lumières des salons resplendissent au dehors. Le vent m'apporte les vibrations de l'estrade, occupée par les musiciens d'un régiment. Je m'avance lentement, avec de tristes réflexions.

— Eh quoi! me dis-je, est-il possible que mon unique emploi sur cette terre soit de détruire les espérances des autres? Depuis le jour où je suis entré dans les réalités de la vie, que de fois la fatalité ne m'a-t-elle pas jeté dans des drames étrangers pour en hâter le dénoûment, comme si personne ne pouvait mourir sans moi, ou tomber dans le désespoir sans moi! Oui, je suis, dans le cinquième acte, le personnage obligé; malgré moi, il faut que je joue le rôle de traître ou de bourreau. Pourquoi donc le sort m'assigne-t-il une telle tâche? Suis-je destiné à composer des drames bourgeois et des romans de famille, ou à écrire des nouvelles pour un journal tel que la *Bibliothèque de lecture*? Qu'importe! beaucoup d'hommes, en commen-

çant leur existence, s'imaginent qu'ils pourraient bien la terminer comme Alexandre le Grand ou Byron, et restent tranquillement jusqu'à leur dernier jour conseillers titulaires.

En entrant dans la salle, je me cache derrière un groupe de spectateurs pour observer mystérieusement ce qui se passe. Grouchnitzki est debout à côté de la princesse et lui parle avec une vive animation. Mais elle l'écoute d'un air distrait, regarde de côté et d'autre, et tient son éventail sur ses lèvres. Son visage exprime un sentiment d'impatience, ses yeux cherchent quelqu'un dans le salon. Je m'approche d'elle sans qu'elle me voie, je puis assister à son colloque avec Grouchnitzki.

— Comme vous me faites souffrir! disait le nouvel officier. Vous êtes terriblement changée depuis quelques jours.

— Et vous aussi, vous êtes changé, lui répond-elle en dardant sur lui un regard rapide où il ne sait pas discerner une expression d'ironie.

— Moi, changé! Oh! non, jamais. Vous savez que c'est impossible. Celui qui vous a vue une fois gardera sans cesse dans son cœur votre image divine.

— Cessez, de grâce.

— Pourquoi donc, à présent, ne voulez-vous plus entendre les paroles que vous accueilliez avec bienveillance il n'y a pas longtemps?

— Parce que, réplique-t-elle en riant, je n'aime pas les répétitions.

— Je me suis cruellement trompé. Insensé que je suis! je pensais que ces épaulettes pourraient me don-

ner le droit d'espérer... Non. J'aurais mieux fait de garder ce grossier manteau de soldat auquel je dois peut-être vos marques d'attention.

— Le fait est que ce manteau vous allait beaucoup mieux.

En ce moment je m'avançai vers la princesse. Elle rougit en m'apercevant et reprit vivement sa phrase.

— N'est-ce pas, monsieur Petchorin, que le manteau gris sied très-bien à M. Grouchnitzki?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je ne puis être de votre avis. Il me semble que son uniforme lui donne encore l'air plus jeune.

Grouchnitzki ne résista pas à ce dernier trait. Comme tous les adolescents, il a la prétention d'être un homme mûr. Il s'imagine que les passions profondes ont imprimé sur son visage des traces pareilles à celles des années. Il me jette un regard furieux et s'éloigne.

— Avouez, dis-je à la princesse, que, bien qu'il soit fort ridicule, il n'y a pas longtemps... avec son manteau gris, il vous intéressait.

Elle a baissé les yeux et n'a pas répondu.

Toute la soirée, Grouchnitzki n'a cessé de la suivre, et de danser avec elle ou en *vis-à-vis*. Il la dévore des yeux. Il soupire, et la fatigue par ses reproches ou ses prières. Après le troisième quadrille, elle a dû l'abhorrer.

Mais le voici qui s'approche de moi; il me prend la main et me dit :

— Je n'attendais pas cela de toi!

— Quoi donc?

— Tu danses avec elle la mazourka!... reprend-il d'une voix solennelle; elle me l'a avoué.

— Eh bien, fallait-il en faire un secret?

— Ah! j'aurais dû prévoir ce qui m'arrive avec cette jeune fille... cette coquette... Mais je me vengerai!

— Accuse ton manteau, ton uniforme, et non pas elle. Est-ce sa faute si tu as cessé de lui plaire?

— Mais pourquoi me donner des espérances?

— Pourquoi as-tu voulu espérer? On désire, mon cher, on dit que l'on aime, et l'on n'espère pas.

— Tu as gagné ton pari; — non pas tout à fait, cependant.

Et il lança sur moi un regard méchant.

La mazourka commença. Grouchnitzki n'invitait que la princesse. Les autres cavaliers venaient à tout instant l'inviter également. Il est clair que c'est le résultat d'un complot contre moi... A merveille! Elle a envie de causer avec moi; on veut l'en empêcher, on ne fera qu'augmenter ce désir.

Je lui ai serré deux fois la main. La seconde fois, elle l'a retirée sans proférer un mot.

— Je dormirai mal cette nuit, m'a-t-elle dit à la fin de la mazourka.

— Grouchnitzki en serait-il la cause?

— Non.

Sa physionomie était si pensive et si triste, que je me promis de lui baiser la main ce soir-là même.

Quelques instants après, je la conduisis à sa voiture. Tout à coup je saisis cette petite main et la

portai à mes lèvres. Dans l'obscurité, personne ne pouvait nous voir.

Je retournai dans la salle assez content de moi.

Autour d'une grande table étaient assis les jeunes gens et avec eux Grouchnitzki. Quand j'entrai, tous se turent. Évidemment ils venaient de parler de moi. Depuis le dernier bal, plusieurs d'entre eux ont conservé à mon égard un mauvais vouloir, notamment le capitaine de dragons. A présent il me semble qu'il s'organise contre moi une bande hostile sous le commandement de Grouchnitzki. Il a l'air si fier et si déterminé!

A merveille! J'aime mes ennemis, non pas pourtant comme l'Évangile nous le prescrit; ils me distraient, ils m'amusent. Être constamment sur ses gardes, épier chaque regard et le sens de chaque parole, deviner les intentions, déjouer les complots, feindre parfois une fausse sécurité, et soudain apparaître pour renverser l'échafaudage des rusées combinaisons, voilà ce que j'appelle vivre.

Pendant tout le souper, Grouchnitzki n'a cessé de faire des signes au capitaine et de chuchoter avec lui.

14 juin.

Ce matin, Véra est partie pour Kislovodsk avec son mari. Je l'ai rencontrée au moment où j'allais chez la princesse. Elle m'a fait un signe de tête; dans son regard, il y avait un reproche.

A qui la faute? Pourquoi ne veut-elle pas me donner l'occasion de la voir seule? L'amour est comme le feu,

il s'éteint si on ne l'alimente. Peut-être la jalousie sera-t-elle plus efficace que mes prières.

J'ai passé une heure entière chez la princesse. Marie n'a point paru. Elle est malade. Le soir, on ne l'a pas vue non plus sur le boulevard. Mais j'ai rencontré ma ligne d'adversaires, braquant sur moi leurs lorgnettes d'un air menaçant. Je suis content que la jeune princesse soit malade; ils auraient pu se rendre coupables envers elle de quelque impertinence. Grouchnitzki a les cheveux en désordre et un visage de désespéré. Son amour-propre est, à ce qu'il paraît, très-vivement froissé. Mais il y a des gens qui, dans leur désespoir même, sont risibles.

En rentrant chez moi, il me semblait qu'il me manquait quelque chose. Je ne l'ai pas vue. Elle est malade. Est-ce que par hasard je serais amoureux? Quelle folie!

16 juin.

A onze heures du matin, à l'heure où la princesse Ligovska a coutume de se rendre au bain, j'ai passé devant sa demeure. Marie était assise, rêveuse, à sa fenêtre. En me voyant, elle s'est levée précipitamment.

Je suis entré dans l'antichambre; personne pour m'annoncer. J'ai pénétré jusqu'au salon.

Le doux visage de Marie était triste et pâle. Elle se tenait devant un piano, la main appuyé sur le dos d'un fauteuil, et cette main tremblait.

Je m'avance doucement vers elle, et je lui dis :

— Est-ce que vous êtes irritée contre moi?

Elle abaisse sur moi ses grands yeux profonds en secouant la tête. Ses lèvres se meuvent, mais nulle parole ne s'en échappe. Des larmes roulent dans ses yeux, et elle cache son visage dans ses mains.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je en saisissant une de ses mains.

— Vous ne m'estimez pas... Laissez-moi!

Je fais quelques pas en arrière. Elle se relève; ses yeux étincellent.

Je m'arrête le doigt sur le bouton de la porte; je lui dis :

— Pardonnez-moi, princesse, j'ai agi comme un insensé... C'en est fait, je n'irai pas plus loin. Pourquoi sauriez-vous ce qui s'est passé en moi? Non, vous ne le saurez jamais, et cela vaut mieux pour nous. Adieu.

Quand je sortis, il me sembla qu'elle pleurait.

Jusqu'au soir, j'errai à pied sur les pentes du Machouk, jusqu'à ce que je me sentisse accablé de fatigue. De retour dans mon appartement, je me suis jeté sur mon lit.

Werner entra.

— Est-il vrai, me dit-il, que vous épousez la princesse Marie?

— Quelle idée!

— C'est le bruit de la ville. Tous mes malades connaissent déjà cette grande nouvelle. Les malades! ce sont des gens qui savent tout.

C'est là, me dis-je, un trait de Grouchnitzki.

— Pour vous prouver, répliquai-je au docteur, la

fausseté de cette nouvelle, je vous avouerai entre nous que je pars demain pour Kislovodsk.

— Et la princesse part-elle aussi?

— Non, elle reste ici encore une semaine.

— Ainsi vous ne vous mariez pas?

— Docteur, docteur, regardez-moi. Ai-je l'air d'un fiancé ou de quelque chose de semblable?

— Je ne dis pas cela... Mais vous savez, il y a des circonstances où un homme d'honneur peut se croire obligé de se marier, et il y a de bonnes mères qui ne préviennent point ces circonstances. Ainsi, en ami, je vous engage à être plus circonspect. Ici, l'on respire un air dangereux. Combien j'en ai vu d'aimables jeunes gens, dignes d'un meilleur sort, partir de cette ville enlacés dans le lien conjugal! Moi-même, le croiriez-vous? on a voulu me marier; oui, c'était une tendre mère dont je soignais la fille. Un jour j'eus le malheur de lui dire que le mariage rétablirait la santé de cette intéressante malade; aussitôt la mère m'offre, avec des larmes de reconnaissance, cette fille et sa fortune, c'est-à-dire environ cinquante paysans. Mais je répondis que je n'étais pas digne d'un tel sort.

Ayant fini sa harangue, le docteur s'éloigna, convaincu qu'il m'avait donné un sage conseil. Il résultait pour moi, de ce qu'il venait de dire, que j'étais avec la princesse l'objet d'une sotte rumeur. Grouchnitzki me le payera!

18 juin.

Me voilà depuis trois jours à Kislovodsk. Chaque jour je vois Véra à la source et à la promenade. Le matin, je me mets à la fenêtre; je dirige ma lorgnette vers son balcon; elle est habillée depuis longtemps et me donne le signal convenu Nous nous rencontrons, comme par hasard, dans le jardin qui, de notre demeure, descend vers la source. L'air vivifiant des montagnes a ranimé son visage et lui a rendu ses forces. On a raison d'appeler Narssan la source des héros. Les habitants de ce district disent que les eaux de Kislovodsk ouvrent le cœur à l'amour, et qu'ici s'achèvent tous les tendres romans commencés sur les pentes du Machouk. Le fait est qu'il y a dans la solitude de ces lieux je ne sais quel mystère charmant. De grandes allées de tilleuls pleines d'ombre s'étendent vers le torrent, qui tantôt se précipite en écumant et mugissant de roc en roc, et tantôt serpente dans la verdure des collines. Plus loin apparaissent des ravins silencieux, voilés par des brouillards flottants, et dont les ramifications s'étendent de tous côtés. Les herbes touffues, les longues branches des acacias blancs, répandent dans les airs une exhalaison aromatique, et l'oreille se plaît à écouter le murmure incessant des ruisseaux qui se rejoignent amicalement dans la plaine et coulent ensemble dans le Podkoumok. De ce côté, le ravin, plus large, se transforme en un vallon vert, sillonné par une route poudreuse. Chaque fois que je fixe là mes regards, il me semble voir rouler sur ce

chemin une voiture, et distinguer dans cette voiture un visage rose. Mais bien des calèches ont déjà passé, et celle que j'attends n'apparaît pas.

Dans le village, situé près du fort, dans la maison du restaurateur, qui s'élève sur la colline, à quelques pas de ma demeure, le soir, une quantité de lumières brillent à travers une double rangée de peupliers. Des rumeurs confuses résonnent avec le cliquetis des verres, très-tard dans la nuit. Nulle part on ne boit autant de vin de Kachetie qu'ici et autant d'eaux minérales.

Grouchnitzki avec ses acolytes fait le vacarme au restaurant et me salue à peine.

Il est arrivé hier, et déjà il a eu une querelle avec trois vieillards qui voulaient se baigner avant lui. Décidément l'air des bains ne lui est pas propice.

22 juin.

Enfin les voilà ! J'étais à une fenêtre; j'entends le bruit d'une voiture. Je sens mon cœur tressaillir. Que signifie cette émotion? Est-ce que je serais amoureux? Avec ma sotte organisation, à quoi ne puis-je pas m'attendre?

J'ai dîné chez elle. La mère m'a regardé d'un air affectueux, mais elle n'a pas quitté un instant sa fille ! Quel malheur! Véra est jalouse de Marie. Voilà le résultat de nos manœuvres. De quoi les femmes ne sont-elles pas capables pour affliger une rivale? Je me souviens qu'il y en a une qui m'a aimé parce que j'en aimais une autre. Il n'existe rien de plus paradoxal que l'esprit de la femme. C'est la chose la plus difficile que

de lui faire entrer dans la pensée une persuasion. Il faut l'amener à ce qu'elle se donne à elle-même cette persuasion, et, si les femmes arrivent à immoler leurs préjugés, c'est par une série très-originale d'arguments. Pour les suivre dans leur dialectique, il faut mettre de côté tous les principes de logique enseignés dans nos gymnases. Voici, par exemple, dans des circonstances fréquentes, le raisonnement qu'on devrait leur attribuer :

— Cet homme m'aime; mais je suis mariée : donc je ne puis répondre à son amour.

La femme, au contraire, dit :

— Je ne dois pas écouter ses aveux, car je suis mariée. Mais il m'aime : donc...

Ici, plusieurs points. Car le jugement cesse de raisonner, et c'est le regard qui parle, et le cœur, s'il y a un cœur.

Si ces passages de mon journal tombaient sous les yeux d'une femme... Calomnie! s'écrierait-elle.

Depuis que les poëtes chantent et que les femmes les lisent (ce dont nous ne saurions trop les remercier), et qu'ils les appellent des anges, elles ont accepté avec une parfaite candeur ce compliment, sans songer qu'il s'est trouvé des poëtes qui, pour une misérable récompense pécuniaire, élevaient un Néron au rang des demi-dieux.

Il ne me convient guère pourtant de parler méchamment d'elles, moi qui n'aime rien au monde, si ce n'est elles; moi qui ai toujours été prêt à leur sacrifier mon repos, mon ambition. ma vie. Même dans le plus amer dépit, dans le plus vif froissement d'amour-pro-

pre, je n'ai point cherché à les dépouiller du voile magique à travers lequel l'œil le plus perspicace peut seul pénétrer. Non, tout ce que j'en dis n'est que la conséquence

Des rêves qui longtemps ont agité mon cœur,
Des jours d'illusion et des jours de douleur.

Les femmes devraient désirer que tout homme les connût aussi bien que moi. Car, depuis que je connais leurs côtés faibles et que j'ai cessé de les craindre, je les aime cent fois plus.

Il me revient à l'esprit une idée de Werner. Il compare les femmes à la forêt enchantée décrite par le Tasse dans sa *Jérusalem délivrée*. En y entrant, dit-il, tu verras apparaître de tout côté Dieu sait quelles images effrayantes : le devoir, l'orgueil, les convenances, l'opinion publique, le ridicule, le mépris. Ferme les yeux et continue ton chemin. Peu à peu ces fantômes disparaîtront, et devant toi s'ouvrira sans doute une riante vallée où fleurit le myrte. Malheur à toi seulement si, dès les premiers pas, ton courage chancelle et si tu regardes en arrière !

24 juin.

Cette journée a été pour moi pleine d'événements. A trois werstes de Kislovodsk, dans le ravin où coule le Podkoumok, est une roche qu'on appelle la *Koltsow*. C'est, comme son nom l'indique, une sorte d'anneau, ou plutôt une porte ouverte sur l'espace par la nature. Elle s'élève au haut d'une colline, et, le soir, le soleil

projette par là sur la plaine ses derniers rayons. Une nombreuse cavalcade s'est réunie pour aller contempler ce spectacle. A vrai dire, pas un de ceux qui en faisaient partie ne songeait à cette scène poétique.

Je marchais à côté de la princesse. En retournant à Kislovodsk, nous devions passer à gué le Podkoumok. Les ruisseaux des montagnes, même les petits, sont dangereux : le fond de leur lit change de forme comme un kaléidoscope. Sans cesse le mouvement des flots lui donne un autre aspect. A la place où la veille s'élevaient des pierres, le lendemain s'ouvre une fondrière.

Je pris le cheval de Marie pour le faire entrer dans l'eau, qui n'avait guère plus d'un pied de profondeur, et nous montions pas à pas contre le courant. Chacun sait que, lorsqu'on traverse une rivière rapide, on peut, en y fixant ses regards, s'exposer à un vertige. J'oubliai de prévenir ma jeune compagne de ce péril.

Nous étions au milieu du torrent, à l'endroit où il est le plus impétueux, quand soudain elle chancela sur sa selle.

— Je me trouve mal, me dit-elle d'une voix faible.

Je mis aussitôt, pour la soutenir, mon bras autour de sa taille délicate en lui murmurant :

— Levez les yeux. Ce n'est rien; n'ayez pas peur : je suis avec vous.

Un instant après, elle se trouvait mieux. Elle voulut se dégager de mon étreinte, mais je l'enlaçai plus étroitement; mon visage effleurait presque le sien. Sa joue était en feu.

— Que faites-vous? s'écria-t-elle; mon Dieu!

Sans m'inquiéter de son trouble et de son agitation, j'approchai mes lèvres de sa joue de pourpre. Elle tressaillit et ne dit rien. Nous étions en arrière; personne ne nous voyait. Quand nous atteignîmes le rivage, tous ceux avec qui nous avions fait cette promenade partirent au galop. Marie arrêta son cheval; je restai près d'elle. Evidemment mon silence l'inquiétait. Mais je m'étais promis de ne pas prononcer un mot, pour voir ce qu'elle ferait elle-même et comment elle sortirait de cette situation difficile.

— Ou vous me méprisez, dit-elle enfin d'une voix dans laquelle il y avait des larmes, ou vous avez pour moi un amour extraordinaire. Peut-être voulez-vous vous jouer de moi, tourmenter ma pensée, et ensuite m'abandonner. Ce serait une action si basse, si lâche, que la seule supposition... Mais non, n'est-ce pas, dit-elle avec un doux accent de confiance, il n'y a rien en moi qui puisse m'enlever le respect?... Vous avez été d'une hardiesse!... Je dois peut être vous pardonner, puisque j'ai permis... Répondez donc... je veux entendre le son de votre voix.

Elle prononça ces derniers mots avec une impatience féminine qui me fit sourire. Par bonheur, l'obscurité ne lui permettait pas de s'en apercevoir.

Je ne répondis rien.

— Vous vous taisez! reprit-elle; peut-être voulez-vous que moi-même je vous dise que je vous aime?...

Même silence de ma part.

— Le voulez-vous? s'écria-t-elle en se tournant tout à coup vers moi.

Et il y avait dans son regard et dans sa parole une résolution étonnante.

— A quoi bon? lui répondis-je en haussant les épaules.

Elle donna un coup de cravache à son cheval et s'élança au galop sur le sentier étroit et périlleux. Son mouvement fut si rapide, que je ne pus l'atteindre que lorsqu'elle avait déjà rejoint la cavalcade. Jusqu'à notre arrivée à sa demeure, elle ne fit que rire et plaisanter. Il y avait dans sa vivacité je ne sais quoi de fiévreux. Pas une fois son regard ne se tourna de mon côté. Tous ceux qui l'entouraient se réjouissaient de sa gaieté, sa mère surtout. Personne ne remarquait qu'elle n'était animée que par l'effet d'une crise nerveuse.

Elle ne dormira pas cette nuit; elle sanglotera peut-être. Comment dire que cette idée me plaît? Oui il y a des instants où je comprends le vampire. Et pourtant on me regarde comme un bon garçon, et je veux qu'on ait de moi cette opinion.

En descendant de cheval, les femmes qui venaient de faire avec nous cette excursion sont entrées chez la princesse. Mais j'avais l'esprit troublé, et j'ai été courir sur la montagne pour me distraire du tumulte de mes pensées. La soirée était calme et fraîche, la lune brillait sur la cime vaporeuse des montagnes. Chaque pas de mon cheval résonnait dans les ravins silencieux. Je l'arrêtai au bord d'une cascade pour le faire boire; en même temps, j'aspirais à longs traits la fraîcheur de cette nuit d'été. Puis je me remis en marche pour rentrer à Kislovodsk. Dans les maisons du village, les feux

du foyer s'éteignaient l'un après l'autre, et l'on n'entendait que le cri régulier des factionnaires du fort répondant aux Cosaques placés de distance en distance en sentinelle.

Mais, près des maisons du village, situées au bord du ravin, un autre bruit vint frapper mon oreille. C'était celui d'une société turbulente réunie dans un banquet. Je mis pied à terre et m'approchai de la fenêtre. A travers un volet à demi fermé, je pouvais voir ces joyeux convives et écouter leur entretien. Ils parlaient de moi.

Le capitaine de dragons, échauffé par ses libations, frappa du poing sur la table pour réclamer l'attention.

— Messieurs, dit-il, tout cela est absurde. Il faut que Petchorin reçoive une leçon. Ces beaux messieurs de Pétersbourg s'en feraient trop accroire si on ne les rappelait à la raison. Ils s'imaginent qu'il n'y a de place que pour eux dans le monde, parce qu'ils portent des gants jaunes et des bottes vernies !... L'avez-vous vu, avec son sourire impertinent? Malgré ses grands airs, moi, je suis convaincu que c'est un lâche... oui, je le dis, un lâche...

— C'est aussi mon opinion, répondit Grouchnitzki. Il aime à se tirer d'affaire par une plaisanterie. Pour moi, je lui ai déjà dit des choses qu'un autre n'aurait pu entendre sans m'allonger à l'instant même un coup de sabre. Petchorin les acceptait en riant. Je ne l'ai point appelé en duel, parce que c'était lui qui devait demander à se battre; mais il n'a pas voulu...

— Grouchnitzki, dit un autre officier, est irrité con-

tre lui parce que Petchorin lui a enlevé les bonnes grâces de la princesse.

— Quelle idée! s'écria Grouchnitzki. Il est vrai que j'ai cherché à me rendre agréable à la princesse; mais je me suis tenu dans de justes limites, parce que je ne veux pas me marier, et parce qu'il n'entre pas dans mes principes de compromettre une jeune fille.

— Oui, je vous assure, reprit le capitaine, que c'est un lâche : je parle de Petchorin et non pas de Grouchnitzki, qui est un bon jeune homme, et de plus mon ami. Mais voyons, y a-t-il quelqu'un ici qui veuille prendre son parti? Personne : non. A merveille! Nous voulons mettre à l'épreuve son courage, cela nous amusera.

— Très-bien, mais comment?

— Voici. Grouchnitzki a des griefs contre ce Petchorin. A lui donc le premier rôle. Il saisira le premier prétexte qu'il pourra trouver pour provoquer son ennemi en duel... Attendez... Voici la partie la plus drôle de nos combinaisons. Le duel est accepté ; nous en réglons les dispositions de la manière la plus émouvante, la plus terrible. C'est moi qui m'en charge, mon bon Grouchnitzki, je serai ton témoin. Mais voici ma finesse : nous ne mettrons pas de balles dans les pistolets. Je vous réponds que Petchorin aura peur. Je place les deux adversaires à dix pas. Sur ma foi! eh bien, que dites-vous de mon projet?

— Excellent! excellent! cria-t-on de toutes parts.

— Et toi, Grouchnitzki.

J'attendis avec anxiété la réponse du nouvel officier, et je me sentais frissonner en songeant que, sans l'heu-

reux hasard qui m'avait amené là, j'aurais pu devenir pour cette troupe d'étourdis un objet de risée. Si Grouchnitzki rejetait la honteuse proposition de son ami le capitaine, je me précipitais dans ses bras. Mais, après un instant de silence, il se leva, prit la main de son ami en lui disant d'un ton grave :

— Très-bien; j'accepte ton projet.

Je n'essayerai pas de décrire les transports qui éclatèrent à ces mots dans l'honorable société.

Je rentrai chez moi, agité par diverses réflexions. D'abord, je me demandais avec un sentiment pénible : Pourquoi ces gens-là me haïssent-ils?.. Oui, pourquoi? En ai-je jamais offensé un seul? Non. Serais-je donc du nombre de ces malheureux hommes dont l'aspect seul éveille l'antipathie?... En me scrutant ensuite, je dois reconnaître que le poison de la méchanceté est entré peu à peu dans mon âme. Prenez garde à vous, monsieur Grouchnitzki, dis-je en me promenant à grands pas dans ma chambre; cette affaire ne sera pas une plaisanterie, et les applaudissements de vos sots compagnons vous coûteront cher. Je ne jouerai pas avec vous...

Tout la nuit je n'ai pas dormi. J'étais jaune comme une orange.

Je rencontre la princesse près de la source.

— Vous souffrez? me dit-elle en me regardant.

— Je n'ai pas dormi cette nuit.

— Ni moi. Je vous accusais... peut-être à tort... Mais expliquez-vous; je puis tout vous pardonner.

— Tout?

— Oui; seulement dites-moi la vérité, et bien vite.

Voyez-vous, j'ai fait beaucoup de réflexions pour m'expliquer votre conduite et pour la justifier... Peut-être craignez-vous dés obstacles du côté de ma famille?... Non, il n'y en aura pas quand elle saura... (ici sa voix tremblait) quand je la prierai... Ou serait-ce votre propre situation?... Mais croyez que je puis tout sacrifier pour celui que j'aime... Seulement, répondez donc... Parlez, parlez. N'est-ce pas que vous ne me méprisez pas?

En prononçant ces mots, elle avait pris ma main.

Sa mère passa devant nous avec le mari de Véra, sans nous voir. Mais les baigneurs, les êtres les plus curieux de la curieuse race des calomniateurs, pouvaient nous voir en se promenant, et je me hâtai de dégager ma main d'une trop vive étreinte, puis je dis à la princesse :

— Voici la vérité; je ne chercherai ni à expliquer ni à justifier ma conduite. Je ne vous aime pas!

Ses lèvres pâlirent.

— Laissez-moi, dit-elle d'une voix à peine intelligible.

Je haussai les épaules et m'éloignai.

25 juin.

Quelquefois je me méprise. N'est-ce pas pour cette raison que je méprise aussi les autres? Je ne puis m'abandonner à une généreuse impulsion. Je craindrais de me rendre ridicule. Tout autre à ma place aurait offert à la princesse son cœur et sa fortune. Mais le mot de mariage produit sur moi l'effet d'une sorcellerie.

Quelle que soit ma passion pour une femme, si seulement elle me donne à entendre que je dois l'épouser, adieu l'amour. Mon cœur se pétrifie, et elle ne le ravivera plus. Je puis me résoudre à tous les sacrifices, excepté à celui-là. Je puis jouer vingt fois ma vie, même mon honneur, mais je n'abdiquerai pas ma liberté.

Cependant pourquoi cette liberté m'est-elle si précieuse? Quel usage en fais-je? Où veux-je aller? Qu'ai-je à attendre de l'avenir?... Rien, en vérité. Mais le mariage éveille en moi un pressentiment indéfinissable, une frayeur que je ne puis surmonter... Il y a des gens qui ont peur d'une araignée, d'une souris. L'avouerai-je? Quand j'étais enfant, une vieille femme me prédit l'avenir devant ma mère, et elle m'annonça que je mourrais à cause d'une méchante femme. Ces paroles firent sur moi une vive impression. Dès ce moment, j'éprouvai pour le mariage une aversion insurmontable. Je pense cependant, je ne sais pourquoi, je pense que la prédiction de ma sibylle s'accomplira. Je tâcherai, du moins, que ce soit le plus tard possible.

26 juin.

Hier est arrivé ici le prestidigitateur Apfelbaum. A la porte du restaurant on a placardé de longues affiches annonçant à l'honorable public que le célèbre artiste, acrobate, chimiste, opticien, donnera, ce soir, à huit heures, une grande représentation dans la salle de la noblesse (c'est-à-dire dans la maison du restaurant). Le prix des places est de deux roubles et demi.

Tout le monde se prépare à aller voir ce spectacle.

La princesse Ligovska elle-même veut y assister, quoique sa fille soit malade.

Après dîner, je passais devant la demeure de Véra. Elle était à son balcon, et elle m'a jeté ce billet :

« Montez chez moi, ce soir à dix heures, par le grand escalier. Tous mes gens et ceux de la princesse seront au spectacle; je vous attendrai, venez.

Enfin, la voilà donc qui se rend à mes vœux !

A huit heures, je me rends dans la salle où siége Apfelbaum. A neuf heures, la salle est remplie, le spectacle commence. Aux derniers rangs, je reconnais les domestiques de Véra et de la princesse; pas un n'y manque. Grouchnitzki est près de la scène avec sa lorgnette. L'histrion s'adresse à lui chaque fois que, pour faire ses tours, il a besoin d'un mouchoir, d'une montre, d'une bague ou de quelque autre objet.

Depuis quelque temps, Grouchnitzki ne me salue plus, et aujourd'hui il m'a regardé d'un air assez insolent. Je m'en souviendrai quand nous réglerons nos comptes.

Vers les dix heures, je sors.

Au dehors, tout est si sombre, qu'on ne peut rien distinguer. Des nuages sombres s'étendent sur les montagnes qui nous environnent. Un léger souffle agite à peine la cime des peupliers qui s'élèvent autour du restaurant. Une foule de curieux est réunie devant les fenêtres de l'édifice. Je descends par le sentier de la colline, et, à quelque distance, j'accélère ma marche. Tout à coup il me semble que j'entends quelqu'un cheminer derrière moi; je m'arrête et regarde. Impossible de rien voir. Cependant, par prudence, je tourne au-

tour de la maison de Véra, comme si je me promenais. Je passe sous les fenêtres de la princesse et de nouveau j'entends des pas. Un homme enveloppé dans un manteau glisse rapidement devant moi. Cette apparition m'inquiète. Je franchis pourtant le seuil de la maison; je monte l'escalier obscur. La porte s'ouvre, et une petite main se pose sur la mienne.

— Personne ne vous a vu? me dit à voix basse Véra.

— Personne.

— A présent, vous voyez bien que je vous aime. Oui, j'ai longtemps hésité, combattu... mais vous faites de moi ce que vous voulez.

Son cœur palpite violemment; ses mains sont froides comme de la glace. Elle commence à m'exprimer sa jalousie, elle se plaint, puis elle me conjure de lui avouer la vérité, affirmant qu'elle subira courageusement mon changement; car, dit-elle, ce qu'elle désire avant tout, c'est mon bonheur. Je ne crois pas à ses généreuses protestations; cependant je la rassure par mes promesses, par mes serments.

— Ainsi, s'écrie-t-elle, vous n'épouserez pas Marie! Vous ne l'aimez pas, et elle pense, la pauvre enfant! que vous l'aimez à la folie.....

A deux heures, j'ouvre la fenêtre; à l'aide de deux châles que j'ai liés l'un à l'autre, je descends du balcon du premier étage à celui du rez-de-chaussée, en m'appuyant contre une des colonnes. Une lumière brille encore dans la chambre de Marie. Une malheureuse pensée me porte à m'arrêter devant sa fenêtre. Le rideau est entr'ouvert, mes regards peuvent pénétrer jusque dans l'intérieur de l'élégante cellule. Marie est

assise dans son lit, les mains croisées sur ses genoux, ses beaux cheveux serrés sous la dentelle de son bonnet de nuit. Un grand châle ponceau couvre ses épaules, et ses petits pieds se cachent dans de riches pantoufles de Perse. Elle est là immobile, la tête inclinée sur son sein. Devant elle est un livre ouvert, mais ses yeux fixes, qui expriment une profonde tristesse, semblent pour la centième fois regarder la même page, tandis que ses pensées sont ailleurs.

En ce moment, mon oreille distingue un mouvement dans les broussailles. Je m'élance au bas du balcon. Une main invisible tombe sur mon épaule.

— Ah! ah! dit une voix grossière; te voilà pris... C'est ainsi que tu vas voir la nuit les princesses!

— Tiens-le ferme! crie un autre individu, qui sortait de je ne sais où.

Ces deux espions, c'étaient Grouchnitzki et son camarade le capitaine.

J'assène sur la tête de ce dernier un coup de poing qui le fait rouler par terre, et je m'élance dans les sentiers du jardin, dont je connaissais tous les détours.

— Au voleur! à la garde! crient mes deux persécuteurs.

Un coup de fusil résonne, et une bourre fumante vient tomber à mes pieds.

Quelques minutes après, j'étais dans ma chambre, déshabillé, couché. A peine mon domestique avait-il fermé l'appartement aux verrous, que Grouchnitzki et le capitaine vinrent frapper à ma porte.

— Petchorin! Petchorin! criaient-ils, dormez-vous? êtes-vous là?... Voilà les Circassiens.

— Je dors! répondis-je avec colère.

— Levez-vous!... Des voleurs!... des Circassiens!...

— Je suis enrhumé et crains de me refroidir.

Ils s'éloignèrent. Je regrettai de leur avoir répondu; ils m'auraient cherché plus d'une heure encore dans le jardin. Cependant l'alarme s'accroissait. Un Cosaque accourut du fort. Tout était en rumeur. De tout côté, on cherchait les Circassiens, et l'on n'en devait point trouver; mais, probablement, plus d'un honnête habitant de la ville resta convaincu que, si la garnison avait été plus vaillante et plus active, une vingtaine de brigands serait restée sur le terrain.

27 juin.

Ce matin, à la source, on ne parlait que de l'attaque nocturne des Circassiens. Après avoir bu la quantité d'eau minérale obligée et parcouru une dizaine de fois la longue allée de tilleuls, j'ai rencontré le mari de Véra, qui arrivait de Platigorsk. Il m'a pris par le bras, et nous sommes entrés chez le restaurateur pour déjeuner. Il éprouvait une grande inquiétude pour sa femme. — Quelle frayeur, disait-il, elle a dû avoir cette nuit! et justement tandis que j'étais absent.

Notre déjeuner fut servi près d'une porte qui s'ouvrait sur une chambre occupée par une réunion de jeunes gens parmi lesquels se trouvait Grouchnitzki. Le hasard me donnait de nouveau l'occasion d'entendre l'entretien qui devait décider de son sort. Il ne pouvait me voir, et, par conséquent, ne pouvait soupçonner mon

intention; mais par là même sa faute s'aggravait à mes yeux.

— Est-ce que réellement les Circassiens ont tenté une attaque? dit un de ses compagnons.

— Je vais vous faire connaître la vérité, répondit Grouchnitzki; seulement, je vous en prie, ne me trahisez pas. Voici ce qui s'est passé: Hier soir, quelqu'un, dont je n'ai pas besoin de divulguer le nom, vint me prévenir qu'il avait vu, vers dix heures, un homme se diriger du côté de la demeure de la princesse Ligovska. Il faut vous dire que la princesse était ici et sa fille à la maison. Je pars avec celui qui m'avait donné cet avis, et nous allons nous embusquer sous les fenêtres de la princesse pour surveiller l'heureux galant.

En entendant ce début, je regardai avec effroi le mari de Véra, quoiqu'il fût fort occupé de son déjeuner. Il pouvait faire une fatale découverte, si Grouchnitzki m'avait complétement épié. Mais, dans l'aveuglement de sa jalousie, mon sot rival s'était trompé.

— Nous suivîmes notre homme, continua-t-il, avec un fusil chargé seulement à poudre pour l'effrayer. Nous sommes restés en sentinelle jusqu'à deux heures. Enfin, nous l'avons vu sortir, Dieu sait d'où, car il ne pouvait sortir par la porte, qui était fermée; donc il s'échappait par la porte vitrée qui est derrière une des colonnes. Quoi qu'il en soit, nous le vîmes descendre du balcon... Quelle princesse! Ah! voilà comme elles sont, les grandes dames de Moscou! Après cela, à qui se fier? Nous voulions nous emparer de lui, mais il nous échappa, et s'enfuit comme un lièvre dans les buissons. Je tirai sur lui mon coup de fusil.

Un des convives répondit à ces paroles par un éclat de rire qui annonçait son incrédulité.

— Vous ne me croyez pas? reprit Grouchnitzki. Je vous donne ma parole d'honneur que c'est l'exacte vérité, et, pour vous le prouver, je puis vous dire le nom de ce nocturne aventurier.

— Dites, dites! s'écria-t-on de tout côté.

— C'est Petchorin.

A l'instant même, il leva les yeux. J'étais debout sur le seuil de la porte, en face de lui. Sa figure devint rouge comme l'écarlate. Je m'avançai vers lui et lui dis d'un ton de voix calme et grave :

— Je regrette de ne pas être arrivé avant que vous eussiez appliqué votre parole d'honneur à une ignominieuse calomnie. Ma présence aurait pu vous empêcher de commettre cette dernière bassesse.

Grouchnitzki se leva avec un mouvement de colère.

— Je vous prie, continuai-je du même ton, je vous prie de rétracter à la minute même les paroles que vous venez de prononcer; vous savez qu'elles sont fausses. Je ne pense pas que, pour être restée insensible à vos brillantes qualités, une femme mérite une telle vengeance. Réfléchissez : en persistant dans votre imposture, vous flétrissez votre nom et vous exposez votre vie.

Il se tenait devant moi, les yeux baissés, dans une violente agitation; mais la lutte entre sa conscience et son orgueil ne fut pas longue. Le capitaine, qui était à ses côtés, lui donna un coup de coude. Il frissonna, et, sans me regarder, répondit précipitamment :

— Monsieur, quand j'affirme un fait, je suis prêt à

le soutenir. Je ne crains pas vos menaces et suis prêt à tout.

— Vous venez de le prouver tout à l'heure, lui répliquai-je froidement en prenant le capitaine par le bras et en le conduisant à quelque distance.

— Que désirez-vous? me demanda le farouche dragon.

— Vous êtes l'ami de Grouchnitzki, et probablement vous serez son témoin.

— Vous l'avez deviné, me répondit-il. Je dois d'ailleurs être son second, parce que je partage l'injure que vous lui avez faite. C'est moi qui l'accompagnais la nuit dernière, ajouta-t-il en redressant sa taille voûtée.

— Comment, c'est vous à qui j'ai appliqué un si rude coup de poing sur la tête?

Sa figure changea de couleur, et ses regards exprimèrent une rage concentrée.

Je ne fis pas attention à ce signe de fureur.

— J'aurai, lui dis-je, l'honneur de vous envoyer aujourd'hui mon témoin.

Et je le quittai en le saluant poliment.

Sur le seuil du restaurant, je trouvai le mari de Véra, qui paraissait m'attendre.

Il me prit les mains avec une sorte d'enthousiasme.

— Noble jeune homme! s'écria-t il avec des larmes dans les yeux. J'ai tout entendu. Quel misérable! Recevez donc après cela de telles gens dans votre maison. Dieu soit loué! je n'ai point de filles. Mais elle vous récompensera de votre dévouement, celle pour laquelle vous exposez votre vie. Soyez convaincu que je garderai le silence jusqu'à ce que tout soit terminé. J'ai

été jeune aussi, j'ai porté l'épée, et je sais qu'on ne doit pas intervenir dans de telles affaires. Adieu !

Je me rendis aussitôt chez Werner; je lui racontai tout... mes relations avec Véra et avec la princesse, puis l'entretien que j'avais entendu, et par lequel j'avais appris le projet que le capitaine avait formé de me mystifier, en me faisant tirer un pistolet non chargé. Maintenant, il ne s'agit plus de plaisanter. Les railleurs ne s'attendaient sans doute pas à un tel dénoûment.

Le docteur consent à être mon témoin. Je lui donne quelques instructions sur les conditions du duel, et lui recommande surtout le mystère, car, si je suis parfaitement disposé à braver la mort, je ne veux cependant pas, sans qu'il en soit besoin, anéantir mes chances d'avenir en ce monde.

Je rentre ensuite chez moi. Une heure après, le docteur vient me rejoindre.

— Il y a, me dit-il, un complot organisé contre vous. J'ai trouvé, près de Grouchnitzki, le capitaine de dragons avec un autre officier dont je ne sais pas le nom. En m'arrêtant dans l'antichambre pour y déposer mes galoches, j'ai entendu une vive altercation. « Non, s'écriait Grouchnitzki, je ne puis y consentir; la situation n'est plus la même : il m'a publiquement offensé. — Ce n'est pas ton affaire, répliquait le capitaine, je prends tout sur moi. J'ai servi de témoin dans cinq duels, et je sais comment ces choses se traitent : j'ai tout combiné. Seulement, je t'en prie, laisse-moi ma liberté d'action. Il est bon de l'effrayer; et pourquoi se livrer aux périls si on peut les éviter? » En ce moment je suis entré dans la chambre où les trois com-

plices étaient réunis. A mon approche, ils se sont tus. Notre conférence a duré assez longtemps. Enfin voici ce qui a été convenu : à cinq werstes d'ici est un ravin profond ; ils s'y rendront demain à quatre heures du matin. Vous et moi nous partirons une demi-heure plus tard. Le duel aura lieu à six pas de distance : c'est Grouchnitzki lui-même qui l'a demandé. Maintenant je suppose que vos adversaires ont modifié leur premier plan, et qu'ils se proposent de charger seulement le pistolet de Grouchnitzki. Cela ressemble fort à une idée d'assassinat. Mais, en temps de guerre, et surtout dans une guerre asiatique, la ruse peut être admise. Grouchnitzki me paraît cependant plus honnête que ses compagnons. Quelle est votre intention? Devons-nous leur faire voir que nous les avons devinés?

— Non, docteur, pour rien au monde. Soyez tranquille; ils ne se joueront pas de moi.

— Que prétendez-vous faire?

— C'est mon secret.

— Songez-y! C'est grave... à six pas!

— Docteur, je vous attends demain à quatre heures; les chevaux seront prêts. Adieu.

Je passai le reste du jour enfermé dans ma chambre. Un domestique vint m'inviter à me rendre chez la princesse. Je fis répondre que j'étais malade...

Deux heures de la nuit! je n'ai pas dormi. Je devrais pourtant dormir, afin que ma main ne tremble point. Mais, à six pas, il est difficile de manquer son coup. Ah! monsieur Grouchnitzki, votre projet de mystification est avorté, nos rôles sont intervertis. C'est à moi à présent à voir la terreur se peindre sur votre pâle figure. Aussi

pourquoi avez-vous fixé cette distance de six pas? Vous pensez que je vais galamment vous livrer ma vie! Non, nous tirerons au sort... Et si le hasard le favorise? si mon étoile m'abandonne? cela se pourrait; il y a si longtemps qu'elle seconde mes caprices!

Eh bien, quoi? mourir! Ma mort ne serait pas pour le monde une grande perte, et moi-même ne suis-je pas ennuyé de la vie? Oui, je suis comme un homme qui, fatigué d'un bal, n'attend que sa voiture pour aller dormir... Voici la voiture; adieu!

En rappelant dans ma pensée les divers incidents de ma carrière, je me demande pourquoi j'ai vécu, et dans quel but je suis né. Ce but existait pourtant, et il est probable même que j'étais appelé à une haute destinée, car je sens en moi une force inconcevable. Mais je n'ai point compris cette destinée; je me suis laissé éblouir par le prestige des vaines ou mauvaises passions. Je suis sorti de cette fournaise, dur et froid comme l'acier, et à tout jamais j'avais perdu l'ardeur des nobles efforts, la plus belle fleur de la vie. Depuis cette époque, que de fois j'ai été comme une hache entre les mains du sort! Que de fois j'ai servi à immoler d'innocentes victimes! souvent sans colère, toujours sans compassion. Mon amour n'a été un bonheur pour personne, parce que je ne sacrifiais rien à ceux que j'aimais. C'était pour moi que j'aimais, pour ma propre satisfaction. Je ne cherchais qu'à apaiser les perpétuelles exigences de mon cœur par l'expression de leurs sentiments, par leur tendresse, par leurs joies et leurs souffrances, et jamais je n'étais rassasié. Ainsi le malheureux, épuisé par la faim, s'endort dans sa faiblesse et voit en rêve

une table fastueusement servie. Il se repaît dans son sommeil de ce festin imaginaire, et se trouve soulagé. Mais à son réveil la vision s'évanouit, et ses besoins sont plus impérieux, et son désespoir s'accroît.

Demain donc peut-être je serai mort, et pas un être sur la terre ne m'aura réellement compris. Les uns me jugent plus mauvais, les autres meilleur que je ne suis. Ceux-ci disent : C'est un bon garçon; ceux-là : C'est un homme indigne. Et les uns et les autres se trompent également. Mais, après tout, la vie vaut-elle la peine qu'on se donne pour la garder? On vit par curiosité. On attend sans cesse quelque chose de nouveau. C'est ridicule et triste!

Me voici, depuis un mois et demi, au fort de N.... Maxime Maximitch est à la chasse. Moi, je suis seul, assis près de la fenêtre. Des nuages gris couvrent les montagnes, et le soleil apparaît à travers les brouillards comme une tache jaune. Un vent froid siffle dans ma chambre et agite mes volets... Quel ennui!... J'essaye de continuer mon journal, interrompu par de singuliers événements.

Je viens d'en relire la dernière page. Quelle plaisanterie! Je songeais à mourir; ce n'était pas possible : je n'ai pas épuisé la coupe des souffrances, et à présent je pense que je dois vivre encore longtemps.

Tout ce qui s'est passé se retrace nettement et vivement à mon esprit. Le temps n'en a pas effacé un trait ni une nuance.

Je me rappelle que, pendant la nuit qui précéda mon duel, je ne pus dormis une minute, et je ne pouvais non plus écrire longtemps : une secrète inquiétude me

dominait. Après être rentré dans ma chambre, je m'assis; j'ouvris sur une table un roman de Walter Scott, les *Puritains d'Écosse*. Je le lus d'abord avec effort, puis, peu à peu, je me laissai entraîner par le charme de ce récit.

Le jour commençait à poindre. Mes nerfs étaient calmés. Je me regardai à la glace : une pâleur mate couvrait mon visage, qui gardait les traces d'une nuit d'insomnie. Mes yeux, quoique cernés, avaient encore une expression de fierté inflexible. Je fus assez content de moi.

Après avoir ordonné de seller les chevaux, je m'habillai et me rendis au bain. Là, me plongeant dans l'eau fraîche du Nazar, je sentis à la fois renaître mes forces morales et mes forces physiques. Je sortis de là frais et dispos comme si j'allais au bal.

A mon retour, je trouvai chez moi le docteur, vêtu d'un pantalon gris, d'une espèce de jaquette en soie et d'un bonnet de Circassien. Je me mis à rire à la vue de cet énorme bonnet couvrant cette petite figure. Le bon docteur n'a nullement l'air guerrier, et, avec cet accoutrement, son visage paraissait encore plus long que de coutume.

— Pourquoi donc, cher docteur, lui dis-je, cette triste physionomie? N'avez-vous pas cent fois conduit des gens dans l'autre monde avec une parfaite indifférence? Figurez-vous que je suis en proie à une fièvre bilieuse. Je puis y succomber, et je puis guérir : c'est dans l'ordre des choses d'ici-bas. Regardez-moi comme un patient atteint d'une maladie que vous ne connaissez pas encore, et qui doit à un haut degré exciter votre

curiosité. Vous pouvez faire sur moi des observations physiologiques très-intéressantes... Eh bien, l'attente d'une mort violente n'est-elle pas une réelle maladie?

Cette idée frappa le docteur, qui se rassura. Nous montâmes à cheval, et nous partîmes. Werner se tenait cramponné de ses deux mains à la bride de sa monture.

Nous traversons rapidement le village et le fort; nous entrons dans la vallée, où se déroule un chemin, couvert en partie de hautes herbes, coupé à tout instant par un ruisseau que nous devons franchir, au grand désespoir du docteur, dont le cheval s'obstine à vouloir rester dans l'eau.

Je ne me rappelle pas avoir vu une matinée plus fraîche et plus riante. Le soleil commençait à poindre derrière les vertes sommités des montagnes, et l'on éprouvait je ne sais quelle douce langueur à voir ses premiers rayons pénétrer dans les ombres flottantes, dans les fraîches vapeurs de la nuit. La clarté du jour naissant n'était pas encore répandue dans le vallon, elle dorait seulement les cimes des rocs qui s'élevaient autour de moi. Les longues branches des buissons enracinés dans les anfractuosités de ces rocs se balançaient au souffle du vent et répandaient sur nous une pluie d'argent. Je me rappelle que cette fois, peut-être plus que jamais, je sentis combien j'aimais la nature. Avec quel plaisir j'observais la goutte de rosée suspendue aux rameaux de vigne et reflétant dans son globule des millions de rayons! avec quelle ardeur mes regards scrutaient la vallée vaporeuse! Là, le sentier se rétrécit; les rochers, plus hauts et plus sombres, se resserrent peu

à peu, jusqu'à ce qu'enfin ils forment une barrière impénétrable. Nous marchions en silence.

— Avez-vous fait votre testament? me demanda tout à coup Werner.

— Non.

— Et si vous êtes tué?

— Mes héritiers sauront bien se montrer.

— N'avez-vous donc pas des amis à qui vous voudriez adresser un dernier adieu?

Je secouai la tête.

— N'y a-t-il pas au moins dans le monde une femme à qui vous désireriez laisser un souvenir?

— Voulez-vous, docteur, répondis-je, que je vous ouvre le fond de mon âme? Voyez-vous, j'ai passé l'âge où en mourant on invoque le nom de sa bien-aimée, et où on lègue à un ami une mèche de cheveux pommadés ou non pommadés. Dans la perspective d'une mort très-possible et prochaine, je ne pense qu'à moi. Combien d'autres font de même! Et à qui donc pourrais-je penser? A des amis qui m'oublieront demain, ou, ce qui est pire encore, m'imputeront Dieu sait quelles sottises; à des femmes qui, en tendant leur main à un autre homme, se railleront de moi pour écarter de lui tout soupçon de jalousie. Non, du tourbillon de la vie j'emporte quelques idées, et pas un sentiment. Il y a longtemps que je ne vis plus par le cœur, mais par la tête. J'examine, j'analyse tous mes mouvements, toutes mes actions, avec une rigide curiosité, sans y attacher le moindre intérêt. Il existe en moi deux hommes, l'un qui vit pleinement dans toute l'extension de ce mot; l'autre qui l'observe et le juge. Le premier va peut-être

vous dire adieu à vous et à ce monde à tout jamais... le second.... le second.... — Regardez docteur, ne voyez-vous pas là-bas, dans l'ombre, près du rocher, trois figures? Ce sont sans doute nos adversaires.

— Il y a longtemps que nous vous attendions, me dit le capitaine avec un sourire ironique.

Je tirai ma montre et la lui fis voir.

Il s'excusa en disant que la sienne avançait.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence pénible. Enfin, le docteur, se tournant vers Grouchnitzki, lui dit :

— Il me semble qu'après avoir montré l'un et l'autre que vous êtes prêts à vous battre et à satisfaire au point d'honneur, vous pourriez, messieurs, avoir une explication et terminer cette affaire à l'amiable.

— Je ne m'y oppose pas, répondis-je.

A ces mots, le capitaine fit un signe à Grouchnitzki, Celui-ci, croyant que j'avais peur, prit un air hautain, quoique au même instant une pâleur extraordinaire se répandît sur son visage. Depuis le moment où je l'avais rejoint, il levait pour la première fois les yeux sur moi, mais son regard inquiet trahissait le trouble et l'agitation de son esprit.

— Que voulez-vous dire? murmura-t-il. Je ferai pour vous tout ce que je pourrai ; soyez-en sûr.

— Voici, répliquai-je, ce que je veux dire : aujourd'hui, vous rétracterez publiquement les calomnies que vous avez proférées, et vous me demanderez pardon.

— Monsieur, je suis surpris que vous osiez m'adresser une telle proposition.

— Et quelle autre, s'il vous plaît, pourrais-je vous adresser?

— Alors, nous nous battrons.

Je haussai les épaules.

— Faites attention, ajoutai-je, qu'un de nous deux doit irrévocablement rester sur le terrain.

— Je désire que ce soit vous.

— Et moi, je crois le contraire!

Il se troubla de nouveau, rougit, puis affecta de rire.

Le capitaine le prit par le bras, le conduisit à l'écart, et chuchota longtemps avec lui.

J'étais arrivé à ce rendez-vous dans des dispositions assez pacifiques; mais tout ce manége commençait à m'irriter.

— Écoutez, me dit le docteur en s'approchant de moi avec une visible inquiétude. Vous avez sans doute oublié le complot tramé par vos adversaires. Je ne sais pas charger un pistolet. Mais dans cette circonstance... Quel homme singulier vous êtes... Dites-leur donc que vous connaissez leurs intentions, ils n'oseront... Sinon, ils vont vous tuer comme un moineau.

— Soyez calme, cher docteur, répondis-je, et attendéz... Je me conduirai de telle sorte qu'ils ne réussiront pas dans leurs combinaisons. Ne vous occupez pas de leurs chuchotements.

— Monsieur, criai-je à haute voix, ceci devient impatientant... Il s'agit de se battre, et vous avez eu hier assez de temps pour vous concerter ensemble.

— Nous sommes prêts, répliqua le capitaine. Messieurs, placez-vous. Docteur, voulez-vous bien mesurer six pas?

— Placez-vous! cria Ivan d'une voix glapissante.

— Permettez, monsieur, repris-je, encore une condition : comme ce duel est un duel à mort, nous devons prendre toutes les précautions possibles pour qu'il s'accomplisse très-secrètement et pour ne point compromettre nos témoins. N'êtes-vous pas de cet avis?

— Parfaitement.

— Voici donc ce que j'ai pensé. Voyez-vous à la cime de ce rocher taillé à pic une étroite plate-forme? Elle s'élève en ligne perpendiculaire à quelques centaines de pieds de hauteur, et dans le bas est un lit de pierres aiguës. Nous nous poserons au bord de ce roc, de façon que, pour l'un ou l'autre de nous, la moindre blessure sera un accident mortel. Je pense que cette proposition s'accorde pleinement avec vos idées, puisque c'est vous qui avez réglé le combat à six pas de distance. Celui de nous qui sera atteint par le coup de feu de son adversaire tombera nécessairement dans ce précipice et sera déchiré, lacéré. Le docteur lui enlèvera la balle qui l'aura frappé, et sa mort pourra très-aisément être attribuée à une chute fatale. Maintenant nous allons tirer au sort à qui fera feu le premier. Sinon, je vous déclare que je ne me bats pas.

—Soit! s'écria le capitaine en regardant d'un air sournois Grouchnitzki, qui faisait de la tête un signe d'assentiment. La figure du pauvre Grouchnitzki changeait à tout instant. Je n'aurais pas voulu être dans une situation comme la sienne. En se battant dans les conditions ordinaires, il pouvait me viser à la jambe, me blesser légèrement, et satisfaire ainsi son animosité sans imposer un trop lourd fardeau à sa conscience. Mais,

d'après les dispositions que je venais de prendre, il fallait ou qu'il tirât en l'air, ou qu'il se rendît coupable d'un assassinat, ou qu'enfin, renonçant à son complot avec le capitaine, il s'exposât au même danger que moi. Non, en ce moment, je n'aurais pas voulu être à sa place. Il prit le capitaine à part et lui adressa avec véhémence quelques paroles. Je vis que ses lèvres tremblaient; mais le capitaine se détourna de lui avec un sourire de dédain.

— Tu es fou, lui dit-il, tu ne comprends rien!

Puis il ajouta :

— Allons, messieurs, en place!

Nous montons vers la place que j'avais indiquée par un sentier escarpé, à travers des fragments de rochers. Grouchnitzki marche le premier, derrière lui viennent ses témoins, puis le docteur, puis moi.

— Je vous admire, me dit le docteur en me serrant la main. Voyons que je tâte votre pouls... Un peu agité... mais la figure est calme. Seulement vos yeux brillent d'un éclat inaccoutumé.

Tout à coup des pierres roulent à nos pieds. Qu'arrive-t-il donc? Grouchnitzki a trébuché; une branche d'arbuste à laquelle il voulait se retenir a fléchi. Sans ses auxiliaires il serait tombé.

— Prenez garde! lui dis-je. Ne tombez pas trop tôt; c'est un mauvais présage. Pensez à Jules César.

Nous voilà en haut du roc. La plate-forme est couverte d'un sable humide. On dirait un lieu disposé par la nature tout exprès pour un duel. Autour de nous s'élèvent les sommités des montagnes dans les nuages d'or du matin. Au sud, les masses blanches de l'Elbo-

rous ferment la chaîne de glaciers entre lesquels flottent des nuages qui viennent de l'orient. Je m'avance au bord du plateau; mes yeux plongent dans l'abîme. A le voir, on peut être pris par le vertige; il est sombre et froid comme le sépulcre. Les pierres aiguës amassées là par le temps et par les éboulements semblent attendre leur proie.

Le plateau sur lequel nous devons nous battre forme un triangle à peu près régulier. A la pointe extérieure, nous mesurons six pas, et il est convenu que celui qui devra d'abord essuyer le feu de son adversaire se placera à l'extrémité du terrain, le dos tourné du côté du précipice. S'il n'est pas tué, il changera de place avec son antagoniste.

Je voulais accorder tous ces avantages à Grouchnitzki pour l'éprouver. Dans son âme, il pouvait y avoir encore une étincelle de générosité, et, en ce cas, tout pouvait se terminer heureusement. Mais son orgueil et sa faiblesse de caractère devaient l'emporter en lui sur un bon sentiment... Je voulais aussi acquérir le droit de ne pas le ménager si le hasard me favorisait. A qui n'est-il pas arrivé de transiger ainsi avec sa conscience?

— Voyons la décision du sort, dit le capitaine.

Le docteur tira de sa poche une pièce d'argent, et la jeta en l'air.

— Pile! s'écria précipitamment Grouchnitzki, comme un homme qui est réveillé tout à coup par une violente secousse.

— Face! criai-je.

Le rouble tournoya et tomba sur le sol. Nous courûmes le regarder.

— C'est vous, dis-je à Grouchnitzki, que le sort protége. C'est à vous à tirer le premier. Mais songez que, si vous me manquez, moi, je ne vous manquerai pas; je vous en donne ma parole.

Il rougit. Sans doute il souffrait de tirer sur un homme désarmé. Je le regardai fixement. Un instant il me sembla qu'il allait tomber à mes pieds et implorer son pardon. Mais comment avouer la lâche résolution qu'il avait prise? Il ne lui restait qu'un moyen d'en finir : c'était de tirer en l'air... Je crus réellement qu'il prendrait ce parti. Une seule raison pouvait l'en empêcher : la pensée que je demanderais à recommencer le combat.

— Il est temps, me murmura le docteur en me tirant par le bras. Si vous ne leur dites pas que vous connaissez leur projet, tout est perdu. Regardez, le voilà qui arme son pistolet. Si vous ne voulez pas parler, moi je vais...

— Silence! lui répliquai-je en l'arrêtant; vous gâteriez tout, et vous m'avez donné votre parole de ne point entraver mon affaire. Que vous importe? J'ai peut-être envie de me laisser tuer.

Il me regarda avec surprise.

— En ce cas, dit-il, c'est différent. Seulement, vous n'aurez point de reproches à me faire.

Cependant le capitaine venait de préparer les pistolets; il m'en donnait un et remettait l'autre à Grouchnitzki en souriant.

Je me plaçai au bord du rocher, appuyant fortement le pied gauche sur le sol, et posant le pied droit en avant pour ne pas tomber, dans le cas où je ne serais que légèrement blessé.

Grouchnitzki se met en face de moi, et, au signal convenu, lève son pistolet. Ses genoux tremblaient; mais je remarquai qu'il me visait à la tête. Une fureur indicible bouillonna dans mon sein.

Tout à coup il abaisse son arme. Il était blanc comme la neige. Il se retourne vers son témoin et lui dit d'une voix sourde :

— Non, cela n'est pas possible!

— Poltron! répliqua le capitaine.

Le coup part. La balle m'effleure le genou. Je fais quelques pas en avant pour m'écarter au plus vite de l'abîme.

— Allons, mon ami, dit le capitaine, c'est dommage que tu aies manqué ton coup. A présent c'est à ton tour à te mettre là. Embrassons-nous. Peut-être ne nous reverrons-nous plus.

Ils s'embrassèrent. Le capitaine pouvait à peine s'empêcher de rire.

— Eh bien, ajouta-t-il avec un regard astucieux, résigne-toi à ton sort et n'aie pas peur. Tout n'est que mensonge en ce monde; la nature est une folle; le destin un oison; la vie un kopeck [1].

Après cette sentence philosophique prononcée d'un ton grave, il se remit à sa place. Ivan embrassa également, et avec les larmes aux yeux, Grouchnitzki, qui se posa en face de moi.

J'en suis encore à m'expliquer les sentiments qui se confondaient alors dans mon esprit. C'était à la fois

[1] Expression proverbiale très-usitée en Russie : *Natoura doura, Coudba-Indienka, a jisn-kopieka.*

le sentiment de l'orgueil offensé et le mépris et la colère que soulevait en moi la vue de cet homme, qui osait me regarder avec une placide impudence, deux minutes après avoir voulu me tuer comme un chien, sans s'exposer lui-même au moindre péril, car, si sa balle m'avait frappé plus fortement au genou, il est certain que je roulais dans le précipice.

Je l'observai quelques instants fixement en silence, cherchant sur son visage l'indice d'un repentir, et il me parut qu'il réprimait un sourire.

— Je vous conseille, lui dis-je, de faire votre prière, avant de mourir.

— Ne vous occupez pas plus de mon âme, répliqua-t-il, que je ne m'occupe de la vôtre. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de vouloir bien tirer au plus vite.

— Et vous ne rétractez pas vos calomnies, et vous n'implorez pas votre pardon?... Pensez-y! Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien?

— Monsieur Petchorin, s'écria le capitaine, permettez-moi de vous faire observer que vous n'êtes pas ici pour nous adresser un sermon. Finissez-en. Quelqu'un peut passer dans le ravin et nous voir.

— Très-bien. Docteur, approchez, je vous prie.

Le docteur s'avance. Pauvre homme! il était plus pâle que ne l'était Grouchnitzki dix minutes auparavant.

Je pris un ton de voix grave, sonore, imposant comme celui d'un homme qui va prononcer une sentence mortelle, et je lui dis :

— Ces messieurs auront sans doute, dans leur pré-

cipitation, oublié de mettre une balle dans mon pistolet. Ayez la bonté de le charger, et comme il faut.

— Cela ne se peut, s'écria le capitaine, cela ne se peut! J'ai moi-même chargé les deux pistolets. Peut-être que la balle que j'avais mise dans le vôtre sera tombée! Ce n'est pas ma faute, et vous n'avez pas le droit de le charger de nouveau. C'est contre les règles du duel. Je ne le souffrirai pas.

— Bien! répliquai-je. S'il en est ainsi, je me battrai avec vous dans les mêmes conditions.

Il resta confus.

Grouchnitzki se tenait devant moi, le visage morne, la tête baissée.

— Laissez-les faire, dit-il enfin au capitaine, qui voulait retirer le pistolet des mains du docteur... Vous savez vous-même qu'ils ont raison.

En vain le capitaine lui fit différents signes, Grouchnitzki ne voulait pas les remarquer.

Pendant ce temps le docteur avait chargé mon pistolet, et il me le remit.

— Sot que tu es! dit le capitaine en frappant du pied; triple sot! puisque tu t'étais fié à moi, tu devais m'obéir en tout... A présent c'est ton affaire, si tu te laisses abattre comme une mouche.

A ces mots, il se détourna en murmurant encore :

— C'est contre les règles du duel.

— Grouchnitzki, dis-je, il en est temps encore. Rétracte tes impostures, et je te pardonne. Tu n'as pas réussi à te jouer de moi; mon amour-propre est satisfait. Pense que nous avons été amis.

Sa figure tressaillit. Ses yeux étincelèrent.

— Tirez, répondit-il. Je me méprise moi-même, et je vous abhorre. Si vous ne me tuez pas, j'irai vous égorger la nuit. Il n'y a pas assez de place pour vous et moi dans le monde.

Je tirai.

Quand la fumée de mon pistolet fut dissipée, Grouchnitzki n'était plus sur la plate-forme. Au bord du précipice flottait une légère colonne de poussière.

Nous jetâmes tous un cri.

— *Finita la comedia*, dis-je au docteur.

Il se détourna avec une impression de terreur sans répondre un mot. Je secouai les épaules, et pris congé des témoins de mon adversaire.

En descendant l'étroit sentier, je vis au milieu des rocs le cadavre sanglant de Grouchnitzki. Involontairement, je fermai les yeux.

Au bas du coteau, je repris mon cheval et m'acheminai vers ma demeure. J'avais comme une pierre sur le cœur. Le soleil me semblait sombre, et ses rayons ne m'échauffaient pas.

Pour ne point passer par le village, je m'enfonçai dans le ravin. Je ne pouvais voir une créature humaine. Il fallait que je fusse seul. Je m'en allai au hasard, la tête baissée, abandonnant les rênes de mon cheval, et j'errai ainsi longtemps jusqu'à ce qu'enfin je m'aperçusse que j'étais dans un lieu inconnu, et que je devais revenir en arrière. Le soleil était couché quand je rentrai à Kislovodsk, épuisé de fatigue.

Mon domestique me dit que Werner était venu pour me voir, et avait laissé deux lettres pour moi.

L'une est de lui, l'autre de Véra.

J'ouvre la première, et je lis :

« Tout est disposé pour le mieux. On a enlevé le corps, qui est très-défiguré, et j'en ai retiré la balle. On croit que ce malheur est le résultat d'un accident. Le commandant seul, qui, à ce qu'il paraît, a entendu parler de votre querelle, a secoué la tête, mais il n'a rien dit. Point de preuves contre vous. Dormez... si vous pouvez dormir... Adieu. »

Longtemps j'hésite à ouvrir l'autre lettre. Que peut-elle me dire? Un douloureux pressentiment s'élève dans mon esprit.

La voici cette lettre, dont chaque mot est resté gravé en traits ineffaçables dans ma mémoire :

« Je t'écris avec la ferme conviction que nous ne nous reverrons plus. Quand nous nous quittâmes, il y a quelques années, j'avais déjà la même pensée. Mais il a plu au ciel de me soumettre à une seconde épreuve, et je n'ai point résisté à cette épreuve nouvelle. Mon faible cœur a cédé à la voix qu'il reconnaissait... Oh! dis-moi que tu ne me mépriseras pas... Cette lettre est à la fois un adieu et une confession. Je dois te dire tout ce qui s'est passé en moi depuis le jour où je t'ai aimé.

« Je ne veux pas t'accuser. Non. Tu as agi envers moi comme tout autre homme aurait peut-être agi en pareil cas. Tu m'aimais comme une propriété à toi, comme un élément qui te donnait alternativement les joies et les inquiétudes sans lesquelles la vie serait si monotone. Dès le commencement, je t'ai bien compris... Mais tu étais heureux, et je me sacrifiais à toi, espérant qu'une heure viendrait peut-être où tu sau-

rais reconnaître ce sacrifice, apprécier cette tendresse et ce dévouement si absolus.

« Des années se sont écoulées depuis cette époque; et, pourtant dans les plus secrets replis de ton cœur, je vis que je m'étais trompée dans mes espérances... Ah! ce fut une cruelle découverte; mais mon amour était entré dans la substance même de mon âme : il pouvait s'assombrir, il ne pouvait s'éteindre.

« A présent, nous nous quittons pour toujours. Sois convaincu pourtant que je n'en aimerai jamais un autre. Mon âme a épuisé en toi tous ses trésors, toutes ses espérances et toutes ses larmes. La femme qui t'a aimé ne peut plus regarder qu'avec dédain les autres hommes; non que tu sois meilleur, non; mais il y a en toi une nature si distincte, si fière, si mystérieuse! Il y a dans ta voix, quelles que soient les paroles que tu prononces, un pouvoir invincible. Nul autre n'applique comme toi sa volonté à être aimé constamment; nul autre ne donne au mal tant d'attraits; pas un regard ne promet autant de bonheur que le tien; pas un être ne sait user comme toi de ses qualités et ne peut être si malheureux, parce qu'il n'en est pas un qui prenne autant de peines pour se persuader le contraire.

« Il faut maintenant que je te dise la cause de mon départ. Tu y attacheras sans doute peu d'importance, car il ne s'agit que de moi.

« Ce matin, mon mari est entré dans ma chambre et m'a raconté ta querelle avec Grouchnitzki. Probablement, à ce récit, ma figure a pris une singulière expression, car il a fixé sur moi un long regard. J'ai

failli m'évanouir en pensant que tu allais te battre, et que moi j'étais la cause de ce duel, et il m'a semblé que cette idée me rendrait folle... A présent, quand j'y réfléchis, j'ai la conviction que ta vie échappera à ce péril, car tu ne peux mourir sans moi; non, cela n'est pas possible.

« Longtemps mon époux s'est promené dans mon appartement. Je ne sais ce qu'il me disait; je ne me rappelle pas ce que je lui ai répondu... Vraisemblablement je lui ai avoué mon amour pour toi; car je me souviens qu'à la fin de notre entretien il m'a adressé les reproches les plus injurieux, puis il est sorti, et j'ai entendu qu'il donnait l'ordre d'atteler la voiture... Voilà trois heures que je suis assise à la fenêtre, attendant ton retour... Mais tu vis et tu ne peux mourir... La voiture est prête... Adieu!... adieu!... je suis perdue... Qu'importe! Si seulement je pouvais croire que tu te souviendras de moi... Je ne demande pas que tu m'aimes, mais que tu penses à moi. Adieu! on vient... il faut que je cache cette lettre.

« N'est-ce pas que tu n'aimes pas Marie et que tu ne l'épouseras point? Écoute, il faut que tu me fasses un sacrifice : ne t'ai-je pas tout sacrifié en ce monde? »

Je m'élançai comme un fou dans le vestibule. Je sautai sur mon cheval de Circassie, que mon domestique promenait encore dans la cour, et me précipitai, bride abattue, sur la route de Piatigorsk. Sans pitié je pressais les flancs de mon pauvre cheval fatigué, qui, haletant et couvert d'écume, m'emportait sur le chemin rocailleux. Le soleil se cachait derrière des nuages noirs amassés sur les cimes des montagnes de l'ouest.

La vallée était sombre et humide. Le Podkomnok, en tombant sur les rocs, résonnait sourdement. Je galopais sans pouvoir apaiser mon impatience mortelle. La crainte de ne pas la retrouver à Piatigorsk était pour moi comme un coup de marteau sur le cœur... Oh! la revoir, une minute, une seule; lui dire adieu, lui serrer la main! Et, à cette pensée, je jure, je blasphème, je sanglote, et rien... non, rien ne peut rendre mon désespoir. — Dans la perspective de cette séparation éternelle, Véra est pour moi plus chère que tout au monde, plus chère que la vie, l'honneur, la félicité. Dieu sait quelles étranges et furieuses idées se pressent dans mon cerveau!

Cependant je continue à presser la marche de mon cheval... et je m'aperçois qu'il respire difficilement... puis, pour la première fois, le voilà qui trébuche sur un terrain uni... Je suis à cinq werstes d'Ecentookof. Il y a là un poste de Cosaques. Je puis y trouver une autre monture.

Encore un trajet de dix minutes, et je suis sauvé. Mais, au bas de la montagne, en faisant un effort pour sortir d'une crevasse, mon cheval s'affaisse et tombe. Je m'élance à terre; je veux le relever; je le tire par la bride. Peine inutile : un faible gémissement s'échappe à peine de ses dents serrées. Quelques minutes après, il exhalait son dernier souffle.

Je suis seul dans la steppe, privé de mon dernier espoir. J'essaye de poursuivre mon chemin à pied, mais mes jambes vacillent. Épuisé par les agitations de la journée, par la fatigue d'une nuit sans sommeil, je me jette sur l'herbe humide, et pleure comme un enfant.

Je restai là longtemps immobile, sanglotant et n'essayant point de retenir mes larmes ni mes sanglots. Il me semblait que ma poitrine allait se briser. En un instant j'avais perdu mon calme habituel et ma fermeté. Mon âme était sans force, ma raison paralysée, et quiconque m'eût vu en ce moment aurait détourné les yeux avec un profond dédain.

Quand la rosée de la nuit et l'air des montagnes eurent rafraîchi ma tête brûlante, quand j'en vins à coordonner mes idées, je me dis que c'est une folie, et une inutile folie, de vouloir poursuivre le bonheur qui nous échappe. — Que désirais-je? — La revoir! — Pourquoi? Tout n'est-il pas fini entre nous? Un douloureux baiser d'adieu n'enrichirait point mes souvenirs, et nous rendrait notre séparation encore plus difficile.

C'est cependant une satisfaction pour moi de voir que je puis encorer pleurer. Mais, peut-être, ces larmes ne sont-elles que la conséquence de l'ébranlement de mes nerfs, d'une nuit sans sommeil, de deux minutes passées sous le canon d'un pistolet, et d'un estomac à jeun.

Soit! La nouvelle commotion que je viens d'éprouver a été pour moi une heureuse diversion. Il est bon de pleurer, et probablement si je n'étais pas monté à cheval et si je n'avais pas dû faire, pour revenir chez moi, quelques werstes à pied, je n'aurais pas encore pu reposer cette nuit.

Quand je rentrai à Kislovodsk, il était cinq heures du matin; je me jetai sur mon lit et dormis d'un sommeil profond.

Je ne m'éveillai que le soir. Je m'assis à ma fenêtre, enveloppé dans ma redingote, respirant l'air des montagnes qui rafraîchissait ma tête alourdie par le sommeil et la fatigue. De l'autre côté du fleuve, à travers les rameaux de tilleuls, brillaient les feux du fort et du village. Dans la cour de ma maison, tout était silencieux; dans la demeure de la princesse, pas une lumière.

Le docteur entre, le front sombre. Contre son habitude, il ne me tend pas la main.

— D'où venez-vous? docteur.

— Je viens de voir la princesse Ligovska. Sa fille est malade... une petite crise de nerfs. Mais voici ce qui m'amène près de vous. L'autorité a des soupçons, et, quoiqu'elle ne possède point encore de preuves positives contre vous, je vous conseille d'agir avec prudence. La princesse sait que vous vous êtes battu pour sa fille. Elle me l'a dit aujourd'hui. C'est le petit vieillard qui lui a révélé ce secret. Il a été témoin de votre querelle avec Grouchnitzki chez un restaurateur, et je viens vous en prévenir. Adieu. Peut-être nous ne nous reverrons plus. On vous enverra je ne sais où!

Il s'arrêta sur le seuil de ma porte. Il avait envie de me donner la main. Si j'avais cédé quelque peu à son intention, il se serait jeté à mon cou. Mais je restai froid, impassible, et il sortit.

Voilà les hommes, les voilà comme ils sont tous! Ils devinent très-promptement le mauvais côté d'une affaire, ils s'y associent, ils vous conseillent, ils vous encouragent, ne pouvant agir autrement. Puis ils se lavent les mains dans leur innocence, et s'éloignent de

celui qui a eu la hardiesse d'assumer sur lui toutes les responsabilités. Voilà comme ils sont, même les meilleurs et les plus intelligents !

Le lendemain matin, je reçus du commandant l'ordre de me rendre au fort de N..., et je me présentai chez la princesse pour prendre congé d'elle.

Elle me demande si je n'ai point quelque communication importante à lui faire, et paraît surprise quand je lui réponds par quelques phrases de simple politesse.

— Eh bien, moi, répond-elle, j'ai à vous parler sérieusement.

Je m'assois en silence.

Il me paraît évident qu'elle ne sait de quelle façon commencer. Sa figure est très-animée. Ses doigts frappent au hasard sur la table. Enfin, elle me dit d'une voix émue :

— Écoutez, monsieur Petchorin, je crois que vous êtes un homme d'honneur.

Je m'incline.

— Je le crois, répète-t-elle; j'en suis persuadée, quoique votre conduite soit assez singulière. Mais vous pouvez avoir été dirigé par des motifs que j'ignore et que je vous prie maintenant de me confier. Vous avez défendu ma fille contre des calomnies. Vous vous êtes battu pour elle, vous avez pour elle exposé votre vie... Ne répondez pas. Je sais que vous ne l'avouerez point, parce que Grouchnitzki a été tué. (En disant ces mots, elle fit le signe de la croix.) Que Dieu lui pardonne et à vous aussi ! Je ne puis vous accuser, parce que ma fille, si innocente qu'elle fût, a été la

cause de cette rencontre. Elle m'a tout raconté, oui, tout, je crois. Vous lui avez témoigné votre amour : elle vous a avoué le sien. (Ici la princesse soupira.) Mais elle est malade, et j'ai peur que ce ne soit d'une maladie grave. Une douleur secrète la mine. Elle ne veut pas en convenir; cependant je suis convaincue que vous en êtes la cause... Écoutez. Vous pensez peut-être que je cherche les titres, la fortune; vous êtes dans l'erreur. Je désire seulement que Marie soit heureuse. Votre situation actuelle n'est pas brillante, mais elle peut devenir meilleure, car vous avez les moyens de vous créer un autre avenir. Ma fille vous aime. Elle a été élevée de façon à faire le bonheur de son époux. Je suis riche, et je n'ai pas d'autre enfant. — Dites donc ce qui vous arrête... Je n'aurais peut-être pas dû vous parler si ouvertement, mais je me fie à votre cœur et à votre honneur... Pensez que c'est ma fille... mon unique enfant.

A ces mots, elle sanglotait.

— Princesse, il m'est impossible de vous répondre. Voulez-vous me permettre d'avoir un entretien particulier avec mademoiselle Marie?

— Jamais! s'écria-t-elle en se levant dans une vive agitation.

— Comme il vous plaira.

Et je m'avançai vers la porte.

Elle réfléchit, me fit signe d'attendre et sortit.

Quelques minutes s'écoulèrent. Mon cœur battait fortement; mais mes pensées étaient calmes et ma tête froide. En vain je cherchais en moi une étincelle d'amour pour la belle Marie : elle n'existait pas.

La porte s'ouvre, et Marie apparaît.

Dieu! comme elle est changée depuis le jour où je l'ai vue!... et il y a si peu de temps!

Elle s'avance d'un pas chancelant au milieu de la chambre. Je cours à sa rencontre, je lui prends la main, je la conduis à un fauteuil et me tiens debout devant elle.

Nous restons là quelques instants en silence. Il me semble que ses grands yeux, empreints d'une profonde expression de tristesse, cherchent sur mon visage une lueur d'espoir. Ses lèvres pâles essayent en vain de sourire. Ses petites mains croisées sur les genoux sont si blanches et si transparentes, qu'elles me font mal à voir.

— Princesse, lui dis-je, vous savez que je me suis joué de vous... et vous devez me mépriser.

Une teinte de pourpre maladive se répand sur ses joues.

— Donc, repris-je, vous ne pouvez m'aimer.

Elle se détourne, appuie ses bras sur la table, cache son visage dans ses mains, et des larmes brillent entre ses doigts.

— Mon Dieu! murmure-t-elle d'une voix à peine intelligible.

Cette scène devenait grave. Encore une minute... et j'allais tomber à ses genoux.

Je me recueille, et, d'une voix aussi faible que possible, et avec un sourire forcé, je continue :

— Vous voyez vous-même que je ne puis vous épouser, et, si vous en aviez encore le désir, bientôt vous vous en repentiriez. L'entretien que j'ai eu avec votre

mère m'oblige à trancher la question aussi rudement. J'espère qu'il vous sera facile de dissiper l'erreur de votre mère. Je joue à vos yeux un vilain, un misérable rôle, et, il faut vous l'avouer, je ne puis près de vous en avoir un autre. Quelle que soit votre opinion à mon égard, je m'y soumets. Regardez, je me courbe devant vous. N'est-il pas vrai que si réellement vous m'avez aimé, à présent vous me méprisez?

Elle se leva, blanche comme le marbre; mais ses yeux avaient un éclat terrible.

— Je vous hais! dit-elle.

Je la remerciai, m'inclinai respectueusement et sortis.

Une heure après, une troïka m'emmenait hors de Kislovodsk. A quelques werstes d'Ecentookof, je vis près du chemin le cadavre de mon cheval. Sa selle avait été enlevée, probablement par des Cosaques, et à la place de sa selle étaient posés deux corbeaux. Je tressaillis et détournai les yeux.

Maintenant, dans cette triste, ennuyeuse retraite, souvent mon esprit se reporte vers le passé, et je me demande pourquoi je n'ai point voulu entrer dans la voie que le destin m'ouvrait, et où j'aurais trouvé de douces joies et le repos de l'âme. Mais non, je n'étais point fait pour une telle existence. Je suis comme le matelot qui est né et qui a grandi sur un bâtiment de corsaire. Habitué au péril des combats, à la lutte contre les tempêtes, quand il est à terre il souffre et languit près des arbres en fleurs, sous les rayons d'un ciel serein. Tout le jour il erre sur les sables du rivage, l'oreille charmée par le monotone clapotement des va-

gues, l'œil fixé sur le lointain espace. Il regarde s'il ne verra pas poindre à l'horizon vaporeux, sur l'abîme des vagues, la voile désirée, qui d'abord apparaît comme l'aile d'une mouette, qui, peu à peu, s'élève au-dessus des flots, puis, dans son rapide essor, s'approche de la plage solitaire.

LE MANTEAU

PAR

NICOLAS GOGOL

12.

NICOLAS GOGOL

M. L. Viardot a fait connaître en France, par une excellente traduction, quelques-unes des meilleures nouvelles de Gogol. M. P. Mérimée a traduit, du même écrivain, le *Revisor* (l'*Inspecteur général*), cette vive et mordante comédie, cette mémorable satire des ridicules et des vices de l'administration provinciale de Russie, qui émut tout le théâtre de Pétersbourg, et dont l'empereur Nicolas lui-même encouragea, par ses applaudissements, les représentations. Nous devons encore au docte académicien, au spirituel auteur de *Colomba*, une très-fine et très-juste appréciation des œuvres de Gogol, de cette nature caustique et souvent mélancolique qui parfois rappelle, dans ses peintures, les images de Téniers, les détails d'analyse minutieuse de Balzac, les rêves fantastiques de Hoffmann; qui parfois, comme Dickens, laisse entrevoir sous son *humour* capricieuse une amère tristesse, mais qui avant tout est russe, essentiellement russe.

Après la préface que M. Viardot a mise en tête de son recueil de nouvelles, après l'intéressante notice littéraire de M. Mérimée, il ne nous restait qu'à recueillir quelques détails biographiques sur la vie de Gogol. Nous les joignons comme une introduction à ce conte du *Manteau*, qui n'avait pas encore été traduit dans notre langue, et qui, selon nous, est une des productions caractéristiques de cet esprit original.

Nicolas Wassiliewitch Gogol naquit, en 1808, dans un village du gouvernement de Poultava, dans cette région méridionale de l'empire russe désignée sous le nom de Petite-Russie, qui, après avoir longtemps lutté contre les Tartares, les Mongols, les Turcs et les Polonais, finit par s'adjoindre à la puissante monarchie des tzars.

Le père de Nicolas était un pauvre petit propriétaire vivant assez péniblement du modique produit de son étroit domaine. Mais il avait le goût des lettres, surtout un penchant très-vif pour l'art dramatique et le talent de la déclamation. Dès son enfance, Gogol entendit réciter des vers, s'essaya lui-même a en réciter, et dans sa naissante imagination rêva peut-être l'éclat d'un grand rôle sur un vaste théâtre. Combien d'hommes dont la vocation a été déterminée par ces premières impressions et ces premiers élans du jeune âge!

Il entra, pour faire ses études, au gymnase du prince Bibedsko, un de ces établissements comme il en a été fondé plusieurs en Russie par la munificence de quelques grands seigneurs, pour l'éducation des gentilshommes pauvres. Gogol se fit remarquer, dans cette institution, par les idées littéraires dont il avait pris le germe dans la maison paternelle. Comme Gœthe avec ses sœurs, comme Œhlenschlæger, le poëte danois, avec ses compagnons, il organisa, avec les élèves du gymnase, des représentations scéniques, et composa même quelques pièces pour ces juvéniles solennités. A cette époque, la gloire de l'écrivain lui souriait moins pourtant que l'auréole de l'artiste dramatique; à cette époque, il n'aspirait qu'à être acteur. Dès qu'il eut fini ses études, il se rendit à Pétersbourg, comme le charmant conteur Andersen à Co-

penhague, pour être admis au théâtre. Comme Andersen, il échoua dans ses débuts, de façon à ne plus pouvoir garder dans cette direction aucun espoir. Dans l'affliction que lui causait son échec, il partit avec le peu d'argent qui lui restait, résolu à faire un long voyage en pays étranger; mais il avait, en vrai poëte, mal calculé ses ressources financières; à Hambourg elles étaient épuisées. Il revint à Pétersbourg et se mit à écrire. Plus heureux dans cette nouvelle tentative que dans son ambition d'acteur, il attira l'attention par ses premières nouvelles, dans lesquelles il dépeignait les mœurs singulières de sa contrée natale. Plusieurs hommes distingués s'intéressèrent à ce jeune écrivain qui, dans son inexpérience, avec un défaut notable de composition et un style assez incorrect, révélait pourtant du talent et une verve originale. Pouschkin le prit sous son patronage et lui donna d'utiles conseils. Pletnef, l'aimable et savant recteur de Pétersbourg, lui fit obtenir une place de professeur à l'Institut patriotique. Comme Schiller, il n'avait aspiré qu'à l'art dramatique, et, comme Schiller, il devait enseigner l'histoire. La vie des hommes à qui le ciel a donné la passion des lettres et refusé les faveurs de la fortune est souvent pleine de divergences pareilles. Avant de faire son *Vicaire de Wakefield*, Goldsmith, emporté par l'amour des voyages, n'a-t-il pas traversé la Suisse en jouant de la flûte?

La position de Gogol s'améliora par la sympathie qu'il éveilla dans la pensée d'un ministre qui aimait les lettres, et qui les cultiva lui-même avec succès, M. Ouwaroff. De l'Institut, où il n'avait qu'un si modeste traitement, que pour suffire à ses besoins il était obligé encore de remplir les fonctions de précepteur dans une maison particulière, Gogol fut, par M. Ouwaroff, appelé à une chaire d'histoire à l'université de Pétersbourg. En même temps son second recueil de nouvelles, publié sous le titre de *Mirgorod* [1], puis son *Revisor*, illustraient son nom et l'affranchissaient de cette amère souf-

[1] Village de la Petite-Russie.

france de tant de pauvres écrivains, de l'appréhension de l'avenir, du souci des calculs matériels.

En 1836, il était assez riche pour entreprendre un nouveau voyage, sans crainte d'être arrêté en route par la note implacable d'un maître d'hôtel. Cette fois il alla jusqu'en Italie, puis à Jérusalem.

C'est vraisemblablement à son séjour sur la terre sainte qu'il faut attribuer, sinon le germe, au moins le développement des mystiques rêveries qui, peu à peu, s'emparèrent de son esprit, et le subjuguèrent entièrement.

En 1842, après l'éclatant succès de ses dernières nouvelles et de ses *Ames mortes*, nous l'avons vu à Pétersbourg apparaître comme une de ces âmes mortes dans un cercle d'amis dévoués, n'écoutant que d'une oreille indifférente tout ce qui se disait autour de lui, ne répondant que par un froid sourire aux éloges sincères que l'on faisait de ses œuvres, et sortant d'une intéressante soirée, sombre et morne comme il y était entré.

Il vécut encore quelques années dans cette absorption dont l'intensité ne faisait que s'accroître, et mourut à Moscou en 1852.

Depuis longtemps il avait terminé le deuxième volume de son curieux roman des *Ames mortes*. A ses derniers moments, il voulut lui-même le brûler, comme une œuvre trop profane. On en a cependant sauvé cinq chapitres, qui ont été réunis à la dernière édition de ses œuvres, publiée en 1855 à Saint-Pétersbourg.

LE MANTEAU

Dans une administration russe... mieux vaut ne pas dire le nom de cette administration : il n'y a pas une race plus irritable, en Russie, que celle des employés de ministères, de chancelleries, de régiments, en un mot, de tout ce que l'on appelle fonctionnaires. Chacun d'eux, s'il subit quelque offense, croit que toute la corporation à laquelle il appartient est offensée en sa personne.

Dernièrement un capitaine ispravnick [1] de je ne sais quelle province rédigea un rapport spécial dans le but de démontrer que les ordonnances impériales n'étaient plus observées et que l'on osait même profaner le titre

[1] Officier civil d'un district, remplissant des fonctions à peu près analogues à celles de nos sous-préfets.



d'ispravnick. Comme preuve de conviction, il joignait à son rapport un énorme roman où un ispravnick à tout instant apparaissait dans un état complet d'ivresse.

Pour éviter toute espèce de récriminations, mieux vaut ne pas désigner nettement la chancellerie à laquelle se lie notre histoire. Donc, dans une certaine administration, se trouvait un certain employé, peu important, il faut le dire. La taille minime, la figure marquée de la petite vérole, les cheveux roux, le front dégarni de cheveux, les tempes traversées par des rides, et plusieurs signes d'infirmités : telle était la nature physique de notre héros, altérée par le climat de Pétersbourg.

Quant à son titre (car avant tout, en Russie, il faut mentionner le titre), cet employé avait celui de conseiller titulaire[1], un de ces malheureux employés dont se moquent certains écrivains qui ont la triste habitude d'attaquer celui qui ne peut se défendre.

Le nom de famille de notre héros était Bachmatchkin (cordonnier)[2]; ses prénoms, Akakii Akakiewitch. Le lecteur trouvera peut-être ces noms étranges et recherchés, mais je puis lui affirmer qu'on ne les a nullement cherchés, et que, par l'effet des circonstances, on ne pouvait en adopter d'autres. Voici ce qui se passa.

Akakii Akakiewitch naquit dans la nuit du 23 mars,

[1] Tous les titres civils, militaires, administratifs, ecclésiastiques, sont, en Russie, divisés en quatorze classes. Le conseiller titulaire appartient à la neuvième classe et a le rang d'un capitaine.

[2] Gogol fait sur ce nom un jeu de mots qu'il n'est pas possible de rendre en français.

si ma mémoire ne me trompe pas. Sa mère, qui était la femme d'un fonctionnaire et une brave petite femme, s'occupa bien vite de le faire baptiser. Elle était dans son lit; à sa droite, se tenait le parrain, Ivan Ivanovitch, personnage considérable, greffier du sénat; à sa gauche, la marraine, femme d'un quartier-maître. Comme la mère demandait un nom pour son enfant, on lui en offrit trois à choisir : Mokius, Coccius et Xosdaratius.

— Non, dit-elle, ceux-là ne me plaisent pas.

On ouvrit le calendrier à une autre page. Les noms de saints qui s'y trouvaient inscrits étaient encore plus durs et plus bizarres.

— C'est comme une punition de Dieu, dit la malade, jamais je n'ai entendu des noms si difficiles à prononcer.

Nouvelle recherche dans le calendrier, non moins désolante que la première.

— Arrêtez! dit la mère découragée, je le vois, c'est le sort qui le veut. Mon mari s'appelait Akakii. Mon fils s'appellera Akakievitch [1].

L'enfant fut baptisé. Il pleura, cria et fit de violentes contorsions, comme s'il pressentait qu'un jour il serait conseiller titulaire. Nous avons raconté l'incident du baptême pour faire voir au lecteur comment le nom d'Akakii fut imposé au nouveau-né, et comment on en vint à ne pouvoir lui en donner un autre.

A quelle époque Akakievitch entra-t-il dans l'admi-

[1] Fils de Akakii. On sait qu'en Russie tous les enfants portent ainsi, avec leur propre prénom, celui de leur père.

nistration et par qui y fut-il placé? C'est ce dont personne ne se souvient. Mais tous les directeurs et les chefs de service qui se succédèrent dans cette administration le virent toujours à la même place, dans la même situation, appliqué au même travail, avec le même titre, en sorte qu'on pouvait croire qu'il était venu au monde avec son front chauve et son petit uniforme.

Dans l'administration à laquelle il appartenait, on n'avait pour lui aucun égard. Les garçons de bureau ne se levaient pas même en le voyant entrer, et ne faisaient pas plus attention à lui qu'au vol d'une mouche. Ses supérieurs le traitaient avec un froid despotisme. Son chef immédiat jetait devant lui des masses de papiers sans lui dire : « Voulez-vous bien copier ceci ? » ou : « Voici un travail intéressant, » ou quelques-unes de ces paroles polies dont se servent les fonctionnaires qui ont reçu une bonne éducation. Le modeste Akakii prenait les papiers sans en calculer le nombre, sans s'inquiéter si l'on était en droit de les lui apporter. Il les prenait, et se mettait aussitôt à les transcrire. Ses jeunes collègues faisaient de lui l'objet constant de leurs épigrammes ou de leurs bouffonneries d'employés. Tantôt, ils racontaient devant lui des histoires inventées à plaisir sur sa conduite journalière, sur son hôtesse, une vieille femme de soixante et dix ans ; ils disaient qu'elle le battait, et demandaient quand il l'épouserait. Tantôt ils lui faisaient pleuvoir sur la tête des lambeaux de papier, en lui criant que c'étaient des flocons de neige.

Akakii, insensible à ces agressions, continuait son

labeur et ne faisait pas une faute dans sa copie. Seulement, quand ces méchancetés devenaient par trop importunes, quand on le prenait par le bras pour le détourner de son pupitre, il disait d'une voix plaintive :

—Laissez-moi, je vous en prie, pourquoi voulez-vous me faire de la peine?

Et il y avait un caractère touchant dans ces paroles et dans le ton avec lequel il les prononçait.

Un jeune employé nouvellement admis dans les bureaux, qui, à l'exemple des autres, exerçait sur lui sa causticité, resta un jour comme pétrifié de cet accent, et dès ce moment son esprit s'ouvrit à de nouveaux points de vue. Il éprouva une sorte de répulsion invincible pour ses collègues, avec qui il avait fait connaissance, et qu'il s'était plu à considérer comme des gens de bon goût. Longtemps après, au milieu des réunions les plus joyeuses, il voyait encore devant lui l'image du pauvre petit conseiller, avec ses plaques chauves sur le front, et il entendait résonner ces mots : « Laissez-moi, je vous en prie, pourquoi voulez-vous me faire de la peine? » et il semblait qu'il devait y ajouter ceux-ci : « Ne suis-je pas votre frère? » Alors il cachait sa figure dans ses mains, alors il se disait combien, dans le cœur des hommes, il y a peu d'humanité, combien d'impulsions cruelles dans les rapports de ceux qui ont reçu de l'éducation, dans l'âme même de celui que l'on cite comme un bon et honorable citoyen.

Nulle part on n'aurait pu voir un employé aussi appliqué à sa tâche que le pauvre Akakii. Il travaillait non-seulement avec zèle, mais avec amour. Ses pièces

officielles à transcrire, c'était sa variété de tableaux, c'était son monde. La joie qu'il éprouvait à copier se reflétait sur son visage. Il y avait certains caractères qu'il se plaisait surtout à tracer. Quand il en venait à ce détail favori de calligraphie, on le voyait sourire, cligner des yeux, pincer les lèvres, de telle sorte que ceux qui le connaissaient pouvaient lire sur sa physionomie la lettre qu'il dessinait.

Si on l'avait récompensé selon son assiduité, il aurait été, à sa grande surprise, élevé au rang de conseiller d'État; mais il ne devait, comme le disaient ses camarades, porter aucune croix à sa boutonnière, et gagner à son œuvre que des infirmités.

Cependant il attira une fois sur lui une bienveillante attention. Un directeur, qui était un brave homme, désirant le récompenser de son mérite, donna l'ordre de lui confier un travail plus important que celui de simple copiste. Ce nouveau travail consistait à préparer des rapports pour un tribunal, à changer les titres de certains actes, et, çà et là, à remplacer le pronom de la première par celui de la troisième personne.

Akakii entreprit cette tâche; mais elle le troublait et le fatiguait tellement, que la sueur lui ruisselait du front, et qu'enfin il s'écria :

— Rendez-moi mes copies.

Il se remit à copier. Là était sa vie.

Un de ses moindres soucis, c'étaient ses vêtements. Son uniforme, de couleur verte dans l'origine, avait pris une teinte rougeâtre. Son collet était si mince et se rétrécissait tellement d'année en année, que son col en

sortait comme ces mobiles têtes de chat en plâtre que des étrangers colportent sur leurs épaules dans les villages russes. Sans cesse quelque objet insolite s'accrochait à son habit : tantôt des brins de fil ou des pailles flottantes. Il avait une étonnante aptitude à passer sous les fenêtres, juste au moment où l'on jetait quelque reste de cuisine, et il était rare qu'il ne reçût pas sur son chapeau des rognures de melon ou d'autres saletés. Jamais de sa vie il n'avait fait la moindre attention au mouvement de la rue, où ses collègues observaient tout avec un regard si pénétrant, qu'ils pouvaient distinguer sur un autre trottoir un pantalon déchiré et s'amuser de ce spectacle.

Akakii ne voyait, chemin faisant, que les lignes de ses transcriptions si nettement, si correctement rangées. Seulement, lorsque tout à coup il allait se heurter au museau d'un cheval qui par ses naseaux lui jetait au visage son souffle bruyant, le bon Akakii s'apercevait qu'il n'était plus au milieu d'une de ses lignes brillantes, mais au beau milieu de la rue.

En rentrant chez lui, il se mettait à table, avalait en toute hâte son *chtchi* [1], prenait ensuite, sans en sentir la saveur, un morceau de viande assaisonnée d'ail, parsemée de mouches et de tout ce que le hasard pouvait y joindre. Puis, son appétit étant apaisé, il s'asseyait devant son encrier, et se mettait à copier les pièces qu'il avait apportées avec lui. S'il n'avait aucun travail à faire pour son bureau, il transcrivait pour son propre agrément les actes auxquels il attachait

[1] Soupe aux choux, mets national du peuple russe.

une importance particulière, non point à cause de leur rédaction plus ou moins éloquente, mais parce qu'ils s'adressaient à quelque personnage de distinction.

Quand le ciel gris de Pétersbourg est enveloppé dans les voiles de la nuit, quand les innombrables employés de la capitale ont fini leur dîner, selon leur goût gastronomique ou selon leurs facultés pécuniaires, chacun d'eux ne songe plus qu'à se délasser du criaillement des plumes bureaucratiques, du soin des affaires et de toutes les préoccupations que l'homme s'impose souvent si inutilement; chacun d'eux veut consacrer à ses plaisirs le reste de la journée. Celui-ci se rend au théâtre, celui-là erre dans les rues, et s'amuse à regarder des chapeaux; cet autre va gazouiller quelque compliment près d'une jeune fille qui apparaît comme une étoile dans un cercle modeste de fonctionnaires. Il en est qui vont visiter un collègue à un troisième ou quatrième étage, dans un humble logis composé de deux pièces, avec une antichambre et une cuisine, et orné de quelques meubles prétentieux, d'une lampe, par exemple, ou de quelque autre objet acheté par de longues privations. A cette heure-là, enfin, tous les employés se distraient d'une façon ou de l'autre, ici jouant au whist, là prenant le thé avec des biscuits à un kopeck la pièce et fumant de longues pipes. Ceux-ci se racontent les chroniques scandaleuses empruntées au grand monde, car, dans toutes les conditions, les Russes ne peuvent détacher leurs pensées du grand monde; ceux-là répètent les vieilles anecdotes populaires, telles que celle du commandant de la ville à qui

l'on vient annoncer qu'un malfaiteur a coupé la queue du cheval de Pierre le Grand.

A cette heure de mouvement et de fantaisie, Akakii restait impassible dans ses habitudes. Personne ne pouvait dire qu'on l'eût jamais rencontré dans une soirée. Après s'être délecté à écrire, il se couchait en pensant aux joies du lendemain, aux belles copies que le bon Dieu allait lui confier.

Ainsi s'écoulait son existence paisible. Avec ses quatre cents roubles [1] d'appointements, il était content de son sort, et il aurait pu vivre longtemps sans les catastrophes auxquelles sont exposés non-seulement les conseillers titulaires, mais les conseillers intimes, les conseillers d'État, les conseillers auliques et tous ceux qui ne donnent point de conseils et n'en reçoivent point.

Il y a pour les citoyens de Pétersbourg qui ne jouissent que d'un traitement de seize cents francs un ennemi terrible. Cet ennemi, c'est le froid boréal, quoiqu'on dise qu'il est favorable à la santé.

Vers neuf heures du matin, quand les employés des divers services administratifs se rendent à leurs bureaux, il leur pince si vivement le nez, que la plupart d'entre eux ne savent que devenir. Lorsqu'en ce moment-là les hauts fonctionnaires subissent tellement eux-mêmes la rigueur du froid, que les larmes leur sortent des yeux, quelle doit être la souffrance des conseillers titulaires qui n'ont pas le moyen de se garantir contre les cruautés de l'hiver! Quand ils se sont enveloppés dans leurs légers manteaux, leur ressource est

[1] Environ 1,600 francs.

de traverser en toute hâte cinq ou six rues, et de faire une halte chez le concierge pour se réchauffer, pour attendre que leurs facultés bureaucratiques soient dégelées.

Depuis quelque temps, Akakii ressentait de vifs aiguillons au dos et sur les épaules, quoiqu'il franchît en courant de toutes ses forces la distance qui séparait son logis de son bureau. Après y avoir bien réfléchi, il en vint enfin à penser que son manteau pouvait être quelque peu avarié. De retour dans sa chambre, il le regarde avec soin, et reconnaît qu'à deux ou trois endroits cette chère étoffe est tellement amincie, qu'elle est devenue transparente, et que la doublure même est déchirée.

Il faut dire que ce manteau était depuis longtemps un perpétuel sujet de sarcasmes pour les impitoyables collègues d'Akakii. Ils lui avaient même enlevé son noble nom de manteau pour lui infliger celui de capote. Il est vrai que c'était un vêtement d'un étrange aspect. D'année en année, son collet avait été rapetissé, car d'année en année le pauvre conseiller en détachait quelque morceau pour raccommoder le reste, et ces raccommodages successifs n'annonçaient pas la main exercée d'un tailleur. Ils étaient très-grossièrement faits et très-laids.

Après sa douloureuse inspection, Akakii se dit qu'il fallait absolument porter son manteau chez Petrovitch le tailleur, qui demeurait à un quatrième étage au haut d'un sombre escalier. Avec son œil de travers et sa figure criblée par la petite vérole, Petrovitch n'en avait pas moins l'honneur de façonner des fracs et des pan-

talons pour plusieurs fonctionnaires, quand il était à jeun, quand il ne se laissait pas aller à de plus douces occupations.

Je pourrais me dispenser de parler de ce tailleur; mais, comme il est convenu que chaque personnage introduit dans une nouvelle doit être représenté avec sa physionomie distincte, il faut bien que je fasse le portrait de Petrovitch. Autrefois, quand il remplissait son office de serf dans la maison de son seigneur, il s'appelait tout simplement Grégori. Lorsqu'il fut affranchi, il crut devoir se parer d'un nouveau nom; en même temps, il se mit à boire vaillamment, d'abord aux grandes fêtes, puis, peu à peu, à toutes les fêtes marquées sur le calendrier par une croix. Par cette célébration des jours consacrés par l'Église, il pensait rester fidèle aux coutumes de son enfance, et, en querellant sa femme, il s'écriait qu'elle n'était qu'une créature mondaine et une Allemande. Nous n'avons rien à dire de cette femme, si ce n'est qu'elle était l'épouse de Petrovitch et qu'elle ne portait pas un mouchoir sur la tête, mais un bonnet. Du reste, elle n'était pas jolie; il n'y avait que les soldats qui la regardaient en passant, et alors ils se pinçaient la moustache et s'éloignaient en riant.

Akakii se dirigea vers la mansarde du tailleur. On y arrivait par un escalier noir, sale, humide et imprégné, comme toutes les maisons du peuple à Pétersbourg, d'une exhalaison de spiritueux qui attaque à la fois l'odorat et les yeux. En gravissant ces marches gluantes, le conseiller calculait en lui-même ce que Petrovitch pourrait lui demander pour réparer son man-

teau, et se proposait de ne pas lui donner plus d'un rouble. La porte de l'ouvrier était ouverte pour donner une issue aux tourbillons de fumée qui s'échappaient de la cuisine, où la femme de Petrovitch faisait frire, en ce moment, du poisson. Akakii, la vue troublée par cette fumée, traversa la cuisine sans que cette femme le vît, et entra dans la chambre où le tailleur était assis sur une large table en bois grossièrement façonnée, les jambes croisées comme un pacha turc, et les pieds nus, selon la coutume de la plupart des tailleurs. Ce qui frappait d'abord l'attention quand on s'approchait de lui, c'était l'ongle de son pouce, un ongle quelque peu mutilé, mais dur et fort comme l'écaille de la tortue. A son cou, il portait plusieurs écheveaux de fil, et sur ses genoux était posé un habit en lambeaux. Depuis quelques minutes, il essayait d'enfiler son aiguille, sans pouvoir y parvenir. D'abord il s'était mis en colère contre l'obscurité, puis contre son fil.

— Ne veux-tu donc pas entrer, infâme coquin que tu es? s'écriait-il.

Akakii remarqua avec peine qu'il arrivait dans un mauvais moment. Il eût voulu se présenter à Petrovitch à l'heure propice où celui-ci se donnait une nouvelle animation, où, comme le disait sa femme, il prenait une solide ration d'eau-de-vie. Alors le tailleur accueillait avec une condescendance extrême les propositions de son client et le saluait et le remerciait. Quelquefois, il est vrai, la femme intervenait dans la négociation, s'écriant que son mari était ivre et promettait à trop bas prix son travail. Mais alors quelques deniers de plus terminaient l'affaire.

Par malheur pour le conseiller, en ce moment Petrovitch n'avait pas touché à la bouteille, et dans ces moments-là il était dur, âpre, capable d'exiger une effrayante rétribution.

Akakii prévoyait bien le péril, et il aurait voulu retourner sur ses pas ; mais déjà il n'était plus temps ; l'œil du tailleur, son œil unique, car il était borgne, l'avait aperçu, et Akakii murmura involontairement :

— Bonjour, Petrovitch.

— Je vous salue, monsieur, répondit le tailleur en dardant son regard sur la main du conseiller, pour voir ce qu'elle portait.

— Je viens, Petrovitch... pour... je voulais...

Nous devons remarquer que, le plus souvent, le timide conseiller n'employait pour s'exprimer que des prépositions, des adverbes, ou des particules dont, en réalité, on ne pouvait tirer aucun sens précis. Si l'affaire qu'il voulait traiter était difficile, il ne pouvait plus terminer les phrases qu'il avait commencées. Ainsi il lui arrivait de s'aventurer avec son interlocuteur dans un formule comme celle-ci : «Oui... il est bien vrai que...» Là, il s'arrêtait, oubliant ce qu'il voulait dire, ou croyant l'avoir dit.

— Qu'y a-t-il, monsieur? demanda Petrovitch en examinant d'un regard scrutateur du haut en bas, au collet, aux manches, à la taille, aux boutons, l'uniforme d'Akakii, qu'il connaissait bien, car c'était lui qui l'avait façonné.

C'est l'habitude des tailleurs de regarder ainsi les vêtements. C'est la première idée qui leur vient quand ils rencontrent une personne de leur connaissance.

— Voici, répondit Akakii en balbutiant selon sa coutume... je désirerais... Petrovitch... ce manteau... regarde... mais, du reste, il est encore très-bon, seulement un peu poudreux, ce qui le fait paraître vieux. Il est pourtant tout neuf... Là seulement il est un peu éraillé... au dos, puis à l'épaule, deux ou trois petites déchirures. Tu le vois, ce n'est rien; en quelques minutes, tu l'auras complétement réparé.

Petrovitch prit le malheureux manteau, le déploya sur la table, le regarda en silence et en secouant la tête, puis étendit la main vers la fenêtre pour y prendre sa tabatière, une tabatière ronde ornée du portrait d'un général, je ne sais lequel, car, cette héroïque image ayant été crevée par accident, l'ingénieux tailleur y avait collé un morceau de papier. Après avoir humé sa prise, Petrovitch regarda de nouveau la capote, en l'étalant au jour, et de nouveau secoua la tête. Ensuite il examina la doublure, souleva une seconde fois le couvercle de sa tabatière jadis embelli de la figure du général, huma une seconde prise, et enfin s'écria :

— Non, il n'y a pas moyen d'y remédier. Mauvaise garde-robe !

A ces mots, Akakii sentit son cœur défaillir.

— Comment donc, dit-il avec l'accent plaintif d'un enfant, serait-ce une tâche impossible? Regarde encore, Petrovitch; tu vois qu'il n'y a que quelques éraillures, et tu as des morceaux de drap pour les réparer.

— Oui, des morceaux de drap, j'en trouverais aisément; mais comment les coudre? Le drap est usé, l'aiguille le déchirerait.

— Là où il se déchirera, tu mettras une nouvelle pièce.

— Nulle pièce ne peut le consolider. Après tout, ce n'est que du drap, et ce drap, dans l'état où il est, un coup de vent le mettra en lambeaux.

— Mais si tu lui donnes plus de force... voyons... en vérité...

— Non, répondit Petrovitch d'un ton déterminé, il n'y a rien à y faire. Cette étoffe est par trop abîmée. Mieux vaudrait qu'à l'approche de l'hiver vous en fissiez des chaussons, ce qui tient plus chaud que les bas. Ce sont les Allemands qui ont inventé les bas pour gagner de l'argent.

Petrovitch ne manquait jamais une occasion d'attaquer les Allemands.

— Il faut, ajouta-t-il, que vous achetiez un nouveau manteau.

— Un nouveau manteau!

Un nuage passa sur les yeux d'Akakii; il lui semblait que la chambre tournait autour de lui, et la seule chose qu'il vit distinctement, c'était le portrait du général, couvert d'un carré de papier, sur la tabatière du tailleur.

— Un nouveau! murmura-t-il, comme s'il était à moitié endormi; mais je n'ai pas d'argent!

— Oui, un nouveau, répéta Petrovitch avec un flegme barbare.

— Et si je prenais une telle décision... combien...

— Vous voulez dire: Combien cela coûterait-il?

— Oui.

— Cent cinquante roubles à peu près [1], répondit le tailleur en serrant les lèvres.

[1] Le rouble en papier vaut environ un franc de notre monnaie.

Il se plaisait, ce maudit tailleur, à produire de l'effet, à embarrasser ses pratiques et à observer avec son œil de travers l'expression de leur physionomie.

— Cent cinquante roubles pour un manteau !

Ces mots furent prononcés par le conseiller avec un accent qui résonnait comme un cri, probablement le premier cri qu'il eût proféré dès sa naissance, car il parlait toujours d'une voix timide.

— Oui, reprit Petrovitch, et, si l'on ajoute à ce manteau un collet de martre, une doublure en soie pour le capuchon, ce serait deux cents roubles.

— Petrovitch, je t'en conjure, dit Akakii d'un ton suppliant, n'écoutant plus et ne voulant plus écouter les paroles à effet du tailleur, tâche de réparer ce manteau pour qu'il puisse encore quelque temps me servir.

— Non, ce serait un travail perdu et une dépense inutile.

Après cette réponse, Akakii sortit atterré, tandis que Petrovitch restait sur sa table, les lèvres serrées, inactif, très-content de s'être montré si ferme et d'avoir si bien défendu la science du tailleur.

Akakii s'en alla au hasard à travers les rues comme s'il rêvait...

— Quelle affaire ! se disait-il à lui-même... en vérité, je ne pensais pas que cela dût se terminer ainsi... Non, reprenait-il après un instant de silence, je ne pouvais supposer que j'en vinsse à un tel point... Voilà une situation complétement inattendue... une circonstance...

En continuant ainsi son monologue, au lieu de se rapprocher de sa demeure, il marchait sans y prendre

garde dans une direction tout opposée. Un ramoneur l'accrocha en passant et lui noircit le dos. Un panier de plâtre tomba sur lui du haut d'une maison en construction. Il ne voyait rien et n'entendait rien. Seulement il fut ébranlé dans sa rêverie quand il alla se heurter contre le boudotchnik [1], qui, ayant déposé près de lui sa hallebarde, secouait sur son poignet osseux sa corne de tabac.

— Que cherches-tu ici? s'écria le rude surveillant, ne peux-tu suivre le trottoir?

Cette brusque exclamation arracha enfin Akakii à son état de torpeur. Il recueillit ses idées, il vit clairement sa situation, et se mit à raisonner avec lui-même, gravement, franchement, comme avec un ami à qui l'on confie ses secrets de cœur.

— Non, se dit-il enfin, aujourd'hui je n'obtiendrai rien de Petrovitch... aujourd'hui il est dans une mauvaise disposition... sa femme l'a peut-être battu. Je retournerai chez lui dimanche. Le samedi, il est assoupi; il a besoin le lendemain de se réconforter, sa femme ne lui donne point d'argent... je lui glisserai dans la main un grievenik [2], alors il sera plus souple, et nous parlerons du manteau.

Encouragé par ces réflexions, Akakii attendit patiemment jusqu'au dimanche. Ce jour-là, ayant vu de loin la femme de Petrovitch sortir de la maison, il entra chez le tailleur, et le trouva, comme il l'avait prévu, très-abattu de sa veillée du samedi. Mais, à peine eut-il dit le premier mot de son affaire, que le diabolique

[1] Gardiens de Saint-Pétersbourg, en station dans chaque rue.
[2] Monnaie de dix kopecks, environ quarante centimes.

tailleur, se réveillant tout à coup de son assoupissement, s'écrie :

— Non, cela ne peut se faire. Il faut que vous achetiez un nouveau manteau.

Le conseiller lui donna son grievenik.

— Merci, mon digne monsieur, dit Petrovitch, ceci me servira à reprendre un peu de force en buvant à votre santé. Mais, quant à votre vieille nippe, voyez-vous, il est inutile d'y songer, elle ne vaut pas un denier. Laissez-moi faire. Je vous mettrai sur les épaules un manteau superbe. Je vous en réponds.

Le pauvre Akakii persistait à demander le raccommodage de l'ancien.

— Non, encore une fois, répliqua Petrovitch, c'est impossible ! Ayez confiance en moi, je vous traiterai de mon mieux. Et même, comme c'est la mode, j'appliquerai au collet des agrafes en argent.

Cette fois, Akakii vit qu'il devait se résigner à la volonté du tailleur, et sentit de nouveau son courage fléchir. Il fallait qu'il se fît faire un nouveau manteau ; mais comment le payer ? A la vérité, il devait recevoir à son bureau une gratification ; mais déjà l'emploi en était fixé. Il devait acheter un pantalon, acquitter une dette chez le cordonnier, qui lui avait réparé deux paires de bottes, renouveler ses provisions de linge. En un mot, tout ce qu'il devait recevoir était dépensé d'avance. Que si, par un bonheur inespéré, le directeur portait sa gratification habituelle de quarante roubles à quarante-cinq ou cinquante roubles, qu'était-ce que ce minime supplément dans la somme que lui demandait Petrovitch ? une goutte d'eau dans la mer.

Il est vrai encore que quand Petrovitch se trouvait en bonne humeur il diminuait quelquefois considérablement ses prix, de telle sorte que sa femme lui disait :

— Es-tu fou, il y a des jours où tu travailles pour rien, et d'autres où tu demandes plus que tu ne vaux !

Il pensait donc que Petrovitch pourrait bien en venir à lui livrer son manteau pour quatre-vingts roubles. Mais ces quatre-vingts roubles, où les trouver? Peut-être qu'en y appliquant tous ses efforts il réussirait à s'en procurer la moitié. Quant à l'autre, pas le moindre espoir.

Nous devons dire au lecteur comment l'honnête conseiller comptait pouvoir se procurer cette moitié. Chaque fois qu'il recevait un rouble, il avait coutume de déposer un kopeck dans une petite boîte fermée. A la fin du semestre, il recueillait cette monnaie de cuivre et la changeait contre des pièces d'argent. Longtemps il avait pratiqué ce système d'épargne, et, en ce moment, ses économies s'élevaient à quarante roubles. Ainsi il possédait la moitié de la somme qu'il allait être obligé de payer. Mais l'autre !

Akakii s'absorba dans de longs calculs, puis enfin se dit que, pendant une année au moins, il pouvait restreindre plusieurs de ses dépenses journalières, se priver de thé le soir, et, s'il avait quelque travail à faire, emporter ses papiers dans la chambre de son hôtesse pour ne pas consommer de l'huile dans la sienne. Il se promettait aussi d'éviter dans la rue les pavés anguleux afin de ménager sa chaussure et de diminuer le compte de son blanchissage.

Au commencement, ce ne fut pas sans peine qu'il subit ces privations. Peu à peu il s'y habitua, et il finit par jeûner complétement le soir. Tandis que son corps souffrait de cette abstinence, son esprit se nourrissait de l'éternelle idée de son manteau. Dès cette époque, il semblait que sa nature s'était complétée, qu'il s'était marié, qu'il avait avec lui une compagne pour le suivre sur le chemin de la vie, et cette compagne, c'était l'image de son manteau, amplement garni d'ouate, et solidement doublé.

Il se montra dès lors plus animé et plus ferme, comme un homme qui s'est proposé un but et qui veut l'atteindre. Ce qu'il y avait d'incertain dans sa physionomie et dans sa démarche, d'irrésolu dans ses habitudes, disparut. Quelquefois un rayon tout nouveau brillait dans ses yeux, et, dans ses rêves audacieux, il en venait à se demander s'il ne ferait pas mettre à son manteau un collet de martre. De telles idées le jetaient parfois dans de singulières distractions. Un jour, en faisant ses copies, il s'aperçut tout à coup qu'il allait commettre une erreur...

— Oh! oh! s'écria-t-il.

Et il se hâta de faire le signe de la croix.

Une fois par mois au moins, il se rendait chez Petrovitch pour s'entretenir avec lui du précieux manteau, et délibérer sur plusieurs questions importantes, à savoir où l'on devait acheter le drap, et à quel prix, et de quelle couleur.

Chacune de ses visites lui donnait quelques nouvelles préoccupations; cependant il rentrait dans sa demeure plus heureux, songeant qu'un jour viendrait

enfin où tout serait acheté, et où le manteau serait fini.

Cette grande affaire se termina plus tôt qu'il ne l'avait espéré. Le directeur lui donna une gratification, non pas de quarante ni de quarante-cinq, mais de soixante-cinq roubles. Ce digne fonctionnaire devinait-il que notre ami Akakii avait besoin d'un manteau, ou ce supplément n'était-il que le résultat d'un hasard propice? Quoi qu'il en soit, Akakii était plus riche de vingt roubles. Un tel surcroît de ressources devait nécessairement accélérer sa mémorable entreprise.

Encore deux ou trois mois de jeûne, et Akakii aurait réuni ses quatre-vingts roubles. Son cœur, toujours si calme, commençait à battre violemment. Dès qu'il eut complété cette grosse somme de quatre-vingts roubles, il alla chercher Petrovitch, et tous deux se rendirent ensemble dans un magasin. Ils achetèrent sans hésiter un très-bon drap. Depuis plus de six mois, ils n'avaient cessé d'y réfléchir, et chaque mois ils allaient dans les boutiques s'informer du prix. Petrovitch, en palpant cette étoffe, déclara qu'on ne pouvait en trouver une meilleure. Pour doublure, ils prirent du calicot si ferme et si serré, qu'au dire du tailleur, cette toile valait mieux que la soie, et elle était aussi brillante. Ils n'achetèrent point de martre, parce qu'elle était trop chère, mais ils choisirent pour le collet la meilleure peau de chat qu'il y eût dans le magasin, une peau qu'on pouvait prendre pour de la martre.

Petrovitch employa à la confection de ce vêtement deux semaines entières, car il y faisait un grand nombre

de piqûres, autrement il en aurait fini plus vite. Il taxa son travail à douze roubles : il ne pouvait moins demander, tout était finement cousu avec de la soie, et le tailleur aplatissait les coutures avec ses dents, qui y laissaient leur empreinte.

Enfin il arriva, le manteau tant désiré... Je ne pourrais dire au juste quel jour, mais ce fut sans doute le jour le plus solennel de l'existence d'Akakii. Le tailleur apportait le manteau. Il l'apportait le matin avant l'heure où le conseiller devait se rendre à son bureau ; il ne pouvait venir plus à propos, car le froid commençait à se faire vivement sentir; de plus, on était à l'époque où les rigueurs de l'hiver allaient s'accroître.

Petrovitch s'avançait avec l'air de dignité d'un tailleur important. Sa figure avait une expression de gravité que le conseiller ne lui avait jamais vue. Il sentait sa valeur, et mesurait en lui-même avec orgueil l'abîme qui sépare l'ouvrier qui ne fait que raccommoder de vieux habits, de l'artiste qui en façonne de nouveaux.

Le manteau était enveloppé dans un mouchoir neuf tout récemment blanchi, que le tailleur dénoua et replia avec soin pour le mettre dans sa poche. Puis il prit fièrement le manteau entre ses deux mains, et le posa sur les épaules d'Akakii; ensuite, il le tira par derrière pour le voir descendre majestueusement de toute sa hauteur; ensuite il voulut juger de l'effet qu'il produirait sans être boutonné. Akakii cependant désirait essayer les manches, et ces manches allaient à merveille. En un mot, ce manteau était d'une coupe irréprochable et d'une façon parfaite.

Le tailleur, en contemplant son œuvre, ne manqua pas de dire que, s'il l'avait faite à si bas prix, c'était parce qu'il n'avait qu'un modique loyer à payer, et parce qu'il connaissait depuis longtemps Akakii; puis il ajoutait qu'un tailleur vivant sur la perspective Newsky n'aurait pas demandé moins de soixante-quinze roubles pour confectionner un tel manteau. Le conseiller ne voulait point engager avec lui une discussion à ce sujet. Il le paya, le remercia, et sortit pour se rendre à son administration.

Petrovitch sortit avec lui, et s'arrêta dans la rue pour le voir, aussi longtemps que possible, marcher avec son manteau, et courut à la hâte par une ruelle transversale pour le revoir encore.

Akakii se dirigeait vers son bureau, l'esprit occupé d'agréables réflexions. A tout instant, il sentait qu'il avait sur les épaules un nouveau vêtement et se souriait à lui-même avec une douce satisfaction. Deux idées surtout récréaient sa pensée : la première, c'est que ce manteau était chaud, et la seconde, c'est qu'il était beau. Sans rien remarquer sur le chemin qu'il suivait, il arriva en droite ligne à la chancellerie, déposa dans l'antichambre son trésor, en le contemplant de tous côtés, et regarda le concierge d'un air extraordinaire.

Je ne sais comment le bruit s'était répandu dans les bureaux que la vieille capote avait cessé d'exister. Tous les collègues d'Akakii accoururent autour de lui pour examiner son splendide manteau, et se mirent à le féliciter et à le complimenter d'une façon qui d'abord le fit agréablement sourire, et qui ensuite l'embarrassa.

Mais quelle fut sa confusion quand ses cruels compagnons ajoutèrent qu'il devait inaugurer solennellement ce manteau et leur donner une soirée. Le pauvre Akakii, tout troublé et interdit, ne savait comment répondre ni comment s'excuser. Il balbutia en rougissant que ce vêtement n'était pas si neuf qu'on le pensait, que c'était une vieille étoffe.

Alors un sous-chef de bureau qui probablement voulait montrer qu'il n'était point trop fier de son titre et ne dédaignait pas de se rapprocher des employés inférieurs, prit la parole et dit :

— Messieurs, c'est moi qui vous donnerai une soirée à la place d'Akakii; je vous invite à venir aujourd'hui prendre le thé chez moi. Justement c'est aujourd'hui mon jour anniversaire de naissance.

Tous les employés remercièrent leur chef de sa bienveillante pensée et acceptèrent avec empressement son invitation. Akakii voulait la refuser, mais on lui dit que ce serait de sa part une impolitesse grossière, un procédé impardonnable, et il finit par se soumettre. Au reste, il éprouvait un certain plaisir à penser qu'il aurait par là une occasion de se promener le soir avec un manteau neuf. Toute cette journée était pour lui une journée de fête. Il retourna à son logis dans les plus heureuses dispositions d'esprit, ôta son manteau, le suspendit à la muraille après avoir encore examiné le drap et la doublure. Puis il alla chercher sa vieille capote pour la comparer au chef-d'œuvre de Petrovitch. Il regardait l'un et l'autre de ces vêtements en souriant : quelle différence! Longtemps après, il souriait encore en pensant à la piteuse mine de sa capote.

Il dîna gaiement, et n'entreprit point de faire des copies. Non, il s'assit comme un sybarite sur un canapé, en attendant la nuit. Alors il s'habilla, prit son manteau et sortit.

Où demeurait le sous-chef qui avait fait une si belle invitation, c'est ce que je ne saurais dire. Ma mémoire commence à me faire défaut, et tout ce qu'il y a de rues et de maisons à Pétersbourg se confond tellement dans ma tête, que j'ai de la peine à m'y reconnaître. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet honorable fonctionnaire habitait un des beaux quartiers de la capitale, très-éloignés de celui d'Akakii.

D'abord le conseiller traversa plusieurs rues mal éclairées et qui paraissaient désertes. Mais, à mesure qu'il se rapprochait de la demeure de son chef, il entrait dans des rues plus brillantes, plus animées, il rencontrait une quantité de passants et de belles dames élégamment vêtues, et des hommes avec des collets en peau de castor. Les traîneaux de paysans avec leurs bancs en bois et leurs clous bronzés apparaissaient plus rarement, tandis qu'à tout instant on apercevait d'agiles cochers avec des bonnets de velours conduisant des traîneaux vernis et garnis de peau d'ours, et de brillantes voitures glissant sur la neige.

Pour Akakii, une telle scène était toute nouvelle. Depuis plusieurs années, il ne sortait pas le soir. Il s'arrêta avec curiosité devant les vitrages d'un marchand de tableaux. Une des gravures exposées aux yeux des passants attira un instant son attention. Elle représentait une femme qui ôtait son soulier et laissait voir un joli pied, tandis que par une porte entr'ouverte un

jeune homme l'observait, un jeune homme avec de larges favoris et des moustaches. Akakii, après avoir regardé cette gravure française, secoua la tête et s'éloigna en souriant. Pourquoi donc souriait-il? Est-ce parce qu'il venait de voir une image toute nouvelle pour lui, mais dont cependant il avait l'instinct, ou pensait-il, comme la plupart de ses collègues, que les Français avaient de singulières idées? Peut-être qu'il ne pensait rien; et comment pénétrer dans le cœur d'un homme pour y découvrir ce qu'il pense?

Enfin le voilà à la maison où il est invité. Son chef est richement installé. Il a un fanal à sa porte, et occupe tout le second étage. En entrant dans l'antichambre, Akakii aperçoit une longue rangée de galoches. Sur une table fume et siffle le *samovar*[1]. A la muraille sont appendus les manteaux, dont plusieurs sont ornés de collets en velours ou de collets en fourrure. Dans la chambre voisine, résonne un bruit confus qui devient plus distinct quand un laquais ouvre la porte et en sort tenant sur ses mains un plateau avec des tasses vides, un pot à lait et une corbeille de biscuits. Évidemment les convives étaient déjà réunis depuis longtemps et avaient déjà pris leur première tasse de thé.

Akakii, ayant suspendu son manteau à un crochet, s'avança vers la chambre où brillaient les flambeaux, où ses collègues armés de longues pipes s'étaient groupés devant des tables à jeu, et d'où s'élevait une rumeur bruyante. A peine entré dans cette pièce, il s'arrêta, ne sachant ce qu'il devait faire. Mais ses cama-

[1] La bouilloire à thé qu'on trouve dans toutes les maisons russes.

rades le saluèrent par de grands cris et coururent dans l'antichambre pour rendre hommage à son manteau. Le bon conseiller, tout confus de cette scène, se réjouit pourtant dans sa simplicité de cœur des éloges que l'on faisait de sa précieuse emplette. Un instant après, ses joyeux camarades lui rendaient sa liberté et commençaient leurs parties de whist. Ce mouvement, cette agitation, cette vivacité d'entretien, jetaient un grand trouble dans l'esprit du craintif Akakii. Il ne savait que faire de ses mains ni où se placer. Enfin, il s'assit près des joueurs, tantôt les regardant, tantôt regardant les cartes, puis il bâilla, et il sentait qu'il avait depuis longtemps passé l'heure où chaque jour il se couchait. Il voulait se retirer, mais on le retint et on lui déclara qu'il ne pouvait s'éloigner sans avoir au moins bu, en un jour aussi mémorable pour lui, un verre de vin de Champagne.

Bientôt on servit le souper, qui se composait d'une vinaigrette, d'une pièce de veau froid, d'un pâté, et de diverses confiseries, le tout accompagné de plusieurs bouteilles de vin de Champagne. Akakii fut forcé de boire deux grands verres de cette petillante liqueur, après quoi tout lui parut autour de lui plus riant. Cependant il ne pouvait oublier qu'il était minuit, et qu'il devrait déjà depuis plusieurs heures être rentré chez lui.

De peur d'être une seconde fois retenu, il se glissa à la dérobée dans l'antichambre, vit avec peine son manteau étendu sur le parquet, le secoua soigneusement, le mit sur ses épaules, et sortit.

Au dehors, il y avait encore des lumières. Les petites boutiques fréquentées par les domestiques et les gens

du peuple étaient encore ouvertes; d'autres venaient de se fermer; mais, à la lueur brillant à travers les interstices de leurs portes, il était aisé de reconnaître qu'elles renfermaient encore une société habituelle de valets et de servantes qui continuaient tranquillement leur entretien, sans s'inquiéter de leurs maîtres.

Akakii s'en allait indolemment dans une douce rêverie, et, sans y songer, il déviait de son chemin. Tout à coup il s'aperçut qu'il se trouvait dans une longue rue très-silencieuse dans le jour et encore plus le soir. Tout, autour de lui, avait un aspect sinistre ; quelques rares réverbères dont l'huile était épuisée, des maisons en bois, des palissades, et pas une âme. A la pâle lueur des lampes à demi éteintes, la neige seulement scintillait dans la rue, et, de côté et d'autre, on distinguait à peine les petites habitations plongées dans l'ombre. Il se dirigea vers un endroit où la rue était coupée par une vaste place pareille à un morne désert.

Au loin, Dieu sait où, brillait la lanterne d'une guérite qui paraissait reléguée à l'extrémité du monde. En ce moment la gaieté de cœur du conseiller s'évanouit. Il s'avança vers cette place avec un saisissement de crainte et le pressentiment d'un malheur. En continuant sa marche, il tournait ses regards effarés autour de lui. Le triste espace ressemblait à un sauvage océan. « Non, se dit-il, mieux vaut ne plus regarder ; » et il poursuivit son chemin les yeux baissés, quand soudain, en les relevant, il voit devant lui plusieurs hommes portant de longues moustaches, et dont il ne pouvait distinguer la physionomie. Ses paupières se couvrent d'un nuage. Son cœur se serre.

— Voici mon manteau ! s'écrie un de ces hommes en le prenant au collet.

Akakii veut crier à la garde. Un autre lui applique une large main osseuse sur la bouche, en lui disant : « Essaye donc de crier ! » Au même instant le malheureux conseiller sentit qu'on lui enlevait son manteau, et reçut un coup de pied qui le fit rouler sans connaissance sur la neige.

Quelques instants après, il revint à lui, se releva, mais ne vit plus personne. Dépouillé de son vêtement, saisi par le froid, il se mit à crier de toutes ses forces, mais ses cris ne pouvaient arriver jusqu'à l'extrémité de la place. Sans cesser de crier, il courut avec la rage du désespoir jusqu'à la guérite du gardien, qui, le bras appuyé sur sa hallebarde, se demandait qui diable faisait un tel vacarme et courait si vite. Akakii, en arrivant près de lui, l'accusa d'être ivre et de ne pas voir qu'à quelque distance de son poste on dévalisait les passants.

— Je vous ai vu, répondit le boudotchnick, au milieu de la place, avec deux hommes. J'ai cru que c'étaient vos amis. Il est inutile de s'emporter ainsi. Allez demain trouver l'inspecteur de police. C'est lui qui se chargera de découvrir les voleurs.

Que faire ? L'infortuné conseiller regagna sa demeure dans un effrayant désordre, ses cheveux flottant sur son front, ses habits imprégnés de neige. Sa vieille hôtesse, entendant frapper impétueusement à la porte, se hâte de se lever et d'accourir à demi chaussée, à demi vêtue, et recule avec épouvante à l'aspect d'Akakii.

Quand il lui eut raconté ce qui venait de lui arriver, elle joignit les mains et lui dit : « Ce n'est pas à l'inspecteur de police qu'il faut vous adresser, c'est au chef du quartier. L'inspecteur vous fera de belles promesses qu'il ne tiendra pas. Mais le chef du quartier, je le connais depuis longtemps. Mon ancienne cuisinière Anne est maintenant à son service, et je le vois souvent passer sous nos fenêtres. Chaque jour de fête il se rend à l'église, et il est aisé de reconnaître que c'est un brave homme. »

Après cette éloquente recommandation, Akakii se retira tristement dans sa chambre. Quelle nuit il passa, ceux-là le comprendront qui peuvent se figurer une telle situation.

Dès le matin il se rendit chez le chef du quartier. On lui dit qu'il dormait. Il revint à dix heures. L'estimable fonctionnaire dormait encore. A onze heures, il était sorti. A l'heure du dîner, le conseiller se présenta de nouveau chez lui, mais ses secrétaires lui demandèrent impérieusement quelle affaire l'amenait près de leur chef. Alors, pour la première fois de sa vie, Akakii montra un énergique caractère. Il déclara qu'il devait de toute nécessité voir leur chef, qu'on n'essayât point de l'en empêcher, car il s'agissait d'une mission officielle, et que ceux qui seraient assez hardis pour mettre le moindre obstacle à cette mission pourraient s'en repentir.

A un tel langage il n'y avait rien à répondre. L'un des secrétaires alla prévenir le chef. Celui-ci accueillit d'une façon étrange la narration d'Akakii. Au lieu de s'arrêter au fait principal, c'est-à-dire au vol qui avait

été commis, il demanda au conseiller par quelle raison il se trouvait si tard dans la rue, et s'il n'était point entré dans quelque maison dangereuse. Déconcerté par ces questions, le conseiller ne sut que répondre et se retira sans savoir si son affaire aurait ou non une suite.

Tout le jour, il avait été absent de son bureau, événement inouï dans sa vie. Le lendemain il y reparut, le visage pâle, décomposé, avec sa vieille capote, qui paraissait plus misérable que jamais. Quand ses camarades apprirent le malheur qu'il avait éprouvé, quelques-uns eurent encore la cruauté d'en rire; cependant la plupart en furent sincèrement émus, et ouvrirent une souscription pour lui venir en aide. Mais cette louable résolution n'eut qu'un insignifiant résultat, par la raison que ces mêmes employés avaient tout récemment contribué à deux autres souscriptions, l'une pour le portrait de leur directeur, l'autre pour un ouvrage publié par un ami de leur chef.

L'un d'eux, qui ressentait pour Akakii une véritable commisération, voulut au moins, à défaut de mieux, lui donner un salutaire avis. Il lui dit que ce serait une peine inutile que de retourner chez le chef du quartier, parce que, dans le cas où cet officier parviendrait à retrouver le manteau, la police le garderait jusqu'à ce que le conseiller pût démontrer pleinement son droit de propriété. Il l'engagea à s'adresser à un certain personnage important, lequel personnage important pourrait, à l'aide de ses rapports avec les magistrats, terminer plus promptement cette affaire.

Dans son embarras, Akakii se décida à suivre ce conseil. Quelles étaient les attributions de ce personnage,

et d'où venait son importance, on l'ignore. Tout ce qu'on sait, c'est que son pouvoir était tout récent, et que naguère encore il existait à peine. Mais il avait devant lui des positions plus considérables que la sienne, et il cherchait à se grandir par tous les moyens possibles. Ainsi, quand il se rendait à son cabinet, il obligeait les employés à l'attendre au bas de l'escalier, et personne ne pouvait s'adresser directement à lui. Le secrétaire du collége communiquait la requête au secrétaire du gouvernement, lequel la transmettait à un fonctionnaire supérieur, qui enfin la présentait au grand personnage. C'est ainsi que les choses se passent dans notre sainte Russie. Dans cette rage d'imitation, chacun singe les façons de ses supérieurs. Il n'y a pas longtemps qu'un conseiller titulaire, ayant été placé à la tête d'un petit bureau, se fit aussitôt, dans la pièce qui lui était assignée, un cabinet sur lequel il mit cette inscription : *Salle du conseil*. Des domestiques avec des habits à collets rouges et des parements brodés se trouvaient là pour annoncer et introduire les solliciteurs dans ce cabinet, si étroit, qu'à peine pouvait-on y mettre une chaise.

Mais revenons-en au personnage important. Sa règle de conduite était grave, imposante, mais peu compliquée. Son système se résumait en un seul mot : sévérité, sévérité et sévérité. Ce mot sonore, il le répétait ainsi trois fois de suite, et, à la dernière fois, regardait fixement celui à qui il s'adressait. Il aurait pu se dispenser de le proférer avec tant d'énergie. Les dix employés soumis à ses ordres le craignaient assez. Dès qu'ils le voyaient venir de loin, ils se hâtaient de dé-

poser leurs plumes, et couraient se ranger respectueusement sur son passage. Dans ses entrevues avec ses inférieurs, il avait une attitude superbe, et ne prononçait guère une autre phrase que celle-ci : « Que voulez-vous dire ? Savez-vous à qui vous parlez ? Pensez-vous devant qui vous êtes ? » Du reste, bon homme, complaisant et affectueux envers ses amis. Seulement le titre de général lui avait tourné la tête. Depuis le jour où ce titre lui avait été conféré, il vivait le plus souvent dans une sorte de vertige. Avec ses égaux il reprenait pourtant son équilibre, et alors on pouvait voir que sous plus d'un rapport il ne manquait pas d'une certaine distinction. Mais, dès qu'il se trouvait dans une réunion, avec une personne d'un rang inférieur au sien, il se retranchait dans un morne silence, et souffrait d'autant plus de sa situation, qu'il sentait très-bien qu'il pourrait passer son temps plus agréablement. Aux yeux de tous ceux qui l'observaient dans ces moments de contrainte, il était évident qu'il éprouvait le plus vif désir de s'adjoindre à une conversation intéressante ; mais il était retenu par la crainte de faire des avances imprudentes, de se montrer trop familier, et de porter par là une grave atteinte à sa dignité. Pour se soustraire à un tel péril, il gardait une réserve extrême, ne proférant que de loin en loin quelques monosyllabes. En un mot, il avait mérité qu'on l'appelât l'ennuyeux titulaire.

C'était ce personnage dont l'humble Akakii allait solliciter l'appui. Le moment où il entreprit cette démarche semblait choisi exprès pour flatter la vanité du général, et en même temps devait être très-défavorable à la cause du conseiller.

Le haut personnage se trouvait dans un cabinet, causant gaiement avec un de ses anciens amis, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un M. Bachmatchkin sollicitait l'honneur d'être admis en sa présence.

— Quel est cet homme? demanda-t-il d'un ton dédaigneux.

— Un employé, répondit l'huissier.

— Qu'il attende! Je n'ai pas le temps à présent de le recevoir.

Le noble fonctionnaire mentait. Rien ne l'empêchait d'accorder l'audience qui lui était demandée. Lui et son ami avaient déjà épuisé divers sujets de conversation. Plus d'une fois, il y avait eu entre eux de longs intervalles de silence, pendant lesquels ils se disaient en se frappant légèrement sur la cuisse :

— Voilà ce qu'il en est, mon cher.

— Oui, mon bon Étienne.

Mais le général refusait d'admettre le solliciteur pour montrer son importance de général à son ami, qui était retiré du service et vivait à la campagne, et pour lui faire voir que les employés attendaient son bon plaisir dans son antichambre.

Enfin, après plusieurs autres dialogues et plusieurs pauses silencieuses pendant lesquelles les deux vieux compagnons humaient la fumée de leurs cigares en se renversant dans de grands fauteuils, le général parut se rappeler tout à coup qu'on lui avait demandé une audience. Il appela le secrétaire qui était à la porte avec différents papiers, et lui donna ordre de faire entrer le postulant.

En voyant Akakii s'avancer avec son humble physionomie et son vieil uniforme, il se tourna brusquement de son côté, et lui dit : « Que voulez-vous? » d'une voix impérieuse qu'il s'étudiait encore à faire vibrer en se plaçant devant une glace, huit jours avant d'obtenir son titre pompeux de général.

Akakii, avec sa timide nature, se sentit tout troublé par cette rude interpellation. Cependant il fit un effort pour reprendre contenance et raconter comment son manteau lui avait été enlevé, non sans surcharger son récit d'une quantité de particules. Il ajouta qu'il avait recours à Son Excellence dans l'espoir que, par sa bienveillante intervention près du chef de la police ou de quelque autre fonctionnaire, le manteau serait retrouvé.

Le général trouva cette façon d'agir un peu leste.

— Eh quoi, monsieur! dit-il, ne connaissez-vous pas la marche à suivre en une telle circonstance? D'où sortez-vous donc? Ignorez-vous l'ordre à suivre dans les affaires? Vous auriez dû déposer à la chancellerie une requête qui aurait été remise entre les mains du greffier, puis entre celles du chef de bureau, et qui ensuite m'aurait été présentée par mon secrétaire, et mon secrétaire vous aurait...

— Permettez-moi, reprit Akakii en faisant un suprême effort pour recueillir le peu qui lui restait de présence d'esprit, et en sentant la sueur lui ruisseler sur le front, permettez-moi de faire observer à Votre Excellence que si j'ai osé l'importuner de cette affaire, c'est que... c'est que les secrétaires... sont des gens dont il n'y a rien à espérer.

— Quoi? comment? est-il possible? s'écria le général; qui peut vous inspirer un pareil langage? Où avez-vous pris de telles idées? C'est une abomination que de voir des jeunes gens se révolter ainsi contre leurs supérieurs!

Dans son fougueux élan, le général ne remarquait pas que le conseiller avait passé la cinquantaine, et qu'on ne pouvait guère lui donner l'épithète de jeune que relativement, c'est-à-dire par comparaison avec un homme de soixante et dix ans.

— Savez-vous, continua-t-il, à qui vous parlez? Pensez-vous devant qui vous êtes? Y pensez-vous? je vous le demande.

En prononçant ces mots, il frappait du pied, et sa voix s'élevait à un diapason effrayant.

Akakii, épouvanté, bouleversé, frissonnait et tremblait, et pouvait à peine rester debout. Sans un huissier qui accourut à son secours, il serait tombé sur le parquet, et on l'emporta presque inanimé.

Le général, pourtant, était heureux de voir que l'effet produit par lui dépassait même son attente; et, ravi de reconnaître que ses paroles pouvaient émouvoir un homme au point de lui faire perdre connaissance, il jeta un regard de côté sur son ami, pour juger de l'impression qu'il ressentait de cette scène. Quelle fut sa satisfaction, quand il remarqua que son ami lui-même était agité et le regardait avec crainte.

Comment Akakii descendit l'escalier du général, et comment il marcha dans la rue, c'est ce dont lui-même ne pouvait se rendre compte; car il ne savait plus par quel ressort il se mouvait. De sa vie il n'avait

été réprimandé par un général, et par un général étranger !

Il s'en alla par l'ouragan qui mugissait au dehors, sans prendre la moindre précaution, sans chercher à s'abriter sur le trottoir. Le vent qui soufflait de tous côtés et par toutes les ruelles lui enflamma la gorge. Quand il rentra chez lui, il était hors d'état de prononcer une parole. Il se mit au lit. Tel était le résultat de la leçon du général.

Le lendemain, Akakii se trouvait en proie à une fièvre violente. Grâce à l'action du climat de Pétersbourg, sa maladie se développa rapidement. Quand le médecin vint le voir, tous les remèdes étaient inutiles. L'honnête docteur, après lui avoir tâté le pouls, lui prescrivit des cataplasmes, uniquement pour ne pas le laisser mourir sans l'action de la médecine, et en même temps il déclarait que le patient n'avait pas deux jours à vivre. Après cette sentence, il dit à l'hôtesse d'Akakii :

— Vous n'avez pas de temps à perdre, faites préparer un cercueil en sapin ; car, pour ce pauvre homme, un cercueil en chêne coûterait trop cher.

Si le conseiller entendit ces paroles, si elles lui causèrent une violente commotion, et s'il regretta sa malheureuse existence, c'est ce qu'on n'a pas su, car il était constamment dans un état de délire. D'étranges visions agitaient sans cesse son cerveau affaibli. Tantôt il se trouvait en face de Petrovitch, il le priait de lui faire un manteau avec des piéges pour les voleurs qui le poursuivaient sur son lit, et il priait sa vieille hôtesse de chasser les bandits qui se cachaient sous sa couverture. Tantôt il était devant le général, écoutant une sé-

vère réprimande, et implorant le pardon de cette Excellence. Tantôt il s'égarait en de si étranges récits, que la bonne vieille femme se signait en les écoutant. De sa vie, elle n'avait rien entendu de pareil, et ces monstrueuses divagations la surprenaient d'autant plus, que le titre d'Excellence s'y trouvait joint à tout instant. Plus tard, il murmura des paroles confuses, sans suite, où il n'était pas possible de rien dévoiler, si ce n'est que la pensée désordonnée du pauvre malade flottait constamment autour d'un manteau.

Enfin Akakii exhala son dernier soupir. Ni sa chambre ni son armoire ne furent scellées, par la raison qu'il n'avait pas d'héritier, et qu'il ne laissait pas d'autre héritage qu'un faisceau de plumes d'oie, un cahier de papier blanc, trois paires de bas, quelques boutons de pantalon et la vieille capote. A qui échut cette propriété? Dieu sait. L'auteur de cette histoire ne s'en est point occupé.

Akakii fut enveloppé dans son linceul et enseveli dans le cimetière. La grande ville de Pétersbourg continua de subsister sans lui, comme s'il n'avait jamais existé. Ainsi disparut un être humain qui n'avait eu ni protections ni amis, qui n'avait inspiré aucun intérêt sympathique, qui n'attira pas même la curiosité du naturaliste, si empressé de piquer sur le liége un insecte rare et de l'examiner au microscope. Il avait supporté sans se plaindre les railleries de ses collègues. Il avait cheminé vers le tombeau, en dehors de tout événement extraordinaire; sur la fin de sa vie seulement, un manteau lui avait donné les émotions d'une nouvelle jeunesse, puis le malheur l'avait ter-

rassé, comme il terrasse les grands de ce monde.

Quelques jours après son entrevue avec le général, comme on ne savait à sa chancellerie ce qu'il était devenu, son chef envoya un garçon de bureau pour lui intimer l'ordre de se rendre à son poste. Le garçon revint et dit qu'on ne reverrait plus le conseiller.

— Et pourquoi? lui demanda-t-on.

— Parce que depuis quatre jours il est enseveli.

Ce fut ainsi que les collègues d'Akakii apprirent sa mort. Le lendemain sa place était occupée par un autre fonctionnaire d'une nature plus robuste et qui ne se donnait pas tant de peine pour faire de belles copies.

Il semble que l'histoire d'Akakii soit terminée et qu'on n'ait plus rien à dire de lui; mais l'obscur conseiller était destiné à faire plus de bruit après sa mort qu'il n'en avait fait dans le cours de son existence, et maintenant notre récit prend un caractère fantastique.

Un jour, la nouvelle se répandit dans Pétersbourg que près du pont de Katinka un mort apparaissait la nuit, avec un uniforme d'employé de chancellerie, cherchant un manteau volé, et enlevant, sans respect pour les grades et les titres, tous les manteaux des passants, manteaux doublés d'ouate, garnis de peaux de martre, de chat, de loutre, d'ours, de castor; en un mot, tout ce qu'il pouvait prendre.

Un des anciens collègues du conseiller avait aperçu le revenant et avait parfaitement reconnu Akakii. En courant de toutes ses forces, il était parvenu à lui échapper; mais de loin encore il l'avait vu le menacer du doigt. De tous côtés on entendait dire que des conseillers, et non-seulement des conseillers titulaires, mais

des conseillers d'État, souffraient d'un refroidissement par suite du rapt commis sur leurs honorables épaules.

Des dispositions furent prises par la police pour arrêter ce revenant mort ou vif, et lui faire subir un châtiment exemplaire; toutes les tentatives furent inutiles.

Un soir pourtant, un boudotchnik réussit à s'emparer du malfaiteur au moment même où il allait enlever le manteau d'un musicien. Le boudotchnik appelle aussitôt à grands cris deux de ses camarades, auxquels il confie le captif pendant qu'il cherche sa tabatière pour se raviver le nez à moitié gelé. Probablement son tabac était de telle nature qu'un mort même ne pouvait en supporter l'odeur. À peine en avait-il insinué quelques parcelles dans ses narines, que le prisonnier éternua avec une telle force, qu'une sorte de brouillard se répandit sur les yeux de ses trois gardiens. Tandis que tous trois se frottaient les paupières, le prisonnier disparut. Dès ce jour les boudotchniks conçurent une telle frayeur des morts, qu'ils n'osaient même plus arrêter les vivants, et que de loin ils leur criaient : Passez votre chemin. Le revenant alla jusqu'au delà du pont de Katinka continuer ses déprédations nocturnes, et répandit l'effroi dans tout le quartier.

Mais il faut que nous en revenions au général qui a été la cause décisive de notre fantastique et pourtant très-véridique histoire. Nous devons lui rendre d'abord cette justice, qu'après le départ d'Akakii il s'était senti ému de compassion. La justice n'était point étrangère à son cœur, non, il avait même plusieurs bonnes qualités. Seulement l'infatuation de son titre l'empêchait

de les laisser voir. Quand son ami l'eut quitté, sa pensée se reporta vers le malheureux conseiller, et, dès ce moment, à toute heure, il le voyait accablé par la remontrance qu'il lui avait adressée. Cette image le poursuivit de telle sorte, qu'un jour enfin il chargea un de ses employés d'aller s'informer de ce qu'était devenu Akakii, et de ce qu'on pouvait faire pour le secourir. Quand ce messager revint lui annoncer la mort si prompte du pauvre fonctionnaire, le général sentit l'aiguillon du remords pénétrer dans sa conscience, et toute la journée il resta pensif et sombre.

Pour se distraire de ses pénibles impressions, le soir il se rendit dans la maison d'un de ses amis, où il devait trouver une société agréable, et, chose essentielle, peu d'autres personnes que des personnes de son rang, en sorte qu'il ne serait point gêné. Là il se sentit, en effet, bientôt l'esprit soulagé de ses mélancoliques réflexions, s'anima, se dilata, s'adjoignit sans façon entièrement à la conversation, et passa une très-bonne soirée. A souper, il but deux verres de vin de Champagne, ce qui est encore, comme chacun sait, un moyen assez efficace de reprendre la gaieté. Sous l'influence de la petillante boisson, l'idée lui vint de ne pas retourner directement chez lui, mais d'aller faire une visite à une dame d'origine allemande, nommée Caroline Ivanovna, avec laquelle il avait d'affectueuses relations.

Il faut dire que le superbe général n'était plus jeune, que, de plus, on le considérait comme un bon époux et un honorable père de famille. Deux fils, dont l'un travaillait déjà dans les bureaux, et une fille de seize ans, avec un nez crochu, mais, du reste, jolie, venaient

chaque matin lui baiser la main en lui souhaitant le bonjour. Sa femme, qui était encore brillante et belle, lui donnait d'abord sa main à baiser, puis ensuite lui prenait la sienne pour la porter à ses lèvres. Très-heureux de ses liens domestiques, il croyait pourtant devoir en garder encore un dans un autre quartier de la ville. La femme à laquelle il allait demander ce surcroît d'affection n'était ni plus aimable ni plus jeune que la sienne; mais telles sont les énigmes de ce monde !... Nous n'essayerons pas ici de les résoudre.

Le général descendit donc l'escalier, se jeta dans son traîneau et dit à son domestique : Chez Caroline Ivanovna. Enveloppé avec soin dans un chaud manteau, il s'en allait faire sa visite dans une des plus douces situations qu'un Russe puisse imaginer, cette situation où l'esprit flotte mollement dans un cercle de pensées toutes plus agréables l'une que l'autre, sans se donner la peine de les chercher. Il songeait à la soirée qu'il venait de passer, à tous les mots heureux qui avaient fait rire sa société. Il en répétait quelques-uns à demi-voix et en riait encore.

De temps à autre, cependant, sa satisfaction était troublée par un vent impétueux qui s'était levé subitement, on ne sait où, lui lançait au visage des flocons de neige, et, s'engouffrant dans les plis de son manteau, l'enflait comme une voile, de telle sorte qu'il était obligé d'employer tous ses efforts pour le retenir sur ses épaules.

Tout à coup il sent une main qui le saisissait vigoureusement au collet. Il se retourne, il aperçoit un petit homme vêtu d'un vieil uniforme et reconnaît avec effroi

la figure d'Akakii, et cette figure était pâle et défaite comme celle d'un mort. Le conseiller ouvre la bouche, il s'en échappe une sorte d'exhalaison cadavéreuse; et en même temps le général entend avec un indicible saisissement prononcer ces paroles : — Enfin te voilà !... Je puis donc te prendre au collet... J'ai besoin de ton manteau. Tu ne t'es pas soucié de moi un jour où je souffrais, et tu as cru encore devoir m'adresser des remontrances... A présent livre-moi ton vêtement.

Le grand fonctionnaire respirait à peine. C'était un homme superbe à voir dans ses bureaux et surtout en face de ses inférieurs : lorsqu'il fixait seulement ses regards sur un de ses subalternes, chacun autour de lui s'écriait : Quel caractère! Mais, comme beaucoup de gens hautains, il n'avait que les apparences du héros, et, en ce moment, son émotion était telle, qu'il craignait de tomber gravement malade.

Il détacha lui-même d'une main fiévreuse son manteau et cria à son cocher : A la maison, en toute hâte ! Le cocher, entendant cette voix qui ne résonnait ainsi que dans les moments décisifs et qui souvent était accompagnée de coups de fouet, courba la tête par précaution et fit voler son traîneau comme une flèche. En un instant, le général était sous son vestibule. Au lieu d'aller voir Caroline Ivanovna, il rentra dans son appartement, dépouillé de son manteau, le visage pâle, l'œil effaré, et passa la nuit dans une telle agitation, que le lendemain matin sa fille s'écria : Tu es donc malade?

Mais il ne dit pas un mot ni de ce qu'il avait vu, ni du lieu où il voulait aller. Cet événement produisit sur lui une forte impression. Dès ce jour, il n'adressa plus

à ses employés ses rudes interpellations : Savez-vous à qui vous vous adressez? savez-vous devant qui vous êtes? Ou, s'il en venait encore à leur parler d'un ton impérieux, ce n'était pas du moins sans avoir pleinement écouté leur requête. Et, chose étrange! à partir aussi de ce jour, le revenant cessa de se montrer. Probablement ce qu'il avait tant cherché, c'était le manteau du général; il l'avait et n'en demandait pas plus. Plusieurs personnes affirmaient cependant que ce redoutable mort apparaissait encore dans d'autres quartiers de la ville. Un boudotchnik racontait même qu'il l'avait vu de ses propres yeux se glissant comme une ombre derrière une maison. Mais ce gardien était d'une nature si peureuse, que plus d'une fois, par ses appréhensions, il se fit moquer de lui. N'osant arrêter l'ombre fugitive qu'il voyait passer près de lui, il se glissa derrière elle dans l'obscurité. Tout à coup cette ombre se retourna, et lui cria : Que veux-tu? en lui montrant un poing comme il n'en existe pas dans le monde des vivants. — Je ne veux rien, répondit le boudotchnick, et il s'éloigna à la hâte.

Cette ombre était cependant plus grande que celle du conseiller, et elle portait d'énormes moustaches. Elle s'avança à grands pas vers le pont d'Obouchof et disparut.

LA PHARMACIENNE

PAR

LE COMTE SOLLOHOUB

LE COMTE SOLLOHOUB

M. le comte Vladimir Alexandrovitch Sollohoub est l'un des hommes distingués de la nouvelle pléiade de romanciers et de nouvellistes russes qui commence à Pouschkin, et qui s'est continuée, avec une remarquable variété de talents, par Lermontoff, Gogol, Koukolnik, Polevoi, Dal, Bestucheff, qui publia ses œuvres sous le pseudonyme de Marlinski, Tourgiéneff, l'auteur des *Mémoires d'un Chasseur*, Vonlianliarskoi, dont on déplore la fin prématurée, et plusieurs autres écrivains d'un mérite réel, dont les publications circulent rapidement des salons de Pétersbourg et de Moscou jusqu'aux extrémités de l'empire, par delà le Caucase et par delà les monts Ourals, dans les solitudes silencieuses de la Sibérie.

La noblesse russe a pris une très-grande part à ce mouvement littéraire, qui déjà n'est plus renfermé dans les frontières et les liens de sa nationalité slave, qui peu à peu se répand

au dehors et attire les regards de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre.

Le prince Viasemski, le prince Odojeski, le gracieux poëte Venevitinoff, le fameux comte Rostopchin, à qui l'on a attribué en 1812 l'incendie de Moscou, et sa belle-fille, madame la comtesse Rostopchin, se sont plu à inscrire leur nom nobiliaire dans le livre d'or des lettres et de la poésie de leur terre natale.

Par sa naissance, par sa position et ses relations sociales, par le caractère distinct de la plupart de ses productions, M. Sollohoub représente encore l'élément aristocratique dans la littérature récente de son pays.

Par sa naissance, il appartient à une ancienne famille de Lithuanie, dont les chefs s'illustrèrent en diverses occasions, et notamment dans les guerres du seizième siècle, où l'audacieux petit État de Lithuanie défendait intrépidement son indépendance contre les agressions des tzars moscovites.

Sous les auspices de son oncle, le grand maréchal Narischkin, le père de Vladimir Sollohoub entra au service de la Russie, occupa à la cour impériale le titre de maître des cérémonies, puis s'éleva jusqu'au rang de conseiller intime.

Né à Pétersbourg en 1815, son fils, après avoir brillamment achevé son éducation dans une des principales institutions de la capitale, fut admis dans la diplomatie et envoyé à Vienne en qualité d'attaché à l'ambassade. On retrouve dans plusieurs de ses œuvres un vivace souvenir de son séjour en Allemagne. Plus tard, il est entré avec le titre de conseiller dans l'administration des provinces transcaucasiennes.

En 1841, M. Vladimir Solohoub fit paraître deux volumes de nouvelles (*Na son*) qui furent accueillis avec une vive sympathie. L'espérance qu'il avait fait concevoir par ses premiers

essais, il l'a réalisée. Il s'est signalé successivement par sa collaboration à quelques-unes des revues importantes de Pétersbourg et de Moscou[1], par deux pièces de théâtre qui ont été fort applaudies, par la publication de plusieurs volumes de nouvelles, qui non-seulement ont obtenu en Russie un très-grand succès, mais qui ont popularisé son nom dans les autres régions de l'Europe[2]. Enfin, depuis qu'il occupe un emploi dans les provinces du Caucase, il s'est très-activement associé aux travaux de la Société géographique de Tiflis.

On ne trouvera point dans les œuvres d'imagination de M. Sollohoub l'habileté de composition de Pouschkin, ni le profond sentiment de Lermontoff, ni le caractère humoristique de Gogol, ni le scintillant essor de Pauloff, ni les songes fantastiques d'Odojeski, mais des scènes d'une grâce charmante, des portraits dessinés et colorés avec un vrai talent, des récits tantôt animés comme une causerie de gens d'esprit, tantôt empreints d'une touchante mélancolie, et surtout des peintures de la vie du grand monde, dans l'ennui de sa fortune et les caprices de son oisiveté, dans le luxe de ses habitudes et l'élégance réelle de son langage, de ce langage si difficile à saisir pour ceux qui n'ont point vécu dans l'atmosphère des salons, qui croient les comprendre pour les avoir quelquefois entrevus, et qui le plus souvent n'en reproduisent qu'une image grotesque.

[1] La nouvelle que nous publions est empruntée à une de ces revues : *Rouskaïa beciéda.*

[2] La plupart de ces nouvelles ont été traduites en allemand par M. Lippert; en français par M. de Lonlay. Les Anglais ont fait une charmante édition de sa *Tarentas ;* M. Moreau a traduit récemment cet intéressant roman dans la *Revue Française.*



M. Sollohoub appartient à ce monde aristocratique. Il peut le peindre à coup sûr, car il en connaît toutes les qualités et toutes les faiblesses. Il mérite lui-même d'être cité parmi les hommes les plus aimables de cette société russe si attrayante et si hospitalière, si courtoise et si lettrée, que quiconque aura eu le bonheur de la connaître dans ses fastueuses résidences de province, dans ses cercles de Pétersbourg et de Moscou, ne l'oubliera jamais.

Si ces quelques lignes tombent un jour par hasard sous les yeux de M. Sollohoub, je désire qu'il les agrée comme un témoignage de l'heureux souvenir que j'ai gardé de nos soirées chez le prince Viasemski et de nos promenades du dimanche à Paulovski.

LA PHARMACIENNE

I

La petite ville de C. est l'une des plus tristes villes de province de la Russie. De chaque côté d'une rue solitaire et bourbeuse s'étendent des maisons basses, d'une couleur de cannelle, couvertes de planches grossièrement taillées, et à moitié brisées, assez semblables dans leur aspect à des mendiants en haillons qui, d'une voix piteuse, sollicitent la commisération des passants. Deux ou trois églises, ce luxe religieux du progrès russe, se détériorent sur un terrain fangeux. Au bord d'une large mare qui jamais ne se dessèche, s'étale un vieux bazar en bois qui n'est qu'un dépôt de ferrailles, de farine et de suif. Çà et là, aux fenêtres des petites maisons, apparaissent les figures avinées de quelques reclus de la bureaucratie. A gauche, se pavane un cabaret avec son sapin; près de là une sombre

prison ; à droite, sur une façade à demi dégradée, est clouée une planche noire sur laquelle on lit cette inscription : Pharmacie.

Par un de ces vilains jours où le ciel semble faire la grimace à la terre, un jeune homme était assis à la fenêtre d'une de ces pauvres habitations, fumant d'un air morose un cigare. Son bonnet, coquettement posé sur l'oreille, sa robe de chambre, taillée en forme de redingote et garnie de bandes de velours, indiquaient ses habitudes de petit-maître, tandis que, par la précipitation de ses bouffées de tabac, se révélait l'agitation de son esprit.

Dans la rue, sous sa fenêtre, était une calèche de voyage non attelée et plongée dans la boue jusqu'à l'essieu. Un valet de chambre, sans se soucier de la changer de place, en tirait des hardes avec une figure rébarbative et en grommelant entre ses dents. Quelques enfants groupés autour de la voiture la contemplaient dans une muette admiration, et une vieille femme portant un seau sur l'épaule la regardait avec de grands yeux.

Le jeune homme était absorbé dans de sombres réflexions. A présent, se disait-il, les illuminations flamboient au Vauxhall de Paulovski. Hermann joue des valses, des galops et toutes sortes de pots-pourris. Les chanteurs étrangers entonnent leurs mélodies, les dames montent dans les galeries. A présent, mes camarades poursuivent leurs galanteries, et moi je suis dans ce trou sauvage. A présent, le Théâtre-Français est rempli de monde. Madame Allan apparaît. Mes camarades écoutent, applaudissent, et moi je suis dans cette

tanière. Et samedi, samedi un grand bal! O... y sera, et B..., et V... Mes amis danseront avec elles, et elles leur souriront, et elles coquetteront; elles co...quet... teront avec eux, et moi je suis dans ce lieu d'exil, de déportation, dans ce cachot.

Tout à coup un bruit inaccoutumé interrompit l'explosion de son mécontentement. Il mit la tête à la fenêtre, et vit son domestique Jacob se disputant avec un homme qui, à en juger par sa casquette en peau de castor et son vêtement garni de brandebourgs, devait avoir de notables prétentions à l'élégance provinciale.

— Je te demande, disait l'inconnu, à qui appartient cette calèche?

— Et moi, s'écriait Jacob en colère, je vous réponds qu'elle est à mon maître.

— Et qui est ton maître?

— C'est mon maître.

— Coquin! je vais te... Mais non, tiens, mon ami, voici un grivenick [1]. Dis-moi qui est ton maître.

— Je n'ai pas besoin de votre grivenick. Vous êtes trop curieux. Passez votre chemin.

— Cette calèche est à moi, dit le jeune homme. Que voulez-vous?

L'homme à la casquette leva la tête vers la fenêtre, s'inclina, puis en s'approchant du maître de Jacob :

— Excusez-moi, dit-il, je prenais plaisir à regarder cette voiture. Un beau travail, ma foi! Oserais-je vous demander combien elle vous a coûté?

[1] Petite monnaie de dix kopecks.

— Trois mille cinq cents roubles.

—Eh! une jolie somme! Oserais-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

— Au baron Firengeim.

— Ah! vraiment. J'ai particulièrement connu autrefois un de vos parents. Permettez-moi de faire connaissance avec vous.

Sans attendre de réponse, il s'élança sur le seuil de la maison et monta précipitamment dans la chambre du jeune étranger.

— Puis-je vous demander, dit-il, des nouvelles du baron Gasenkampf, qui était capitaine dans mon régiment?

— Je ne suis point, répondit le jeune homme, de la famille des Gasenkampf, mais des Firengeim.

— Ah! j'avais mal entendu! Excusez-moi, je vous prie. Quelle charmante robe de chambre! Est-ce ainsi qu'on les porte à présent à Saint-Pétersbourg?

— Je ne sais... Cela dépend des goûts.

— Quelle gracieuse façon! je vous prierai de m'en laisser prendre le modèle... C'est sans doute pour affaire de service que vous êtes venu dans notre ville?

— Oui.

— Je dois vous avouer que je n'ai aucun rapport avec les fonctionnaires de la localité et que je les connais à peine de vue. Notre maire, Athanase Ivanovitch, est un bon homme, un peu faible, très-indulgent, surtout envers les marchands, et ces marchands ne pensent qu'à leur intérêt. Je pense qu'il vous soucie peu de les connaître. Notre chef de police est aussi un bon homme, un peu trop adonné à la bouteille. Nos juges

sont des gens très-bornés et très-portés à la boisson. Notre commissaire de justice est un coquin... Je vous le répète, je ne m'occupe point de ce monde-là. C'est votre montre qui est là sur la table?

— Oui.

— Voulez-vous me permettre de la regarder? Ah! la jolie montre! et quelle jolie chaîne! Nous autres provinciaux nous ne sommes pas habitués à voir de tels objets.

— Il me semble que dans votre ville l'existence n'est pas récréative?

— Non, en vérité. A T., à cent verstes d'ici, c'est autre chose. Là les nobles ont leur résidence et le commerce prospère; mais ici, c'est un désert. Je me rappelle pourtant qu'il y a vingt ans nous avions ici les sessions de recrutement, et que tout était fort animé. La noblesse se réunissait dans cet édifice, qui est maintenant occupé par la pharmacie. Il y avait de brillantes assemblées, des bals, des concerts. Ah! on se souvient de ce temps-là!

— Et maintenant il n'y a pas ici une seule maison où l'on puisse passer la soirée?

— Non. Depuis de longues années pas un noble n'a demeuré ici, excepté le maréchal de la noblesse, qui y vient quelquefois.

— Il est marié? demanda avec empressement Firengeim.

— Non; garçon. C'est à vous ce nécessaire qui est là sur la table?

— Oui.

— En argent ou en plaqué?

— En argent.

— Vous me permettez de regarder? Quel délicieux travail! Vous avez payé cela cher?

— Je ne me rappelle pas.

— Charmantes choses! Je n'avais encore rien vu de pareil. Et cette petite lime, à quoi sert-elle?

— C'est pour les ongles.

— En vérité! Eh bien, c'est la première fois que je vois un objet semblable.

— Mais, dites-moi, que faites-vous dans cette ville?

L'homme à la casquette regarda le jeune étranger d'un air ébahi.

— Moi, répondit-il, je ne fais rien.

— Et comment donc vivez-vous ici?

— Le plus souvent, je suis en visite chez les propriétaires. J'ai vendu mon domaine. Il faut bien que je reste en ville, et je vais tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

— Mais vous me disiez que vous n'aviez point ici de connaissances.

— C'est-à-dire que je ne connais point particulièrement les fonctionnaires. Mais je vois fréquemment Franz Ivanovitch.

— Qui est ce Franz Ivanovitch?

— Franz Ivanovitch?

— Oui.

— C'est notre pharmacien.

— Un homme instruit?

— Dieu sait! Mais un bon homme. Il a une femme très-agréable : une Allemande que l'on trouverait jolie même dans la capitale.

— Jolie!

— En tout cas, elle n'est pas mal. C'est dommage seulement qu'elle ne puisse parler russe. Elle comprend quelque peu; mais, pour parler, votre très-humble serviteur!

La figure du baron s'était éclaircie, tant est grande la puissance de la femme dans nos jeunes années. Aux yeux de l'étranger, la ville ne semblait plus si lugubre; ses maisons s'animaient, et dans ses rues fangeuses se déroulaient de commodes sentiers. Le baron respirait plus librement.

En ce moment un drowschki s'arrêta à la porte.

— C'est la voiture du maire, dit le petit-maître provincial d'un air quelque peu embarrassé. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé, et permettez-moi de revenir vous voir.

A ces mots, s'inclinant respectueusement devant le baron, plus respectueusement encore devant le maire qui entrait, le curieux sortit, regarda de nouveau de tout côté la calèche, leva le tablier pour la voir à l'intérieur, et enfin s'éloigna, suivi de la malédiction de Jacob, le valet de chambre.

Le maire était un ancien officier qui, ayant été en garnison sur les frontières de la Pologne, prenait à tâche de vanter perpétuellement les Polonaises.

Dès qu'il eut terminé sa visite, le baron sonna son domestique pour s'habiller. Une demi-heure auparavant il ne se serait pas soucié du choix de ses vêtements; mais maintenant il désigna lui-même à Jacob l'habit, le gilet qu'il voulait mettre, et tira d'un écrin une grosse perle montée en épingle pour l'appliquer à

sa cravate. Ainsi paré, il sortit comme pour prendre l'air, et insensiblement il se dirigea vers la pharmacie. D'abord il examina la singulière architecture de cet édifice, où la noblesse du district avait jadis dansé aux sons d'une musique hébraïque; puis il lut plusieurs fois ce nom de pharmacie écrit sur l'enseigne; il fit deux fois le tour de la maison et s'éloigna ensuite. Il ne se sentait pas le courage d'entrer dans cet établissement sans un motif plausible. En ce moment, il eût volontiers acheté une petite maladie qui l'aurait obligé à rechercher les secours de la médecine.

Parmi les hommes du monde, doués d'ailleurs d'une bravoure naturelle, il n'est pas rare d'observer ces irrésolutions passagères dont ils se repentent ensuite et qu'ils se gardent bien d'avouer. Un instant après, le baron, entraîné comme par un magnétisme irrésistible, revenait près de la pharmacie, en regardait les fenêtres, s'arrêtait devant le seuil de la porte, comme s'il se disposait à le franchir, puis s'éloignait encore avec une palpitation de cœur. Enfin, il se sentit honteux de lui-même, et, s'accusant de lâcheté, il revint brusquement sur ses pas et rencontra son obséquieux visiteur qui sortait de la pharmacie.

— Je viens de voir Franz Ivanovitch, lui dit le singulier personnage, je voulais lui annoncer votre arrivée. Il dit qu'il a été à l'Université, il y a six ans, avec un baron Firengeim.

— C'est moi, il n'y a pas d'autres Firengeim.

— Alors il vous connaît.

— Vraiment!

— C'est une perle que vous portez là à votre cravate?

— Oui.

— Voulez-vous me permettre de la regarder? Quel charmant bijou! On n'a pas idée d'un tel luxe. Cela doit vous coûter cher? Charlotte, la femme de Franz, vous connaît aussi.

— Vraiment! s'écria le baron en s'élançant précipitamment vers la porte de la pharmacie, tandis que son nouvel ami réfléchissait en le regardant à la pauvreté des élégants de province.

Cette pharmacie était arrangée avec une certaine élégance. Ici des rayons chargés de flacons et de bouteilles avec des étiquettes latines; là des tiroirs, puis le comptoir; tout annonçait un esprit d'ordre et de précision. A l'entrée, une vieille femme pilait une drogue dans un mortier. Près de là, deux enfants demandaient, l'un du sureau pour dix kopecks, l'autre de la rhubarbe pour un grivenick.

Au comptoir était assis le pharmacien, un petit homme avec des cheveux roux frisés et une honnête expression de physionomie. Il inscrivait ses dépenses et ses recettes de kopecks, et s'acquittait de cette tâche avec autant de soin que s'il eût enregistré des millions. En levant la tête, il aperçut avec surprise le dandy de la capitale, qui, ayant déjà perdu l'ardeur de son impétueuse résolution, hésitait et ne savait comment engager l'entretien.

— Que désirez-vous? lui demanda le pharmacien.

A cette question, notre héros se sentit encore plus embarrassé. Il fallait qu'il dît pourquoi il venait dans la pharmacie. Tout à coup il répondit :

— Je voudrais avoir des poudres de soda.

— Dans notre petite ville, reprit le pharmacien, on ne demande point de ces poudres, et je n'en ai point. Nous ne sommes pas, ajouta-t-il en souriant, dans une capitale. On n'achète ici que ce qui coûte le moins cher.

— Il me semble, dit le baron en reprenant courage, que nous avons été ensemble à l'Université.

— Oui... Mais nous y sommes restés sans nous connaître... Je m'en souviens. Vous étiez dans les *landmann*, et moi dans les *burches*[1]. De plus, nous n'appartenions pas aux mêmes facultés. Je vous ai vu à la salle d'armes; mais vous êtes tellement changé, que je ne vous aurais pas reconnu. Vous étiez à l'Université un vrai *bursche*, à présent vous êtes d'une élégance !...

— Je vis dans un autre monde, et c'est malgré moi que je suis changé.

— Mais savez-vous, monsieur le baron, que vous rencontrerez ici une autre personne de votre connaissance?

— Comment?

— Vous allez voir... Eh ! Charlotte, veux-tu avoir la bonté de venir ici?

— Je suis encore en négligé, répondit une voix de femme.

A cette voix, le baron sentit battre son cœur.

— Point de cérémonie, Charlotte ! reprit Franz, tu verras quelqu'un que tu connais.

[1] Dénomination de diverses corporations d'étudiants dans les universités d'Allemagne et dans les provinces allemandes de la Russie.

Le baron tourna ses regards vers la porte. Des pas se firent entendre dans la chambre voisine, puis le léger bruit d'une toilette qu'on achève à la hâte, puis les pas se rapprochèrent, la porte s'ouvrit, et la pharmacienne apparut.

— Vous ici! s'écria le baron.

— Oui, répondit Charlotte en rougissant et en soupirant, c'est moi. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, monsieur le baron.

II

Transportons-nous un instant dans une autre contrée, dans une autre ville, dans un autre temps.

Cette ville où je vais vous conduire, cher lecteur, ne ressemble point à celle dont j'ai fait une triste description en commençant ce récit. Elle est animée par le travail de l'intelligence, par le mouvement d'une vive jeunesse. Dans les rues circulent des jeunes gens revêtus de longs manteaux et qui causent amicalement entre eux. D'autres, portant sous le bras des livres et des cahiers, s'en vont écouter la voix salutaire de la science, tandis que de riantes figures roses, à demi cachées derrière de blancs rideaux, les regardent passer.

Années universitaires, années de jeunesse, de confraternité, heureuses années où dans chaque condisciple apparaît un ami, dans chaque étude un noble but à atteindre, dans chaque femme la réalisation d'un

doux idéal! Bientôt, ô chères années! vous nous fuyez dans votre cours inexorable; mais longtemps notre âme reste attachée à vos traces, elle vous garde dans son souvenir comme un précieux trésor, comme un trésor d'ardentes aspirations, de sages enseignements, de graves pensées.

Dans une rue étroite, tortueuse, non loin d'un pont en bois, existe probablement encore aujourd'hui une maison basse avec une vaste cour et quelques humbles constructions au fond de cette cour.

Dans cette petite maison, il n'y a que quelques chambres meublées sans luxe, ou, pour mieux dire, pauvrement meublées. Mais là règne une tranquillité qu'on n'acquiert ni par les rideaux de satin ni par les tentures de Lyon. De la première pièce, on entre dans le salon, décoré selon les simples coutumes d'autrefois. Au pied des murailles nues, au milieu de la salle, est placé avec une rectitude géométrique un divan recouvert d'une étoffe de crin noir, avec un dossier en acajon fort avarié. Devant ce divan est une table ovale revêtue d'une toile cirée sur laquelle sont posés deux chandeliers avec leurs mouchettes. De chaque côté de ce même divan sont rangées trois chaises également recouvertes en crin; entre les fenêtres, deux tables à jeu, et dans l'angle un piano; çà et là, encore quelques chaises; sur une des faces du salon, deux lithographies représentant deux illustres savants allemands, et deux lampes en cuivre. Ni peinture ni ornement de fantaisie, mais une grande propreté, et les murs parfaitement blanchis. Tel est le salon. Entrons dans une autre pièce. Ici, du parquet jusqu'au plafond, de tous

les côtés, s'élèvent des tablettes en bois ordinaire, chargées de livres de toute sorte; sur les tablettes inférieures, une masse d'in-folio posés là comme les fondements de la science, et plus haut des séries d'autres volumes serrés contre les murailles. Au milieu de cette chambre est un bureau encombré de livres et de papier. C'est le cabinet de l'érudit, le sanctuaire du professeur allemand. C'est avec sa coquetterie pédantesque la principale pièce de la maison. Près de là est une autre petite pièce où le professeur se repose de ses travaux de la journée, et plus loin la chambre de sa fille, une charmante fille de quinze ans qui fait la joie de son père et l'admiration des étudiants.

Dans la cour, en face de l'habitation de cette jeune fille, un ingénieux propriétaire a meublé des petites chambres qu'il loue par semestre, pour un prix modique, à des étudiants. Près de ces humbles cellules, le modeste appartement du professeur est une demeure splendide.

Si vous avez été étudiant, cher lecteur, vous vous rappellerez les meubles que vous aviez dans votre logis, et vous ne pourrez y songer sans sourire et sans soupirer, car vous ne donneriez pas pour un riche magasin de Pétersbourg ces livres déchirés, ces chaises à demi rompues, témoins de votre jeunesse ardente, de votre jeunesse pleine d'espoir et d'enthousiasme. Que de vie et de mouvement dans ces pauvres retraites! Que de scènes imposantes et burlesques! Quel mélange de combinaisons profondes et d'images singulières! Ici, des crânes et des ossements humains, d'énormes pipes; des rapières et des caricatures; là, des

amas de livres et de cahiers; plus loin, des verres et des bouteilles, des cartes et des vêtements, et un gros barbet blanc qui, levant d'un air grave son museau, regarde tranquillement les amis de son maître.

Au commencement de l'année scolaire, en 18.., arriva dans le quartier des étudiants le jeune baron Firengeim de Courlande, qui, selon les usages traditionnels de l'Université, fut reçu par ses condisciples à titre de *mulet*. Bientôt, en vertu des mêmes règles académiques, il passa à l'état de *renard* [1], c'est-à-dire qu'il reçut son premier titre de bourgeoisie dans ce monde fantastique, où l'élément sérieux et l'élément comique se confondent de telle sorte, qu'ils deviennent presque inséparables. Après avoir fait un minutieux examen de sa personne, après s'être signalé par ses libations à sa réception solennelle dans sa confrérie, après avoir mis sur sa tête la casquette bariolée, et appliqué sa main vigoureuse au maniement de la rapière, le jeune homme se dit que, pour avoir toutes les qualités de l'étudiant, il ne lui manquait plus que d'être amoureux. Le baron était ce que, dans les régiments et dans les écoles, on appelle un bon garçon, c'est-à-dire qu'il était toujours prêt à boire avec les buveurs, à jouer avec les joueurs, à s'escrimer avec les ferrailleurs, à étudier avec les élèves laborieux, et à rester dans l'indolence avec les paresseux. Par de telles condescendances, on compromet son indépendance et l'on s'amoindrit peut-être dans l'estime d'une corporation

[1] Expressions empruntées à la terminologie des universités allemandes et employées à désigner les étudiants des différents degrés.

d'étudiants qui se laissent surtout séduire et entraîner par les caractères déterminés. Mais le baron rachetait ce défaut par un cœur chaleureux et poétique, par l'amour du beau, par un esprit pénétrant qui, à l'aide de quelques efforts, pouvait aller fort loin. En un mot, il était d'une nature noble, élevée et essentiellement aristocratique. Que les démocrates me pardonnent cette expression, qui peut seule rendre pleinement ma pensée!

Pour atteindre au complément de son existence d'étudiant, le baron n'avait pas à faire un long trajet. En face de ses fenêtres flottaient deux rideaux blancs, et derrière ces rideaux apparaissait une figure printanière avec des joues roses, de grands yeux bleus, de longues boucles de cheveux soyeux, et une douce et rêveuse expression de physionomie. A tout instant, le jeune Courlandais pouvait la suivre dans tous ses mouvements. Le matin, elle sortait avec son pauvre petit chapeau et son tablier noir, portant ses livres dans un sac, pour se rendre à l'école, baissant timidement les yeux devant le regard hardi des étudiants. De retour au logis, elle entrait à la cuisine et s'occupait des travaux du ménage. Dès son bas âge, elle avait perdu sa mère et était restée seule avec son père, qui, absorbé dans ses études et ses devoirs de professeur, lui abandonnait plienement la direction de la maison. Après le frugal repas qu'elle avait préparé, elle s'asseyait à son piano, jouait quelque vieille sonate et chantait assez mal quelques romances allemandes. Parfois elle faisait une promenade avec son père. Le soir, le vieillard allumait un cigare et se plongeait dans la lecture

des journaux scientifiques. La jeune fille alors prenait une chandelle et se retirait dans sa chambre, pure et paisible comme un sanctuaire. Là elle préparait sa leçon du lendemain, ou écrivait à une de ses amies, ou s'appliquait à quelque travail de broderie, ou lisait les œuvres d'un poëte aimé. Quelquefois la plume s'arrêtait entre ses doigts, le livre s'échappait de ses mains; sa tête, voilée par sa riche chevelure, s'inclinait sur son sein, et elle s'abandonnait à une énigmatique rêverie, comme si elle eût été dominée par un pressentiment à la fois sombre et agréable. Parfois elle restait ainsi longtemps immobile et silencieuse, dans l'attraction d'une riante pensée ou les appréhensions d'une douleur inexprimable. Tantôt un léger sourire animait sa figure virginale, tantôt une larme furtive s'échappait de ses yeux. Puis enfin elle se levait, éteignait sa lumière, et tout dormait dans la maison du professeur.

Pourquoi notre étudiant aurait-il été chercher ailleurs ce qu'il désirait? Pour fixer son attention, pour captiver son cœur, que lui fallait-il de plus que cette jeune fille avec ses quinze ans, sa jolie figure, sa modeste démarche, son regard touchant, et sa poétique nature allemande?

Hélas! notre héros était né baron, baron des provinces allemandes, avec des armoiries ciselées sur les colonnes de sa vieille église. De plus, il était riche, ce qui, soit dit en passant, n'est pas chose commune parmi les barons allemands.

Par suite de ces diverses circonstances, par son élément aristocratique, Firengeim éprouvait un sentiment

de répugnance invincible pour tout ce qui pouvait se mettre en contact avec des existences plébéiennes, pour tous les incidents de la vie journalière des pauvres gens. Ce cher baron! Lorsque dans les rêves de sa jeune imagination il se créait à lui-même une compagne, il parait cet idéal de sa couronne nobiliaire, il le revêtait de velours et de satin, il lui mettait sous les pieds des tapis anglais, il lui donnait, à la place du vif accent de la passion, l'élégant et léger langage du monde.

Avec de tels penchants, s'il ne pouvait rester complétement indifférent à la beauté de sa jeune voisine, il n'éprouvait cependant pas pour elle un ardent enthousiasme. Le petit chapeau qu'elle posait sur sa tête outrageait à ses yeux d'une façon scandaleuse les lois de la mode, et le sac où elle mettait ses livres lui apparaissait comme la tombe de la poésie. De plus, il avait remarqué que la jeune fille faisait elle-même le matin ses provisions pour la cuisine. Il la voyait peser le poisson, examiner les légumes, marchander et payer sa dépense avec une grosse monnaie de cuivre. Il savait, en outre, que pour tous les jours de la semaine elle n'avait qu'une simple robe d'indienne, et pour les jours de fête une seule robe en percale blanche. Quoiqu'elle fût belle comme un ange, quoiqu'elle charmât tout le monde, depuis le surintendant jusqu'au dernier écolier, le baron ne pouvait oublier cette robe qu'elle avait cousue elle-même et qu'elle gardait comme la prunelle de ses yeux parce qu'elle n'en possédait pas d'autres.

Lorsque, fatiguée de ses études ou de son labeur,

elle se retirait dans sa cellule, et que son flambeau brillait derrière ses blancs rideaux, à un cœur enthousiaste il eût semblé qu'on ne pouvait pénétrer ni par les yeux ni par la pensée dans cette mystérieuse retraite, ou qu'on ne pouvait s'élancer là, dans son rêve, sans vouloir se prosterner devant cette douce, chaste, céleste image. Mais le baron pensait qu'elle avait pris à la main un flambeau où brûlait une chandelle de suif, qu'elle avait un vilain bois de lit, des draps grossiers, et qu'elle déployait sur elle une couverture éraillée.

Cependant il voulut user de son privilége de voisin, et, un jour férié, après avoir fait sa barbe, revêtu un frac noir et mis des gants blancs, il se rendit, à midi, chez le professeur pour lui rendre visite. En entrant, il aperçut la jeune fille à travers la porte entr'ouverte, et la vit à regret disparaître.

— Soyez le bienvenu, mon jeune ami, dit le bon professeur *utriusque juris* en ôtant ses lunettes et en s'arrachant à un amas de papiers poudreux. Vous vous consacrez, je crois, aux finances?

— Non, à la diplomatie.

— Ah! *diplomatiæ cultor!* Vous suivez les leçons de mon savant ami Bekkern?

— Précisément.

— Et vous êtes laborieux?

— Quelquefois.

— Il faut être laborieux, mon ami. Dans la science est la semence du grand et du beau. Ne perdons pas notre temps; notre temps, c'est notre capital, notre trésor. *Ars longa, vita brevis.* Il me semble que vous êtes notre voisin?

— J'ai cet honneur.

— Je vous en prie, pas de cérémonie. Nous ne sommes point ici dans la capitale, et, franchement, si je puis vous être agréable en quelque chose, disposez de moi. J'ai quelques rares ouvrages, des livres qu'on ne trouve pas sans les chercher... sans les bien chercher, ajouta le digne professeur avec une naïve vanité de bibliomane. Vivons en bons voisins.

Et, à ces mots, il tendit la main à l'étudiant avec une franche cordialité.

— Un brave homme! se dit le baron, qui se sentait, sans le vouloir, ému d'une telle réception.

— Écoutez, reprit le professeur, si vous n'avez pas peur de passer quelques instants près d'un vieillard, voulez-vous dîner avec nous?

Par une singulière contradiction, Firengeim fut à la fois réjoui et inquiet de cette invitation.

— Je la verrai, se dit-il.

Ce fut sa première réflexion. Puis il ajouta :

— Peut-être que ce rongeur de livres désire me rapprocher d'elle dans l'espoir de me marier avec elle. Car, sans doute, il sait que j'ai un bel héritage en perspective, que je serai riche.

Mais l'honnête Allemand n'avait pas la moindre idée de cette situation. Il aimait les jeunes gens et désirait autant que possible leur être agréable. L'étudiant allemand accepta l'invitation, se retira, et une heure après il était de retour. Une grossière servante mettait la nappe sur la table. Le professeur, vêtu d'une longue redingote couleur olive et paré d'une cravate blanche, se promenait dans sa chambre, tandis que sa fille, as-

sise près de la fenêtre, regardait ce qui se passait dans la rue. A l'approche du baron, elle rougit, se leva et fit un salut qui n'était pas sans grâce. Le professeur, après quelques réflexions banales, invita son convive à se mettre à table.

La grosse servante apporta dans une soupière une bouillie d'avoine au lait. Le professeur et sa fille savourèrent ce mets rustique; le baron n'y touchait qu'à contre-cœur. Quand on a faim, un mauvais dîner près de la personne qu'on aime est un accident fort désagréable. L'amour s'affaiblit et l'appétit reste. C'est triste à dire, mais c'est vrai. A ce hideux potage succéda un plat de morceaux de bœuf nageant dans la graisse, avec des pommes de terre à moitié crues; puis un plat de beignets compléta ce dîner, pendant lequel il n'avait été question que des qualités des différentes sauces.

—Et maintenant, Charlotte, dit le professeur quand le repas fut fini, va me chercher une bouteille de vin pour fêter mon jeune ami.

Charlotte sortit, et revint un instant après, apportant un flacon de vin du Rhin, pour lequel son savant père, comme tous les savants d'Allemagne, avait un goût particulier.

Le vin du Rhin et les cigares étaient l'unique joie sensuelle et l'unique prodigalité du vieux professeur. C'était pour lui procurer ces deux denrées de luxe que sa fille ménageait avec soin les kopecks toute l'année, renonçait pour elle-même à toutes les fantaisies naturelles à son âge, n'avait qu'une robe d'indienne pour les jours de la semaine, une robe de percale pour les

dimanches, et discutait longtemps, minutieusement, le prix des provisions. Les cigares venaient de Hambourg; le vin du Rhin était acheté par un ami qui s'y connaissait. Le baron ignorait ces détails.

En humant avec un sentiment patriotique la liqueur de son pays natal, le professeur se ravivait; comme les enfants jouissent de leurs jouets, il jouissait de sa vieillesse. Deux heures s'écoulèrent rapidement, pendant lesquelles il raconta son existence de jeune homme, ses études, ses examens, les amitiés qu'il avait formées parmi les lettrés de l'Allemagne, et son amour timide, et son mariage, et toute sa vie silencieuse, laborieuse; puis, à la fin de son récit, une larme descendait sur ses joues comme un hommage à ceux qu'il avait aimés. Le baron l'écoutait avec attention. Le bon côté de son esprit s'ouvrait à la séduction de cette calme, honnête existence, à l'idée du bonheur qu'on pouvait éprouver dans une sphère si tranquille, en face de cette charmante jeune fille. Apaisée dans ses tumultueux mouvements, affranchie de ses vains désirs, son imagination s'élançait vers une source rafraîchissante d'une pureté idéale. Puis bientôt il se trouvait en proie à un conflit d'impressions et de sentiments qu'il ne pouvait surmonter. En regardant Charlotte, il se disait qu'il devait l'aimer. En observant les détails de son intérieur, il ne pouvait plus admettre la possibilité de cet amour. Sans elle, tout lui semblait affligeant; avec elle, tout devenait triste. Assis en face d'elle, les regards fixés sur ses beaux yeux bleus, ombragés par de longs cils, il l'emportait sur les ailes de son imagination dans un monde merveilleux où tout

respirait la poésie et le bonheur. Puis, soudain, ses rêves s'évanouissaient à l'aspect de cette pauvre habitation, et l'idée de la bouillie d'avoine, des vêtements rapiécés, des mouchettes près de la chandelle de suif, des choux dont on avait longtemps marchandé le prix, était pour lui comme une ondée glaciale.

Avec cette dernière impression, Firengeim se promettait chaque soir de ne pas continuer le cours de ses visites chez le professeur, et le lendemain il y retournait, buvait avec lui le vin du Rhin, fumait avec lui des cigares, et jouait avec Charlotte des sonates à quatre mains.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Dans les villes universitaires, pas plus que dans les autres villes, la médisance n'est endormie. Bientôt le bruit se répandit que le baron allait épouser la jeune Allemande, et à cette nouvelle s'adjoignirent, comme de coutume, toutes sortes de commentaires. Quand le baron apprit de quelle rumeur il était l'objet, il en fut très-mortifié. Le mariage ne lui apparaissait que comme un port après une longue traversée, et il commençait seulement son voyage. En même temps, il s'effrayait à l'idée qu'un autre que lui pût épouser Charlotte. Cependant nous devons lui rendre justice, il eut la force de se vaincre, peut-être parce qu'il était jeune et animé d'un généreux sentiment, ce qui, par malheur, s'en va avec l'âge. Il cessa tout à coup d'aller chez le professeur, et, pour se distraire, se jeta dans le tourbillon de la vie d'étudiant.

Cette vie d'étudiant, n'est-ce pas, mes amis, la coupe petillante qu'on ne peut quitter et qui ne désaltère pas?

Firengeim voulut en faire l'expérience. On le vit, la casquette sur l'oreille, la main armée d'un lourd bâton, se rendre aux réunions les plus turbulentes, et lutter dans la salle d'armes avec les *burschen* les plus redoutés. Son nom, qui était resté longtemps obscur, devint célèbre dans tous les carrefours. Les novices de l'Université le regardaient avec respect, et les jeunes filles avec curiosité. Mais le baron n'avait nulle envie de devenir amoureux et trouvait à chaque rencontre quelque préservatif à un rêve de galanterie. Cette jeune personne était assez jolie, mais son père exerçait le métier de boulanger; cette autre lui avait d'abord paru très-séduisante, mais un jour il remarqua qu'elle ne se lavait pas les mains. Celle-ci était trop petite, celle-là trop grande; l'une pas assez brune, l'autre trop blonde. Bref, après les avoir toutes passées en revue, il ne trouvait encore rien de mieux que la fille du professeur; mais il ne s'était occupé d'elle qu'à ses moments de loisir, et en souffrant à tout instant du ridicule prosaïsme de sa situation.

Que se passait-il alors dans le cœur de la douce Charlotte? Il est aisé de le deviner. Elle était retombée dans son premier isolement. Elle évitait soigneusement le baron quand par hasard elle l'apercevait dans la rue, et restait plus longtemps seule le soir à rêver dans sa chambre. Lorsque Firengeim la rencontrait, il lui semblait qu'elle était irritée contre lui, et il s'en affligeait.

— De quel droit, se disait-il, se montre-t-elle mécontente de moi? — Il est probable pourtant qu'il eût été plus offensé de la croire indifférente.

Au reste, sa vie s'écoulait dans un perpétuel entraînement. Le matin, il assistait d'un air distrait à quelques leçons, puis se rendait à la salle d'armes, dont les exercices étaient pour lui un enseignement de premier ordre ; puis, le soir, il se réunissait à ses joyeux compagnons pour boire et chanter, et, toute la nuit, on entendait résonner ses cris bruyants.

Il arriva que l'Université célébrait l'anniversaire de sa fondation. Les étudiants se réunirent avec une ample provision de bouteilles dans leurs cabarets. Le baron était le chef d'une de ces jeunes cohortes, il les conduisit dans une taverne et y resta tout le jour. Cachée derrière ses rideaux, Charlotte, inquiète de ne pas le voir, épiait son retour avec impatience. Le soir, les bourgeois de la ville illuminèrent leurs maisons, en l'honneur de l'Université, et par la crainte aussi qu'on ne brisât leurs vitres. Bientôt de tout côté apparurent les diverses corporations d'étudiants qui s'avançaient avec des flambeaux chantant en chœur et se réunissaient devant l'édifice de l'Université pour le saluer par de nombreux vivats.

Tous les habitants de la cité étaient sur leurs portes et assistaient avec curiosité au spectacle de cette fête bruyante. Les cris, les chants, les acclamations, se succédaient sans interruption. Près de la demeure du professeur s'arrêta une bande tumultueuse qui avait eu trop de vin à sa disposition.

— Savez-vous, s'écria d'une voix rauque l'un de ceux qui en faisaient partie, savez-vous que le vieux barbon qui demeure là a été hier fort impoli envers moi.... ; oui, fort impoli.... Je frappais sur le plan-

cher avec mes pieds...., c'était mon caprice.... Ne pouvais-je avoir un caprice? Eh bien, tout à coup le vieux me dit que j'empêche les autres d'écouter. .. Voyez-vous cette grossièreté?

— Une véritable grossièreté! dirent quelques-uns de ses compagnons.

— Qu'il soit donc puni comme il le mérite! Un vigoureux *pereat!*

— *Pereat!* s'écria toute la bande d'une voix si formidable, que les murs des maisons voisines semblaient en être ébranlés.

En ce moment, le professeur était paisiblement assis dans sa chambre devant son bureau. A ces vociférations désordonnées, il pâlit, puis se dit :

— Ce n'est pas à moi que s'adresse cet outrage. Non; c'est, vraisemblablement, à mon pauvre savant voisin.

— *Silentium! Burschen!* s'écria d'une voix impérieuse un autre étudiant. C'est une honte que d'offenser ainsi un innocent vieillard!

— Comment donc! Qu'est-ce que cela signifie? dirent plusieurs jeunes gens, émus de cette apostrophe.

— A-t-il jamais, reprit la même voix, insulté quelqu'un d'entre vous? A-t-il jamais été hostile aux étudiants? Ne s'est-il pas, au contraire, tout entier consacré à vous? Et vous, au lieu de le remercier, vous l'outragez par vos injures. C'est une honte, enfants.

— C'est Firengeim, murmura un des étudiants.

— Il y a, dit un autre, une belle fille chez le professeur.

Mais, au même instant, toutes les voix réunies pro-

férèrent un autre cri : — *Vivat! vivat! vivat! crescat, floreat in æternum!*

— Monsieur le baron, dit l'étudiant qui avait provoqué l'offense faite au digne professeur, nous aurons un petit compte à régler ensemble : vous plairait-il de venir faire une promenade avec moi?

— Avec des pistolets? répondit Firengeim.

— Oui, s'il vous plaît, avec des pistolets.

— Non, dit un des anciens de la corporation, avec des fleurets.

Un nouveau *vivat* résonna dans les airs.

Une fenêtre s'ouvrit dans l'habitation saluée par ces enthousiastes acclamations, le professeur apparut aux regards des étudiants, et d'une voix émue prit la parole.

Aux premiers mots de son discours, il se fit dans la troupe turbulente un grand silence. L'honnête Allemand disait comment il était entré dans la carrière universitaire, quelle prédilection il avait toujours eue pour les étudiants ; et, en terminant sa harangue, il déclara que la plus douce joie qu'il pût éprouver au déclin de sa vie, c'était de penser que ses efforts n'avaient point été complétement inutiles à ses disciples. Pendant que les premières cohortes d'étudiants s'écoulaient avec regret, d'autres encore vinrent se joindre à celle-ci, et, lorsque le professeur eut fini de parler, des *vivat* retentirent avec le fracas de la foudre. Puis, tous les flambeaux jetés sur le sol et rassemblés en un même bûcher éclairèrent de leur feu la troupe joyeuse. Le professeur courait à sa cave avec une gaieté d'enfant. Il s'approcha des étudiants, leur serra la main, leur distribua ses

meilleurs cigares, et pour eux épuisa sa provision de vin du Rhin.

Quelques jours après, on rapportait sur un brancard Firengeim grièvement blessé et sans connaissance.

Quand il commença à revenir à lui, un nuage s'étendait encore sur ses regards et sur sa pensée. Dans cette ombre confuse, il entrevit un doux visage et deux yeux humides pareils à des étoiles voilées qui semblaient le rappeler à la vie. Peu à peu cette vision flottante entre le rêve et la réalité prit plus de consistance, ces traits devinrent plus distincts. C'était elle. C'était la fille du professeur, qui se tenait debout, inquiète et tremblante, au chevet du malade.

— Il a recouvré le sentiment, dit-elle à voix basse en rougissant. Je ne dois plus rester ici.

Et elle soupira.

Son père, qui était près d'elle, observait la blessure de l'air d'un homme qui s'y connaît.

— Quel beau coup d'épée ! dit-il. Mon pauvre ami, si vous avez besoin de quelque chose, c'est à moi qu'il faut vous adresser.

Le baron resta trois mois au lit. Sa jeune voisine n'osait plus venir le voir, mais à tout instant il reconnaissait sa sollicitude à ses ingénieuses attentions. De la demeure du professeur, il lui arrivait chaque jour des aliments délicats, du linge, des livres, des fleurs, et toutes sortes de choses inconnues à un insouciant garçon. Charlotte était sa providence invisible, et c'était à sa chaste image qu'il rejoignait toutes les vagues rêveries de ses longues insomnies. Quant à elle, l'innocente fille, elle se faisait une heureuse habitude de cette œuvre

de tutelle, et attribuait le secret penchant de son cœur à un sentiment de commisération.

Fatigué de ses folies d'étudiant, le baron retourna avec joie chez le vieux professeur, reprit ses livres et se remit à travailler. Par l'effet de sa maladie, et par suite de ce nouveau genre d'existence, ses idées étaient bien changées. Il en était venu à reconnaître que les qualités du cœur et de l'esprit valent mieux que l'élégance des formes. Affranchi de ses anciens préjugés, il se rapprochait de plus en plus du vénérable professeur; il éprouvait pour lui une affection filiale, et il aimait Charlotte comme une sœur. Dans le cours régulier et uniforme des heures qu'il passait près d'elle, rien n'excitait le feu de la passion, mais à tous deux il semblait qu'ils fussent nés l'un pour l'autre. Avec elle, à ses moments de loisir, il s'occupait de musique, ou lisait les œuvres de quelque poëte. Elle avait une prédilection particulière pour Schiller; lui préférait Gœthe. Cette dissidence suscita quelquefois entre eux d'aimables discussions, pareilles à des querelles d'enfants. Ils se plaisaient à être ensemble; mais, chose singulière! lorsque Charlotte était dans une disposition de gaieté, il devenait morose, et, lorsqu'il reprenait un air pétulant, la jeune fille à son tour s'attristait. Puis parfois ils se réunissaient tous deux dans les mêmes impressions, et alors leur cœur se dilatait dans un sentiment de bonheur inexprimable, et la joie petillait dans leurs yeux. Le baron n'y comprenait rien. Chaque jour pourtant un attrait invincible le ramenait chez ses bons voisins, chaque jour il passait de doux moments à regarder Charlotte, puis il rentrait chez lui et s'appli-

quait à l'étude. Ce fut là le plus heureux temps de sa vie, et peut-être que si cette situation se fût prolongée, elle lui aurait complétement réformé le caractère ; mais un événement subit le jeta tout à coup dans une autre direction. Il hérita d'un domaine considérable ; il fut mis en possession d'un important majorat. A cette époque, ses cours académiques étaient finis, et la vie universitaire lui paraissait très-fastidieuse.

Richesse! richesse! mobile de nos études, de notre activité de citoyen, de notre bonheur de famille, ou de notre frivole existence, si pour quelques-uns tu es le génie de la science, pour combien d'autres n'es-tu pas le démon des mauvaises pensées?

Le baron commença à faire ses préparatifs de voyage avec un froid égoïsme. Le tintement métallique de l'argent résonnait de loin à son oreille, la perspective des honneurs et des distinctions séduisait son esprit. En deux jours tous ses apprêts étaient terminés, et il avait pris congé de ses connaissances.

Quand il vint annoncer au professeur son changement de situation et son départ, le bon vieillard parut fort ému. Sa fille n'était pas à la maison ; le baron le pria de vouloir bien lui transmettre ses paroles d'adieu et de lui répéter que toute sa vie il se souviendrait d'elle.

— Sans doute, se dit-il, elle a disparu à dessein pour échapper à un dernier entretien.

Il existe dans quelques-unes de nos universités une coutume touchante. Lorsqu'un étudiant se sépare de ses condisciples pour entrer dans le monde, lorsqu'il abandonne à jamais sa vie joyeuse d'étudiant, ses camarades le conduisent à pas lents à travers les rues de

la ville, en chantant en chœur des chants plaintifs, des chants de deuil qui résonnent comme le bruit lugubre de la terre qu'on jette sur un cercueil. Et l'étudiant qui s'en va n'ensevelit-il pas en effet dans le passé, comme dans un cercueil, la meilleure part de sa jeunesse, de sa gaieté, de sa poésie?

Comme Firengeim était très-aimé de ses camarades, dès le matin du jour fixé pour son départ, de tous côtés on vit une quantité de jeunes gens se réunir sur la place où la procession devait se former. Bientôt il apparut, portant pour la dernière fois son costume d'étudiant. Deux de ses amis le prirent par la main et ouvrirent la marche; les autres se rangèrent derrière lui et entonnèrent leurs chants funèbres. Le baron s'avançait en silence, absorbé dans ses souvenirs.

Dans chaque rue, à chaque pas, il revoyait une de ses connaissances : c'était le traiteur qui jouait de la contre-basse, l'appariteur qui venait l'inviter à se rendre chez le recteur, le marchand qui lui faisait crédit, le propriétaire qui lui louait une chambre, et les femmes, et les jeunes filles avec lesquelles il dansait. Tous le saluaient de la main et lui adressaient avec leurs adieux des vœux sincères. Mais voilà qu'il lève la tête, il est devant la maison du professeur. A la fenêtre est Charlotte, avec sa robe blanche, comme si elle avait voulu se parer pour cette triste cérémonie. Ses joues n'ont plus leur incarnat accoutumé. Ses mains tombent languissamment à ses côtés. Le baron lui adresse un salut mélancolique. Elle ne répond point à ce salut. Son visage devient encore plus pâle, et, à voir comme elle tient ses regards fixés sur cette procession, on di-

rait qu'elle voudrait pouvoir l'arrêter dans sa marche par quelque miracle; puis soudain ses yeux se voilent, et de grosses larmes ruissellent le long de ses joues.

Pour le baron, cette douleur était une tardive révélation, et son âme en fut émue.

— Elle m'aimait, se dit-il.

Et il baissa la tête. Et la troupe d'étudiants continua sa marche, et longtemps encore on entendit ses chants vibrer dans les rues, puis le bruit s'affaiblit peu à peu et cessa à la barrière.

III

On a fait une plaisante observation qui, de même que plusieurs autres plaisanteries, offre un sujet de réflexion assez curieux. On a dit que si le Russe prend l'habitude de boire jusqu'à ses vingt-cinq ans, il restera toute sa vie un ivrogne. L'Allemand, au contraire, peut avoir les mêmes habitudes jusqu'au dernier jour de sa vingt-quatrième année, puis tout à coup il prendra un autre régime, et jusqu'au terme de sa carrière ne boira plus que de l'eau. La veille, il se livrait à toutes sortes d'extravagances; le lendemain, il entre comme un homme sérieux parmi les hommes sérieux. La veille, c'était un bursche turbulent, insoucieux, jetant l'argent à tort et à travers ; le lendemain, c'est un Allemand réfléchi, économe, qui tire parti de tout. En un mot, les passions des Allemands sont réglées comme des ren-

tes imprescriptibles et enregistrées exactement à leur échéance.

Cette différence entre les deux nations est surtout remarquable parmi les étudiants à la fin de leur cours universitaire. J'ai eu un camarade qui s'était battu tant de fois, que son corps était couvert de cicatrices, qui jouait jusqu'à ses vêtements, et qui buvait de telle sorte, que le cabaretier lui-même en était stupéfait. Le jour de son départ, il commit des folies à faire dresser les cheveux sur la tête. Puis, lorsqu'il prit son dernier verre de vin, les larmes s'échappèrent de ses yeux, et trois fois de suite il s'écria : *Lebe wohl*, *meine goldene Iugend!* Adieu, ma jeunesse d'or! Le lendemain, c'était un vénérable pasteur. Il apprenait à prononcer des bénédictions, il préparait des homélies, et ne pensait à sa vie d'étudiant si récemment achevée que comme à une lointaine époque de sa carrière.

Il en arriva à peu près de même à Firengeim. L'impétueux étudiant devint tout à coup un prudent diplomate. Il résolut de se rendre à Pétersbourg, et vit deux régions ouvertes devant lui pour son agrément et pour son ambition : le grand monde et l'administration. Peu lui importait de rendre quelque service à l'État, il voulait faire son chemin, voilà tout.

Nous autres Russes, nous accusons souvent les Allemands de prendre la place que nous avions rêvée, d'atteindre au but que nous ambitionnions. N'est-ce pas notre faute? Ils persévèrent dans leurs projets, tandis que nous chancelons ; ils poursuivent sans relâche leurs efforts, tandis que nous épuisons en un instant toute notre ardeur pour retomber ensuite dans une

molle indifférence. N'est-il pas tout simple alors qu'ils nous barrent le chemin, et s'emparent sous nos yeux de l'emploi et des distinctions que nous désirions obtenir?

Le baron avait cette faculté allemande. Il entra dans ses fonctions en renonçant à tout traitement, pour mériter par là un plus prompt avancement. Il s'appliqua, dès son installation dans les bureaux, à se mettre en bons rapports avec ses collègues; il flatta son directeur, il fit la cour à son ministre. A le voir assis à son pupitre, il semblait né pour porter l'uniforme. Il n'oubliait pas un seul employé dans ses attentions. Il donnait des gratifications au concierge et aux domestiques. Bientôt, quoiqu'il travaillât fort peu, il réussit à se faire considérer comme un très-digne fonctionnaire.

Dans le monde, il suivit la même tactique. Seulement, pour y aller, il remplaçait l'uniforme par le frac et par les gants jaunes. Il prit à tâche de se rendre agréable aux vieillards; il les écoutait d'un air respectueux, avec une profonde attention, leur présentait leurs pelisses ou leurs manteaux, leur rendait des visites ponctuelles, et ne manquait pas, à leur jour de naissance, de déposer chez eux une carte et un présent. Puis il faisait leur partie au jeu, et souvent perdait. Bien entendu que ses présents et ses pertes étaient proportionnés à l'importance du personnage dont il voulait conquérir la bienveillance. Mais tous étaient charmés de lui. En même temps, le baron eut soin de se faire présenter aux beautés à la mode; quoiqu'elles n'eussent pas, à vrai dire, un grand attrait pour lui, il tenait pour sa gloire d'homme du monde à montrer

qu'il était en bonnes relations avec elles. Il se plongeait près d'elles dans un large fauteuil élastique, se penchait de leur côté pour leur parler à l'oreille, et leur murmurait à voix basse toutes sortes de fadeurs. Elles souriaient invariablement, bien que la plupart du temps ce qu'il leur disait n'eût rien de récréatif. Mais, dès que l'une avait commencé à rire, toutes les autres suivaient son exemple ; de même que toutes voulaient porter des manches courtes, des gants glacés et des mantelets de velours. Chaque matin, il arrivait chez le baron de jolies petites lettres parfumées, avec des invitations à dîner et des billets de concert. Enfin, il eut l'honneur non-seulement de danser avec les femmes les plus recherchées, mais ces femmes mêmes manifestaient le désir de l'avoir pour cavalier dans un quadrille nouveau, parce qu'il dansait d'une façon distinguée et qu'il allait à la cour. Il s'éleva ainsi rapidement à une position notable dans le monde. Il excitait l'envie de tous les pauvres, timides, maladroits provinciaux qui, pour compléter les nuances du tableau, figuraient dans les salons de Pétersbourg. Avec les hommes, il se montrait poli sans devenir obséquieux, et ses politesses et ses avances étaient scrupuleusement proportionnées au rang et aux signes de distinction des personnes avec qui il se trouvait. Ainsi il saluait en souriant d'un air dégagé le simple cordon de Sainte-Anne, il s'inclinait avec un profond respect devant la première classe de l'ordre de Saint-André. Et il agissait ainsi non point par l'effet d'une nature révérencieuse, mais par la conviction intime qu'il accomplissait un devoir en rendant à chacun cet exact hommage. En quelques années, il devint un

homme du monde accompli, affamé de distraction, ennemi du travail, et calculant froidement tout ce qui pouvait lui être de quelque utilité, tout ce qui pouvait aider à son avancement. Ce fut dans ces circonstances qu'on le chargea de remplir une mission officielle dans la petite ville dont nous avons donné la description au commencement de ce récit.

Mais pendant ce temps qu'est devenue la fille du professeur ?

Mon aimable lectrice, je ne doute pas qu'avec votre pénétration vous n'ayez déjà reconnu dans la femme du pharmacien la jolie Charlotte, qui aimait sans espoir le baron. Comment avait-elle quitté le toit paternel pour venir demeurer dans cette vilaine petite ville, et comment, en songeant au baron, avait-elle épousé un pharmacien ? Comment ? C'est un vilain trait, dites-vous. Mais, permettez-moi de vous le demander, votre noble époux a-t-il toujours été l'unique objet de vos pensées ? A l'heure même où il vous conduisait à l'autel, n'auriez-vous point vu flotter devant vous une autre image que la sienne ? D'autres traits ne se seraient-ils point gravés dans votre cœur ? Recueillez un peu vos souvenirs. Ne vous est-il pas arrivé de vouloir à jamais rester fille, ou de vouloir vous ensevelir dans un monastère ? Et puis... après... vous pleuriez l'un et vous souriiez à l'autre. La nécessité vous a imposé un sacrifice ; ce sacrifice, vous l'avez accompli, et, grâce à Dieu, vous paraissez assez heureuse, quoique les pantoufles et la robe de chambre de votre mari remplacent votre idéal. Nous accusons souvent les autres pour nous justifier nous-mêmes, et il peut se faire que ce qui nous

semble une action répréhensible soit pour d'autres fort excusable.

Tandis que Charlotte, en vraie fille d'Allemagne, s'abandonnait à ses mystérieuses rêveries, un petit jeune homme à cheveux roux passait et repassait régulièrement deux fois par jour sous ses fenêtres. Firengeim était parti depuis longtemps, et l'on n'avait appris que ses succès dans le monde. On ajoutait qu'il était fort galant, qu'il cherchait à se marier, et qu'il riait ironiquement quand on lui parlait de son ancienne existence. Une partie de ce récit était vraie; l'autre, comme de coutume, inventée à plaisir. La pauvre Charlotte commença par pleurer, puis se révolta, puis s'apaisa, et enfin reporta toutes ses affections sur son père. Les natures aimantes ne se laissent point écraser par une trahison. Elles consacrent leur généreuse faculté à un être plus digne d'elles. La noble fille s'efforça de s'oublier elle-même et ne pensa plus qu'à se dévouer à son vieux père, à lui adoucir les derniers moments de la vie. Cependant le petit jeune homme à cheveux roux continuait à passer sous ses fenêtres avec une telle régularité, qu'elle finit par s'habituer à sa physionomie comme à un point de vue inévitable.

Il est des gens d'un caractère résigné qui savent attendre, et par leur patience arrivent à leur but. L'étudiant que nous venons de signaler était de cette nature. Lorsqu'il crut le moment favorable, il se présenta chez le professeur, fit connaissance avec lui en lui parlant latin, et se mit avec lui à boire du vin du Rhin et à fumer des cigares. Le vieillard se prit d'une vive affection pour ce nouveau visiteur, quoiqu'il soupirât en-

core involontairement au souvenir de son ancien ami emporté dans le tourbillon de Pétersbourg. L'étudiant multiplia ses visites, et Charlotte, sans lui accorder une grande attention, s'habitua à son entretien comme elle s'était habituée à ses promenades journalières. Bientôt il vint s'établir dans le quartier même où Firengeim avait séjourné; mais il ne parlait à Charlotte ni d'amour, ni de poésie, ni de ses espérances, craignant de nuire par un trop prompt aveu à ses desseins. Cependant il aidait la jeune fille dans les travaux de son ménage, il indiquait de nouveaux assaisonnements pour sa cuisine, il distillait avec elle des liqueurs et quelquefois il achetait pour elle des légumes. Peu à peu il se rendit nécessaire dans la maison, et le temps, dans son vol rapide, apportait sur ses ailes les souffrances, les infirmités, la mort. Le professeur tomba malade. Ses livres furent délaissés, ses cigares mis de côté, son vin du Rhin oublié. Il languit quelque temps, puis vit venir la mort avec la dignité de l'homme qui a vécu d'une vie consacrée à la vertu et à l'étude. L'étudiant le veilla avec l'affection d'un fils. Il lui préparait ses potions, il les lui apportait. A ses derniers moments, le vieillard le bénit en l'appelant son gendre, et lui confia sa malheureuse fille.

Cet événement produisit sur Charlotte une si cruelle impression, qu'elle accepta avec une morne indifférence sa nouvelle situation. Son fiancé, du reste, ne l'importunait point par l'expression d'une passion intempestive; il s'occupait de diriger sa maison et de faire les préparatifs du mariage. Ce fut ainsi que Franz Ivanovitch atteignit son but.

Bientôt le mariage s'accomplit, triste, froid, comme un sacrifice offert à une tombe fraîchement ouverte. Franz Ivanovitch était ému de cette cérémonie ; mais il ne fatigua pas sa jeune femme de ses protestations et de ses serments. Il avait un grave devoir à accomplir, il fallait qu'il assurât sa position matérielle. Déjà il avait fait ses études, il avait subi ses examens en pharmacie, et, après de longues combinaisons, il résolut de se rendre en Russie pour gagner de l'argent. Il avait appris que dans la petite ville de C... il n'existait pas de pharmacie; ce fut là qu'il se dirigea, comptant qu'il vivrait dans cette ville à bon marché et qu'il s'y ferait une fructueuse clientèle. Tout ce qu'il possédait, joint au pauvre héritage du professeur, fut employé à l'achat de ses vases, de ses alambics et à son organisation dans cette vieille maison où jadis la noblesse avait dansé, et où il mit son enseigne.

La tendre Charlotte! quelle existence nouvelle! quel désenchantement! La pauvreté sans la poésie, les inquiétudes sans la consolation, la solitude sans l'espérance! Et pas un être à qui elle pût confier ses douleurs, parler du passé! Franz Ivanovitch, n'ayant pas le moyen de payer un auxiliaire, travaillait lui-même du matin au soir à rouler ses pilules, à sécher ses plantes, à composer ses mixtures. Du reste, toujours actif, alerte, il allait et venait, secouant sa chevelure rousse, heureux aussi de voir sa jeune femme. Il faut lui rendre cette justice qu'il ne l'obsédait point de doucereuses galanteries, qu'il n'exigeait pas d'elle de grands témoignages de tendresse. Il se contentait de lui donner modestement l'exemple de la soumission et de la patience. Elle

se réjouissait de penser qu'il ne comprenait pas ce dont elle souffrait, et s'appliquait soigneusement à lui cacher ses souvenirs et ses regrets. Elle avait fait dans la ville peu de connaissances, et, de toutes celles qu'elle avait faites, il n'en était pas une à laquelle elle n'eût volontiers renoncé. C'étaient le maire passionné pour les Polonaises, le juge passionné pour le vin mousseux, l'ispravnik qui ne pensait qu'aux redevances et aux nombreuses assemblées, puis la fâcheuse baronne Petrowna Krivogorcka, qui n'était occupée qu'à médire et à prendre soin de ses chiens. Ces gens faisaient de temps à autre une visite chez le pharmacien, dans l'espoir d'obtenir à meilleur marché, et peut-être gratuitement, les divers ingrédients dont ils avaient besoin.

Plus fréquemment que tous les autres, l'ex-propriétaire, pour se distraire dans son oisiveté, arrivait le matin avec sa redingote à la brandebourg, saluait le pharmacien, puis s'approchait de Charlotte en lui adressant invariablement les mêmes paroles :

— Bonjour, madame, comment vous portez-vous?

— Bien, répondait en soupirant la jeune femme.

— Puis-je fumer ma pipe?

On lui apportait une pipe. Il se mettait à fumer comme une cheminée, puis racontait les nouvelles de la ville : un marchand venait de recevoir un baril de harengs frais, une vieille femme était tombée sur le trottoir nouvellement construit, et autres histoires du même genre.

Sa chronique épuisée, il recommençait pour la centième fois avec la pharmacienne quelques-unes de ses aimables plaisanteries. — Eh bien, Charlotte Karlovna,

disait-il, quand vous mettrez-vous à apprendre le russe? Voyons, prononcez quelques mots. Vous ne pouvez pas? C'est pourtant bien simple. Il faut que vous vous y appliquiez, sinon vous m'obligerez à apprendre l'allemand, et je ne connais encore d'autres mots de cette langue que *gut* et *lieb danken*.

Charlotte souriait tristement. Le sot propriétaire déposait sa pipe dans un coin, puis se retirait très-satisfait de sa visite. Dans une capitale, se disait-il, oui, dans une vraie capitale, on trouverait cette femme très-jolie.

Et Charlotte restait seule, tout le jour seule. Que de longues heures elle passait quelquefois assise à sa fenêtre, plongée dans ses sombres réflexions, regardant les nuages gris amassés à la surface du ciel, ces nuages qui n'annoncent ni la tempête ni le soleil, ces nuages froids, tristes, lourds comme sa propre existence. Puis, plus bas, en face d'elle, que voyait-elle? Des mares d'eau et des canards, des rues boueuses, des femmes en haillons, de misérables maisons dont les vitres brisées étaient rejointes par des lambeaux de papier. Tout ce qu'il y a de plus laid dans l'aspect de l'humanité semblait réuni pour empoisonner les plus belles années de sa vie.

Puis son imagination était pour elle une autre cause de tourment. Les rêves qui jadis l'avaient occupée se représentaient plus vivement à son esprit; et, dans sa solitude, elle voyait scintiller, flamboyer l'image de l'amour, mais d'un amour passionné qui enflammait ses sens. Pour un instant de cet amour, de ce bonheur, elle aurait voulu donner toute sa vie.

Dans ses douloureuses agitations, elle ne pouvait cependant ni haïr ni mésestimer son mari. A vrai dire, il ne la comprenait pas, mais c'était un bon et honnête homme, qui s'efforçait constamment d'adoucir pour elle le fardeau des soucis domestiques, qui sans cesse travaillait avec l'unique ambition de lui préparer quelque bien-être dans l'avenir.

Deux années s'étaient ainsi écoulées, quand le baron se présenta à la pharmacie pour acheter des poudres de soda.

IV

— Il y a longtemps, dit Charlotte, que nous ne nous sommes vus, monsieur le baron.

— Il y a longtemps, à mon grand regret ; et vraiment je ne pensais guère que ce voyage, que j'ai maudit du fond du cœur, aurait pour moi un tel résultat.

— Quel résultat ?

— Le bonheur, l'inexprimable bonheur de retrouver celle qui a si vivement intéressé ma jeunesse.

Le baron s'arrêta, et jeta sur la pharmacienne un regard inquisiteur.

Franz Ivanovitch s'inclina, ne comprenant pas probablement les ingénieuses paroles du jeune voyageur.

— Voudriez-vous bien, répliqua-t-il, entrer au salon ? Il n'est pas brillant, mais il appartient à de bonnes gens. Pendant ce temps, je vous demande-

rai la permission d'aller expédier mes petits clients.

Le baron suivit avec émotion Charlotte dans sa chambre. Une foule de souvenirs se réveillèrent subitement à la fois dans son esprit. Les paisibles entretiens du soir dans la maison du professeur, les visions qu'il avait entrevues quand il était malade sur son lit, se représentaient vivement à sa pensée.

Cependant il n'avait plus devant lui la petite fille d'autrefois, avec son humble chapeau, sa démarche timide, son regard craintif, mais une femme épanouie dans toute la fleur de sa beauté. Peut-être qu'elle avait perdu la pure, la sainte expression de sa candeur première ; mais il se manifestait dans ses yeux, dans sa physionomie, une indéfinissable douceur, un caractère de souffrance, de passion, qui lui donnait un charme tout nouveau, un charme dangereux.

Le salon où elle introduisit le baron n'était, en effet, point brillant. Quelques chaises très-ordinaires, un divan près du poêle, une table recouverte d'un méchant tapis, un piano devant la fenêtre, le tout placé dans un ordre symétrique, tel était le mobilier. Dans un angle s'élevait une armoire à vitres, où l'on entrevoyait une douzaine de tasses en porcelaine, et quelques cuillers en argent, rangées selon les lois de la précision allemande et de l'élégance bourgeoise. Ce luxe germanique frappa désagréablement le dandy de la capitale ; involontairement il se prit à songer aux splendides demeures de Pétersbourg ; mais cette impression ne fut pas de longue durée. A mesure qu'il avançait dans la vie, le baron s'habituait à observer avec plus d'indifférence les décorations de la vie

— Aurais-je jamais imaginé, dit-il à voix basse, que je vous reverrais ici?

Charlotte soupira.

— Et que je vous reverrais mariée?

Un regard languissant, qui exprimait un timide reproche, répondit à ces paroles.

— Votre père se porte bien?

— Mon père est mort.

Le baron inclina la tête. Il n'avait pas même su que son vieil ami était mort. Son cœur ne put se défendre d'un sentiment pénible. Mais bientôt son égoïsme d'homme du monde le détourna de ses fâcheuses réflexions.

— Le père est mort, se dit-il; c'est une crainte de moins. Son mari est un bon homme facile à mener. Elle m'aime, et ici, dans cette misérable bourgade, je ne pense pas que je doive rencontrer beaucoup de rivaux... En tout cas, cette galanterie m'occupera.

— Vous devez, reprit-il, vivre ici bien tristement.

— Oui, répondit la jeune femme avec des larmes dans les yeux. Mon père m'a laissée orpheline. Mon pauvre père! Il parlait souvent de vous. Du jour où je l'ai perdu, mon existence a été bien changée. Tout m'est apparu sous un autre aspect, et je ne sais vraiment comment j'aurais pu exister sans le charme de mes souvenirs.

— Très-bien, pensa le baron, voilà des indices. Elle est malheureuse, donc elle est préparée à une autre situation, et je ne serais qu'un absurde écolier si tout ne s'arrangeait pas au gré de mes vœux.

— Et voilà pourquoi, dit-il, vous vous êtes mariée?

— Je me suis mariée pour faire plaisir à mon père. Il croyait que je serais heureuse avec un homme qui m'aimait, et qui probablement ne changerait pas.

— Ceci ressemble à un reproche, se dit encore le baron. Positivement elle m'aime. Et comme elle est jolie!... infiniment plus jolie que toutes ces grandes dames de Pétersbourg auxquelles j'ai inutilement consacré tant de soupirs, de temps et d'argent.

Il se rapprocha de Charlotte et lui dit avec un profond soupir :

— Ah! votre mari est heureux. Rien ne s'est opposé à sa félicité : ni les parents, ni les circonstances, ni vous-même; car sans doute vous l'aimez?

La jeune femme lui répondit avec un triste sourire :

— Mon mari est très-bon, il m'est fort dévoué, et je serais bien ingrate si je ne rendais pas justice à ses qualités.

— Bah! se dit le jeune séducteur, la tactique habituelle! On veut se créer des raisons de résistance, des remords dramatiques, pour tout sacrifier ensuite, et en revanche exiger une complète reconnaissance.

Enhardi par ces réflexions, il ajouta :

— Oui, votre mari est un être heureux. Il peut passer tous ses jours près de vous. Il peut vous donner les noms les plus tendres, vous serrer sur son cœur, et oublier le monde entier à vous entendre parler, à contempler votre beauté.

La pharmacienne était très-agitée.

En ce moment, Franz Ivanovitch rentra.

— Quelle ville ! s'écria-t-il avec chagrin. On ne peut pas même y gagner sa subsistance. Celui-ci marchande sans cesse, celui-là n'achète qu'à crédit. Ce qui me coûte un rouble, il faudrait que je le donnasse pour un demi-rouble et que j'attendisse encore le payement. Comme si je ne devais pas aussi boire et manger! Quelle maudite ville!

— Mais pourquoi y restez-vous? demanda le baron. Il me semble que vous auriez bien plus d'avantage à vous établir dans une grande cité, à Pétersbourg, par exemple?

— Oui, cela vaudrait mieux peut-être, mais la vie est chère là-bas; et pour un homme marié!... Si pourtant je trouvais une autre place...

— Je puis m'en occuper.

— Mille remercîments! Mais n'y songez pas. Vous faites un trop bon usage de votre temps, vous autres gens du monde! Comment pourriez-vous en accorder une partie à un pauvre apothicaire?

— Pardon; vous êtes injuste. Je suis toujours disposé à être utile à mes amis.

— Je vous rends grâce de vouloir bien m'accorder ce titre.

— J'espère le justifier.

— En attendant, monsieur le baron, vous devez vous trouver bien mal dans notre chétive petite ville.

— Non, au contraire.

— Ah! voilà de vos politesses. Nous n'avons point de distractions extraordinaires à vous offrir, point de théâtre, point de bal. Si pourtant une soupe, une bou-

teille de vin et une tasse de thé pouvaient vous être agréables, c'est à votre service.

— J'accepte volontiers.

— Eh bien, voulez-vous demain dîner avec nous? C'est probablement la première fois de votre vie que vous aurez dîné dans une pharmacie.

— Je viendrai avec grand plaisir.

— Ne soyez pas trop exigeant. Nous n'avons à vous offrir qu'un modeste repas, mais nous vous l'offrons de bon cœur. N'est-il pas vrai, Charlotte?

Charlotte inclina la tête en silence.

— Pense donc, poursuivit Franz, à traiter notre hôte de façon à ce qu'il ne soit pas trop mécontent.

La jeune femme salua et sortit.

— A quelle heure dînez-vous ordinairement? demanda le baron.

— A midi; mais pour un élégant habitant de Pétersbourg nous remettrons, si vous le voulez, le dîner à une heure ; est-ce assez tard?

— Parfaitement.

Le baron se retira, profondément occupé de Charlotte. De retour dans sa demeure, il se rappela toutes les scènes de séduction de tous les romans qu'il avait lus et résolut de mettre sérieusement en pratique le savoir qu'il avait acquis par ces lectures.

Le lendemain, il attendait l'heure du dîner avec impatience. Il se para de son plus brillant gilet, de sa plus riche cravate, de son habit parisien, et se mit en marche par le sentier bourbeux qui conduisait à la pharmacie. Franz vint le recevoir à la porte, lui tendit la main affectueusement, et le fit entrer dans le salon

où il l'avait introduit la veille. Les cuillers d'argent ne brillaient plus dans l'armoire vitrée. Elles devaient servir au festin. Tout était nettoyé, frotté avec soin, et quatre couverts étaient déjà symétriquement placés sur la table. Dans un coin du salon l'ex-propriétaire fumait sa pipe.

— Et où est votre femme? demanda le baron.

— Elle est à la cuisine, occupée de notre dîner. Nous n'avons point de cuisinière; nous ne sommes pas riches.

Le jeune Lovelace éprouva une impression désagréable en pensant que celle à qui il voulait faire la cour tournait en ce moment des casseroles et travaillait peut-être à rôtir une poule pour plaire à celui qui avait été le premier objet de ses affections.

— Votre serviteur, dit l'homme à la casquette, de l'air familier d'une vieille connaissance; vous vous portez bien ?

— Très-bien.

— Comme vous êtes toujours élégant ! C'est un gilet de Pétersbourg que vous avez là ?

— Non, de Paris.

— De Paris ! Permettez-moi de le regarder. Cela doit coûter cher ?

— Je ne sais.

— Ces beaux messieurs de Pétersbourg, ils s'habillent comme des princes et ne savent pas ce que cela leur coûte.

Au même instant, Charlotte entra avec son ancienne robe blanche. Deux boucles de cheveux arrondies au-

tour de ses oreilles tombaient sur ses épaules, et sur son front se déroulait un cordon de soie garni de verroteries de Venise. Ce cordon, parure inévitable des pauvres filles d'Allemagne, choqua encore les regards du baron. Il s'inclina devant elle en silence et se mit à parler de la pluie et du beau temps. Cependant la soupe fut servie, et les convives s'assirent à table. Ce n'était pas une soupe aux pommes de terre, ni une soupe aux choux, mais la mémorable bouillie d'avoine au lait dont le baron avait joui régulièrement tous les mercredis et les samedis quand il était à l'université. Il jeta un regard sur Charlotte, qui sourit et rougit. Il est des femmes qui savent mêler la poésie de leur cœur aux plus vulgaires détails de la vie. L'aristocrate Firengeim comprit l'intention que Charlotte avait eue en lui offrant ce mets rustique, et pour la première fois s'inquiéta peu de ce qui était sur la table. La conversation s'anima ; on parla de Pétersbourg et des moyens d'y transporter la pharmacie. Franz se montrait effrayé de la difficulté de subsister dans une grande ville. L'homme à la casquette ajoutait que Pétersbourg était surtout une résidence redoutable. Vers la fin du dîner, le pharmacien se leva d'un air important, entra dans la chambre voisine et en rapporta une bouteille de vin de Champagne, la seule qui eût jamais paru dans son établissement. C'était pour honorer grandement son hôte qu'il se livrait à un tel luxe. Le vin avait un goût étrange, mais l'intérieur de la bouteille et l'écume qui en jaillit étaient d'une apparence très-convenable.

— A la santé de M. le baron ! s'écria le bon Franz. Puisse-t-il vivre cent ans !

— Et monter au rang de général! ajouta l'ex-propriétaire.

— Et avoir beaucoup de bonheur! murmura Charlotte.

— Allons, encore un verre! dit le pharmacien.

Quand la précieuse bouteille fut vide, les convives se levèrent de table et se mirent à fumer. Il était quatre heures. Deux heures s'écóulèrent encore en une causerie sans suite. Le pharmacien pensait probablement à ses affaires, le baron regardait à sa montre avec impatience. Charlotte semblait très-agitée. L'ex-propriétaire jouissait seul d'un doux repos et contemplait le plafond. Enfin il se leva pour aller voir, dit-il, le maître de poste. Franz se retira dans sa boutique. Firengeim resta seul avec la jeune femme. Au dehors s'étendait l'obscurité d'une soirée d'automne.

Les deux amants étaient l'un près de l'autre en silence. Subjugué par une timidité qu'il maudissait, le brillant séducteur se trouvait tout à coup arrêté dans ses projets de conquête. Il songeait; il s'accusait de faiblesse et de sottise; puis enfin, respirant comme s'il venait de prendre une héroïque résolution :

— Voulez-vous, dit-il, jouer quelque chose?

— A quatre mains?

— Oui.

— Mais je joue si mal!

— Je vous en prie. Vous souvenez-vous comme nous jouions ensemble autrefois?

— Je m'en souviens.

— Eh bien, de grâce!

— Si vous voulez...

Ils s'assirent l'un à côté de l'autre, devant le piano.

— Que vous jouerai-je? demanda Charlotte.

— Ce qu'il vous plaira.

— Tout m'est égal.

— Voici un cahier. Choisissez.

— Choisissez vous-même.

— Nous jouerons ensemble.

— Comme autrefois; — comme dans l'ancien temps, murmura la jeune femme en soupirant; mais pardonnez-moi si je fais quelque faute.

— Et moi, je vous demande la même indulgence.

Ils se mirent à jouer ensemble; mais ils n'étaient pas d'accord : tantôt l'un allait trop lentement, tantôt l'autre trop vite. Et le salon devenait de plus en plus obscur.

— Charlotte, dit tout à coup, à voix basse, le baron, Charlotte, vous avez donc été irritée contre moi?

— Irritée!... Que Dieu vous pardonne! — Ne pas m'avoir écrit seulement une fois!

— Soit. Accusez-moi, condamnez-moi. Peut-être parviendrai-je à me justifier.

— Pardon, il me semble que je viens de faire une fausse note.

— Je souffre tant en pensant que je vous ai affligée!

— Tournez donc le feuillet.

— Votre bonheur m'est si cher... si cher... Hélas! et moi je suis si malheureux!

— Vous malheureux?

Tous deux cessèrent de jouer.

— Oui, Charlotte, je suis vraiment malheureux. Le

monde dans lequel je vis m'oppresse et me refroidit l'âme. Nulle part je ne puis me dilater le cœur. Dans les salons que je fréquente, je vis seul, je n'accorde à personne mon affection, je ne crois à aucune affection.

— Pauvre jeune homme!

Encouragé par cette exclamation, le baron continua :

— Savez-vous, Charlotte, quelle consolation j'ai trouvée dans l'amour, quelle ardente pensée j'ai conservée dans la froide atmosphère du grand monde? Le savez-vous?

La jeune femme ne répondit pas. Son cœur battait vivement.

— Tout ce qui me reste, c'est le souvenir du passé, c'est votre image. C'est là mon plus précieux trésor. Que de fois, fatigué du vide de mes futiles relations, je me suis retiré en silence à l'écart! Dans cette solitude, je vis de nouveau près de vous, avec vous; je regarde vos fenêtres, et je vous entrevois comme autrefois derrière vos rideaux blancs. L'imagination alors me tient lieu de la réalité. Je suis heureux de mes rêves, et l'amour et la joie raniment mon cœur.

— Hélas! et moi, dit Charlotte, que je suis triste aussi! Mon père mort, pas un ami pour m'aider. Je m'abandonne aussi à mes souvenirs, et la réalité m'écrase.

— Ainsi nous souffrons cruellement tous deux. Personne ici ne peut ni vous apprécier ni vous comprendre; et moi, je sais que vous êtes faite pour aimer, pour être aimée, pour éprouver toutes les joies et toutes les agitations du cœur.

— Ne me dites pas cela !

— C'est la vérité.

— Oui, c'est une fatale vérité. J'ai longtemps espéré le bonheur, je l'ai entrevu de loin ; mais il n'a fait que briller à mes yeux, et m'a fui en me laissant à peine dans ma solitude une consolation.

— Non ! s'écria le baron. L'amour est plus fort que l'adversité. Nous serions heureux ensemble. Vos regards me le disent. Qui donc nous empêche de jouir d'une autre existence ?

— Comment ?

— Ne pouvons-nous pas nous élever au-dessus des misérables conventions qui nous séparent ? Ne pouvons-nous pas nous aimer librement et savourer dans notre amour la récompense des peines que nous avons subies?

— Mais le monde ?...

— Que nous importe le monde? L'amour ne sera-t-il pas notre univers? En face de l'amour, tout n'est que néant. Qu'elle est grande, qu'elle est sainte, l'âme qui est remplie d'amour !

En prononçant ces mots, le baron prit la main de Charlotte, et cette main tremblait.

— Et le devoir! murmura d'une voix faible la jeune femme.

— Le devoir ! c'est une invention des froids calculateurs ; c'est une convention terrestre, et pour nous le ciel est ouvert. Voyez : ce n'est pas en vain que le sort nous a de nouveau réunis. Nous sommes nés l'un pour l'autre ; ne voulez-vous pas le reconnaître ? Par la puissance de mon amour, moi je dis que vous devez m'aimer.

— Et vous ne vous trompez pas, balbutia Charlotte en mettant une main sur ses yeux.

Une expression de bonheur indicible anima le visage du baron à cet aveu, et le salon était alors plongé dans une profonde obscurité.

— Oh! maintenant, s'écria-t-il, je suis prêt à mourir pour vous. A présent, je suis sûr que nous pourrons être heureux. Mais ajoutez encore une de ces douces paroles. Dites-moi s'il y a longtemps que vous m'aimez, et comment.

— Oui, je vous le dis, car je n'ai pas la force de garder plus longtemps le silence. Oui, je vous aime et n'ai jamais cessé...

En ce moment la porte s'ouvrit, et une grosse servante, vêtue d'une méchante robe de coutil et les pieds nus, entra dans le salon, apportant deux flambeaux avec deux chandelles de suif. La main de la jeune femme s'écarta de celle du baron, et la vue de ces chandelles et du misérable accoutrement de la servante rendit à Firengeim une de ses fâcheuses impressions.

En même temps, ce vulgaire incident rappelait Charlotte à la raison.

— Non, non, dit-elle d'une voix émue, une femme doit vivre pure et sans reproche. L'illusion s'en, va et le repentir reste. Je vous en conjure par tout ce qui vous est cher, ne recommencez plus un tel entretien.

A l'entrée du salon apparut Franz.

— A présent, dit-il, me voilà libre. Je crains que vous ne vous soyez ennuyés. Voulez-vous prendre un verre de punch, ou faire une partie de boston?

Mais le baron ne voulut accepter aucune de ces pro-

positions. Trompé dans son attente, déconcerté dans ses projets, il se retira dans sa demeure et passa la nuit dans une violènte agitation. Le léger séducteur aimait la pauvre pharmacienne de province, il l'aimait avec ardeur et sans espoir.

V

Bientôt les visites assidues de Firengeim à la pharmacie donnèrent lieu, dans la petite ville, à une foule de réflexions et de commentaires fort peu charitables. L'ex-propriétaire racontait à ce sujet de curieux détails dans les visites qu'il faisait aux marchands, la conseillère Krivogorcka s'en entretenait très-aigrement avec ses amies, l'ispravnik en raisonnait d'un ton cynique avec l'assesseur dans le cours des audiences. Le juge, rencontrant le maire, lui dit :

— Eh bien, vous savez ce qui se passe chez le pharmacien ?

— Avec l'étranger ? Oui, on m'en a parlé.

— La chose me paraît claire, et c'est très-inconvenant, extrêmement inconvenant. A votre place, j'interviendrais dans cette affaire. L'autorité, comme une tutrice vigilante, est tenue de veiller au maintien des bonnes mœurs parmi les citoyens et de ramener dans la bonne voie ceux qui s'en écartent. C'est là votre devoir.

— Vous croyez ?

— Sans doute. N'êtes-vous point par vos fonctions le gardien des mœurs dans cette ville?

— C'est vrai.

— Ce baron est, à ce qu'il paraît, un de ces hommes qu'on appelle des esprits forts. Il n'a pas été vous voir?

— Non.

— Il ne s'est pas non plus présenté dans ma maison. Il pouvait se dispenser de cette politesse à mon égard..., mais envers vous, maire de la ville... Et vous avez été le voir?

— Oui...

— En uniforme?

— Oui.

— Et il ne vous a pas rendu votre visite?

— Non.

— Quelle idée a-t-il donc de lui, ce beau monsieur? Il serait bon de lui donner une leçon.

— Vous croyez donc que je devrais parler à Franz Ivanovitch?

— C'est votre affaire. Pensez-y vous-même.

Quelques jours après, le drowschki du maire s'arrêtait à la porte de la pharmacie. Franz, peu soucieux de toute vaine marque de distinction, fronça le sourcil à l'approche de cette visite. Cependant il s'avança à la rencontre du magistrat et le reçut respectueusement.

Le maire, qui désirait vraiment faire le bien, mais qui était un peu borné, avait pris à cœur le conseil du juge, et s'était décidé à intervenir dans les relations domestiques du pharmacien.

— Je voudrais, lui dit-il en prenant un air grave, vous entretenir d'une chose très-importante.

— En quoi puis-je vous être agréable ? répondit Franz.

— Mon devoir comme maire n'est pas seulement de m'occuper de la police de la ville. L'autorité, ajouta-t-il en répétant les paroles du juge, est tenue de veiller comme une tutrice vigilante au maintien des bonnes mœurs parmi les citoyens et de ramener dans la bonne voie ceux qui s'en écartent.

— Sans doute.

— Je remarque avec joie que nous sommes d'accord. Nous sommes l'un et l'autre des hommes sérieux, et nous pouvons traiter une question avec calme, n'est-il pas vrai ?

— Assurément.

— Entre nous, je n'ai pas toujours été si sage. Lorsque j'étais au régiment, dans la Russie blanche, vous savez, aux environs de Dinabourg, j'étais jeune, et souvent amoureux, et j'ai fait bien des folies. Mais quelles femmes charmantes je voyais là ! Madame Drombikœkaia, madame Tschemboulitzkaia. Je n'en ai vu nulle part de pareilles.

— Où voulez-vous en venir ?

— Patience. Je voulais seulement vous dire que j'espérais vous voir accepter comme il convient ce que j'ai à vous communiquer.

— Au sujet de madame Tschemboulitzkaia ?

— Non, de votre femme.

— De ma femme ! s'écria le pharmacien d'une voix qui fit reculer le maire de deux pas.

— Calmez-vous. C'est dans votre intérêt que je désire vous faire part des rumeurs...

— Quelles rumeurs?

— Allons... allons... Ce n'est rien... ; seulement il y a des gens qui s'étonnent des visites fréquentes du baron dans votre maison, et qui font là-dessus de fâcheux commentaires... Vous comprenez... Moi, je n'ai nullement de telles idées..., mais ce sont des choses auxquelles il faut prendre garde.

Franz tremblait de tous ses membres.

— Vous voyez cette fenêtre! s'écria-t-il d'une voix stridente : dites à ceux qui veulent bien m'adresser de tels avertissements que je les jetterai par là comme un flacon brisé! Ma femme est pure comme la colombe; ma femme est au-dessus de toutes les inventions, de toutes les calomnies qui alimentent votre ville stupide; entendez-vous, monsieur le maire?

Si quelqu'un s'avise de porter atteinte à sa réputation par un mot, par un signe, vous voyez ces mains : avec ces mains, je l'étranglerai comme un chien, quand je n'aurais plus qu'une goutte de sang dans les veines! Outrager ma femme! oh! il me semble qu'on me prend le cœur avec des tenailles brûlantes! Sachez donc qu'à côté d'elle toute votre ville ne vaut pas une pilule avariée. Et je vous le dis, je déchirerai, je pilerai en petits morceaux quiconque oserait lui faire la moindre offense!

En parlant ainsi, Franz semblait grandir d'une coudée. Le maire secoua les épaules et gagna doucement la porte.

Charlotte était dans la chambre voisine, et avait

tout entendu. Elle entra dans la pharmacie et vit son mari installé comme de coutume à son bureau et réglant tranquillement ses comptes.

— Pourquoi donc, demanda-t-elle timidement, te disputais-tu avec le maire?

— Parce qu'il prétend que je dois faire nettoyer le trottoir à mes frais. Et pourquoi donc le ferais-je?

La jeune femme se retira vivement émue de la conduite de son mari. Sa conscience commençait à s'agiter.

— Ah! se dit-elle, si mon mari était mauvais, je serais plus tranquille! Fatale destinée! Malheureux cœur! Je ne puis aimer celui qui m'a consacré sa vie entière, et je suis prêt à tout sacrifier pour celui qui a fait la désolation de ma jeunesse! Pourtant je ne trahirai pas au delà d'une certaine mesure celui qui a tant de confiance en moi. Je ne violerai point les lois qui me sont imposées.

Trois semaines se passèrent pour elle dans une sorte de vertige. Entraînée par ses illusions, Charlotte s'abandonnait à un sentiment coupable. Dès le matin, elle était à sa fenêtre, épiant l'arrivée du baron. Dès qu'elle le voyait apparaître de loin, ses regards étincelaient, et, à mesure qu'il approchait, son cœur battait plus vivement, ses joues se coloraient d'un plus vif incarnat; puis, lorsqu'il entrait, elle était heureuse, et la pauvre petite ville et la pauvre pharmacie devenaient pour elle un paradis terrestre.

Et lui? Qui peut pénétrer dans les replis d'un cœur noblement doué par la nature, et vicié par le contact du monde? Lui, il était entraîné aussi par des charmes

qui l'enthousiasmaient. Cependant il eût voulu jouer le rôle de Faublas, et n'avait nul penchant pour celui de Werther. Il était amoureux, en réalité, amoureux comme un étudiant. Il aurait pu disserter sur l'amour comme un lion de la nouvelle école. Quelquefois il se reprochait la sincérité de ses sentiments, il s'efforçait de se remettre au niveau de quelques monstres à la mode. Mais l'amour, cette goutte de rosée céleste, malgré lui, pénétrait dans son astuce, et le vaillant séducteur, déconcerté à tout instant dans ses perfides combinaisons, était forcé de plier la tête, de jouer des morceaux à quatre mains et d'écouter une quantité de digressions sur les amis d'autrefois, les jeux de l'école, les premières années d'une modeste vie de jeune fille, tandis que son imagination lui ouvrait une tout autre source d'émotions. En vain il essaya de renouer l'entretien qu'il avait eu avec Charlotte après son mémorable dîner : la jeune femme employait toute son adresse féminine à écarter ce langage périlleux, et, lorsqu'il s'emportait et maudissait sa faiblesse, elle lui souriait d'une façon si charmante, elle fixait sur lui un regard si doux, que son front de nouveau s'éclaircissait, et qu'il sentait l'espoir renaître dans sa pensée. Quelquefois aussi l'infortuné baron retombait dans les trivialités qui le désenchantaient. Quelquefois Charlotte s'approchait de lui avec un air d'embarras et les manches retroussées. Ce jour-là, on faisait la lessive dans la maison. Quelquefois l'élégant jeune homme réfléchissait que les vêtements de sa bien-aimée outrageaient effrontément la mode. Quelquefois, enfin, elle l'interrompait dans une de ses tendres protestations pour courir à la cuisine et

voir où en était un quartier de mouton qu'elle faisait rôtir. Alors le baron se mettait en fureur contre lui-même, contre son indigne passion, et ordonnait à Jacob de faire ses malles pour partir. Puis il réfléchissait qu'il serait impoli de s'éloigner ainsi sans prendre congé de Charlotte, et il revenait à la pharmacie. Charlotte était à sa fenêtre. Dans ses regards éclatait l'expression d'un profond sentiment. Elle lui souriait, elle lui parlait, et sa voix caressante, mélodieuse, lui entrait dans le cœur. De nouveau il oubliait ses sinistres impressions, de nouveau il était aussi arrêté dans ses projets de séduction, et il se remettait à parler du passé, ne pouvant se lasser de contempler ni d'entendre la ravissante jeune femme.

VI

Un matin, l'homme à la casquette, l'ex-propriétaire, entra chez le baron au moment où l'élégant gentilhomme se levait et décachetait une lettre que la poste venait de lui apporter.

— Pardon, dit-il, je ne vous dérange pas?

— Nullement.

— Si vous permettez..., je fumerai une pipe.

— Jacob, apporte une pipe.

Jacob prépara en grommelant une pipe et se retira.

Le baron lisait sa lettre et souriait.

— Des nouvelles de Pétersbourg? dit l'insatiable curieux.

— Oui.

— De votre famille?

— Non, d'une femme de ma connaissance.

— On vous écrit sans doute en français?

— Non, en russe.

— Oh! que j'aimerais à voir le style des dames de Pétersbourg! Est-ce un secret?

— Pas du tout.

— Voulez-vous me permettre de voir?

— Pourquoi?

— Par curiosité.

— Lisez.

L'ex-propriétaire prit la lettre et la regarda de tous les côtés.

— Quel parfum! dit-il. Rien qu'en le respirant, on reconnaît que cela doit venir de la capitale. Et qu'y a-t-il là dans le coin?

— Les armes d'une comtesse.

— Ah! voilà des choses dont nous n'avons pas d'idée. Du papier armorié! C'est là une couronne de comtesse?

— Oui.

— Je n'ai encore rien vu de semblable. C'est très-joli.

Il commença à lire :

« J'ai promis de vous écrire; mais comme une lettre est une chose périlleuse, permettez que je vous écrive en russe. C'est moins compromettant, et personne, que

je sache, ne s'est encore avisé de voir une mauvaise pensée dans une lettre écrite en cette langue. Après avoir ainsi assuré les convenances, je m'abandonne au plaisir de causer avec vous. Nous sommes fort ennuyées ici de ne pouvoir plus vous entendre, ni rire, ni plaisanter avec vous comme de coutume. Que faites-vous donc, terrible lion, dans votre vilaine province? Vous êtes ici partout très-regretté. Hier, nous avons dansé. Mais nos regards ne rencontraient que d'affreuses figures. Les cavaliers aimables deviennent rares. Les îles[1] sont entièrement désertes. A peine s'il nous reste quelques femmes. Le temps est beau. Que vous dirai-je encore? Mon mari est parti pour ses terres et m'a offert de m'emmener avec lui. Mais la province me fait peur. Je m'en fais un horrible tableau. Quels bonnets et quels chapeaux on doit voir là! quels petits-maîtres! quelles femmes! quelles prétentions! Revenez donc bientôt nous raconter ce que vous avez vu, pour nous amuser; et ensuite un voyage à Paris. Voilà ce que je désire : avec vous nous aurons de l'agrément. Ici, rien de nouveau. Vos amis sont aux genoux de leurs belles. Moi, je suis délaissée, peut-être parce que je vous attends. Prenez garde de ne pas devenir là-bas amoureux de la femme d'un de ces monstres que j'ai vus figurer dans le *Réviseur*. Nous avons fait ces jours derniers une partie de plaisir. Nous avons été au théâtre russe. En vérité, on n'y joue pas mal. Figurez-vous que c'est la première

[1] Iles de la Neva, près de Pétersbourg, parsemées d'une quantité de charmantes maisons, et habitées dans la belle saison par la haute société.

fois de ma vie que j'allais à ce théâtre. Il a paru une comédie, le *Réviseur*, d'un M. Gogol. C'est assez drôle, mais *mauvais genre*, comme vous le remarquerez vous-même. Adieu, et n'oubliez pas que je vous attends avec impatience. Écrivez-moi, et, comme vous me l'avez promis, dépeignez-moi les caricatures au milieu desquelles vous vivez. »

— Une jolie lettre ! s'écria l'ex-propriétaire. Il semble que ce ne soit rien, et c'est très-joli. Ces femmes du monde ont une façon de dire les choses ! Celle-ci est belle, sans doute? ajouta-t-il avec un malin sourire.

— Pas mal.

— Allons ! vous êtes modeste. Je suis sûr qu'elle est très-belle. Ah ! monsieur le baron, vous êtes un homme heureux.

— Non, vraiment, il n'y a rien là d'extraordinaire.

— Si je ne vous gêne pas, voulez-vous me permettre de prendre encore une pipe?

Il fuma deux pipes ; puis, voyant qu'il n'avait plus rien de nouveau à apprendre, il se leva, salua et se rendit à la pharmacie. Là tout était dans un doux état de quiétude. Charlotte était assise à sa fenêtre, et Franz se délectait dans la lecture d'un journal allemand.

— Je viens de voir le baron, dit l'ex-propriétaire. Quel heureux garçon !

Charlotte détourna la tête. Franz fit un signe d'assentiment.

— Oui, et un bon garçon, et gai, et franc ! Nous sommes très-bons amis.

— En vérité !

— Savez-vous une chose? mais entre nous, je vous

prie : il m'a avoué qu'il avait à Pétersbourg une certaine connaissance... Vous entendez? hein?

— Cela n'est pas vrai! s'écria la jeune femme en pâlissant.

— Cela n'est pas vrai! Ah! mais je viens de lire une lettre... une lettre charmante.

— D'une femme? demanda Charlotte.

— De qui donc? Et quelle femme! Il m'a avoué qu'elle était très-belle. Une beauté de la capitale, près de laquelle il ne peut plus être question de nos pauvres provinciales.

— Et que dit cette lettre? demanda Franz.

Charlotte devint très-attentive.

— Voyons que je cherche à me rappeler; mais, je vous en conjure, n'en dites rien. Cela m'a été confié sous le sceau du secret.

— Soyez tranquille.

— D'abord, cette dame a employé un mot que je ne comprends pas... le mot de convenance, je crois.

Franz expliqua ce que signifiait cette locution française.

— A merveille, reprit l'ex-propriétaire. Eh bien, ce baron sait joliment mener les affaires. Il faut voir comme les femmes lui écrivent.

— Mais la lettre! la lettre! dit Charlotte d'une voix suppliante.

— Je tâche de me la rappeler. Ah! j'y suis.

« ..... Comme je ne puis garder les convenances, je m'abandonne au plaisir de vous écrire. Pourquoi êtes-vous parti? Je vous regrette amèrement. Vous, notre lion.... » — Il paraît qu'il ne se sera pas conduit très-

délicatement envers elle, puisqu'elle lui donne un tel nom. — « ... Allons au delà de la frontière; là nous serons heureux... Dans cette province où vous êtes, il doit y avoir d'horribles caricatures...» — Cela me paraît fort impoli. — « ... Revenez au plus tôt pour me faire rire en me disant quelles étranges figures et quels affreux bonnets vous avez vus. Je vous attends. Mais n'allez pas devenir amoureux de la femme d'un de ces monstres !... » — Je ne sais à qui cela s'adresse. — « ..... Nous vous attendrons toutes... »

Voilà à peu près cette lettre. Mais comprend-on que Firengeim, ainsi regretté, reste dans notre méchante petite ville, comme s'il était un des nôtres, et vienne vous voir et me traite en ami?

Le méchant oisif, à qui le sentiment de Charlotte pour le baron n'avait pas échappé, se complaisait dans le détail de ces conquêtes imaginaires. Mais sa confidence eut un tout autre résultat que celui qu'il en attendait. Franz l'attira à l'écart, et lui signifia d'avoir à cesser désormais ses visites à la pharmacie. Charlotte était restée à sa fenêtre, immobile, muette, et comme perdue dans un abîme de douloureuses réflexions.

L'ex-propriétaire sortit sans répliquer et se rendit chez l'ispravnik, chez le juge, pour leur faire part de la fameuse lettre.



VII

Toute la nuit, la pauvre Charlotte la passa sans pouvoir clore les yeux. Qu'était-elle à côté de ces grandes dames parées de dentelles et de plumes, elle, la pauvre femme inculte, sans ornement, tantôt blanchisseuse et tantôt cuisinière? Qu'était-elle pour le baron ? une distraction d'un moment, un jouet dans son ennui. Peut-être encore devait-elle lui savoir gré de ce qu'il voulait bien lui adresser quelques paroles flatteuses. Mais tout cela n'était pour lui qu'une plaisanterie. Comment pourrait-il aimer une pharmacienne, lui qui aimait une belle dame parée de splendides brillants et de riches bracelets? Et cette femme lui écrit, elle l'attend avec impatience; et, quand il sera près d'elle, il se moquera de la pharmacie et de la pharmacienne, à laquelle il a adressé des galanteries entre des flacons de rhubarbe et de quinine.

La jalousie, l'ardente jalousie, suffoquait la malheureuse Charlotte. Son imagination lui représentait des contrastes qui la désolaient. Il en aime une autre, se disait-elle, et cette autre n'est pas belle comme moi; elle n'a ni ce frais incarnat ni ces longues boucles de cheveux. Mais les hommes se laissent-ils séduire par là? Près d'elle est la richesse avec son éclat; près de moi, la pauvreté avec tous ses désagréments. Elle a des

fleurs dans son appartement, des fleurs sur la tête, des fleurs partout, pendant l'automne et l'hiver, pendant toute l'année. Et ici, près de moi, il n'y a que les attributs de ma chétive condition, de la monnaie de cuivre, des chandelles de suif, la vie de province, l'odeur de la pharmacie, les haillons et la solitude. M'est-il permis d'aimer un homme qui ne peut éprouver qu'une profonde répulsion pour ma misérable existence? Puis-je oublier comme son front s'est assombri à l'aspect de notre pauvre maison, et quelle expression de dédain s'est trahie dans son sourire? Et moi, cependant, je n'attendais, comme une humble esclave, qu'un regard de commisération et non d'amour ; et moi, j'ai oublié ma fierté de cœur et la dignité de mon sexe, pour me livrer aux risées d'une femme orgueilleuse, pour servir d'amusement à un homme qui a toujours méprisé ma pauvreté et qui rougirait d'être heureux avec moi !

Le lendemain, Charlotte était pâle et pensive. Son mari la regarda avec inquiétude, lui donna quelques potions calmantes, et parut préoccupé.

A midi, selon sa coutume, apparut le baron. La jeune femme le reçut froidement, répondit à peine à ses questions, et le quitta pour s'occuper, disait-elle, de son ménage. Il retourna dans sa demeure très-mécontent. Franz ne disait rien.

Le lendemain, il revint et ne jouit pas d'une autre réception, ni le surlendemain, ni le jour suivant. Charlotte était pâle et concentrée en elle-même. Pas un sourire n'animait son visage, pas un soupir ne s'échappait de ses lèvres. Sur sa figure, il n'y avait qu'une expression de froideur mortelle. Franz ne disait rien.

Une semaine se passa ainsi. Un soir, le baron était dans sa chambre, la tête appuyée sur sa main, l'esprit absorbé dans de tristes réflexions. Par sa froideur, Charlotte excitait en lui la passion bien plus qu'elle n'eût pu le faire par une habile coquetterie. Il avait renoncé à ses astucieuses combinaisons. Il aimait avec ardeur, sans trêve, sans repos, et avec un immense désespoir. Pour lui, ce changement subit de la jeune femme était incompréhensible. S'il eût pu passer un instant seul avec elle, tout se serait expliqué. Mais, pour comble de malheur, le maudit pharmacien ne la quittait plus...

Tout à coup il releva la tête; la porte venait de s'ouvrir, et Franz Ivanovitch était devant lui.

— Vous ici! s'écria Firengeim.

— Oui, répondit Franz, qui était excessivement pâle. Je viens vous parler d'une affaire sérieuse. Vous aviez une mission à remplir dans notre ville?

— Oui.

— Elle est terminée?

— Oui.

— Alors, pourquoi restez-vous encore ici?

Le baron devint inquiet. Le pharmacien joignit les mains et continua: — On m'a rapporté des propos calomnieux auxquels j'ai répondu comme il convenait. J'ai tellement confiance en ma femme, que je ne l'offenserai pas même par un soupçon. Pourtant, dans une petite ville, les inventions de la méchanceté peuvent avoir de fâcheux résultats; et c'est là ce que je voudrais prévenir.

— Vous demandez une satisfaction?



— Une satisfaction! reprit d'une voix imposante le pharmacien. Comment osez-vous, monsieur le baron, m'adresser une telle proposition? Je ne suis plus un étudiant, et je ne suis pas un homme du monde. Vous pouvez croire que, pour un désagrément personnel qui touche à peine à mon amour-propre, je n'irai pas exposer tout mon avenir; et je ne vous permets pas de faire de la générosité avec moi. Non, monsieur le baron, nous ne sommes pas des enfants, et j'ai une autre question à résoudre avec vous.

— Que désirez-vous?

— Je désire que vous partiez pour Pétersbourg.

— Soit..., dans quelques jours.

— Non, aujourd'hui même.

— Cela ne se peut.

— En vérité!

— Non, pas aujourd'hui.

— En ce cas, je m'assois, et je vais vous raconter une petite histoire. Dans une ville d'Allemagne vivait un bon vieux professeur qui n'avait qu'une fille. Chez lui s'introduisit un jeune homme sans conscience.

— Permettez! s'écria le baron.

— Ne m'interrompez pas. Oui, ce jeune homme était sans conscience; car, sachant qu'il ne pouvait épouser cette jeune fille, il n'aurait pas dû jeter le trouble dans un cœur inexpérimenté, il n'aurait pas dû donner une fatale illusion à cet honnête vieillard, il n'aurait pas dû sacrifier à une de ses fantaisies le repos de toute une famille.

Le baron baissa la tête.

— Dans cette même ville se trouvait un autre jeune homme, qui n'était pas brillant, qui n'avait point un extérieur agréable et qui n'avait point de fortune. Dans son humble situation, il travaillait sans relâche à se procurer quelque moyen d'existence pour l'avenir. Il avait le cœur jeune, et il pouvait réellement aimer; — mais là n'est pas la question. — J'ajouterai seulement qu'il aimait sans oser rien demander, et sans oser rien attendre. Comprenez-vous ? A présent, je puis parler plus ouvertement.

A votre départ de l'Université, tout le monde disait que Charlotte vous aimait, et l'on croyait naïvement que, parce que vous aviez fréquenté sa maison comme un fiancé, vous reviendriez bientôt vous y marier. Mais seul je vous devinais, et j'entrai en relations avec le professeur. Le vieillard me dit combien il vous aimait, combien il avait espéré en vous, et combien il s'était trompé. Je lui offris de me rendre à Pétersbourg pour savoir si l'on pouvait encore compter sur votre retour. Je partis. A cette époque vous faisiez la cour à la princesse Kracnocelskof.

— Comment le savez-vous? s'écria le baron.

— Je le sais. La princesse ne répondit point à vos vœux. Mais, pour Charlotte, il n'y avait plus d'espoir. Alors je l'épousai, et Dieu m'est témoin que je ne l'importunai point par les témoignages d'une passion qu'elle ne pouvait partager. Je me jurai à moi-même de n'être pour elle qu'un guide et un protecteur. Son père étant mort, je vins m'établir ici, pour arracher Charlotte à un séjour où il n'y avait pour elle que de lugubres souvenirs. Mais je la voyais toujours triste et

souffrante ; cela me désolait. Vous ne savez pas ce que c'est que de paraître insoucieux et riant tandis qu'on garde un profond chagrin dans le cœur. Tout à coup je vous vois apparaître. Je pensais que, si ma femme vous aimait encore, je m'en irais au loin, je ne sais où, car j'ai toujours été résolu à me sacrifier pour son bonheur ; mais je me disais aussi que peut-être, en ne retrouvant plus en vous que l'homme du monde, elle recouvrerait son repos. J'ai vécu dans cette alternative depuis votre arrivée, attendant toujours une solution. Aujourd'hui elle est venue à moi, elle m'a demandé pardon, comme si je ne savais pas tout, comme si elle était coupable. Elle m'a chargé, entendez-vous, elle m'a chargé de venir près de vous pour vous prier de vous éloigner, parce que, entre le brillant habitant de Pétersbourg et la pauvre pharmacienne, il ne peut y avoir aucun rapport. Pardon si je vous fais de la peine; mais j'ai rempli mon devoir. Ne pouvez-vous remplir le vôtre?

— Jacob, s'écria le baron, va commander des chevaux à la poste.

A cet ordre succéda un profond silence ; après quoi le pharmacien, reprenant la parole, dit au baron :

— Je vous remercie; vous êtes bon. Le monde ne vous a pas entièrement gâté.

— Et c'est vous qui me remerciez! répondit le baron avec attendrissement ; vous devant qui je devrais m'incliner avec reconnaissance!...

La conversation, qui avait commencé entre ces deux hommes d'une façon peu cordiale, prit tout à coup une autre direction. Ils se mirent à rappeler leurs souve-

nirs de l'Université ; ils parlèrent de leurs amis et de leur amour. Peu à peu, ils en vinrent à s'apprécier. Ils étaient comme deux hommes qui, se rencontrant pour la première fois, éprouvent l'un pour l'autre une irrésistible sympathie. Pour la première fois, ils remarquaient qu'il y avait dans la similitude de leurs penchants et de leurs répulsions une sorte de parenté et de confraternité. Il leur semblait qu'il était dans leur destinée de vivre de la même vie intellectuelle, comme il avait été dans leur destinée d'aimer la même femme.

Pendant ce temps, Jacob bouclait avec joie les valises et préparait la calèche de voyage.

Les chevaux arrivèrent. Tout était prêt. Le baron et Franz s'embrassèrent.

— Faites-lui mes adieux, murmura Firengeim avec des larmes dans les yeux.

— Ne nous oubliez pas, répondit tristement le pharmacien.

Les deux amis s'embrassèrent encore.

Le postillon fit claquer son fouet. La voiture s'éloigna.

Quand le pharmacien retourna chez lui, il vit sur le seuil de la porte, une chandelle à la main, sa femme qui l'attendait, le visage pâle et les cheveux épars.

— Eh bien? s'écria-t-elle avec un accent de douleur.

— Il est parti, répondit Franz en secouant la tête et en se frottant les mains. A présent, j'espère que nous allons être tranquilles.

— Il est parti! répéta lentement Charlotte. Il est parti!

Et le flambeau s'échappa de ses mains, et elle tomba inanimée sur le sol.

Un an s'est écoulé. La petite ville est toujours à peu près la même. Seulement son bazar est encore en plus mauvais état, ses trottoirs ne sont pas réparés, et çà et là le toit d'une autre maison menace de s'écrouler.

Un matin, notre ami l'ex-propriétaire est sorti pour aller goûter, chez un marchand, de nouveaux pruneaux et de vieux pains d'épice. Cette intéressante visite finie, il se dirige vers la poste pour savoir s'il n'est rien arrivé de nouveau. Sur le sentier qu'il suivait, il voit venir de son côté un étranger dont il croit reconnaître les traits. Il accélère le pas, et soudain s'écrie :

— Eh quoi ! c'est vous, monsieur le baron !

— Votre serviteur.

— Vous voilà donc de nouveau dans notre ville ?

— En passant seulement.

— Et votre calèche ?

— Elle est à la poste. En attendant qu'on l'attelle, j'ai voulu faire une petite promenade.

— Ah ! vous avez un nouveau mouchoir, un foulard, je crois ?

— Oui.

— Voulez-vous me permettre de regarder? Il est très-joli.

Tout à coup le baron s'arrêta, et son visage devint pâle.

— Dites-moi, je vous prie, balbutia-t-il en tremblant, pourquoi ne vois-je plus là l'enseigne de la pharmacie?

— Ah! vous ne savez pas?

— Non.

— Nous n'avons plus de pharmacie.

— Et Franz Ivanovitch?

— Il est allé au chef-lieu du gouvernement.

— Vraiment! Et pourquoi donc?

— Il ne pouvait rester ici, après le malheur qu'il a éprouvé.

— Quel malheur?

— Vous ne savez donc pas?

— Non.

— Charlotte...

— Eh bien?

— Elle est morte.

— Morte!

— Voilà quatre mois environ. Je croyais que vous le saviez. Oui, elle est morte, la pauvre femme. Vous vous rappelez, elle était jolie, n'est-ce pas?

— Elle a été longtemps malade?

— Huit mois. Son mari ne l'a pas quittée un instant. Mais que faire? A la phthisie il n'y a pas de remède. Vous allez passer la journée avec nous. Notre

maire s'est marié, nous pourrons dîner chez lui. Il a épousé une Polonaise, et depuis ce jour-là il a cessé de faire l'éloge des Polonaises. Voulez-vous venir le voir.

— Non, non; il faut que je parte pour Pétersbourg

— Adieu.

Et un instant après le baron était en voiture.

TABLE

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES

DRAMES INTIMES

TABLE

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES

DRAMES INTIMES

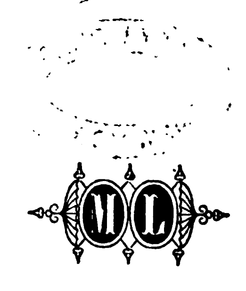
LES

DRAMES INTIMES

CONTES RUSSES

PAR

X. MARMIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES

DRAMES INTIMES

NOTICE SUR POLEVOÏ

Nicolas Alexeievith Polevoï, l'un des écrivains les plus féconds et l'un des premiers journalistes de la Russie, est né en Sibérie en 1796. Son père était marchand et voulait faire de lui un marchand. Polevoï passa les premières années de sa jeunesse à se préparer à cette profession. Mais les calculs du comptoir irritaient sa vive et mobile imagination. Du milieu des magasins où il cotait les denrées commerciales, son esprit s'élançait vers une autre sphère, vers les fascinations des lettres. Tout en continuant la tâche journalière à laquelle l'astreignait la volonté paternelle, il consacrait ses veilles à l'étude, il apprenait lui-même l'allemand et le français. Lorsqu'il se crut en état d'entrer dans une nouvelle voie, il alla s'établir à Moscou et y fonda

une revue : le *Télégraphe*. C'était pour la Russie une œuvre sans exemple. Elle étonna le public par sa nouveauté, mais en même temps elle offensait par sa hardiesse toute une légion de savants et de fonctionnaires. En 1834 cette revue fut supprimée. Polevoï se rendit à Pétersbourg, et y fit paraître un autre recueil littéraire qu'il intitula : le *Fils de la patrie*. Mais dans cette seconde publication il n'avait pu, comme dans la première, s'abandonner à sa verve mordante. Il ménageait les susceptibilités qu'il n'avait pas craint de braver autrefois, et dans ce conflit de son ardente et virile nature entre le désir d'exprimer nettement ses idées et la crainte de s'exposer à de nouvelles persécutions, il s'éteignit à l'âge de cinquante ans.

Outre ces deux revues, dans lesquelles on trouve de curieuses notions sur la littérature, sur la géographie et l'état des sciences en Russie, Polevoï a publié une quantité d'ouvrage de diverse nature, des drames, des romans, une histoire inachevée de l'empire russe, et des nouvelles sibériennes. Ses compositions dramatiques ont été réunies à Saint-Pétersbourg en 1843 4 vol. in 12. Ses nouvelles sont dispersées dans divers recueils. Celle que nous avons choisie a paru dans le livre des Cent littératures russes : *Sto rousskisce literatorof*. 3 vol. in-8. Pétersbourg, 1839-1845.

LIOUDMILA

PAR POLEVOÏ

I

Moscou ! Moscou ! M'y voilà bientôt. Une seule station me sépare de ma ville natale, de ma belle ville aimée. C'est là qu'elle est, ma Pauline. Avec quelle impatience j'ai parcouru ma longue route ! Avec quelle précipitation j'ai traversé cités et bourgades ! Et maintenant je suis près d'elle, près de Pauline. Oh ! Dieu ! comme mon cœur bat ! comme ma tête est agitée !

Je n'ai pu aller plus loin. Je me suis arrêté à Tchernoï-Griasi ; j'ai demandé une chambre, et depuis une grande heure je vais, je viens, je m'asseois, je me lève dans une impétuosité fébrile. Je songe à Pauline. Je ne puis songer qu'à elle. Pour une telle pensée l'éternité ne suffit pas.

Quel grossier valet est venu me demander si je ne voulais pas qu'on me servît à boire et à manger ? Est-ce qu'on

ne s'arrête donc dans un village que pour boire et manger? Est-ce qu'on ne peut rester en paix dans son refuge pour y vivre de son bonheur et de ses rêves?

De ses rêves! Qu'ai-je dit? Ce qui ne fut longtemps pour moi qu'un rêve est devenu une réalité. O Pauline, tu seras à moi!

Quel changement merveilleux dans ma situation! Et comment? Par quelques pièces d'or. Il y a un mois, j'étais dans un état désespéré. Avec quelle tristesse je regardais alors le monde et ses fêtes joyeuses, non que je fusse en proie à l'envie, non, je n'ai point ressenti ce sentiment hideux. Mais j'éprouvais une amère douleur à observer les heureux de la terre, à penser à toutes les sources de félicité que Dieu a mises dans le monde, dans la vie humaine, dans mon cœur, et j'étais tourmenté d'un désir ardent qui ne pouvait être apaisé. Déjà je me voyais condamné à languir sans secours sous le fardeau de ma douleur... Peut-être. Le dirai-je?... et quelques sacs d'écus ont changé ma destinée.

Mais pourquoi donc me suis-je arrêté ici? Est-ce là encore une de ces énigmes singulières de l'existence? Non, mon cœur était trop plein d'émotions. Je devais m'arrêter dans le sentiment de mon bonheur. En poursuivant ma route, je ne serais arrivé à Moscou que dans la nuit, et comment passer tout le reste de la nuit, à quelques pas de Pauline, sans la voir? Cela n'était pas possible. A présent je ne suis plus séparé d'elle que par une distance de vingt werstes. En une heure, je puis les franchir, et les premiers pas que je ferai dans Moscou, ce sera pour me

rendre dans sa demeure, et la première personne que je saluerai, ce sera elle. Il me semble que ce serait un sacrilége d'arrêter sur une autre figure que la sienne mon premier regard.

Comme les heures boiteuses se traînent lentement ! Cette nuit est plus longue que les longues nuits d'hiver de la Laponie. Le climat de Moscou serait-il donc si changé que l'aurore n'y apparût qu'à neuf heures du matin ? Mais c'est la dernière nuit de la cruelle séparation. Demain, je m'éveillerai avec l'heureuse pensée que chaque jour, désormais, je verrai ma Pauline. Qu'elle se traîne donc de minute en minute cette nuit interminable : elle est pour moi la dernière goutte de la coupe des douleurs.

Je viens d'ouvrir la fenêtre. Quel beau temps ! Quel air tiède ! Il me semble que ce ciel étoilé me sourit. Et l'on parle des charmantes soirées de l'Italie ! Il ne peut y en avoir en Italie de plus douces que celle-ci. La chambre que j'occupe est voilée par l'obscurité, comme pour détourner mes regards des images terrestres, pour qu'ils restent avec mon âme fixés sur le ciel. Et maintenant je voudrais sentir poindre en moi quelque douleur, je crois que je l'accueillerais avec un placide sourire.

Enfant ! Tu es à peine échappé de l'onde où tu as failli périr, et tu ne crains pas d'aller jouer sur ses rives. Téméraire ! Ai-je déjà perdu le souvenir de ces nuits que je passais à pleurer ? Ne sais-je plus quel en fut le nombre, et quelle en fut l'amertume ? Oui, je frémis encore de songer combien je fus près de l'abîme, et combien de fois. Mais à présent, si je voyais un homme entraîné par

le malheur dans le vertige du suicide, je lui dirais : Arrête, ne te laisse pas subjuguer par le désespoir. Les régions de l'espérance sont infinies, comme les régions de l'amour.

Il fut un temps aussi où je renonçais à l'espoir, où je voyais l'abîme s'ouvrir entre Pauline et moi. Que si l'on me demandait mon histoire, qu'aurais-je à dire ? J'aimais, j'étais aimé, et je n'osais croire que celle que j'aimais dût un jour m'appartenir. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Mais qu'appelez-vous les choses extraordinaires ? Comparez vos tragédies au tableau que vous offrira un père qui voit expirer sous ses yeux un fils chéri, ou une mère à qui de pauvres enfants demandent du pain, et qui n'a point de pain à leur donner. Chaque jour, un tel spectacle se renouvelle dans nos villes pompeuses, et vous ne le voyez pas, et vous ne savez pas en quel sombre réduit se cache la douleur, ni où languit cette pauvre mère avec ses enfants. Que de fois, sous le fardeau de ma propre misère, je m'en allais loin de la perspective Newsky, loin du monde bruyant, dans les sombres quartiers où gît la pauvreté. Là, j'étais au milieu de mes frères, pauvre comme eux, et comme eux souffrant. Que de fois, en regardant les misérables habitants d'une des sinistres ruelles de Pétersbourg, je leur disais en moi-même : Je suis plus pauvre que vous, quoique je ne sois pas vêtu de haillons, et une petite parcelle des dons que le sort prodigue à tant d'autres suffirait pour me rendre heureux.

Si chaque homme pouvait raconter la véritable histoire de son cœur, quel roman, quel poëme vaudrait un tel ré-

cit ? Mais l'homme meurt, et sur sa tombe on écrit une date et un nom.

Comme des nuages, voilà que les amers souvenirs s'appesantissent sur mon esprit. Dieu soit loué ! le temps qu'ils retracent est passé.

Je me souviens de la mort de mon père. Je n'étais encore qu'un enfant ; mais je me rappelle ces paroles qu'il adressait à ma mère en larmes : « Est-ce qu'ils ne te pardonneront pas, à toi et à notre fils, quand je ne serai plus? Est-ce qu'ils refuseront encore de vous venir en aide, parce que tu as offensé l'orgueil de ta riche famille en épousant un pauvre homme ? Ton oncle est bon, pourtant. »

Mais ce bon oncle, dans son inflexible orgueil, ne daigna pas s'occuper de ma mère. Je me souviens de l'heure où l'on porta mon père dans sa fosse, et de l'émotion que j'éprouvais en entendant tomber la terre sur son cercueil. Je ne savais pas alors qu'on pouvait en venir à penser que mieux vaut être enseveli dans les entrailles de la terre que de végéter à sa surface. Là est le repos du juste. Là est la consolation de celui qui souffre.

Bientôt ma mère mourut aussi et je restai seul.

Pourquoi donc ces funèbres images reviennent-elles s'emparer de mon cœur si léger tout à l'heure, si joyeux! Pourquoi déroulent-elles sur mon bonheur leur voile de deuil?... Si, cependant, je n'avais point subi ces catastrophes, je ne t'aurais pas connue, Pauline. Les desseins de la Providence sont incompréhensibles.

Ai-je besoin d'expliquer la cause des profonds chagrins qui minèrent la vie de mes parents ? Mon père était un pau-

vre gentilhomme. Il devint amoureux d'une jeune fille riche, et elle aussi l'aima, et voulut l'épouser, malgré les reproches et les résistances d'une fière cohorte d'oncles et de tantes. S'ils vivaient encore, mes bons et chers parents, mon amour et l'amour de Pauline les consoleraient de toutes les douleurs auxquelles ils furent condamnés.

Mon oncle ne voulut pas revoir ma mère. Cependant il se décida à veiller de loin sur moi, comme une providence invisible. Le père de Pauline me donna un asile à son foyer. Je fus élevé, je grandis avec ses enfants. C'est ainsi, Pauline, que j'appris à te connaître ; et comment, quand je te connus, ne t'aurais-je pas aimée? C'est à toi que je dois les premières joies de ma vie, les premières impressions de ma jeunesse, et ton image a sans cesse plané sur moi. Un jour est venu où j'ai su que le sentiment qui nous réunissait l'un à l'autre dans toutes nos émotions, c'était de l'amour. Un jour que nous nous rendions, à l'heure habituelle, près de ton père :

— Antoine, me dit-il, il faut que tu partes demain pour Pétersbourg. Tu as acquis une assez notable instruction. Ton oncle est content de toi. A présent, il désire que tu entres avec un esprit d'ordre et de travail dans la vie pratique. Si tu parviens à te faire une place honnête dans le monde, cet oncle, qui est mon ami, prendra soin de ton avenir.

— Mais ne puis-je à présent le voir?

— Non. Il dit que, quand tu te seras rendu digne de son affection par ta conduite, il pardonnera à la mémoire de ta mère, il fera de toi son héritier. En attendant, il te donne

les moyens de vivre convenablement. Voici des lettres de recommandation pour Pétersbourg. Elles peuvent te procurer des relations agréables, et aplanir ton chemin. En tous cas, souviens-toi que tu trouveras toujours en moi un père et un ami.

A ces mots, mon généreux protecteur pleura, et tous, nous pleurions avec lui.

Ce jour-là est resté avec un caractère sacré dans ma mémoire. Ce jour-là, Pauline et moi, nous nous jurâmes un amour éternel.

Et, comme un aigle s'élance vers les nues, je m'élançai vers Pétersbourg, avec des rêves ardents de gloire et d'amour.

J'ai passé là trois ans. La pension qui m'était faite suffisait à peine pour payer mon uniforme, et m'empêcher de périr de chaud ou de froid. Les lettres de recommandation qui devaient m'être si utiles m'aidèrent seulement à me faire entrer au service. Je fus astreint à un travail pénible, que nul plaisir n'égayait. Mes illusions se dissipèrent promptement. Je vécus seul et tombai dans un état de sauvagerie.

Enfin, après cette longue épreuve, je retournai à Moscou et je la revis. Dans cet espace de trois années, quel changement s'était opéré en elle ! A la place de la vive, de la pétulante enfant dont j'avais partagé les jeux, je retrouvais une charmante personne qui faisait l'ornement des meilleures sociétés. Mais alors je me sentis gauche, laid, embarrassé devant elle. Je voyais en elle la belle, l'aimable, la brillante fille d'un homme riche, et moi je n'étais

qu'un humble employé subalterne. Ses parents me reçurent avec bonté, comme autrefois, comme un pauvre orphelin, comme une ancienne connaissance, et je quittai Moscou, le cœur déchiré.

Cependant j'emportais la conviction que j'étais aimé d'elle. Je n'avais pu m'entretenir en particulier avec elle, je n'avais rien osé lui dire, mais je voyais qu'elle m'aimait.

Trois années encore s'écoulèrent, trois années de tourments. Je ne sais quelle folle pensée, à laquelle se joignait l'image de Pauline, m'entraîna dans le tourbillon du monde. Eloigné jusque-là de mes compagnons par une noire misanthropie, j'en vins à les rechercher, à me lier avec eux, et ils me conduisirent avec eux dans les soirées, dans les bals, dans les raouts.

Je devais payer cher cet entraînement. Que de fois je souffris de ma situation au milieu d'une foule de jeunes et vaniteux élégants, de mon isolement dans d'éclatants salons, de ma timidité près de ces grandes dames qui me semblaient si ravissantes ! Je pouvais servir de vis-à-vis dans quelques quadrilles, et c'était là, pour la plupart d'entre elles, ma meilleure recommandation.

Mais le ver cruel qui se trouvait dans mon sein et me faisait saigner le cœur, moi seul je le connaissais. Je sentais qu'en me lançant dans ces hautes sphères, je n'y apportais aucuns titres, ni ceux de la naissance, ni ceux de la fortune. Le monde n'en accepte point d'autres, et si l'on va à lui sans les posséder, on doit se résigner à être son esclave ; un esclave si chétif, si misérable, que si l'on

a de l'âme, du cœur, de l'esprit, on doit oublier ses facultés, on doit désirer comme un bonheur insigne que cette âme soit absorbée par l'égoïsme, que ce cœur devienne insensible, que cet esprit ne soit plus occupé que de la pratique des convenances. Dans le monde, où au premier abord apparaît une si grande égalité de joie et de fortune, il existe une quantité de diverses gradations, et nulle part on ne peut se trouver si haut et si bas. Qui sait ce qu'il en coûte à plusieurs de ceux qui le fréquentent pour se rendre avec un noble équipage à la porte d'une maison splendide? Qui sait comme il expie sa vanité, celui qui, après s'être pavané avec son élégante toilette dans un salon, est harcelé la nuit par le chiffre de ses dettes; celui qui, au sortir d'un bal, peut être conduit en prison; celui qui, après un magnifique souper, voit devant soi se dresser le fantôme affamé du lendemain? Oh! la misère! l'affreuse misère! mais nulle part si affreuse que dans les mensonges éclatants du grand monde! Hélas! dans un même quadrille, quel abîme parfois entre deux hommes qui dansent avec la même animation et le même sourire sur les lèvres! Quel sentiment de honte se cache sous un frac à la mode!

Mais j'étais emporté, aveuglé, et je sacrifiais tout à l'idole du monde, mon repos, mes devoirs, mon avenir. Je fis des dettes, que mes faibles ressources ne me permettaient pas d'acquitter, et je reçus une lettre de mon oncle, qui, ayant appris mes égarements, menaçait de m'enlever jusqu'à mes derniers moyens d'existence. Il ne me restait plus qu'un refuge... l'onde de la Neva.

La Providence m'accorda seulement quelques jours de joie dans ces fatales années. Le père de Pauline, en se rendant en pays étranger avec sa famille, s'arrêta à Pétersbourg, et je la revis, et elle sembla surprise de me revoir. Je n'étais plus le gauché, timide employé qui faisait une si triste figure à Moscou. Tout, dans mon extérieur, dans mes manières et mon langage, était changé. Elle ne fut plus embarrassée de me laisser m'asseoir à côté d'elle, ni de remarquer mon amour. Pendant trois jours, je n'allai ni au bal, ni en soirée; je restai près d'elle; je savourai trois jours de bonheur.

Mais cette apparition me fit mesurer plus douloureusement que jamais l'immense espace qui me séparait de la riche jeune fille. Voudrait-elle se dévouer à moi comme ma mère s'était dévouée à mon père? Non... Atterré par cette réflexion, je ne me relevais que par des rêves insensés.

Tout à coup, quand j'allais être enfermé par mes créanciers, quand déjà j'avais dû renoncer à mes fonctions officielles, quand je voyais, dans le cercle de mes amis et de mes connaissances, éclater le hideux égoïsme, tout à coup j'appris la mort de mon oncle, et j'appris en même temps que j'héritais de tous ses biens. Je passais si subitement du désespoir de la misère aux jouissances de la fortune, que dans le premier moment j'en éprouvai moins de joie que de stupéfaction. Pauvre vieil oncle! j'avais été longtemps un de tes soucis... Encore quelques jours... qui sait?... peut-être qu'en réponse à tes dernières dispositions, un agent de police aurait écrit dans son rapport:

« Antoine N... s'est donné volontairement la mort, » et nous nous serions rejoints dans l'éternité.

Dieu soit loué ! c'est passé.

Maintenant je n'ai plus qu'une pensée. Je suis près de Moscou ; je suis près de Pauline.

L'aurore commence à poindre. Adieu mes sombres souvenirs ! Salut à ma nouvelle vie ! Des chevaux ! des chevaux ! et en route !

Comme elle sera surprise ! car elle ne sait rien de mon changement de fortune. Je ne lui ai pas écrit ; je n'ai pas voulu retarder d'un instant mon départ de Pétersbourg. On croit encore dans sa famille que je suis le pauvre Antoine d'autrefois, et je viens lui offrir, avec mon cœur qui lui a toujours appartenu, les domaines dont j'ai hérité. Dans ce long espace de six années, je ne lui ai point parlé de mon amour ; mais je me souvenais constamment d'elle, et elle se souvenait de moi ; son regard me l'a dit.

J'entends résonner la clochette des chevaux qu'on attelle. Nulle musique au monde ne pourrait avoir un tel charme pour mon oreille. Tout est prêt !... Au galop !...



II

Voilà. Je ne m'attendais pas à cette joyeuse rencontre avec Pauline. Cependant cette rencontre me fait mal.

Mon troïka (1) a parcouru au vol ces vingt werstes. Je me suis habillé à la hâte, et lorsque je suis arrivé devant la maison du père de Pauline, j'ai été tout étonné de reconnaître qu'il était de si bonne heure, que la porte et les fenêtres de cette habitation chérie étaient encore closes, que tout le monde dormait. Seul, le vieux concierge était éveillé et balayait le trottoir. Il m'a reconnu et s'est approché de moi.

— Ton maître, ai-je demandé, est-il à Moscou?

— Grâces à Dieu ! il est ici.

(1) Attelage de trois chevaux.

Jusqu'à ce moment, je n'avais pas réfléchi qu'il pouvait être à la campagne.

— Est-ce qu'il dort encore? Ordinairement il est si matinal!

— C'est vrai, m'a répondu Michel; mais, depuis sa dernière maladie, il est très-affaibli.

Et alors le vieux serviteur s'est mis à me raconter toutes les souffrances physiques de son maître. J'aurais pu aisément prolonger avec lui l'entretien jusqu'à ce que tous les habitants de la maison fussent levés, quand je m'avisai de lui demander des nouvelles de sa jeune maîtresse.

— Dieu soit loué! me répondit-il, elle se porte bien; mais à présent elle n'est pas au logis, elle est près d'Ostankof, dans la maison de campagne de sa tante Praskova Ivanovna.

A ces mots, je fus sur le point de proférer une malédiction. Cette tante, je n'avais jamais pu la souffrir.

Que faire? Je m'éloignai triste, rêveur, et machinalement je me dirigeai vers la terrasse du Kremlin. Là, je me promenai de côté et d'autre comme un provincial qui, arrivant pour la première fois à Moscou, va contempler les canons du tzar, la cloche du tzar, et l'église d'Ivan. Moi, qui arrivais dans cette ville avec tant de joie, avec un si vif, si ravissant espoir, je n'éprouvais plus à présent qu'une morne indifférence. Je ne me souciais nullement d'aller voir la famille de Pauline, je regardais d'un œil morne le merveilleux panorama de Moscou, quand soudain je fus réveillé dans ma torpeur par une pensée qui

traversa mon esprit comme un éclair : Peut-être, me dis-je, Pauline est-elle revenue à Moscou ; peut-être qu'à cette heure elle est chez son père, et je me dirigeai précipitamment vers sa demeure.

De grands changements avaient été faits dans cette maison, que je connaissais si bien. Les vieux meubles étaient remplacés par d'autres meubles plus à la mode ; les appartements étaient disposés dans un nouvel ordre. Tout avait pour moi un singulier aspect. Le vieillard aussi était bien changé. Une attaque de paralysie le tenait cloué sur son fauteuil. Cependant il m'accueillit amicalement comme autrefois.

— Tu es sans doute, me dit-il, en voyage avec une mission, car je n'ose supposer que tu fasses un mauvais emploi de ton temps, et que tu aies dû, malgré toi, quitter Pétersbourg ?

Je lui répondis en souriant que j'avais une affaire à traiter dans le gouvernement de....

Ces paroles le rassurèrent, et il m'embrassa.

— Que fait ton oncle? ajouta-t-il.

— Vous savez que je ne reçois qu'une lettre de lui par an.

— Et moi, je n'en reçois point.

Nous nous mîmes à causer ensemble, et j'appris que Pauline devait se trouver le soir à un bal que donnait l'assemblée de la noblesse. Je me retirai ; je refusai son invitation à dîner, et le soir j'étais au bal. Les quadrilles s'organisent. Je cherche Pauline, et je la vois dansant gaîment avec un officier de hussards, et causant avec lui d'un air gracieux.

A la fin de la contredanse, je m'approche d'elle.

— Ah! c'est vous, Antoine, me dit-elle. Je ne vous aurais pas reconnu. Charmée de vous revoir, bien portant, ce me semble.

Je ne savais que répondre. L'orchestre donne le signal. Et de nouveau elle danse avec le hussard, et de nouveau s'entretient avec lui.

— Pauvre enfant! me dis-je, comme elle doit souffrir de la contrainte que lui imposent les convenances! Obligée de cacher ses sentiments, elle n'ose s'occuper de moi et paraît concentrer toute son attention sur son danseur. Et il est jeune, ce danseur, beau, riche, élégant.

Pauline nous présente l'un à l'autre, de telle sorte qu'il semble qu'elle désire se justifier envers lui de l'air familier avec lequel je me suis avancé vers elle. Il me paraît aussi qu'elle a encore quelque chose à lui dire. Dieu sait ce qu'elle peut lui dire.

Cependant nous rions gaîment; mais au fond du cœur j'éprouve une amère tristesse. Je ne m'étais pas attendu à revoir ainsi Pauline.

Voici encore le hussard, non plus au bal, mais dans la maison de Pauline, comme un hôte privilégié. Moi, je ne puis m'entretenir avec elle, et lui est si gracieux, si habile! Pourquoi donc est-il là?

Encore un bal! et elle veut y assister. Pourquoi donc ne reste-t-elle pas près de son père malade? Pauline! Pauline!

Après le bal, elle retournera chez sa tante. J'irai là aussi, dans cette atmosphère infectée par les exhalaisons des marais.

Praskova Ivanovna m'a saisi comme un vautour entre ses serres. Elle m'a accablé de questions sur Pétersbourg, sur les affaires, sur ma situation, sur mes projets d'avenir. C'était pour moi chose plaisante que de la voir me traiter comme le pauvre orphelin d'autrefois. Elle m'a apporté une masse de papiers qu'elle m'oblige à lire. Pendant ce temps, Pauline se promène et le hussard est avec elle. J'ai voulu demander compte des assiduités de cet homme; mais, par bonheur, j'ai surpris les regards que Pauline me jetait à la dérobée. J'en suis sûr, elle s'amuse du galant officier. Ah! si je pouvais seulement la saisir à l'écart et lui parler un instant.

Je lui ai parlé. Je lui ai rappelé les souvenirs de notre enfance et de notre première affection. Elle m'a écouté en silence.

— Pauline, lui ai-je dit, si à présent j'osais te demander l'accomplissement des promesses que tu m'as faites!

Elle m'a regardé avec une expression de surprise.

— Pauline, mon cœur pour toi est resté le même. Pendant six ans, je n'ai pensé qu'à toi, et je n'ai vécu que pour toi. Pauline, je t'aime, je t'aime avec passion.

Elle a paru très-embarrassée et n'a rien répondu. Mais pourquoi donc ai-je vu errer un sourire sur ses lèvres?

Sa tante est venue interrompre notre entretien.

— Que fais-tu donc ici? m'a dit le lendemain, quand j'ai été le voir, le père de Pauline. Quelle raison as-tu de prolonger ton séjour à Moscou! Il y a quelque temps, j'ai entendu parler de toi d'une façon qui ne m'était point agréable, et à présent je remarque que tu n'es pas vêtu

selon ta condition. Nous nous brouillerons, Antoine, et pourtant je t'aimais, j'étais habitué à te regarder comme un fils. Mais il me semble que tu ris de mes observations !

En ce moment, la terrible tante entra, et me dit qu'elle voulait avoir un entretien particulier avec moi.

Pourquoi donc s'est-elle constituée ici la gouvernante de la famille ? Quel entretien veut-elle avoir avec moi ?

— J'espère, m'a-t-elle dit, que je m'adresse à un homme de cœur, qui se souvient des services que nous lui avons rendus, et je me trouve dans la nécessité de vous faire voir l'inconvenance de votre attitude à notre égard. Il ne m'appartient pas de vous demander compte de votre conduite sous un autre rapport, ni de la façon dont vous suivez votre carrière ; mais vous affectez des relations trop intimes avec ma nièce Pauline, et je dois vous déclarer que, par cette façon d'être, vous pouvez compromettre nos projets. Je vous préviens donc qu'elle est à peu près fiancée. (Et l'implacable tante nomma l'officier de hussards.) Je vous prie de vouloir bien désormais ne plus vous occuper d'elle.

— Pauline, répliquai-je, vous a-t-elle donc fait quelque aveu ?

— Vous en a-t-elle fait un, à vous ?

— Consent-elle à ce projet de mariage ?

— Avez-vous le droit de le demander ?

— Écoutez, Praskova Ivanovna, j'aime Pauline ; j'ai été élevé avec elle ; ne pourrais-je donc l'épouser ?

Praskova Ivanovna m'observa d'un air étonné, garda

quelques minutes le silence, puis me dit : — Nous espérons que vous quitterez bientôt Moscou.

— Non, répondis-je, c'est par l'ordre de mes supérieurs que je suis dans cette ville, et j'y resterai encore un mois.

— En ce cas, nous vous prierons de vouloir bien nous priver de l'honneur de votre société.

Je m'inclinai, et, sans répondre un mot, je sortis.

III

Je devais avoir le cœur déchiré. Mais le mépris et l'indignation surmontaient mon amour, dominaient ma douleur. Je ne revis pas Pauline, et elle-même ne fit aucune tentative pour me revoir. Hélas ! elle ne m'aimait donc pas ! Je m'étais donc trompé sur la nature de ses sentiments ! L'amour que je lui attribuais n'était qu'une impression légère, un rêve d'enfant.

Je ne suis point désolé ; mais la vie m'effraie. Quel vide en mon âme ! Quel vide autour de moi ! Je vais dans mon domaine ; mais je ne visite personne et n'invite personne à venir chez moi. Que m'importent à présent le service et les titres que je pourrais acquérir ? Qu'irais-je faire à Pétersbourg, et que faire à Moscou ?

Il m'est arrivé un singulier événement. J'ai dû aller voir un bon vieillard qui avait connu ma f[illegible]. Je ne lui ai rien dit de ma nouvelle situation, et i[illegible] est mis à me parler affectueusement de mon père et de ma mère. Pendant que nous nous entretenions ensemble comme de vieux amis, un homme est entré, qui, par sa physionomie, par sa démarche, par ses vêtements, m'a frappé comme un type original. Il s'est approché familièrement de mon hôte, et lui prenant la main : « Je te félicit[illegible] a-t-il dit, pour la vingtième fois ; te féliciterai-je une [illegible] encore ? Dieu sait ! » A ces mots des larmes roul[illegible] dans ses yeux. « Quelle folie ! a-t-il ajouté en essuyant ses paupières. Adieu jusqu'à ce soir. Je viendrai avec les miens.

— J'y compte bien, a répondu le vieillard. Un jour de fête sans Rodolphe ne serait pas pour le vieux Cmuislinski un jour de fête. Mais où vas-tu si vite ? Reste donc.

— Non, je ne puis. A ce soir. Et il sortit.

— L'aspect de mon vieil ami vous a étonné ? me dit Cmuislinski.

— Non ; mais je suis pourtant curieux de savoir...

— Ce Rodolphe, qui est le meilleur des hommes, n'est Allemand que de nom. Il est né en Russie et a été élevé en Russie. Son père, qui était médecin, le destinait à la même profession. Mais Rodolphe, après avoir fait avec succès ses études en médecine, renonça à la carrière qu'elles lui ouvraient et entra au service civil. Puis il abandonna le service, et depuis vingt-cinq ans il demeure à Moscou, où il a établi une fabrique de gants. Activement occupé

raier m...ler, il serait parfaitement heureux sans le far... qu... impose une nombreuse famille, sans cette effervescen... juvénile que les années n'ont pu amortir en lui. Avec sa bonhomie de caractère, il se laisse impunément tromper, voler ; mais des chagrins domestiques lui ont depuis quelques années ridé la figure.

Le vieillard allait me raconter toute l'histoire de son ami quand je l'interrompis pour lui demander ce que si... ...ait cette vingtième félicitation que Rodolphe lui avait ...ssée.

— C'est qu'il y a, me répondit-il, vingt ans qu'il vient ponctuellement me voir à mon anniversaire de naissance et passer la soirée avec moi. J'espère que vous voudrez bien aussi être des nôtres ce soir.

— Je crains de vous gêner.

— Comment donc ? Vous danserez avec les jeunes gens de votre âge, et nous autres vieux nous vous regarde...ns. Puis nous parlerons de nos affaires.

J'étais séduit par l'accueil du vieillard. Cette bonne, honnête nature, dégagée de toutes les formes de convention, était pour moi un objet d'attraction fort nouveau. Il me semblait voir une des naïves figures des romans d'Auguste La Fontaine.

Le soir, je revenais dans cette maison, j'y entrais dans une favorable disposition d'esprit, peut-être parce que j'étais fatigué des boudoirs élégants et des riches salons. Tout dans cette demeure, avait un caractère essentiellement bourgeois ; on n'y voyait que des physionomies et des toilettes qui me paraissaient fort singulières, et on

riait aux éclats de je ne sais quelles plaisanteries sières que je ne comprenais pas. Cependant l'aspect deux violons et d'une basse serrés dans une petite antichambre, l'aspect du maître du logis, embrassant l'un après l'autre tous ses convives, et les jeunes gens avec leurs habits ornés d'énormes boutons, leurs gilets garnis de revers en velours, et les jeunes filles avec leur lourde démarche et leurs joues cramoisies, et leurs mères rangées à la file l'une de l'autre, et les vieillards attirés tour à tour de côté et d'autre par le punch et par le boston, rien de ce qui s'offrit alors à mes regards ne me parut risible. Comme tous les invités se connaissaient, la présence d'un étranger au milieu d'eux ne pouvait manquer d'exciter leur curiosité. Il se formait à l'écart des groupes qui évidemment s'entretenaient de moi. Enfin les violons donnèrent, par les premiers accords d'une mélodie populaire, le signal de la danse. Les quadrilles se mirent en mouvement. Moi, qui ne connaissais personne, et qui d'ailleurs étais en redingote, je pouvais me dispenser de danser, et je restai dans un coin de la salle, livré à mes réflexions. — Quel étrange assemblage, me disais-je, de physionomies et de costumes! Quelles figures sans passion et sans expression! De quoi donc ces gens se réjouissent-ils? Pourquoi sont-ils heureux? Y a-t-il là quelque âme, quelque cœur?

En m'adressant cette question, je me rappelais ces brillants salons de Pétersbourg où le cœur est éteint et d'où l'âme est bannie, les salons de Moscou où il en est à peu près de même; les précieux dons de Dieu se se-

raient-ils donc réfugiés dans cette humble bourgeoisie?

En face de moi dansait un couple qui attira mon attention. Le cavalier était un superbe jeune homme vêtu avec des prétentions grotesques. La jeune fille n'était pas ce qu'on est convenu d'appeler une beauté, mais elle me frappa extraordinairement par l'expression de ses yeux bleus. Son teint était d'une rare fraîcheur et ses cheveux d'un blond foncé. Par son vêtement, elle se distinguait aussi des autres jeunes filles. Elle portait une robe en mousseline blanche, sans broderies, une robe d'une simplicité extrême, parfaitement adaptée à sa taille, et cette taille était charmante, et ses souliers noirs enlaçaient deux jolis petits pieds. Elle dansait avec grâce, et cependant il y avait dans sa physionomie, dans son attitude, je ne sais quoi d'étrange. Elle allait et venait les yeux baissés, sans adresser un mot à son cavalier; à tout instant elle se trompait dans les diverses évolutions du quadrille et rougissait. Il me semblait qu'elle était dominée par une timidité insurmontable et que sa main tremblait. Quand elle revint s'asseoir à sa place, personne ne s'approcha d'elle, personne ne lui parla, et quelle douce expression de rêverie il y avait alors sur sa figure!

— Qui est cette jeune fille? demandai-je à un de mes voisins.

— C'est Lioudmila, la fille de Rodolphe le fabricant de gants.

— Elle me paraît très-agréable.

— Elle n'est pas laide. C'est dommage...

— Comment?

— C'est dommage qu'elle est idiote !

— Idiote !

— Certainement. Elle est bonne, elle a reçu de l'éducation ; mais elle est idiote. Sans cela, il y a longtemps qu'elle serait mariée.

— Mais qu'entendez-vous par ce mot d'idiote?

— Voilà une singulière question ! Je ne comprends pas. Interrogez ici qui vous voudrez, on vous dira qu'elle est idiote.

— Pauvre créature! me dis-je en regardant la jeune fille, qui, en ce moment, se retirait dans une autre chambre. Est-il possible que sous ton doux et pur visage, il n'y ait qu'un cerveau vide?

Elle ne revint pas danser. Cependant le bal s'animait de plus en plus; dans leurs mouvements précipités, les cavaliers soulevaient des flots de poussière, et la chaleur faisait fondre le suif des flambeaux. Je me retirai dans une pièce où s'étaient réfugiées quelques vieilles femmes qu'on n'invitait plus à danser. Lioudmila était là, assise rêveuse à l'écart. La tête penchée sur son sein, les yeux baissés, une boucle de cheveux flottant sur son épaule, elle tenait une rose à la main et l'effeuillait dans sa distraction. Je me rappelai la pauvre Marie de Sterne. Elle était ainsi douce, timide, silencieuse et tenait ainsi des fleurs entre ses doigts. Mais Marie aimait. Les douleurs de l'amour lui avaient enlevé la raison. Et toi, malheureuse enfant, est-ce à ta naissance que tu as été privée de cette faculté qui distingue l'homme de la brute?

Pendant que je faisais cette réflexion, un soupir s'échappa de ses lèvres. Ses yeux s'élevèrent vers le plafond. Quels yeux ! Non, elle n'est point misérable comme on le dit.

Son père s'est approché d'elle, et lui donnant d'une main caressante un léger coup sur la tête : « Que fais-tu là, petite folle ? » lui a-t-il dit.

Elle a souri, elle a rougi, et il m'a paru qu'une larme roulait dans sa paupière. Quelle cruauté pourtant on commet envers elle ! Si vraiment elle est privée de sa raison, pourquoi l'exposer ainsi à tous les regards ? Pourquoi lui rappeler à chaque instant son infirmité ? Et si elle a conservé quelque sentiment de son état, ou si les paroles qu'on lui adresse éveillent en elle ce sentiment, quelle barbarie !

Une sombre pensée s'est emparée de moi. Je ne pouvais supporter la présence de gens qui se considèrent comme des gens sages. Je suis sorti.

Quelle étrange chose ! L'image de la pauvre fille qu'on appelle la Dourotchka (l'idiote) est toujours devant moi, et m'inspire une profonde pitié.

Folie et sagesse ! Sans cesse on entend répéter ces deux mots. Comprend-on bien réellement toujours ce qu'ils signifient ? Moi-même, il me semble que c'est pour la première fois que je cherche à m'en rendre compte.

Que de fois nous appliquons ce mot de folie à des gens qui n'ont d'autre tort que d'ignorer certaines formes de la société ?

Le Russe n'est-il pas apparu comme un fou aux yeux des belles marquises et des brillants seigneurs de France du siècle dernier ? N'ai-je pas souvent rencontré des gens d'une bêtise effroyable, mais qui étaient élégamment vêtus, et personne ne les regardait comme des fous. Et quel homme ne paraîtra extravagant dans l'entraînement d'une violente passion ? Quel poëte dans son enthousiasme, quel amoureux dans l'extase de son rêve n'est voisin de la folie ? Où est la ferme limite entre la raison et le délire ? Est-ce que tous ceux qui ont dansé à ce bal autour de Lioudmila avaient la plénitude de leur jugement ? Un coup sur la tête suffit pour nous enlever l'intelligence ; on nous pose un bandage, on nous administre des remèdes, et nous recouvrons nos facultés. Non, plus j'y songe, moins je puis croire qu'elle soit née idiote, cette touchante Lioudmila. Non, ceux qui la connaissent le mieux ne la comprennent pas. Peut-être qu'elle a été subjuguée par un ardent amour, que des obstacles insurmontables se sont opposés à ses vœux, qu'elle a souffert mortellement sans oser le dire, et qu'elle a, dans ses tortures morales, perdu la raison !

Il me vient une délicieuse pensée ! Si c'est une inégalité de situation, une question d'argent qui la sépare de celui qu'elle aime, je lui donnerai de l'argent, et me réjouirai de la rendre heureuse. Je suis si riche à présent ! Hélas ! j'ai imploré la fortune comme une bénédiction cé-

este, et, à présent, à quoi me sert-elle ? O Pauline ! pourquoi m'as-tu abandonné ? Oui, je doterai Lioudmila, et mon héritage m'aura du moins servi à rendre un cœur heureux.

Je devrais pourtant m'informer !... Mais non, la mélancolique expression de sa physionomie, sa touchante rêverie, son isolement, tout ce que j'ai observé en elle pendant cette soirée ne suffit-il pas pour m'éclairer sur sa situation, et Cmuislinski ne m'a-t-il pas aussi parlé des chagrins domestiques de Rodolphe ?

Si cependant elle n'aimait pas ! Si elle était tout simplement, comme on le dit, une *Dourotchka !* Elle est si gracieuse, si intéressante ! Pourquoi ne l'épouserais-je pas ? Pour moi, Pauline est morte, et les autres femmes me sont indifférentes. Pourquoi ne trouverais-je pas quelque joie à associer ma vie à celle de cette infortunée ? — Pauvre enfant, lui dirais-je, le monde entier te dédaigne, mais moi je viens à toi. Tu me plais précisément parce que tu n'as pas ce que le monde appelle la raison ! Et elle me sourirait, elle deviendrait la compagne de ma solitude, et je lui confierais ma destinée.

Quelles chimères me passent par la tête ! Mais je veux la connaître, ne fût-ce que pour satisfaire ma curiosité ! Oui, mon plan est arrêté. Par bonheur, je n'ai rien dit à Cmuislinski de ma nouvelle fortune, et Rodolphe ne possède pas la moindre notion à cet égard. Je vais jouer le rôle d'un garçon pauvre, ignorant, très-borné, et je me rapprocherai de Lioudmila.

Voilà ma métamorphose accomplie. J'ai été chez un marchand d'habits, et j'ai acheté tout ce qu'il fallait pour me vêtir comme un coiffeur endimanché ; une redingote couleur marron avec des boutons jaunes, une chemisette, un col en soie avec un nœud énorme, un gilet bariolé, des breloques. En me regardant à la glace dans cet accoutrement, je n'ai pu m'empêcher de rire moi-même de ma grotesque figure, et lorsque je me suis présenté chez l'honnête Cmuislinski :

— Eh quoi ! s'est-il écrié, est-ce bien vous? Comme vous voilà paré ! Et moi qui vous prenais avant-hier pour un philosophe !

J'avais imaginé de lui dire qu'un de mes amis cherchait un contre-maître pour une tannerie.

— A merveille ! m'a répondu le vieillard. Je vous ferai faire connaissance avec Rodolphe. Allons le voir. Il entend très-bien ces sortes de choses. Je vous présenterai à lui, et vous lui expliquerez votre affaire. Un instant après, une lourde charrette nous emportait de cahot en cahot à l'une des extrémités de la ville, et nous arrêtait devant une petite maison en bois.

— M'y voilà, me dis-je. Quelle folie vais-je faire ? Mais vogue la nacelle ! Allons !



IV

Je viens de voir un tableau de famille dont je n'avais pas eu jusqu'ici la moindre idée. Devant une table ronde était assis le vieux Ivan Rodolphe, avec son bonnet de nuit sur la tête, un gilet déboutonné sur la poitrine, et une pipe énorme à la main. De chaque côté de lui étaient rangés une demi-douzaine d'enfants, et en face de lui se tenait Lioudmila. Des livres étaient étalés sur la table devant elle. Comme il n'y avait point de sonnette à l'entrée de la maison, et que la porte était ouverte, nous nous avançâmes sans être annoncés. La jeune fille se leva, puis, en reconnaissant Cmuislinski, elle reprit sa place. Rodolphe, sans quitter sa chaise, tendit la main à son ami, qui me présenta à lui. En ce moment, Lioudmila, qui semblait ne m'avoir pas encore remarqué,

tourna la tête de mon côté. Mais je saluai si gauchement, j'eus un maintien si niais, et j'étais vêtu d'une façon si ridicule, qu'elle reprit tranquillement ses livres et ne s'occupa plus de moi. C'était ce que je voulais.

— Voici, dit Cmuislinski à Rodolphe, le fils d'un de mes bons amis, Antoine Pétrovitch. Je désire que tu le traites favorablement. C'est un brave garçon.

— Très-heureux de vous voir, me dit Rodolphe en se levant à demi. Asseyez-vous. Soyez ici comme chez vous.

— A quoi donc, reprit son vieil ami, es-tu occupé maintenant ?

— Tu le vois, j'assiste à la leçon que Lioudmila donne à ses jeunes frères et sœurs.

— Étudiez-vous bien, mes petits amis ? demanda Cmuislinski aux enfants ; puis, se tournant vers la jeune fille : — Et vous, dit-il, comment êtes-vous ? Où est votre mère ?

Elle lui répondit d'un ton aimable, en même temps qu'elle surveillait encore ses élèves et les rappelait avec douceur à leur devoir.

Cmuislinki adressa quelques questions d'histoire et de géographie aux enfants, qui lui répondirent avec une justesse parfaite, et rirent gaîment des plaisanteries qu'il leur faisait pour les embarrasser.

— Vois-tu, mon ami, dit Rodolphe, j'aime à assister à ces leçons après dîner. J'aime à me placer là au milieu de ces blondes têtes, pour entendre Lioudmila lire la Bible.

— Nous vous avons interrompu dans votre lecture, dit Cmuislinski.

— Eh bien ! s'écria le père, continue, ma fille.

Lioudmila jeta un regard de mon côté. Je baissai les yeux. J'étais assis d'un air timide sur le bord de ma chaise, tournant la clef de ma montre entre mes doigts. Elle prit un de ses livres et lut le divin passage de l'évangile de saint Matthieu :

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

» Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux.

» Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

» Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. »

Elle lut ces versets d'une voix douce un peu tremblante, puis elle en expliqua le sens à ses petits élèves. Qu'elle était belle en ce moment ! Quelle suave expression sur sa physionomie ! Mon ami et moi, nous l'écoutions dans un profond silence. Son père avait quitté sa pipe, et les enfants la regardaient avec respect. Son langage était si simple et si clair ! Son âme se révélait dans ses paroles. Soudain elle détourna la tête et rougit, comme si elle était confuse d'avoir ainsi occupé notre attention par la liberté de son enseignement.

— C'est assez pour cette fois, dit-elle en mettant un signet dans son livre.

— Encore ! encore ! chère sœur, s'écria une petite fille, en jetant ses deux bras autour du cou de Lioudmila.



On entendit du bruit dans l'antichambre.

— Comment! criait une voix aigre et rude, le samovar (1) n'est pas encore préparé, et j'amène des convives! Où est notre idiote?

— Des convives! dit Rodolphe, et ma femme! Entrez dans mon cabinet.

La pauvre Lioudmila! Comme elle pâlit! Comme elle parut effrayée! Comme elle se hâta d'enlever ses livres et de ranger la table! Rodolphe sortit, et nous vîmes apparaître une femme d'une grossière corpulence, portant un chapeau jaune, une robe bariolée, et suivie de trois autres femmes.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-elle. Qu'avez-vous fait jusqu'à présent? Où est Charlotte? Où est Philippe? Est-il de nouveau ivre? Pourquoi êtes-vous là réunis?

Cmuislinski la salua et me présenta à elle. La jeune fille sortit en silence; les enfants s'enfuirent effrayés, et les compagnes de cette aimable maîtresse de maison s'emparèrent du divan. Nous nous retirâmes dans la pièce que Rodolphe appelait son cabinet. C'était une petite chambre éclairée par une seule fenêtre. Sur la table étaient jetés pêle-mêle des papiers et des rognures de peaux; sur des tablettes étaient entassées des douzaines de paires de gants, et dans un coin j'aperçus une petite bibliothèque. Rodolphe mettait son habit. — Des

(1) Bouilloire à thé qu'on trouve dans toutes les maisons russes.

convives ! disait-il, des dames ! Je ne puis me présenter devant elles en négligé. De grâce, asseyez-vous.

Je m'approchai de la bibliothèque, et j'y vis les Œuvres de Gœthe, de Schiller, de Lessing.

— Ce sont là, dit Rodolphe, les débris vénérables d'une ancienne collection. Les autres sont perdus. Ce qui me reste, je l'ai confié à Lioudmila. Savez-vous l'allemand ?

— Non, répondis-je.

— Et le français ?

— Non plus.

— C'est pourtant une bonne chose que de connaître les langues étrangères, et une chose utile dans les affaires. Quand on s'ennuie, c'est un agrément aussi d'avoir quelques livres à lire.

— Comme votre fille est instruite ! dit Cmuislinski. Elle a donné à ses frères et sœurs une leçon parfaite.

— Elle est la petite-fille d'un pasteur. Mais, vous le savez, la malheureuse enfant ! elle n'a pas sa raison, et pourtant elle lit, et elle joue du piano. C'est incroyable.

— Venons-en, dit Cmuislinski, à l'affaire qui intéresse mon jeune ami.

Rodolphe commença alors une dissertation sur le corroyage des peaux et la fabrique des gants. Il y déployait à plaisir toutes ses connaissances pratiques, quand une douce voix l'interrompit :

— Mon père, dit Lioudmila, voulez-vous venir prendre le thé ? Maman vous attend.

Rodolphe continuait son discours. Soudain retentit la parole impérieuse de sa femme :

— Qu'est-ce que cela signifie ? Faudra-t-il encore longtemps vous attendre ? Le thé se refroidit.

Nous nous rendîmes à cet appel.

— Je vous salue, messieurs. Michel, pas de polissonneries ; Grégoire, que fais-tu là ?

Ce fut ainsi que nous accueillit l'aimable épouse du gantier, assise sur le canapé, et servant un mauvais thé.

Rodolphe se montrait soumis comme un mouton, tandis que sa femme ne cessait de s'agiter, tantôt versant de l'eau dans la bouilloire, ou préparant des tartines de beurre, tantôt se levant, puis se rasseyant, et à toute minute criant, pestant après les enfants, qui ne savaient où se réfugier. Cmuislinski gardait seul sa contenance habituelle, causant et plaisantant, selon sa coutume.

Et Lioudmila ! Hélas ! elle me faisait peine à voir. Elle se tenait dans un coin, pâle, tremblante, enveloppée dans un mauvais châle. Dans le saisissement que lui causa une sévère parole de sa mère, elle renversa une tasse. Aussitôt les yeux de la marâtre flamboyèrent. La voix de son mari essaya de conjurer l'orage par un regard suppliant.

— Hors d'ici ! s'écria-t-elle. Et la craintive jeune fille s'éloigna.

Je regardais avec une sorte d'horreur cette femme qui exerçait autour d'elle une telle tyrannie. Je me levai, je demandai la permission de revenir une autre fois, et je partis.

Je viens de passer deux semaines, constamment occupé de la famille du gantier. Cmuislinski m'a dit la situation de son vieil ami.

Jeune encore, Rodolphe avait épousé, en Allemagne, la fille d'un pasteur, qui lui donna Lioudmila, et mourut quelque temps après. Après des jours de deuil amers, Rodolphe, sentant qu'il ne pouvait lui seul diriger sa maison, se maria avec une grosse forte fille, dont le père était greffier du tribunal. De cette union naquirent une demi-douzaine d'enfants, et la mère de cette progéniture prit d'une main absolue le sceptre du logis. Tout pliait devant elle, et son mari lui était complétement soumis. Avec sa bonne et candide nature, il en était même venu à se croire heureux dans son ménage, et à tolérer pacifiquement la fainéantise et la saleté de sa femme.

Cette femme avait été la première à signaler Lioudmila comme une idiote. Bientôt elle avait fait partager cette idée à ses domestiques, à ses voisins, à son mari même, et bientôt l'humble jeune fille fut flétrie de ce nom de Dourotchka, de ce nom d'idiote. Elle était, il est vrai, d'un caractère si craintif, qu'elle n'osait ni parler, ni faire un mouvement, et elle consacrait la plus grande partie de son temps à l'éducation de ses frères et sœurs, qui l'aimaient comme une domestique obéissante. Sa tante, qui dirigeait une pension, voulut l'avoir près d'elle. Lioudmila resta plusieurs années dans cet établissement, et, aux yeux de ceux qui ne jugent que d'après les apparences, ne fit que justifier son titre d'idiote. Elle ne se signala dans aucun examen, et ne reçut aucun témoignage de distinction. Mais

elle venait généreusement en aide à ses compagnes, elle les assistait dans leurs études, elle corrigeait leur travail, et toutes l'aimaient. Elle en vint même à être chargée par sa tante de la direction du pensionnat, sans qu'on cessât de la nommer l'Idiote. Puis sa tante mourut, et Lioudmila rentra sous le toit paternel. Là, elle présidait aux travaux de la maison, elle administrait le ménage, elle donnait des leçons excellentes aux enfants de sa marâtre, et on la nommait toujours l'Idiote.

— Mais pourquoi donc? m'écriai-je impétueusement à la fin de ce récit.

— Parce qu'elle est idiote, me répondit Cmuislinski, parce qu'elle ne sait pas répondre un mot à la moindre parole que lui adresse un étranger, et qu'elle est prête à pleurer dès qu'on arrête un regard sur elle. Quelle bonne créature pourtant! Quelle intelligente gouvernante de maison! Mais elle ne se mariera pas. Le pauvre Rodolphe n'a point de dot à lui donner. La grosse Fédora, sa femme, ne pense qu'à ses plaisirs et à sa toilette, et Lioudmila travaille pour subvenir à son entretien.

Je suis retourné plusieurs fois chez le gantier, et, par bonheur, je n'ai point rencontré Fédora. Je suis en bons rapports avec Rodolphe. C'est un brave homme qui ne manque pas d'intelligence, un de ces hommes de cœur subjugués par les circonstances, déplacés par le sort. Mais

je ne comprends pas Lioudmila, et je m'en afflige. Elle paraît quelquefois totalement dépourvue de toute faculté de réflexion. Son regard est sans expression, sa figure est morne, et parfois ces regards sont si beaux, cette figure si douce! Quand sa mère n'est pas là, quand il n'y a près d'elle aucun étranger, elle est riante, gracieuse, elle a même l'air distingué. Mais dès qu'elle entrevoit sa marâtre ou qu'on annonce une visite, sa physionomie se transforme en un instant, et elle subit, sans en paraître offensée, son surnom d'idiote, et elle répond à ce nom comme à celui qu'on lui a donné en la baptisant.

Il m'a paru que les travaux de Rodolphe ne sont pas florissants. J'ai trouvé un moyen de lui être utile, en me liant plus étroitement à lui. Je lui ai dit que je désirais placer, dans quelque industrie, une somme de deux mille roubles. Il m'a offert de m'associer à son entreprise, à quoi j'ai répondu que je préférais lui prêter mon argent au taux accoutumé. L'affaire a été réglée. A présent je suis l'ami de la maison. Lioudmila me traite comme elle traite le vieux Cmuislinski.

Non pas comme le vieux Cmuislinski. Quelquefois, lorsqu'elle ne se doutait pas que je l'observais, je l'ai vue fixer sur moi un regard si pensif, si mélancolique! et en même temps sa figure prenait une singulière expression de tristesse. Je continue cependant à jouer mon rôle de niais. Comme on croit que je ne sais pas l'allemand, on s'entretient parfois librement devant moi dans cette langue.

— Qui est ce jeune homme? demandait dernièrement un ami du gantier en me désignant.

— Un bon et honnête garçon, a répondu Rodolphe, mais simple d'esprit.

A ces mots, Lioudmila a rougi. Je me trouvais rangé, à peu près comme elle, dans la catégorie des idiots.

Un autre jour, Lioudmila étant absente, le même Allemand a dit à Rodolphe :

— Je vois souvent ce garçon chez toi ! Est-ce qu'il penserait à épouser ta fille ?

— Comment veux-tu qu'il y songe ? a répliqué Rodolphe. Il ne sait rien, et n'a pas de fortune. Comment pourrait-il subvenir aux besoins d'une famille ?

— C'est juste, a repris l'Allemand, qui était un riche tanneur, dont j'entrevoyais quelquefois la fille, ronde et lourde comme un tonneau.

Peut-être qu'on a prononcé ce mot de mariage devant Lioudmila ! Peut-être qu'elle se dit : « Ce jeune homme a la même infirmité que moi. Dieu nous a faits l'un pour l'autre ! » Il y a dans ses paroles un caractère de bienveillance, une expression d'affection...

V

Hier j'ai été dans la maison de Rodolphe après dîner. Il dormait. J'ai trouvé Lioudmila seule, son aiguille à la main. Elle m'a reçu amicalement comme de coutume, et m'a prié d'attendre que son père fût éveillé.

Nous sommes restés un instant l'un près de l'autre en silence. Lioudmila me semblait inquiète, embarrassée; la rougeur de ses joues trahissait son agitation, et en ce moment elle était vraiment charmante. Contre son habitude, elle-même engagea l'entretien.

— Comptez-vous, me dit-elle, prolonger encore votre séjour à Moscou?

— Je ne sais.

— J'ai entendu dire que vous désiriez avoir ici un emploi?

— C'est vrai, Moscou me plaît.

— Et Pétersbourg?

— Pas autant.

Loudmila me sourit. Moi, j'avais mon air niais.

— Mais, dites-moi, reprit-elle, que faites-vous ici?

— Presque rien.

— Et vous ne vous ennuyez pas?

Cette question m'offrait une belle occasion de me lancer dans une de ces séries de compliments qui ne sont souvent que l'expression de la sottise. Mais, en vérité, je ne prétendais pas faire ainsi la cour à cette jeune fille; puis, en ce moment, sa figure avait un caractère si ingénu, et ses paroles un tel accent de cœur...

— Oui, répondis-je, parfois je m'ennuie cruellement.

— Ne serait-ce-point le résultat naturel de votre oisiveté?

— C'est possible.

— Pourquoi donc ne vous cherchez-vous pas une occupation?

— Et laquelle?

— Par exemple, si vous vous appliquiez à la lecture? C'est là un heureux emploi du temps.

— Je suis abonné à un cabinet de lecture, et je lis avec plaisir.

— Quoi donc?

— Des romans.

— Pauvres livres!

— Est-ce que vous-même n'en lisez pas?

— Oui, quelques-uns, selon le goût de mon père. Mais

il y a tant d'autres ouvrages qui vous seraient si utiles. Voyez-vous, Antoine Pétrovitch, cela me fait de la peine de voir que vous ne désirez pas vous instruire.

— Que voulez-vous? répondis-je, non sans un certain embarras, on ne m'a rien enseigné.

— Il est temps pour vous d'étudier.

— Je serais si honteux de prendre des leçons.

— On ne doit pas avoir honte de chercher à s'instruire. Écoutez, Antoine, je m'intéresse à vous, comme si vous étiez un de mes parents, et mon père a pour vous une sincère affection. Mettez-vous à l'œuvre. Lisez de bons livres. Vous verrez que vous y prendrez goût.

— Ah! s'il vous était agréable...

— Je désire votre bien, me dit-elle avec un accent de cordialité où il n'était pas possible de reconnaître la moindre apparence de coquetterie.

— Eh bien, voulez-vous me choisir vous-même quelques ouvrages?

— Vous y consentez! s'écria-t-elle gaîment.

Rodolphe venait de s'éveiller. Il s'approcha de moi avec son sourire habituel.

— Mon père, dit Lioudmila, j'ai retenu Antoine Pétrovitch.

— Tu as bien fait.

— Et nous avons eu ensemble un grave entretien.

— A quel propos?

— Il me prie de lui choisir des livres.

— Bonne nouvelle! Donne-moi du thé et ma pipe. Excellente fille! s'écria-t-il en la suivant de l'œil, tan-

dis qu'elle sortait. Puis il se mit à me parler des agréments et des avantages de l'instruction dans les diverses conditions de la vie. Puis ses amis entrèrent, ses insupportables amis, le tanneur allemand et un charcutier. Je pris congé de lui, et Lioudmila s'avançant vers moi me dit :

— Vous avez désiré que je vous choisisse des livres. En voici un que je vous confie.

C'était le *Robinson* de Campe. Je le reçus avec une sérieuse expression de gratitude. L'innocente jeune fille voulait m'instruire comme un enfant et me traitait naïvement comme un enfant.

Dieu soit loué ! Je sens que le monde ne m'a point encore gâté le cœur.

Trois jours après je lui rapportais son *Robinson*, et la remerciais en lui disant que cet ouvrage m'avait intéressé.

— N'avez-vous, ajoutai-je, rien d'autre à me donner? Je vous avoue que je suis honteux de n'avoir lu jusqu'à présent que des romans.

— Vraiment ! s'écria-t-elle. Entendez-vous, mon père? le voilà qui prend goût à l'étude, et qui veut s'instruire.

— A merveille ! répondit Rodolphe. Et il recommença le discours qu'il m'avait déjà fait sur les avantages de la science.

Lioudmila me remit une Encyclopédie élémentaire que je lui rapportai avec un microscope.

Tenez, lui dis-je. Votre livre m'a révélé tant de choses, que j'ai acheté cet instrument pour faire les observations

qu'il m'indiquait, et j'ai vu avec cet instrument les animalcules les plus curieux.

La jeune fille me regarda avec une vive expression de joie et de surprise, puis, prenant le microscope, le disposa d'une main habile, et passa des heures entières à contempler divers objets avec son père et ses frères. C'était à mon tour d'être surpris de ses nombreuses remarques.

Le prêt des livres continua. Un jour, Lioudmila me dit : — Pourquoi n'apprenez-vous pas quelque langue étrangère? il existe encore si peu d'ouvrages en langue russe!

La semaine suivante, je lui annonçai que, docile à ses conseils, j'avais pris avec ardeur des leçons d'allemand, et que déjà je commençais à lire les livres écrits dans cet idiome.

— Est-il possible! s'écria-t-elle.

— Oui. Donnez-moi un livre et vous verrez.

Elle prit un volume élémentaire allemand, et je commençai à lire. De temps à autre, je faisais à dessein une faute qu'elle se hâtait de corriger. Dans la satisfaction de son zèle, elle était assise près de moi, si près qu'une boucle de ses cheveux, de ses beaux cheveux blonds, effleurait ma joue, et son fichu était négligemment noué à son col, et la joie qu'elle éprouvait à me voir suivre complaisamment ses leçons colorait d'un doux incarnat son visage. Enfant de la nature! elle ne savait point, comme les autres femmes, dissimuler ses impressions.

Quelques instants se passèrent ainsi. Puis soudain,

s'apercevant de sa distraction, elle releva ses cheveux, renoua son mouchoir et baissa les yeux.

— Ah ! mademoiselle, lui dis-je, daignez me seconder encore dans cette étude. Avec vous, il me semble que je comprends si bien !

— Vous plaisantez ! répondit-elle en riant.

— Bravo ! bravo ! s'écria Rodolphe en apprenant à quel nouveau travail je me livrais, et il fut convenu que Lioudmila serait mon institutrice.

Elle m'a trompé, cette candide Lioudmila. Je ne suis qu'un pauvre écolier près d'elle. Quelle instruction je découvre en elle, quand personne n'est là pour l'intimider ! quelle éloquence dans ses paroles ! Jamais je n'aurais cru qu'une fille de la bourgeoisie pût s'exprimer ainsi. Mais ce qui me séduit encore plus en elle, c'est une simplicité, une bonté sans pareilles ; c'est un charme qui ne permet pas de concevoir une pensée coupable. Je crains de devenir amoureux d'elle, car je sens que les jours où je ne la vois pas me pèsent tristement sur le cœur.

Ma situation dans cette maison devient cependant embarrassante. Je ne puis continuer ce rôle de niais que je me suis imposé. Quel singulier enchaînement de circonstances m'a conduit chez Rodolphe ! Et si l'on vient à découvrir ma supercherie, comment la justifier ?... Non, je

ne l'aime pas, je ne puis l'aimer. Oh! Pauline, mon cœur ne peut plus ressentir les joies de l'amour, car tu l'as brisé!

Antoine Pétrovitch, m'a dit Lioudmila, pourquoi donc portez-vous des vêtements d'une couleur si éclatante?

— Cela ne vous plaît pas?

— Il me semble qu'un habit noir vous siérait mieux.

Deux jours après, je suis revenu chez elle, vêtu très-simplement.

— Très-bien! s'est-elle écriée; à présent, vous avez l'air d'un autre homme.

La rêverie avec ses illusions me paraît être comme un sixième sens pour les Allemands. A ce point de vue, Lioudmila ne démentait point son origine allemande. Sa petite tête était continuellement occupée de rêveries idéales et de chimères.

Elle m'a parlé de sa mère, dont elle n'a pu garder qu'un vague souvenir, et moi je lui parlais aussi de la mienne. Cette commémoration nous donne à tous deux le même sentiment. Nous sommes orphelins l'un et l'autre, nous portons dans le cœur le même deuil, comme un frère et

une sœur. En exprimant cette pensée, j'ai attendri la jeune fille, j'ai vu des larmes rouler dans ses yeux.

— Il n'est pas possible, m'a-t-elle dit, que ceux que nous avons aimés, que ceux que nous aimons encore sur cette terre, nous oublient dans une vie meilleure. Il me semble que, du fond même de leur tombe, leur voix doit arriver jusqu'à nous.

Nous nous sommes mis alors à engager une longue dissertation sur les effets de la sympathie, sur les superstitions et les apparitions. Lioudmila croit fermement à toutes ces merveilles et veut me convertir à ses croyances. Elle prétend que notre raison n'est pas apte à juger ces phénomènes mystérieux, ni à les comprendre, mais que tous les peuples y ajoutent foi. Je lui réponds qu'en Russie ces légendes de magie et d'apparition ne servent qu'à amuser l'imagination des jeunes filles. Alors, pour me faire voir l'erreur de mes préjugés, elle me raconte plusieurs histoires, très-authentiques, dit-elle, et, entre autres, celle-ci :

« Il y a longtemps, vivait à Novogorod une jeune fille très-riche et très-belle, nommée Olga. Les plus brillants partis lui avaient été offerts, sans qu'elle pût se décider à se marier. — Ne serais-tu pas envieuse, lui dit un jour sa nourrice, de connaître ta destinée? — Je n'aime pas les énigmes. — Pourquoi ne pas essayer? Peut-être verras-tu devant toi se dévoiler ton avenir.

» La jeune fille finit par accepter la proposition de sa nourrice.

» Vers minuit, toutes deux se retirèrent dans une cham-

bre écartée, étendirent sur la table une nappe, puis posèrent sur cette nappe deux couverts et deux flambeaux. Ensuite Olga s'assit sur une chaise. En face d'elle était une autre chaise qui devait être occupée par son convive inconnu. Minuit sonne. Un air frais se répand dans la chambre, et vis-à-vis d'Olga s'est assis un jeune homme dont la figure est belle, mais empreinte d'une tristesse profonde. Il semble à la jeune fille qu'elle a déjà vu quelque part son visiteur mystérieux ; elle se dit qu'il aura été amené là par sa nourrice. Cependant il s'approche d'elle, lui tend la main en silence comme pour l'engager à sortir avec lui. Elle déchire doucement un morceau du riche cafetan vert dont il était revêtu. Elle veut se lever, lui donner la main, quand tout à coup résonne le chant du coq, et l'inconnu disparaît. Olga s'avance vers la fenêtre, voit que le jour commence à poindre. Ses flambeaux sont consumés, et sa nourrice dort dans un coin. Tout ce qui vient de se passer serait pour elle comme un songe, si elle ne tenait à la main le lambeau du cafetan. Dès lors elle se mit à chercher, sans pouvoir le découvrir, celui qui lui était ainsi apparu. Un matin son père vient lui proposer un nouveau prétendant, jeune, beau et riche. — Faites-le venir, dit-elle, et nous verrons.

» Il s'avance avec un pompeux cortége. La jeune fille le regarde, tressaille et dit qu'elle l'accepte. C'était son inconnu. Le mariage fut célébré avec un grand éclat. Le banquet de noces dura longtemps.

» Le lendemain Olga était près de ses parents, quand son époux, s'approchant d'elle, lui dit :



— » Quel cafetan mettrai-je aujourd'hui?

— » N'avez-vous pas, répondit-elle, un cafetan vert?

» A ces mots, la figure du jeune homme s'assombrit.

— » Je ne puis revêtir, répliqua-t-il, mon cafetan vert.

— » Et pourquoi?

— » Il m'est arrivé avec ce cafetan une chose inconcevable.

— » Laquelle donc?

— » Je l'avais fait faire pour me marier. Quand j'ai voulu le prendre, j'ai vu qu'il était dans un état déplorable. Il semble que quelqu'un l'ait déchiré, car il n'est pas possible que les souris l'aient ainsi rongé.

— » Et qu'avez-vous fait après cette triste découverte?

— » J'ai été consulter un sorcier, qui m'a engagé à brûler ce vêtement.

— » Et vous l'avez brulé?

— » Non, pas encore.

— » Montrez-le-moi, je trouverai peut-être un moyen de le réparer. »

» Le jeune homme conduisit sa femme dans la chambre où étaient renfermés ses vêtements et ses armures, détacha son cafetan du crochet auquel il était suspendu et le présenta à Olga, qui, tirant aussitôt de sa poche le lambeau d'étoffe qu'elle avait gardé, l'ajusta au vêtement déchiré.

— « Ah! magicienne maudite! s'écria le jeune homme, c'est donc ainsi que tu m'as ensorcelé, que tu m'as allumé dans le cœur un tel amour, que je ne pouvais plus ni manger, ni dormir. »

» En parlant ainsi, il tira son sabre, et, d'un seul coup, trancha la tête d'Olga. »

— Eh bien! dis-je quand Lioudmila eut terminé son récit, ce que je vois de plus clair dans votre histoire, c'est que l'amour a sa magie et que nous pouvons très-aisément être ensorcelés par deux beaux yeux.

Lioudmila ne répondit rien, et sa figure prit une expression de rêverie mélancolique, comme si ce mot d'amour l'avait effarouchée.

Cependant il me semble que je suis attiré vers cette jeune fille par un sentiment irrésistible et indéfinissable. — Ah! faut-il vous l'avouer? Pauline! infidèle Pauline! j'aime Lioudmila. — Mais non, je n'aime pas; je ne veux plus aimer. Je suis resté trop longtemps ici. Demain je partirai. Je ne rentrerai pas au service, je ne retournerai pas à Pétersbourg. J'irai dans mon village... Hélas! je voudrais revoir encore une fois Pauline. Où est-elle à présent? Est-elle heureuse?

J'ai été prendre congé de Rodolphe. Je lui ai dit que bientôt je reviendrais. Il m'a embrassé affectueusement. Lioudmila n'était pas là. Je ne sais pourquoi je m'en suis réjoui.

Quel ennui! quelle tristesse dans le domaine de mon oncle! Je ne puis m'occuper de la gestion de cette terre. Que m'importent ces blés, ces foins? Que m'importe tout cet argent? Si je pouvais seulement, sans cette fortune, trouver un doux refuge quelque part!...

Il y a dans la maison dont j'ai hérité un amas de provisions, et pas un seul livre. Je voudrais lire pour suivre les conseils de Lioudmila. Que fait-elle à présent, cette tendre Lioudmila? Je me rappelle le temps que j'ai passé près d'elle, et il me semble que, par les pures, naïves émotions qu'il m'a données, il a été le meilleur temps de ma vie. L'innocente enfant! elle ne peut aimer, mais elle peut rendre heureux celui qu'elle épousera... Et si, dans sa petite tête rêveuse, il était entré un sentiment d'amour pour moi! C'est singulier, voilà la première fois que je suis frappé de cette idée... Les femmes sont des énigmes incompréhensibles, auxquelles l'amour ajoute une nouvelle difficulté. Comme je t'aimais, Pauline! et que tu m'as aimé aussi! c'est ce dont je n'ose douter. Et comme me voilà séparé de toi d'une façon si subite, si étrange, quand nous devions nous jeter dans les bras l'un de l'autre!

Ah! tu ne m'aimais pas, Pauline! et tu m'as cruellement tourmenté. A présent ma vie est si délaissée, mon âme si vide! ma pauvre tête si bouleversée! Voici l'hiver; je retournerai à Moscou, je reverrai Rodolphe. Je dirai à sa fille que je l'aime... Je l'aime comme les enfants aiment un de leurs jeux. Mais l'amour et la vie, n'est-ce pas un jeu?

C'est pourtant vrai qu'on touche parfois, sans le savoir, à son bonheur. Pourquoi le sort ne nous prépare-t-il pas à la félicité et à l'infortune? On peut mourir de joie comme de douleur.

Quelle révolution s'est accomplie en moi!

Voyons, il faut que je me recueille pour en noter les détails, pour me rendre compte à moi-même d'un événement si inespéré!

Une affaire m'obligeait à me rendre au chef-lieu de notre district. Là, j'ai fait connaissance avec le gouverneur, qui m'a invité à venir chez lui. J'entre, et la première personne que j'aperçois dans son salon, c'est la tante de Pauline, la hautaine Praskova Ivanovna. A la vue de cette femme, je veux m'éloigner, et quelle est ma surprise lorsqu'elle s'avance elle-même à ma rencontre, en s'écriant, d'un air joyeux :

— Quoi! c'est vous, Antoine Pétrovitch! vous que je n'ai pas vu depuis si longtemps!

— Je pense, Madame, ai-je répondu, que vous avez peu compté les jours de mon absence.

— Ah! c'est mal de m'adresser ce reproche. Dieu m'a déjà punie d'avoir méconnu sa volonté.

En disant ces mots, elle portait son mouchoir à ses yeux, et je remarquai qu'elle était en deuil.

— Madame, lui dis-je, vous avez donc perdu une personne de votre famille?

— Oui, le Ciel est resté sourd à mes prières.

— Est-ce que Pauline?..... Je ne pus achever ma question.

— Nous avons perdu son père. Le bon cher vieillard est maintenant dans le ciel.

— Mais vous pouvez au moins vous réjouir du bonheur de votre nièce ?

— Quel bonheur ! La malheureuse enfant languit et dépérit comme une fleur étiolée.

— Que me dites-vous ? Pauline !..... Est-ce que son mariage ?

— Il n'est nullement question de mariage. Vous ne savez donc pas ?...

Notre conversation fut interrompue. J'étais comme sur des épines, regardant Praskova et ne la comprenant plus. A la place de sa fière et rude expression de physionomie, je ne voyais plus sur sa figure qu'un caractère de douceur et de tristesse. J'aspirais à savoir la situation de Pauline, et, dans cette attente, je souffrais le martyre. Alors je vis combien je l'aimais encore, et j'épiais avec une fièvreuse impatience l'occasion de renouer mon entretien avec sa tante. Enfin la voici :

— Vous vous rappelez, me dit Praskova, combien j'ai été occupée du sort de ma nièce. Lui assurer une position honorable dans le monde, c'était là toute mon ambition. Le comte ***, capitaine de hussards, me semblait un parti avantageux.

— Et il était amoureux de Pauline ?

— Quel amoureux !

— Mais elle l'aimait ?

— Par malheur, non, elle ne l'aimait pas !

— Elle ne l'aimait pas ?

— Il faut que je le confesse. Je m'étais imaginé que pour une jeune fille l'amour n'était qu'une autre espèce de poupée destinée à amuser son adolescence. Je me figurais que Pauline serait heureuse de donner sa main à un brillant jeune homme et de voir s'ouvrir devant elle une nouvelle existence. Avec cette conviction, j'accepte les vœux du comte, je les transmets à Pauline qui refuse tout net de l'épouser. Je me fâche, et, pour m'apaiser, elle me fait Dieu sait quels raisonnements : qu'elle ne peut se marier qu'avec celui qu'elle aimera et dont elle se croira vraiment aimée...

— Voilà ce qu'elle vous objectait?

— Oui, et elle s'est mise à pleurer de telle sorte, que je me suis demandé si elle n'en aimait pas un autre. J'en appelle à vous-même, car je cause avec vous comme avec un parent. Nous sommes habitués à vous considérer comme un membre de la famille.

— Merci... Et Pauline?

— Elle n'a point voulu répondre à mes questions; mais elle continuait à pleurer, et elle est tombée malade. Enfin, nous avons été obligés de congédier le comte, et toute la ville a été fort surprise de notre décision. Sur ces entrefaites, le père de Pauline mourut, ne laissant qu'un mince héritage. Il aimait la dépense et avait une famille nombreuse. Je dis alors à Pauline comme elle serait riche et heureuse si elle avait voulu épouser le comte.

— Riche, répliqua-t-elle, c'est vrai, mais non heureuse.

— Et pourquoi? — Elle pleura et ne répondit pas.

— Mais à présent, ajoutai-je, tu n'as même
dot. Car je ne voulais pas lui apprendre que je lui
assuré mon héritage. L'heure de notre mo
taine, et j'ai pris d'avance cette précaution...
d'enfant, je regarde Pauline comme ma fille. Av
terre et mes cinq cents paysans, si elle veut choi
lon son cœur un homme qui ne possède rien...

— Est-il possible?

— Ah! telles n'étaient point autrefois mes idées.
la douleur et les accidents de la vie opèrent en no
grand changement. A présent, Pauline demeure avec
Elle m'est plus chère que jamais. C'est un ange

— Vous habitez toujours Moscou?

— Non. J'y retournerai pour mettre ordre à que
affaires, puis nous irons nous établir dans mon dom

— Me permettrez-vous d'aller vous rendre visite

— Vous savez que ma terre est à quarante ve
d'ici. Demain je pars pour Moscou. Venez, Antoine, ve
Pauline sera si contente de vous voir!

— Est-ce qu'elle est ici? Et, en faisant cette ques
ma voix et mon cœur tremblaient.

— Oui, elle est ici. Nous ne nous quittons pas. Qu
fois elle s'est informée de vous!... Je n'ai pas osé lui d
de quelle façon cruelle je vous avais banni de ma m
son. Elle ne peut s'imaginer ce que vous faites, et po
quoi elle ne vous voit plus.

Oh! Dieu, quelle douce lumière éclate à mes yeu
Quelle justification pour Pauline! Quel sentiment d'inté
j'éprouve pour cette pauvre vieille tante, qui m'a

...cère confession! Mais n'est-ce pas une trop ...de présomption à moi d'oser croire, d'oser espé... ...le récit de Praskova me paraisse si ras... ...chercher Pauline, je la verrai et je sau... ...on, je n'attendrai pas jusqu'à demain... Elle peut ...tir demain trop tôt. J'accours. J'entre dans l'anti...mbre.

— Praskova Ivanovna est-elle à la maison?

— Non, me répond le domestique. Puis soudain il jette ...de joie : « Antoine Pétrovitch!... » Je reconnais le ... valet de chambre du père de Pauline.

— Et d'où venez-vous donc? Mademoiselle se promène ...rdin. Voulez-vous que j'aille la chercher?

— Non, j'irai moi-même.

... je me dirige, avec un impétueux battement de ...r, vers le jardin. Comment va-t-elle me recevoir? ... va-t-elle me dire?

...e l'aperçois, avec sa robe de deuil, qui marche à pas ...s, d'un air rêveur, dans une allée. Si belle qu'elle fût ...efois, elle m'apparait plus belle encore, plus sédui... avec son simple vêtement, avec la pensive expres...de sa physionomie. Elle se retourne et me regarde ...ec surprise.

— Vous ne me reconnaissez pas, Pauline?

Elle rougit, baisse les yeux et me répond en soupirant :

— Moi, ne pas vous reconnaître!

Deux heures près d'elle se sont écoulées avec une rapidité inexprimable. Le jour baissait quand nous avons entendu la voix de la tante. Nous étions encore absorbés

dans notre entretien. Pauline ne remarquait pas que je tenais et que je couvrais de baisers sa jolie main. Nous parlions des heureux jours de notre enfance comme un frère et une sœur. Pauline me dit combien elle était fatiguée de la vie bruyante de Moscou et satisfaite de se reposer enfin à la campagne.

— Eh quoi! m'écriai-je, vous ne vous plaisiez pas à Moscou? Vous y régniez pourtant.

— Ne savez-vous pas qu'en restant là j'obéissais au vœu de mon père, qui ne pouvait vivre ailleurs qu'à Moscou?

Je voulais me jeter à ses genoux, je voulais lui dire ma nouvelle situation, et mes désirs constants, et mes espérances, et je n'en eus pas le courage.

Nous nous rendîmes près de sa tante, qui me reçut avec tant de bonté, que je ne pouvais me décider à m'éloigner.

— Vous partez demain? lui dis-je enfin.

— Demain, de bonne heure. Nous allons prendre congé de vous.

— Non, m'écriai-je hors de moi, je ne vous dirai pas adieu, je ne vous quitterai plus.

— Je ne vous comprends pas, me répondit Praskova Ivanovna en me regardant d'un air étonné.

— Et vous, Pauline, me comprenez-vous?

Pauline baissa les yeux et fondit en larmes.

— Ah! je commence à voir ce qu'il en est, reprit Praskova en souriant. N'est-ce pas avec lui que tu espérais être heureuse?

Pauline se jeta dans les bras de sa tante, et moi je tombai à ses genoux.

— Assez, enfants, dit Praskova, assez! Que le Ciel me préserve de m'opposer à votre bonheur. A présent, Pauline, je comprends pourquoi tu soupirais. Mais il faut songer à l'avenir, au côté positif de la vie, et tu sais, Pauline, que tu n'as pas de fortune.

—Mon Antoine, répondit-elle, n'exige rien. Il est pauvre, je suis pauvre aussi. Il peut avoir un emploi; moi, je travaillerai.

— Toi! m'écriai-je. Non, non, mon adorable Pauline. Il n'est pas nécessaire que tu travailles, je suis riche.

Toutes deux me considérèrent avec surprise. Je leur racontai que j'avais hérité de mon oncle. Quelques minutes après, un chaste baiser devenait le gage de ma félicité.

VI

FRAGMENT D'UNE LETTRE DU COMTE ***, A SON AMI,

A ODESSA.

« Ah ! mon cher Georges, le mariage est à Moscou un fléau, comme la peste à Constantinople. Peu s'en est fallu que ton vieux camarade ne tombât dans les griffes du vautour. Celle que je devais épouser était belle... belle comme... cherche toi-même une comparaison... Elle était, sur ma foi, la plus brillante apparition des salons. Elle m'a fait soupirer pour elle, et elle riait et coquetait avec moi, et elle m'avait tellement tourné la tête, que j'ai été sur le point de lui offrir mon cœur, ma main, avec mon misérable portefeuille, où je ne découvre plus qu'une collection de vieux diplômes, dans une affreuse disette de billets de banque. Par bonheur, je me suis ravisé ; j'ai épuisé mon amour à valser avec elle, j'ai dispersé les

restes de ma passion sur le chemin de Pétersbourg, j'en ai perdu les dernières traces au camp de Krasnocelo. Au reste, comme la bienfaisante nature a mis l'antidote à côté du poison, on peut voir aussi le remède à côté de la contagion du mariage : ce remède, c'est la manœuvre des tantes qui travaillent à placer leurs nièces. Je ne comprends pas comment il y a encore des hommes assez dépourvus de raison pour se laisser prendre aux piéges grossiers que leur tendent ces matrones. Avec les progrès de la civilisation, je ne doute pas qu'on ne découvre d'autres moyens d'organiser des fiançailles, de conclure des mariages. Une de mes meilleures distractions à Moscou était de jeter l'inquiétude dans l'esprit de ces bonnes tantes, de les agiter, de les irriter et de les voir se disputer entre elles. Ma bien-aimée avait une tante d'un type merveilleux, une certaine Praskova Dragona. C'est à peu près son nom. Cette brave femme était d'une adresse et d'une habileté incroyables. Il m'est venu, en l'observant, l'idée d'écrire une comédie, dont le titre serait : *La Tante, ou l'Art de marier une nièce.* Je me figure, mon cher Georges, un pauvre jeune homme sans expérience, surpris par ces adroites combinaisons. Comme il s'y laisserait enlacer ! Comme il épouserait la jolie fille sans dot ! »

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE PRASKOWA IVANOVNA, A UNE DE SES AMIES

« Eh bien! *mon cœur*, je n'ai pas perdu mon temps à entreprendre ma petite-excursion. Grâce au Ciel, l'affaire est finie, le sort de Pauline est assuré. Ah! les temps sont durs, les récoltes mauvaises; les jeunes filles à marier abondent de toutes parts, et il faut chercher avec une lanterne un épouseur. Celui ci s'est ruiné, celui-là est devenu un farouche philosophe, cet autre ne veut entendre parler que d'une riche alliance. J'ai commis une grosse erreur avec ce comte dont je t'ai parlé, et à qui il ne reste plus rien que son titre. Cependant il fallait s'occuper de l'avenir de cette nièce. Elle figurait déjà depuis trois hivers dans les salons de Moscou. Le quatrième hiver devenait une épreuve dangereuse, et elle ne me secondait pas dans mes combinaisons, et son père ne m'était d'aucun secours. Avant même qu'il eût son attaque de paralysie, je ne pouvais guère compter sur lui. Il ne pensait qu'à son club et à son whist. Voilà comme sont les hommes. Ils se croisent les bras, et veulent que leurs filles se marient.

» Dans ce moment de crise, tout à coup on apprend que notre pauvre orphelin Antoine a fait un riche héritage. Et alors, il s'élève des cris de réprobation contre moi... C'est moi qui ai rejeté sa demande, c'est moi qui

l'ai banni. Seigneur de Dieu, que pouvais-je faire? D'un côté, était le comte; de l'autre, ce malheureux garçon soupirant, larmoyant, gémissant. Pauline avait peur que l'amour de ce dolent adorateur ne la compromît. Je le terrassai du premier coup. Mais la faute que j'avais innocemment commise, je l'ai bien réparée, et j'ai maintenant la conscience nette. J'appris qu'il était dans son domaine, et je tremblais que, dans son ennui, il n'en vînt à épouser là quelque rustique créature. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je me rappelai que j'avais de ce côté quelque compte à régler, et je partis avec Pauline. Grâce au Ciel, tout s'est fait selon mes vœux. Le chef du district est un de mes parents. Je me suis arrangée de façon à rencontrer chez lui le fugitif Antoine, et, dès notre première entrevue, le candide garçon a été subjugué. A peine m'avait-il quittée, qu'il se précipitait vers ma demeure. J'avais pris mes précautions, il ne devait pas, en ce moment-là, me rencontrer; mais j'avais envoyé ma nièce au jardin, comme pour se promener, et c'était là qu'elle l'attendait. Pauline s'est si habilement conduite, qu'elle l'a mis hors de lui. Lorsque, ensuite, je lui ai annoncé que nous allions partir pour Moscou, il s'est jeté à mes pieds. Alors, je dois te le dire, j'ai pleuré d'une façon parfaite. Le mariage étant résolu, nous avons été au plus vite le célébrer dans le domaine d'Antoine. Là, l'heureux époux m'a conjuré d'anéantir l'acte par lequel j'instituais Pauline mon héritière. Cet acte n'existait pas. C'était une petite ruse que j'avais cru devoir employer près d'Antoine, pour qu'il ne s'imaginât pas que je voulais marier ma nièce

sans dot. A présent, le voilà parti. Pauline a voulu retourner à Moscou, et a pleuré en me quittant. Que Dieu soit avec eux ! Je t'embrasse. »

VII

Dans une des principales rues de Moscou, une élégante voiture s'arrête à la porte d'un grand hôtel. Le laquais vient précipitamment ouvrir la portière, et de la voiture descendent une belle jeune femme richement vêtue et son mari. Dans le court trajet qu'ils viennent de faire, ils sont restés sans se parler, assis aux deux coins de la calèche, l'un regardant à droite, et l'autre à gauche. Ils descendent de voiture, et le mari ne se hâte point de tendre la main à sa femme. Il se retourne vers son domestique pour lui donner un ordre, et monte lentement l'escalier que sa belle compagne gravit d'un pied léger.

Ce couple, dont le morne ennui et la désharmonie se

trahissent dans les plus petits incidents de la vie journalière, c'est celui dont nous avons essayé de narrer l'histoire. C'est Antoine et c'est Pauline.

— Quelle jolie petite fille! quel amour! s'écrie Pauline en caressant un des enfants de la princesse à qui elle rend visite. Combien donc avez-vous d'enfants, princesse?

— Une demi-douzaine.

— Je vous en prie, faites-les-moi voir. Je voudrais tous les embrasser.

La princesse sonne :

— Priez Mlle Rodolphe, dit-elle au domestique, d'amener ici les enfants.

Pendant ce temps, Antoine est resté d'un air triste dans un fauteuil, n'ajoutant que quelques mots aux vives et rapides exclamations de sa femme.

— Et vous, Pauline, dit la princesse, vous n'avez toujours pas d'enfants?

— Non, répond Pauline en souriant.

La gouvernante entre avec ses petits pupilles. C'est une belle jeune fille, remarquable par sa grâce et son extérieur modeste.

En la voyant, Antoine a fait un mouvement de surprise, et sa figure a pris une nouvelle expression. Tout en s'occupant des enfants, sa femme a, d'un regard furtif, observé le changement qui vient de s'opérer dans la physionomie de son mari. En même temps, elle remarque que la jeune gouvernante a subitement pâli et rougi. Si la jalousie peut exister sans l'amour, si la méchanceté peut se manifester sur un beau visage, en ce moment Pauline était en proie à

la griffe de la jalousie et d'une pensée méchante. Cependant elle continuait à faire toutes sortes d'aimables compliments à la princesse, mais elle jetait sur son mari un regard empreint d'un profond mépris.

Antoine se sentait embarrassé, et, ne sachant que faire, il se tourna vers la gouvernante :

— Mademoiselle Rodolphe... charmé de vous rencontrer.

La jeune fille s'inclina.

— Votre père est...

— Je l'ai perdu, il y a déjà longtemps, répondit Lioudmila d'une voix tremblante.

— Quoi! il est mort?

— Oui, il y a plus d'un an.

— Vous connaissez Mlle Rodolphe? dit tout à coup la princesse.

— J'ai connu son père, répondit Antoine en s'efforçant de prendre un air dégagé. C'était un très-digne homme.

Un instant après, les deux époux, ayant terminé leur visite, remontaient en voiture.

— J'ai donc eu, dit Pauline, le plaisir de voir aujourd'hui une de vos anciennes connaissances?

Antoine ne répondit pas.

— Vous n'aviez vraiment pas mauvais goût.

Même silence de la part d'Antoine.

— C'est, je pense, reprit Pauline, la fille de quelque savetier.

En ce moment la voiture arrivait près du club anglais.

— Arrête, cria Antoine à son cocher ; je descends ici.

Chez ta princesse Spletmina, dit Pauline.

Les chevaux se remirent en marche, et les passants admiraient ce brillant équipage et la charmante femme qui s'y trouvait nonchalamment assise sur des coussins moelleux.

Deux mois se sont écoulés. On touche à l'automne, et déjà l'on fait du feu dans les appartements. Antoine est dans son cabinet, seul, rêveur, regardant vaguement le feu qui brille dans sa cheminée. Son valet de chambre entre, et d'un air mystérieux lui remet une lettre. Antoine saisit avec inquiétude cette lettre, fait signe à son domestique de sortir, brise, d'une main fiévreuse, le cachet, lit, puis retombe sur son fauteuil, comme si sa vie était anéantie.

« Vous voulez une réponse, Antoine ; il ne vous suffit pas que, dans mon entrevue avec vous, j'aie trahi mon fatal, mon malheureux secret. Vous voulez une réponse ; vous dites que vous souffrez, et qu'une parole de moi peut vous faire du bien. Vous voulez que je vous fasse l'aveu de mon amour. Eh bien, je vous le ferai pour la première... et pour la dernière fois, car vous ne me reverrez plus jamais... jamais. Au moment donc où nous allons être éternellement séparés, je vous le dis, Antoine, je vous

aime... je vous aime plus que la vie. Vous pouvez faire de cette lettre ce qu'il vous plaira, la dérober à votre femme, ou la montrer au monde entier. Une fois au moins, dans le cours de mon existence, j'oserai déclarer hardiment que nulle loi au monde ne m'empêcha de vous aimer.

» Mais à ce mot d'amour se joint un irrévocable mot d'adieu. Vous n'entendrez plus une autre parole de moi. Vous ne me verrez plus.

» Antoine, pourquoi m'avez-vous perdue? Que vous ai-je fait pour que vous devinssiez pour moi comme un châtiment de Dieu? Est-ce moi qui ai été vous chercher? Est-ce moi qui vous ai appelé? Non, c'est vous au contraire qui m'avez découverte, pour m'entraîner dans le précipice. C'en est fait de moi. Pour moi le passé est empoisonné, le présent affreux, l'avenir anéanti. Mais non, Antoine, je vous remercie. Vous avez été mon ange sauveur. Vous m'avez révélé les joies de la vie, vous m'avez fait voir de quel bonheur on peut jouir en ce monde. Du haut des cimes aériennes, j'ai contemplé la terre promise; un abîme m'en sépare. Mais qu'importe? J'ai vu ses jardins embaumés. J'ai respiré ses parfums.

» Ne suis-je pas innocente devant Dieu, devant mes parents, devant vous, devant moi? Le monde peut me condamner, mais il y a un autre juge, et c'est à lui que j'en appelle. Jusqu'à mon dernier moment, je prierai pour que nul autre ne soit accusé à cause de moi devant ce juge suprême. J'aime mieux souffrir seule pour tous.

» Quelquefois je me demande pourquoi j'ai été condam-

née à un sort si cruel ; pourquoi, dès le berceau, ai-je été comme marquée du signe de malédiction de Caïn ? Autour de moi, rayonnait sur le front des autres l'indice de la joie, et moi, j'étais comme une orpheline au sein de ma famille, et l'on me flétrissait du nom d'Idiote. Oui, j'étais une idiote, et pourtant je pouvais rendre les autres heureux. Que de fois j'ai, par mon amour et mon dévouement, consolé mon père des sollicitudes que lui donnaient ses affaires, des chagrins qu'il éprouvait dans son intérieur ! Que de fois j'ai essuyé ses larmes et ramené le sourire sur ses lèvres ! N'ai-je pas aussi travaillé au bonheur de mes frères et sœurs, en me consacrant à leur éducation, en leur enseignant leurs devoirs ? Ils ne m'ont point oubliée, j'espère. Ils pensent encore à leur petite sœur idiote. N'ai-je pas eu encore la satisfaction d'assister mon pauvre père, quand il était vieux, affaibli, délaissé, et d'être son appui jusqu'à son dernier soupir ? Ce bonheur, que j'ai donné aux autres, c'était mon bonheur. Mais pourquoi me suis-je écartée de l'humble circonférence que le destin m'avait assignée ? Pourquoi ai-je ouvert mon cœur et mon âme à un rêve d'amour ? Ne devais-je pas me contenter de vivre comme une pauvre idiote ?

» Est-ce ma faute, pourtant ? Vous m'êtes apparu, Antoine, et à présent encore, je ne comprends pas pourquoi vous avez si cruellement abusé de ma crédulité, et je ne sais comment vous vous êtes emparé de mes pensées.

» Oui, il m'était aisé de vous distinguer au milieu des êtres sans distinction qui m'entouraient. Il me semblait que votre belle et honnête physionomie annonçait une

belle âme; j'ai invoqué cette âme, et j'ai cru qu'elle répondait à mon appel. Vous souvenez-vous encore du jour où je vous engageais à vous livrer à l'étude? Avec quelle habileté vous me dissimuliez votre véritable situation... Je m'imaginais que je vous donnais le souffle intellectuel, comme Pygmalion à sa statue... Ah! mes pauvres chimères!

» Mais à quoi sert de rappeler le passé? Pourquoi vous dire que votre subite disparition, votre éloignement inexplicable me firent voir combien je vous aimais, et de quel effroi je fus saisie quand j'appris que vous n'étiez point ce que je croyais, que vous étiez un homme du monde, instruit, riche!... Puis, dans l'entraînement de mes folles illusions, j'en vins à m'imaginer ensuite que vous m'aimiez, et que vous ne m'aviez caché votre véritable position que pour mieux vous rapprocher de moi, et je vous attendais, et je ne vivais que dans l'espérance de vous revoir. Oh! Dieu, si, tout à coup, vous étiez revenu, avec l'anneau des fiançailles, si vous m'étiez apparu tel que je vous contemplais sans cesse dans mes veilles et dans mes songes, je n'aurais pu résister à une telle félicité. Je serais morte, mais de quelle mort! Les anges du ciel auraient envié mon destin et se seraient plaints de leur immortalité. En ce temps-là, je n'avais plus qu'une pensée et un désir, et quiconque m'eût observée alors ne m'aurait pas appelée idiote, mais insensée.

» Ceux qui m'avaient déjà appliqué une épithète injurieuse n'ont pas tardé à en trouver une autre. Leur méchanceté n'a pu s'apaiser, leur langue n'a pu s'endormir.

On m'a accusée d'une faute irrémissible. On a dit que vous étiez... que j'étais... Seul, mon père a refusé de croire à ces impostures. Un jour, en me regardant, il s'est mis à pleurer, puis il m'a dit : « Tu es innocente, je ne m'ex-
» plique pas la conduite de ce jeune homme, je ne sais
» pourquoi il s'est introduit dans notre demeure; mais je
» suis sûr de ton innocence, et pourtant tu ne peux rester
» plus longtemps avec nous. »

» Je m'en allai alors dans le monde, comme dans un désert. Je me cachai parmi les enfants... Et à présent, où me retirer? Vous êtes de nouveau apparu à mes regards, en quel lieu irai-je me réfugier? Pourquoi donc n'avez-vous pas feint de ne pas me connaître? Hélas! Antoine, je crois que tu ne l'as pas pu, je crois que tu m'aimes... ta lettre... ton langage me le prouvent... puis, je sais que tu souffres, que le sort a rivé à ton existence une chaîne dont tu ne peux te délivrer. Si mon aveu doit t'apporter quelque soulagement, je te le répète, Antoine, je t'aime.

» Mais tu ne me reverras plus. Demain je quitte la maison de la princesse. Ton amour serait, pour toi comme pour moi, un crime. Il nous entraînerait tous deux dans l'abîme. Sans cet amour, pourtant, que m'importe la vie? Où irai-je? Dieu le sait. Je ne puis demeurer à Moscou, où demeure ta femme, où demeure ma marâtre. Je n'ai plus de famille, et mon père n'est plus là pour me serrer sur son cœur et me dire : « Quand le monde entier t'accu-
» serait, moi je jurerais que tu es innocente. »

» Ah! la douleur que j'ai maintenant dans l'âme! Je n'en ai subi une pareille qu'une seule fois, quand mon



pauvre père mourut, abandonné, oublié de tous, et secouru seulement par moi.

» Mais, je t'en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré, ne cherche pas à me retrouver, et ne songe pas à découvrir ce que je suis devenue. Il est sur la terre un refuge où l'on n'osera me suivre, et où je n'entendrai plus les paroles des méchants.

» Antoine, me regretteras-tu? Ou ton amour n'est-il encore qu'une illusion? »

Quelques jours après, une des amies de la princesse lui disait :

— Où est donc M[lle] Rodolphe ? Il me semblait que vous étiez très-contente d'elle.

— C'est vrai, répondit la princesse, elle remplissait parfaitement ses devoirs ; mais elle n'a pas voulu rester avec moi, et je ne sais où elle est allée. C'est une bonne, douce personne, et pourtant si singulière, que parfois j'en suis venue à me figurer qu'elle était... comment dirai-je?.... oui, un peu folle.

Et la princesse sourit en prononçant ce mot, comme pour adoucir l'épithète qu'elle appliquait à la jeune gouvernante.

On vante les environs de Moscou. Je ne suis point de l'avis de ceux qui en font une si riante peinture, et quelques-uns de ses points de vue, que l'on se plaît à louer, me paraissent fort insipides. Aux jardins, aux parcs, aux châteaux, où l'on a dépensé des millions, je préfère des sites agrestes, où la nature n'a point emprunté le secours de l'art, où les bois et les eaux se montrent dans le frais éclat de leur simple beauté. Il en est un, entre autres, que je ne me lasserais jamais de visiter : c'est Loujnik. Là, d'un côté apparaît la vallée de Novodiévitch, avec un vieux monastère ; de l'autre, des collines pittoresques, au pied desquelles serpente la Moskova ; puis, çà et là, des maisons éparses, des villages, et l'immense plaine sillonnée par le Ciétoun. C'est un paysage d'un aspect grave, imposant, d'un caractère solitaire, qu'on ne peut voir sans une mélancolique émotion. Souvent j'ai été là au déclin du jour, j'aimais à voir, au coucher du soleil, les clochers du monastère se refléter dans les eaux du Ciétoun, puis à voir la lune s'élever à l'horizon, se mirer dans le ruisseau et scintiller dans le feuillage, tandis que le rossignol recommençait ses chants mélodieux. Oh ! les doux, tristes souvenirs de mon irrévocable passé !

Par une belle soirée d'été, un homme se promenait dans ces lieux, un homme jeune encore, mais douloureusement pensif. Ses regards erraient de côté et d'autre avec une apparence de curiosité ; il semblait que cette scène de la nature le ravivât dans sa morne langueur par un plaisir inattendu, par une nouvelle et rare émotion. A le voir, il eût été difficile de deviner la cause de son af-

faissement prématuré. Son visage n'était point ridé par les fatigues du travail, ni dévasté par le désordre des passions. Ce visage, décoloré, morbide, indiquait plutôt une âme affaiblie, découragée, pour laquelle la vie était devenue un lourd fardeau.

Il resta longtemps assis sur la rive du Ciétoun, sous les rameaux touffus des saules. La nuit approchait, autour de lui tout était silencieux, tout paraissait inanimé. Quelques feuilles seulement, détachées de leurs rameaux, volaient de côté et d'autre et bruissaient à son oreille. Tout à coup son attention fut éveillée par les soupirs d'une vieille femme qui était agenouillée à quelque distance de lui. Il s'approcha d'elle.

— Pourquoi ces gémissements? lui dit-il, que vous est-il arrivé?

— Rien, répondit-elle.

— Mais il me semble que vous pleurez?

— On ne pleure pas toujours sur ses propres malheurs.

— Vous n'avez donc aucun chagrin personnel?

— Non, grâce à Dieu. J'ai dans ma demeure assez de pain, assez de vêtements, et j'ai des enfants qui font ma joie; mais je pense à une catastrophe qui est arrivée ici et que je n'oublierai jamais.

— Racontez-la-moi.

— Voilà :

« Il y a environ deux ans, je vis apparaître une jeune fille très-jolie, mais pâle comme la mort, qui me demanda la permission d'entrer dans ma demeure. Elle y resta quelque temps; elle caressait mes enfants, puis pleurait,

et prenait un livre et pleurait encore. Je voyais bien que c'était une fille du beau monde, car elle était habillée comme les dames de la ville, et un jour que je me plaignais de ma pauvreté, elle me remit un billet de vingt-cinq roubles. Un matin, elle s'assit à la place où vous êtes maintenant assis, elle se leva, resta les yeux longtemps fixés sur l'eau, puis fit le signe de la croix...»

— En disant ces mots, la vieille femme se signa aussi, et ajouta : « Que Dieu ait pitié de son âme! »

— Et vous ne savez pas qui elle était? s'écria le jeune homme d'un air sombre.

— Non. Personne ne venait la voir. On l'a enterrée là, dans le bois, comme une pécheresse. Moi, je suis sûre que c'était une excellente créature, qu'un méchant homme aura jetée dans le désespoir. J'ai donné, pour le repos de son âme, l'argent qu'elle avait laissé ; j'ai seulement gardé le livre qu'elle lisait sans cesse, et le mouchoir de batiste qu'elle arrosait de ses larmes.

— Montrez-les-moi.

— Les voici.

C'était un livre de prières allemand. Sur un feuillet blanc se trouvaient ces mots inscrits en allemand :

« A ma chère fille, pour qu'elle prie quand Dieu lui fera sentir l'épreuve de la douleur. »

Le mouchoir portait à un de ses coins, L. R., les deux lettres initiales de Lioudmila Rodolphe.

Le jeune homme avait ouvert le livre et déployé le mouchoir avec une sorte de convulsion. Il s'assit de nouveau sur le rivage et y resta longtemps immobile et muet.

La vieille femme se tenait à côté de lui, le regardant avec crainte et n'osant prononcer un mot. Enfin il se leva, et lui dit :

« Priez pour elle, prenez ces cent roubles, je garde le livre et le mouchoir. »

Elle s'inclina devant lui en silence, et il s'éloigna.

Probablement il s'est consolé. Il est riche, il est le mari d'une jeune et belle personne, et il jouit d'une brillante position dans le monde.

HISTOIRE DE DEUX GALOCHES

PAR LE COMTE SOLLOHOUB (1)

INVITATION AU BAL

Jean-Pierre-Auguste-Marie Müller, maître cordonnier, arrivé, disait son enseigne, tout récemment de Paris, bien qu'en réalité il arrivât des environs de Riga, s'éveilla un matin de bonne heure, et ayant rajusté son bonnet de coton qui lui tombait sur le nez, tira sa femme

(1) Cette nouvelle fait partie du recueil publié par M. le comte Sollohoub, sous le titre de *Na Sohn Griadouschtchii.*

Dans notre premier volume de contes russes, *Au bord de la Néva*, nous avons donné une notice sur cet écrivain.

par le bras et lui dit : Lève-toi, Marie Carlovna, prépare-moi mes rasoirs, mon pantalon noir, ma chemisette blanche. Aujourd'hui, il faut que je porte au conseiller de cour Thedorinck une paire de galoches que je lui avais promise pour l'avant-dernière semaine. Il va me faire des reproches ; mais dis à Ivan, notre apprenti, de vernir ces galoches de façon qu'elles reluisent comme des miroirs. M'as-tu entendu ? ajouta le cordonnier d'un ton de voix plus élevé. Et je t'en prie, regarde un peu ces chaussures : ce n'est pas là une œuvre russe ; c'est un joli travail allemand, sans lacune et sans défaut, le travail de Jean-Pierre-Auguste.

Avant qu'il eut achevé de prononcer tous ses noms, Marie Carlovna rentra, le visage effaré, tenant les galoches à la main.

— Hier, dit-elle, Ivan était ivre, et les galoches sont abîmées.

Müller laissa tomber son rasoir :

— *Potschwernoth* (1) ! s'écria-t-il, les galoches du conseiller : *Solche allerliebste kaloschen* (2) !

En parlant ainsi, il les arrachait des mains de sa femme et remarquait qu'elles étaient l'une et l'autre très-mal façonnées.

— Ivan, s'écria-t-il avec fureur, viens ici ; qu'est ce que cela signifie ?

(1) Juron allemand : Mille misères !
(2) De si charmantes galoches !

Ivan, vêtu d'une robe de chambre en coutil, s'avança sur le seuil de la porte en se grattant le front d'un air niais et rusé.

— Qu'est-ce que cela signifie? répéta Müller d'un ton menaçant.

— Je ne sais.

— Comment! tu ne sais. Je te demande pourquoi ces chaussures sont ainsi faites?

— Je l'ignore.

Emporté par sa fureur, le cordonnier lui donna avec ses galoches quelques coups sur la tête. Ivan se mit à sangloter, et Müller s'apaisa.

Que faire? se dit-il. Impossible de porter ces galoches au conseiller; il s'y connaît. Je ne voudrais cependant pas les perdre... Si je pouvais les placer ailleurs!... Oui, j'y songe. Il y a quelques jours, un musicien est venu me commander un pareil travail! Lui porterai-je ceci?... Ces musiciens, il n'y a pourtant point d'argent à attendre d'eux; chacun le sait... Mais, ajouta-t-il tout à coup en se frappant le front, c'est dimanche l'anniversaire de la naissance de Marie Carlovna.

Après cette réflexion, Müller enveloppa les galoches dans un mouchoir, les prit sous son bras et sortit le chapeau sur l'oreille; car, entre tous ses confrères, il se faisait remarquer par ses prétentions à l'élégance.

De rue en rue, il arriva à la Colomna et s'arrêta au pied d'une haute maison très-mal entretenue. Le con-



cierge, debout sur la porte, jouait de la balalaïka (1).

— M. Schulz, demanda Müller, ne demeure-t-il pas ici?

— Je ne connais personne de ce nom, répondit le concierge d'un air dédaigneux.

— M. Schulz, un musicien!

— Il y a ici un Allemand; je ne sais pas s'il est musicien. Montez tout en haut.

Müller gravit, par un étroit escalier jusqu'au faîte de la maison, et s'arrêta devant une porte, à laquelle était appliqué un morceau de papier, portant le nom de: Charles Schulz, musicien.

Un jeune homme était là, un jeune homme aux joues pâles, aux yeux creux, la tête posée sur ses mains, les coudes appuyés sur une humble table de bois parsemée de livres et de cahiers de musique. Une chambre à peu près démeublée; dans un coin, quelques chaises en paille, un mauvais lit; les murailles blanchies çà et là, inclinées sous le toit en pente; le gîte le plus sombre, l'aspect de la misère dans toute sa nudité. Müller fut frappé de ce tableau; il s'arrêta sur le seuil de la porte, cherchant à dominer son émotion. Une telle pauvreté déconcertait le bon Allemand. Il fit un effort pour parler, et dit d'une voix timide:

— Voici vos galoches.

(1) Instrument de musique des paysans russes; espèce de guitare à trois cordes.

Le jeune homme se retourna, et le regardant avec une expression de tristesse :

— Je vous avais dit, murmura-t-il, que j'irais chez vous. A présent, je n'ai pas d'argent.

— N'ayez nulle inquiétude, M. Schulz, nous arrangerons cela plus tard. Nous voilà dans la mauvaise saison, cette chaussure vous sera utile.

Le musicien se leva et prenant la main du cordonnier :

— Vous êtes bien bon ! lui dit-il.

Müller se sentit embarrassé. Il éprouvait un remords de conscience, et avait envie de renoncer à son projet. Mais il s'agissait de l'anniversaire de Marie Carlovna et de ses convives.

— M. Schulz, reprit-il en tournant les galoches entre ses mains... J'ai... comment m'expliquer ? j'ai une prière à vous adresser. Dimanche, je célèbre la fête de Marie Carlovna. J'aurai quelques amis, et je voudrais leur donner une agréable distraction. Marie Carlovna aime beaucoup la danse, et nous n'avons personne pour nous faire de la musique. Si l'on ne danse pas, la soirée paraît bien longue. Je sais d'ailleurs que la femme de mon confrère Pfefer veut absolument danser.

— A quelle heure votre réunion ? demanda Schulz.

— A six heures, répondit le cordonnier en s'inclinant ; à six heures. Nous tâcherons de faire en sorte que cette soirée ne vous soit point désagréable. Quant à cette chaussure, n'en ayez nul souci ; c'est une vétille... Allons ! Quelle bonne surprise pour Marie Carlovna !

Et le brave Müller, enchanté de son arrangement, des-

cendit rapidement l'escalier, et tout le long de son chemin, siffla des walses et des contredanses.

Resté seul, le musicien retomba sur sa chaise, et cachant son visage dans ses mains, se dit en soupirant :

— Voilà où j'en suis venu ! Pour une paire de galoches, j'irai tout un soir faire de la musique chez un cordonnier !

L'ENFANCE

Charles Schulz était né en Allemagne. Son père, riche gentilhomme, vivait dans ses terres à quelque distance de Dusseldorf. Après plusieurs années de veuvage, il avait confié la direction de sa maison à une femme acariâtre et méchante appelée Marguerite. Il n'y a rien, en général, de plus sot qu'un Français sot, et rién de plus mauvais qu'une Allemande mauvaise. Marguerite était une femme de quarante ans, grande, maigre, le visage empourpré, et faisait peur à tout le monde. Ce qui lui donnait de l'ascendant près du vieux Schulz, c'était son habileté à préparer certains mets aux raisins secs et aux pruneaux, dont il était très-friand. Peu à peu elle s'empara du pou-

voir, devint la maîtresse au logis, écartant avec soin tous ceux qui pouvaient lui faire ombrage.

Le petit Charles lui inspirait une vive animadversion. C'était un obstacle vivant à ses projets, et l'obstacle le plus difficile à écarter. L'enfant commençait alors ses études à Dusseldorf, et travaillait assez mal, comme la plupart des enfants qui ont une trop vive imagination. Le fait est que c'est une triste tâche que d'apprendre par cœur des mots, de décliner des substantifs, de tracer des chiffres sur une ardoise, quand l'imagination rêve des châteaux aériens, des chevaliers portant des cuirasses d'or et toutes sortes d'autres merveilles. Charles ne faisait pas de progrès, ses maîtres se plaignaient, et Marguerite ne cessait de répéter au vieux Schulz que cet enfant n'était qu'un vaurien qui, de sa vie, ne réussirait à rien et mourrait misérablement. En rentrant dans la demeure paternelle, Charles n'entendait parler que de détails de cuisine et ne recevait que des reproches, toutes choses qui l'ennuyaient fort. D'une nature douce et affectueuse, il devenait, par suite de ces procédés, hautain et opiniâtre. Il avait un de ces caractères qui se laissent subjuguer par une parole amicale, qui se révoltent contre une menace.

Plus on le réprimandait, plus il éprouvait d'aversion pour l'étude. Les méchantes prédictions de Marguerite se seraient peut-être réalisées si le hasard ne l'avait conduit dans une autre voie. Un matin, il retournait en sanglotant à l'école de Dusseldorf. Son père l'avait frappé de sa canne, et Marguerite l'avait chassé de la maison, Che-

min faisant, le pauvre enfant s'arrêta pensif à la porte d'une église. Quelle triste destinée que la sienne! Seul au monde à son entrée dans la vie, du fond de l'âme il invoquait un appui. Où aller? où trouver un cœur compatissant? Machinalement il entra à l'église pour se distraire de sa douleur, s'assit sur un banc, écouta le sermon. Après le sermon retentit la grande voix de l'orgue; l'enfant releva la tête et devint attentif. Un nouveau sentiment s'éveillait dans son esprit, exaltait sa pensée et le jetait dans une sorte de vertige. Il lui semblait que son âme s'élargissait, que de l'enfance il passait tout à coup à la raison de l'âge mûr. Palpitant et pleurant, il sentait qu'il venait de découvrir sa destinée, son but, sa consolation. Il devait être musicien.

Quand l'office fut terminé, Charles resta sous le portail de l'église. Un instant après, il vit descendre de la tribune un petit homme avec une perruque poudrée, des lunettes, un long nez. Charles s'approcha de lui.

— C'est vous, lui dit-il, qui venez de jouer de l'orgue?

— Oui.

— Vous avez joué admirablement.

Le petit vieillard se mit à rire, et ses lunettes sautèrent sur son nez qui semblait s'allonger.

— Je voudrais apprendre la musique.

— Apprenez!

— Où demeurez-vous?

— Près d'ici.

— Je vais avec vous. Je prendrai des leçons près de vous, et vous ferez de moi un musicien.

Le petit vieillard rit de nouveau, conduisit son enthousiaste écolier dans une modeste chambre dont un petit clavecin formait le seul ornement, et commença à lui expliquer les arides préliminaires de la poésie des harmonies musicales. L'enfant, immobile, l'écoutait dans un respectueux silence et recueillait, pour ne plus les oublier, chacune de ses paroles. Tout à coup il se lève, se jette au col du vieillard, et l'embrasse comme il n'avait encore embrassé personne.

L'organiste fut touché d'une telle émotion. Il était seul aussi. Entre lui et Charles, il y avait une singulière similitude; tous deux se trouvaient également éloignés du monde, l'un au commencement, l'autre à la fin de sa carrière. Cette analogie de situation leur faisait une sorte de lien de parenté. Le vieillard accueillit l'enfant comme un père accueille le fils qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Dès ce jour ils devinrent inséparables; dès ce jour, Charles trouvait sans cesse un nouveau moyen de s'échapper de l'école pour courir près de son excellent maître, pour l'écouter avec avidité et s'enflammer à son langage enthousiaste.

L'organiste était de ces hommes qui, lorsqu'ils se sont passionnés pour une idée, s'y dévouent tout entiers et en font pour ainsi dire l'élément de leur existence. La musique était son unique sentiment, son monde, sa vie. La musique lui était nécessaire comme l'air aux oiseaux. Il en parlait avec vénération comme d'un grand mystère, et avec tendresse comme d'un fidèle ami. Mais jamais il ne se montrait si exalté, et jamais ses lunettes ne dan-

saient si vivement sur son nez que lorsqu'il en venait à prononcer le nom de son ancien condisciple, de son illustre ami, le grand Beethoven. Il avait passé dans les mêmes études une partie de sa jeunesse avec lui, puis tout à coup ils s'étaient quittés : l'organiste pour s'en aller obscurément mourir près de son humble église ; l'autre, pour s'éteindre dans la souffrance et la misère avec la double auréole de la gloire et du malheur. Cette vénération pour le célèbre artiste, cette pure et idéale passion, le vieillard les fit entrer dans l'âme de son disciple.

Initié à un nouveau dogme, Charles pouvait lire dans sa pensée des caractères invisibles, parler un langage incompréhensible pour les autres, élever son esprit au-dessus des terrestres préoccupations. Sa vie avait pris une nouvelle direction, et le vulgaire enseignement de l'école lui devenait de plus en plus odieux.

Le pauvre enfant était victime de l'exubérance de ses sentiments. Il croyait qu'il suffisait en ce monde de se consacrer à une poésie ; il abandonnait son jugement à ses émotions, son existence à ses rêves, et perdait son avenir.

Ses maîtres, plus mécontents de lui que jamais, firent savoir au vieux Schulz que son fils n'apprenait plus rien ; que ses cahiers, qui devaient être employés à des versions latines et à des leçons d'histoire, n'étaient couverts que de dièzes et de bémols. Marguerite triomphait. Le vieillard défendit à Charles de reparaître à ses yeux, et l'enfant ne pouvait plus rentrer dans le sentier qu'il

avait abandonné. Une parole du cœur aurait vaincu son opiniâtreté ; les réprimandes et les menaces ne firent que l'irriter. Il ne demanda point pardon ; il ne promit pas de se montrer plus docile. Il jeta ses livres par la fenêtre et devint musicien.

LA JEUNESSE

Quelques années se sont écoulées.

L'enfant est arrivé à l'adolescence ; l'organiste est devenu un vieillard infirme ; ses forces s'affaiblissent, sa vie touche à son déclin. Un jour de fête où il avait voulu absolument s'asseoir à son orgue, et où il avait joué avec une profonde inspiration, à la fin de la cérémonie, on l'emporta inanimé dans sa demeure, et, quelques heures après, Charles était debout, pâle et désolé, près d'un cadavre. Cette mort était pour lui un imposant événement. A la violente commotion qu'il en ressentit succéda la réflexion. Charles se mit à songer à la fragilité des choses de ce monde, à cet étrange composé de feu et de limon

qu'on appelle l'homme. Pour la première fois, il reconnut, avec surprise et avec effroi, que la vie a peu de consistance, que la vie n'est qu'une ombre impalpable, invisible, incompréhensible, et il éprouva comme un froid frisson dans le cœur.

Que n'aurait-il pas donné alors pour pouvoir verser ses douleurs dans le sein d'un ami, pour pouvoir, dans ses larmes, épancher le nouveau, l'indicible sentiment qui s'éveillait en lui? Maintenant, il se retrouvait seul, complétement seul. Ses pensées l'oppressaient. Il comprit qu'à l'heure de la souffrance, il n'y a qu'une consolation, la sympathie d'un être affectueux qui s'associe à nos regrets. Alors, il se souvint de son père; il prit la résolution de se rendre près de lui, pour implorer son pardon et sa bénédiction, pour conquérir son amour, pour goûter le charme d'une caresse paternelle. Il arrive. Toute la maison est en rumeur. Les domestiques montent et descendent précipitamment l'escalier; la musique résonne dans le salon; le vieillard célèbre son mariage avec Marguerite. Il remet une petite somme d'argent à son fils, et lui enjoint de ne plus reparaître.

Le cœur profondément ulcéré, Charles dit adieu à la maison paternelle et s'en va loin de Dusseldorf sans désir et sans but.

Il est dans la vie deux sortes de douleurs : douleurs positives et douleurs négatives. Les premières se révèlent à tous les regards, et chacun les comprend. C'est un revers de fortune, la perte d'un proche parent, un mariage fatal, une maladie. Les autres que l'on ne voit pas, et

que l'on ne comprend pas, se concentrent dans le cœur, le suivent partout, le suffoquent. Ce sont les douleurs négatives dont on ne peut rendre compte et qu'on ne peut laisser voir. Nous souffrons, nous n'osons manifester nos souffrances, et en même temps nous appelons à notre aide toutes les bonnes et radieuses émotions que nous avons eues autrefois, tout ce que nous avons pieusement et ardemment aimé, toutes nos plus fermes croyances et nos meilleurs souvenirs.

Schulz se souvint de Beethoven. Par suite de ses entretiens avec l'organiste, pour lui Beethoven était le chef-d'œuvre de la création, la plus haute expression de tout ce qu'il peut y avoir d'art et de poésie en ce monde. Il l'entourait d'un éclat splendide ; il croyait à sa gloire comme aux paroles saintes ; il voulait se prosterner dans la poussière devant lui, et attendre de lui la décision de sa destinée.

Schulz partit pour Vienne.

Le mouvement, le luxe, la splendeur de la capitale autrichienne avaient pour lui peu d'attraits. Il ne demandait qu'à voir Beethoven. Mais parmi ceux à qui il s'adressait, les uns ne savaient rien du grand artiste ; d'autres ne le connaissaient, disaient-ils, que pour en avoir entendu parler comme d'un homme doué d'une très-belle basse ! — Eh quoi ! se disait Charles, ne verrai-je pas le temple élevé au génie ? Ne verrai-je pas le génie lui-même ?

Un jour, en passant dans une ruelle étroite, il aperçut de loin un vieillard qui, avec un morceau de charbon,

traçait des signes sur un mur. Des enfants groupés autour de lui le montraient au doigt, le tiraient par sa redingote et riaient aux éclats. Le vieillard, sans faire attention à leur vacarme, continuait à écrire. Son extérieur était singulier. Des cheveux gris flottaient en désordre sur ses épaules ; il portait un vêtement de couleur brune usé jusqu'à la corde. Un mouchoir rouge, négligemment noué à son col, projetait sur son visage ridé des ombres fantastiques. D'une main tremblante, il acheva de dessiner ses signes, puis s'arrêta et pencha la tête, comme s'il prêtait l'oreille à des sons mystérieux. Schulz le prit pour un fou. Le vieillard sourit et continua sa marche, le front baissé, au milieu de la troupe turbulente qui courait autour de lui.

Charles regarda ce qui était tracé sur la muraille, et il sentit palpiter en lui le sentiment musical. Dans ces signes informes, il venait de discerner une mélodie originale, une œuvre de génie.

— Qui est cet homme? demanda-t-il à un passant.

— C'est le musicien Beethoven.

— Beethoven !

Schulz se précipita vers lui ; mais le vieillard, arrivé à l'extrémité de la ruelle, disparut à ses regards. En ce moment, le jeune artiste crut voir toute la gloire terrestre flotter devant lui comme une ombre étrange, vêtue de haillons.

Beethoven avait disparu. Charles ne put le rejoindre. Le grand compositeur n'avait plus que peu de jours à vivre ; déjà sa pensée détachée de la terre se perdait dans

l'infini. Quelles harmonies merveilleuses, indicibles, retentirent alors dans son âme ! Il semble qu'il n'ait été frappé de surdité que pour mieux entendre la voix secrète de son génie, que pour terminer sa vie dans l'extase d'un chant intérieur, dans le dernier accord d'un hymne sublime que nul autre que lui ne devait connaître.

Seul dans la vaste cité de Vienne, seul dans son enthousiasme pour l'art, Schulz comprit ce qu'il y avait de grandeur dans la mort de Beethoven.

LA PRINCESSE

Pardonnez-moi, ma sévère lectrice, si je saute d'une impression à l'autre, si je vais si rapidement de portrait en portrait, de tableau en tableau. Ma pensée court la poste, et ma plume se traîne sur le papier. Je ne sais comment les mettre d'accord. Mais vous savez sans doute, par votre propre expérience, que tout change rapidement en ce monde, et que tout y est souvent très-confus. Pourquoi en serait-il autrement de ma nouvelle? je vous le demande.

Charles demeurait dans une maison dont le premier étage était occupé par une princesse russe, récemment arrivée de Pétersbourg. La princesse G... (je ne la désignerai que par cette initiale) possédait une grande for-

tune, et s'était signalée par son amour passionné pour les arts. Elle parlait des peintres avec enthousiasme, des musiciens avec des transports nerveux. Dans toute l'Europe, on la considérait comme un être essentiellement poétique. Elle avait quarante ans.

A quarante ans, quoi qu'en ait dit Balzac, la femme se trouve dans une situation désagréable. Jusque-là, sa figure a pu lui suffire. Mais quarante ans venus, il faut qu'elle se donne un caractère spécial, une distinction particulière ; il faut qu'elle se signale par une certaine individualité pour échapper à la vulgaire destinée de joueuse de boston. Au temps où nous vivons, le choix de ce rôle individuel devient assez difficile.

L'hypocrisie est fatigante ; le sarcasme, dangereux ; la politique, inutile ; la littérature, *mauvais genre* (1). Il ne reste que la ressource des arts. La princesse l'avait adoptée et s'était créé par là une position distincte. Son salon était le lieu de réunion de tous les talents et de toutes les connaissances. Le peintre y donnait la main au duc, le violon y retrouvait la flûte, l'acteur y discutait avec le poëte. La science et les lettres, la diplomatie et la musique se réunissaient chaque soir dans le bazar artistique de l'aimable voyageuse.

Nous devons dire que la princesse était d'un caractère sec, positif, complétement opposé au rôle qu'elle avait choisi. Tout en elle était réfléchi et calculé. Son enthou-

(1) En français dans le texte.

siasme était un enthousiasme factice, et elle ne faisait pas une démarche dont le but ne fût déterminé d'avance. C'est avec cette habitude de combinaison qu'elle résolut de se procurer pour son salon d'Aspasie une enseigne... Une enseigne, c'est-à-dire une jolie jeune fille qui servirait le thé avec un gracieux sourire. Ses regards s'arrêtèrent sur Henriette ***, et la pauvre enfant fut enchaînée à cette situation intermédiaire entre la fille de la maîtresse de la maison, et les femmes de chambre, à la triste situation à laquelle se joint le titre de *Demoiselle de compagnie.*

Elle était orpheline et sans fortune. Une tante chez laquelle elle vivait à Pétersbourg accepta avec joie la brillante perspective qui lui était offerte et la vit sans regret partir avec la princesse pour un long voyage. Mais Henriette pleura longtemps. Elle s'affligeait de quitter la petite maison où étaient fixés tous ses souvenirs, où sa bonne mère lui avait, à son lit de mort, donné sa bénédiction ; où son père, humble fonctionnaire, avait lutté contre le sort, espérant toujours et espérant en vain. Elle entrait dans un monde qui l'effarouchait..Dans le salon, où elle s'asseyait derrière la bouilloire en argent, elle entendait parler une nouvelle langue, elle voyait de nouveaux visages, elle éprouvait des émotions et subissait des souffrances que jusque-là elle n'avait pas connues. Cependant la justesse des prévisions de la princesse se vérifiait. Les jeunes gens papillonnaient autour d'Henriette, et lui faisaient la cour à leur manière. Henriette les écoutait avec une impression pénible. Elle savait que pour eux elle

n'était qu'un jouet, un frivole passe-temps; elle savait qu'elle ne trouverait pas un vrai sentiment de sympathie, de dévouement dans ces poitrines parées de gilets à la mode.

Dans cette générale indifférence qui est l'un des caractères distinctifs du grand monde, son seul plaisir était la musique. La princesse affectait d'aimer la musique. Le soir, lorsque son salon était rempli, elle se tournait vers Henriette, et, d'un ton de voix affectueux, la priait de vouloir bien jouer une variation de Herz ou un concerto de Kalkbrenner. La pauvre fille, qui aurait tout donné pour pouvoir échapper à cette pompeuse réunion, s'asseyait devant son piano, puis écoutait patiemment les fades compliments qu'on venait lui adresser.

Un soir, après avoir terminé une de ces brillantes fantaisies où éclataient tous les écarts et toutes les difficultés que les pianistes modernes se plaisent à introduire dans leurs œuvres, elle se tenait près de son piano, la tête penchée, les mains sur ses genoux, lorsqu'elle entendit un de ses auditeurs faire cette question :

— Que pensez-vous de cette musique, monsieur Schulz?

— Je pense, répondit froidement Charles, que ce n'est pas de la musique.

Henriette releva la tête. La haute taille, le visage pâle de celui qui venait de prononcer ces mots, l'inconvenance d'une telle réponse excitèrent sa curiosité.

— Lorsqu'un acteur, poursuivit Schulz, s'avance sur la scène, et par un art éloquent vous représente les passions humaines, lui préférons-nous le baladin qui amuse

la populace par ses bouffonneries? Lorsqu'un peintre, dans une inspiration idéale, dessine une sainte madone, vous laissez-vous charmer par des caricatures? Croyez-vous donc que la musique n'a pas les mêmes degrés, qu'elle ne se livre pas aux mêmes écarts, et ne tombe pas dans les mêmes caricatures? Non, ces concerts ne sont que des tours de passe-passe et des jeux grotesques.

Henriette l'écoutait avec une vive attention. Pour la première fois, ce n'était plus une banale flatterie qui résonnait à son oreille, mais l'expression d'une pensée sérieuse.

— Vous aimez la musique? dit-elle à Charles. Et en se tournant vers lui, elle lui causa un trouble singulier.

J'ai dit que la jeune fille était très-jolie. Dans ses grands yeux bleus se reflétait le ciel pur de son âme, et ses magnifiques cheveux blonds se déroulaient sur ses épaules. Schulz la regardait. Elle répéta sa question.

— J'ai le sentiment de la musique, répondit-il, et j'ai appris à la comprendre.

En ce moment la princesse s'avança près de lui.

— Monsieur Schulz, dit-elle de son ton de voix le plus doux, en vertu du voisinage auquel je dois le plaisir de vous connaître, je viens vous prier de nous jouer quelque chose. Celui de vos amis qui vous a presque amené de force ce soir dans mon salon parle avec enthousiasme de votre talent.

Charles voulait s'excuser. Henriette fixa sur lui un regard suppliant. Une nouvelle, une indéfinissable émotion

agitait son esprit. Il s'assit devant le piano, et il ne comprenait pas ce qui se passait en lui. A ses côtés, il croyait voir une image étonnante, vêtue d'une robe blanche, entourée d'un voile bleu pareil à un nuage transparent ; elle planait sur lui comme un génie bienfaisant, et lui murmurait des paroles célestes. Tout à coup la vie lui apparut belle et riante, l'espérance rayonna dans son âme comme une étoile. Ses doigts se posèrent sur les touches d'ivoire, et il les fit vibrer.

Quand l'inspiration vous saisit, vous ne pouvez l'exprimer par des paroles. Pour une pensée vitale, les mots sont comme des lettres mortes. La musique est peut-être un organe intermédiaire entre l'âme et les paroles, entre le ciel et la terre ; la musique peut rendre en partie, avec de légères nuances, le transport que tout homme a éprouvé au moins une fois dans sa vie.

Tout ce que la musique peut dire, Schulz le disait dans son ardente improvisation. Pour le mieux écouter, toutes les personnes réunies dans le salon de la princesse quittèrent leur place, et de bruyants applaudissements retentirent autour de lui. Henriette seule se taisait. Charles lui apparaissait comme un être surhumain.

— M. Schulz, s'écria la princesse avec enthousiasme, cette soirée ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je suis heureuse d'être la première à vous offrir une des branches de la couronne de laurier qui doit parer votre front. Je suis fière de vous connaître. Dès ce moment, regardez-moi comme votre véritable amie partout et toujours.

Dans le salon, il se faisait un grand mouvement. Cin-

quante personnes tendaient la main à Schulz ; cinquante invitations lui furent adressées, avec cinquante protestations de dévouement. Charles remercia froidement cette société si affectueuse, et se retira. Les succès mondains n'étaient plus rien à ses yeux, depuis qu'il avait entrevu les joies du ciel. Le lendemain, dans toute la ville, on ne parlait que du nouvel artiste ; le second jour, on en parla moins ; le troisième, il était complétement oublié.

C'est ainsi que les émotions naissent et s'effacent dans les grandes villes.

Si Schulz avait été, le lendemain, visiter tous ces gens qui l'avaient applaudi ; s'il s'était incliné devant eux, s'il avait sollicité leur appui, il aurait pu se faire une réputation durable. Mais il resta tranquillement dans son humble retraite et fut oublié. Que lui importait cet oubli ? La princesse venait de l'engager à donner des leçons à Henriette.

O jeunesse ! ô fugitive, inexorable jeunesse ! avec quelle promptitude tu prends ton essor ! Avec quelle rapidité tu t'en vas ! Et lorsque tu déploies tes ailes, sur ces ailes diaprées se pose la railleuse expérience qui, d'une main impitoyable, emporte loin de nous nos plus chères illusions ! Abandonne-lui tes fleurs, à cette froide raison,

abandonne-lui la plupart de tes fleurs enchantées, les modestes muguets des champs, les lauriers des combats, mais ne laisse pas prendre, par cette vieille, glaciale expérience, la rose de l'amour; garde-la constamment, et, lorsqu'elle se sera desséchée au foyer de ton cœur, conserve-la encore pour l'emporter dans ta tombe, pour t'ensevelir avec elle!

L'existence de Schulz avait pris un caractère solennel. Chaque jour, il descendait de sa chambre dans le salon de la princesse, et grâce au privilége de la plupart des instituteurs, il restait seul avec Henriette.

Pour lui, Henriette n'était pas une femme, c'était un être surnaturel, le génie de son imagination, l'idéal de ses rêves. Il l'aimait comme on aime lorsqu'à l'ardeur de la jeunesse se joint la passion de l'artiste.

Pour Henriette aussi Charles n'était point un homme ordinaire. Elle le considérait avec un sentiment de respect; elle l'aimait comme une pauvre orpheline délaissée, oubliée, aime celui qui la regarde avec une douce sympathie.

Elle était belle, et de plus elle avait tout le charme de la femme qui aime. Toutes les facultés de son âme se concentraient dans son affection; elle vivait dans un nouveau monde, dans un monde de sensations profondes, dans un rêve céleste. Grâce à sa pauvre jeunesse, elle n'avait que de fortes émotions. L'amour ne lui apparaissait point dans le plaisir d'une mazourka, ou dans une élégante indolence. Elle sentait flamboyer en elle une étoile inextinguible.

Chaque jour elle était seule avec Charles. Tous deux connaissaient la musique par l'amour, et l'amour par la musique.

Schulz donnait ses leçons avec art et enthousiasme. Henriette l'écoutait avec reconnaissance. Comme il se réjouissait des questions qu'elle lui adressait, comme elle se complaisait dans les réponses de son maître!

Par malheur, cet amour n'était point de ceux qui doivent réussir en ce monde. Il ressemblait à un nuage flottant dans l'espace, et pour conquérir le bonheur de la terre, il faut rester sur la terre. Peut-être que si tous deux ne s'étaient point oubliés dans leur mutuelle contemplation, s'ils avaient porté leurs regards autour d'eux, s'ils avaient vu le monde tel qu'il est, peut-être qu'ils auraient pu se constituer, selon la nature de leurs caractères, une existence paisible. Mais ils n'avaient pas plus d'expérience l'un que l'autre. L'un avait vingt ans et l'autre dix-sept.

Ils s'aimaient de toute l'ardeur de leur jeunesse, et pourtant ils n'avaient pas prononcé un seul mot d'amour. Dans son innocence, Schulz pensait que de telles paroles ne pouvaient être dites qu'au pied de l'autel nuptial.

Trois mois s'écoulèrent rapidement. Autour d'eux, tout suivait sa marche habituelle. La princesse avait chaque jour ses mêmes réunions. Elle invitait Schulz à ses soirées, mais il ne s'y montrait que rarement, et ne voulait plus y faire de la musique.

Un soir qu'il descendait vers Henriette à l'heure de

sa leçon, il la vit assise devant son piano et pleurant.

— Qu'avez-vous donc? s'écria-t-il.

— Nous partons demain pour l'Italie, répondit Henriette.

Charles baissa la tête. Il ressemblait à un homme qui, étant tombé du faîte d'un édifice, peut à peine revenir à lui et recueillir ses pensées.

— Ne m'oubliez pas, reprit la jeune fille, ne m'oubliez pas!... Je vous dois tant de reconnaissance... Toute ma vie je me souviendrai de vous.

— Henriette, s'écria Charles, je ne suis qu'un pauvre musicien, vous le savez. Mon père m'a chassé de sa demeure. Mais voulez-vous partager ma destinée? Voulez-vous être ma femme?

Henriette lui tendit la main en silence.

— Non, pas à présent, ajouta Schulz avec une vive émotion; laissez-moi acquérir quelque renom, laissez-moi obtenir la bénédiction de mon père, et alors je cours vous rejoindre, et alors je pourrai vous appeler la fiancée du pauvre Schulz. Dites, je m'en rapporterai à votre parole.

— Je vous attendrai en Italie, murmura Henriette; et tirant un anneau de son doigt: Tenez, ajouta-t-elle, je suis votre fiancée...

Elle venait de prononcer ces mots, quand la princesse apparut. Elle remit à Schulz un paquet cacheté, en lui disant:

— Venez un jour me retrouver à Pétersbourg. Je serai toujours heureuse de vous voir.

Le musicien s'inclina et se retira dans sa chambre, en proie à une agitation inexprimable.

Le paquet que la princesse venait de lui donner renfermait un rouleau d'argent avec ces deux lignes : Compte de leçons pour trois mois : 90 thalers.

LA LUTTE

De nouveau, Schulz retombait dans le deuil de l'affection. Mais il voyait un but auquel il voulait atteindre. Il s'enferma dans sa chambre et commença à composer. Tous les morceaux de musique à la mode étaient opposés à ses goûts, et il ignorait l'art de réussir par l'intrigue, la flatterie, les spéculations. Il voulait entrer dans sa carrière, non point comme un humble suppliant, mais comme un maître. Il voulait conquérir les suffrages du public en lui livrant son œuvre. Dans cet espoir, il se mit à écrire une symphonie à grand orchestre. Six semaines se passèrent ainsi. Il vivait seul, oublié, n'ayant qu'une pensée dans la tête et un souvenir dans le cœur.

Son travail était achevé, quand il reçut d'un de ses

amis de Dusseldorf une lettre qui lui disait : « Votre père se meurt. Il désire vous voir et vous pardonner. Son testament est fait en votre faveur. Hâtez-vous de venir. »

Charles partit et arriva trop tard. Son père était mort. Le testament qu'on lui avait annoncé ne put être découvert, et Marguerite lui en montra un qui l'instituait seule héritière des biens du vieillard. En même temps, elle déclara au jeune musicien que, comme il était cause de la mort de son père, il ne devait pas attendre d'elle le moindre secours.

Charles alla s'agenouiller en pleurant sur la tombe paternelle; puis, reprenant son bâton de voyage, retourna à Vienne. Là, il apprit à la fois deux nouvelles : Beethoven était mort, et la princesse avait quitté l'Italie pour rentrer en Russie.

Le jeune musicien restait seul. Il fit voir sa composition aux artistes de Vienne, qui la louèrent à qui mieux mieux et l'engagèrent à se rendre à Pétersbourg, en lui offrant des lettres de recommandation pour cette ville. Fasciné par une secrète pensée, il céda aux conseils de ses rusés rivaux, il dit adieu à la cité autrichienne où deux météores lui étaient apparus : le génie sous les traits de Beethoven, l'amour dans la ravissante image d'Henriette. Il recueillit le peu qu'il possédait et partit pour les froides régions du Nord, en se demandant si sous le ciel nébuleux de Pétersbourg, il ne verrait pas encore briller ces deux météores qu'il déifiait : le génie et l'amour.

Mais les semaines, les mois s'écoulèrent. L'horizon restait sombre. Au lieu de revenir à Pétersbourg, la princesse avait emmené Henriette à Odessa.

Schulz alla voir les différents artistes pour lesquels il avait des lettres de recommandation. Le premier à qui il s'adressa était un violoniste qui le reçut de la façon la plus polie, en lui déclarant qu'il ne pouvait en aucune façon lui rendre service. Les autres suivirent son exemple. Celui-ci avait un frère pianiste, celui-là un oncle, ce troisième était pianiste lui-même. C'était, disaient-ils, chose très-difficile que de donner des concerts. On dépensait beaucoup d'argent pour les organiser et l'on n'en retirait rien. D'ailleurs le piano était un instrument si commun. Si Schulz pouvait sonner de la trompette, ou battre le tambour, ou se servir de quelque instrument extraordinaire, s'il était aveugle ou s'il se signalait par quelque monstruosité, alors il pourrait organiser un concert et compter sur un succès. Après ces belles observations, on lui dit que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de donner des leçons à des enfants, ou de jouer dans des salles de bal.

Schulz voulut parler de ses compositions. Alors ses charitables confrères le regardèrent comme fou et ne voulurent plus s'occuper de lui. La nécessité l'obligea à chercher des leçons, mais il ne put trouver que deux élèves, la sotte fille d'un marchand et le fils d'un commissaire de police. Le produit de ces deux leçons formait tout son revenu. Depuis plus de trois

ans, il vivait ainsi sans se plaindre dans son grenier, lorsqu'un matin Müller vint, comme nous l'avons vu, l'inviter à célébrer l'anniversaire de Marie Carlovna.

LE COMPAGNON

Après le départ du cordonnier, le jeune artiste resta longtemps immobile sur sa chaise, le visage caché dans ses mains. Il rêvait... A quoi?... Dieu le sait. Mais triste et sombre était sa rêverie.

Tout à coup sa porte s'ouvre. Un jeune homme à la chevelure noire, vêtu d'une redingote râpée, s'approche de Charles, s'incline et lui murmure à l'oreille :

— Patience!

Charles releva la tête.

— De la patience, reprend le jeune homme, et puis la gloire!...

Charles sourit.

— Oui, la gloire, mon ami; vois-tu d'ici la foule qui s'émeut à ton nom, s'agite devant toi et partout s'en va

proclamer tes succès. Gloire à toi! Les femmes te tressent des guirlandes; les hommes t'applaudissent avec envie. Le pauvre artiste est devenu le maître du public; le génie a conquis sa place. La musique excite l'enthousiasme.

— Enfant! murmura Schulz.

— Et moi, poursuivit l'impétueux jeune homme, je marche humblement derrière toi, semant des fleurs sur ton chemin. Moi, l'obscur étudiant, j'associe mon nom à celui du grand artiste, comme déjà mon élan poétique s'est associé à ton inspiration musicale. Oui, mon ami, c'est ton génie qui m'a fait poëte. C'est par tes propres pensées que j'en suis venu à penser, à sentir... à sentir si vivement. Gloire à toi, mon ami, et gloire à moi aussi qui suis ton ami, qui le premier t'ai compris!

— Hélas! répliqua Schulz, il me semble que tu as fait de trop amples libations?

L'étudiant rougit et baissa la tête. Le feu qu'il venait de laisser éclater s'éteignit, et sa figure avait une douloureuse expression.

— Ainsi, reprit Charles, ton entreprise n'a pas réussi?

— C'est une honte! c'est une abomination, dit son compagnon d'une voix tremblante. Tu as vu que de nuits j'ai passées sans dormir pour travailler à mon œuvre. Voilà un an que nous vivons l'un à côté de l'autre, toi avec ta musique, moi avec mes vers; tous deux pauvres, tous deux tendant au même but. Quand j'étais à l'université de Kasan, je ne pouvais me résoudre à étudier une science aride. Je devais être poëte.

— Enfant! se dit Charles. Je crois à la poésie, et ne crois pas aux poëtes.

— J'abandonnai l'Université. Les sots me révoltèrent.

Charles lui prit la main en silence, et la serra affectueusement.

— Que te dirai-je encore? Je t'ai fait lire mon roman, mes vers. Ton suffrage est bien préférable pour moi aux éloges de ce niais et ignorant public, qui applaudira quelque chétif écrivain et ne comprendra pas les grandes créations de Shakspeare. Et, pourtant, il y a dans cette idée de renommée je ne sais quoi qui nous fascine, nous subjugue et nous entraîne. La renommée, c'est la femme perfide qu'on ne peut estimer et qu'on aime follement.

— Tu as été chez l'éditeur?

— Oui. Avec l'espérance de l'avenir, ma pauvreté n'était pas pour moi un lourd fardeau. J'avais terminé hier mon manuscrit, et j'ai été chez l'éditeur.

— Et il a refusé ton livre?

— Je suis entré dans une large boutique garnie de rayons en acajou et organisée avec un grand luxe. Au fond de cette pièce, un homme portant des lunettes était assis devant un magnifique bureau, et écrivait sur un registre. Je m'avance en tremblant vers lui : — J'ai, lui dis-je d'une voix timide, un manuscrit que je désirerais publier.

Sans même lever les yeux sur moi, il me répond :

— Nous ne publions aucune œuvre des écrivains que nous ne connaissons pas.

Cette froide réponse me glaça.

— Mais, lui dis-je, vous pouvez lire ce que j'ai écrit.

Il me répliqua avec un dédaigneux sourire :

— Nous n'avons pas le temps de lire. Au reste, nous n'éditons rien à présent.

— Cependant vous avez déjà édité une quantité d'ouvrages ?

— C'est une autre affaire. La plupart de nos livres sont imprimés pour le compte des auteurs. Mais, s'il nous arrive des écrivains distingués, comme, par exemple, Pouschkin, nous leur donnons une assez jolie somme.

— Et si mon œuvre est vraiment bonne?

— C'est possible. Si un juge tel que M. A. B. ou M. B. G. déclare qu'elle est de nature à plaire au public, alors nous verrons... Mais, je vous le répète, pour le moment nous ne publions rien.

A ces mots, il m'a tourné le dos, et s'est retiré dans sa chambre.

— Ecoute, mon ami, dit Charles, écoute mon conseil. Tu as dans ton pays une vieille mère, tu m'en as souvent parlé. Retourne près d'elle. Tâche d'obtenir un emploi dans le district qu'elle habite. Vous vous en trouverez mieux tous les deux. Sois un honnête homme ; remplis ton devoir. Cela vaut mieux que la renommée, semblable, comme tu le dis, à une femme que l'on recherche et que l'on méprise. Ne te trompe pas sur ta vocation. Tu es poëte parce que tu es pauvre. Si tu étais riche, tu ne penserais plus à écrire des vers. Je te l'ai déjà fait remarquer. La poésie est comme l'amour ; les sentiments solennels sont

les sentiments calmes et non maladifs : c'est la lumière et non le tison; ils échauffent, mais ne consument pas. Crois-moi, retourne à ta terre natale. Je te donne un bon avis.

Schulz parlait en vain. L'agitation de son compagnon ne faisait que s'accroître. Ses yeux étincelaient ; ses lèvres tremblaient ; ses cheveux flottaient en désordre sur son front.

Tout à coup il se précipita hors de la mansarde du musicien, et s'élança dans la rue.

Le soir il ne revint pas. Des hommes de la police le trouvèrent sur le pavé à moitié ivre, l'emportèrent au corps de garde, et il n'en sortit que le lendemain.

Il y a dans la vie de singuliers rapprochements. Dans la même maison, dans le même grenier, s'étaient rencontrés ces deux pauvres jeunes gens condamnés à la même misère, animés de la même pensée, tous deux trompés dans leurs espérances, tous deux emportés dans le premier essor perfide de leur jeunesse et tous deux asservis à la même douleur. Mais Schulz était plus âgé ; il se trouvait déjà plus fatigué du combat de la vie que son fougueux ami. Il luttait depuis si longtemps que ses forces étaient affaiblies. Par un chagrin perpétuel, de même que par un bonheur permanent, on tombe dans l'indifférence ; on s'habitue à souffrir, et le désespoir devient pour l'âme une sorte de mort anticipée. Schulz en était là. Son ami, au contraire, vivait encore dans la fleur de la jeunesse. Ses émotions étaient violentes, mais éphémères. Il passait en un instant d'une

idée à une autre, tantôt pleurant, tantôt riant, puis bâtissant des châteaux en Espagne, puis s'abandonnant à un profond découragement.

Schulz était calme.

LE BAL

Nous voici au fameux dimanche annoncé par Müller. Fidèle à sa parole, Charles se dirige vers la demeure du cordonnier. La fête est préparée, mais en quel lieu ? La boutique de Müller est transformée en salle de danse. Dans un coin de cette boutique, est un large piano qu'un ami de l'artisan, qui exerce la profession d'accordeur, a bien voulu lui prêter. On a enlevé le lit de la chambre à coucher, et on a posé là deux tables à jeu, puis une table ronde sur laquelle s'élève la bouilloire.

Ivan, vêtu de son habit de parade, préside aux rafraîchissements. Quand Charles entra dans la boutique, Müller ne s'y trouvait pas. Mais il y avait déjà là une société

nombreuse : l'accordeur avec sa femme et son petit garçon, le tailleur Breitfuss et ses deux filles, la veuve Schmidenkopf et son gendre, le cordonnier Pfefer et sa femme, passionnés pour la danse, plusieurs autres cordonniers et tailleurs, un pharmacien et un personnage imposant, un marchand de Riga.

Charles s'arrêta sur le seuil de la porte, attendant Müller. Un instant après apparut Marie Carlovna, le visage enflammé, la tête parée d'un bonnet neuf, avec de longs rubans bleus. Derrière elle, s'avançait son mari portant des pipes et des cigares :

— Soyez le bienvenu, s'écria-t-il en apercevant Schulz. Messieurs et Mesdames, j'ai voulu faire une petite surprise à ma femme, et j'ai invité à notre réunion un musicien qui nous jouera des contredanses.

— Je m'en doutais, dit en riant Marie Carlovna. Mais comment danser ? Je n'en ai pas fini de mon travail à la cuisine.

— Nous vous aiderons, s'écrièrent à la fois plusieurs de ses invitées. Marie les remercia et retourna à sa cuisine avec deux auxiliaires. Pendant ce temps, la bouilloire sifflait et les pipes s'allumaient. Ivan commença à présenter du punch aux hommes et du chocolat aux femmes. Le marchand de Riga faisait une partie de whist avec quelques-uns des convives.

— Enfin ! s'écria Marie Carlovna en rentrant. A présent une écossaise ; je danserai avec mon mari.

Les cavaliers se hâtèrent de déposer leurs verres de punch et de faire leurs invitations.

Schulz s'assit en silence devant le piano. Les groupes se formèrent.

En avant ! s'écria Müller.

Schulz se rappela une écossaise qu'il avait apprise dans son enfance et la joua patiemment. Les cordonniers se mirent à sauter et à cabrioler d'une façon qui égayait tout le monde. Marie Carlovna fut emportée avec son époux dans un tourbillon de danseurs. Mme Pfefer était dans l'enchantement. Puis, l'écossaise finie, les hommes s'essuyèrent le front avec leur mouchoir : les femmes se retirèrent dans la chambre voisine.

— Ivan ! s'écria Müller, du punch et des gâteaux pour ces dames !

Il faut dire que, quand le brave cordonnier célébrait une fête, il faisait les choses grandement, et ne ménageait pas les kopecks pour donner pleine satisfaction à ses hôtes.

— Maintenant, une anglaise ! dit Marie Carlovna, reposée de ses fatigues.

— Une anglaise ! une anglaise ! cria-t-on de tout côté...

Les groupes de danseurs s'organisent de nouveau. Charles est assis devant son instrument, mais il ne se rappelle pas la danse qu'on lui demande, et ne sait que faire.

— Quelqu'un de vous, dit-il, ne pourrait-il m'indiquer le mouvement et la mesure d'une anglaise ? Il y a longtemps que je n'ai pris part à une danse, et je ne me souviens pas de celle-ci.

Les femmes se regardent l'une l'autre. Mme Pfefer s'avance vers le piano, et de ses doigts en fait vibrer un

son qui sert de guide à Charles. Les danseurs prennent leurs places ; l'anglaise commence.

Bientôt le jeune musicien, fatigué de la monotonie de l'air qui lui a été indiqué, en dévie peu à peu, se laisse aller à un autre thème, puis se met à improviser. Jamais il n'était descendu si bas dans sa vocation d'artiste. Une douloureuse pensée oppressait son cœur et se manifestait dans son jeu. Le sentiment de l'injure faite à son art éclata en une sorte d'accords impétueux, déchirants. Puis l'inspiration de sa malheureuse jeunesse ranima tout à coup sa pâle figure. On eût dit qu'il réunissait de nouveau toutes ses forces pour lutter contre le sort, pour venger l'offense faite à sa dignité d'artiste. Ses doigts couraient sur les touches du piano comme par l'effet d'une puissance surnaturelle.

Non, ce n'étaient pas ses doigts qui produisaient de tels accords : c'était son âme profondément ulcérée. La scène qui l'entourait disparaissait à ses regards ; il ne savait plus où il était, ni chez qui il était. Il oubliait le temps, le monde, l'espace ; il s'oubliait lui-même.

Quand il s'arrêta et releva la tête, tous les Allemands étaient rangés autour de lui, écoutant en silence, et devinant par instinct, à cet éloquent langage, un abîme de souffrances ; ils se tenaient près de lui dans une attitude respectueuse, comprenant quelle distance il y avait entre eux et ce pauvre musicien invité à les récréer ; ils n'osaient pas même l'applaudir ; ils l'écoutaient en retenant leur souffle. Marie Carlovna oubliait son souper ; Müller semblait absorbé dans une triste réflexion, et l'ac-

cordeur, assis à quelque distance, se tenait immobile, la tête baissée.

Schulz fit entendre encore quelques accents saisissants; puis, remarquant que la danse avait cessé, il s'excusa de sa distraction, et voulut recommencer l'anglaise. Mais tous ses auditeurs l'arrêtèrent. L'accordeur s'approcha de lui et lui serra la main avec transport. Müller s'avança à son tour pour lui demander pardon de la hardiesse qu'il avait eue.

— Monsieur Schulz, lui dit-il en balbutiant, je ne suis qu'un simple artisan... un pauvre homme, monsieur Schulz... mais un honnête homme. Je suis honteux, Monsieur, d'avoir osé vous inviter... Pardonnez-moi... et comptez sur moi, monsieur Schulz. Vous pouvez me demander ce que vous voudrez.

— Permettez-moi, répondit Charles, de me retirer. Je ne me sens pas bien.

— Comme il vous plaira, monsieur Schulz, comme il vous plaira. Nous ne voudrions pas vous retenir.

Charles entra avec lui dans l'antichambre pour y prendre son manteau et ses galoches. La vue de ces galoches augmenta la confusion du brave cordonnier. Il fouilla dans ses poches et en tira une petite tabatière en écaille garnie d'un cercle d'or. Cette tabatière, Marie Carlovna la lui avait donnée au temps de ses fiançailles. C'était pour lui un objet précieux. Il la présenta à Charles en sollicitant de nouveau son pardon. « Je ne suis pas riche, lui dit-il, mais je suis un honnête homme. Si vous ne voulez pas me faire de la peine, acceptez cette hum-

ble offrande en mémoire du plaisir que vous nous avez fait. Acceptez-la comme un témoignage du respect que les pauvres ouvriers éprouvent pour votre beau talent. »

Charles le regardait étonné. Puis, prenant la tabatière et serrant la main de Müller : « J'accepte, lui dit-il, votre présent comme un souvenir de l'impression produite par l'art dans des âmes candides. Cette pensée sera pour moi une consolation. Déjà j'ai cruellement douté ; mais quand mes doutes renaîtront, en regardant cette tabatière, je me rappellerai qu'il y a de braves gens comme vous, monsieur Müller. Adieu. Merci !

L'ACCORDEUR

A la soirée de Müller, personne n'avait été frappé du jeu de Schulz autant que le vieil accordeur. C'était un homme qui, par une longue expérience, avait acquis la connaissance pratique de la vie, et qui, dans sa profession, s'était fait une petite fortune. Établi depuis longtemps à Pétersbourg, il savait mieux que personne comment un musicien arrive à se faire une réputation. Avec sa pénétration habituelle, il devina le talent de Schulz et résolut de lui venir en aide.

Le lendemain, au point du jour, il alla voir Charles dans son grenier, et, lui serrant la main, lui dit avec affection :

— Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'ai éprouvé hier à vous entendre. Cette soirée me restera dans la

mémoire comme un des meilleurs moments de ma vi
Je ne suis qu'un simple accordeur, mais je comprer à
l'art, c'est le charme de mon existence.

Schulz soupira.

— Écoutez, continua le vieillard; à présent, il faut vous faire connaître en public. Il faut donner un concert.

Schulz à ces mots secoua la tête.

— Oui... oui... je sais. Les difficultés, les dépenses, l'envie, la basse, la honteuse envie des artistes. Vous n'êtes pas le premier que de tels obstacles aient arrêté, et vous ne serez pas le dernier. Que de talents j'ai vus étouffés par cette vipère! De combien de douleurs n'ai-je pas été témoin?... Mais, dites-moi, à qui vous êtes-vous adressé pour vous produire en public ?

— J'avais, répondit Charles, des lettres de recommandation pour les premiers musiciens de cette ville.

L'accordeur le regarda avec surprise, puis sourit.

— Et vous les avez priés de vous aider à vous faire connaître.

— De quels autres pouvais-je attendre cet appui?...

— Permettez... permettez; vous avez agi comme un enfant inexpérimenté. Avant tout, il eût fallu vous conformer aux pratiques usuelles de notre temps. Vous deviez laissez pousser vos cheveux jusqu'à ce qu'ils tombassent sur vos épaules, laisser croître votre barbe et vos moustaches, afin de ressembler à un homme distrait, à un enthousiaste ou à un fou. Vous deviez faire connaissance avec quelques grandes dames et jouer gratuitement plusieurs fois dans leurs salons. Vous deviez prendre un ton hautain,

parler avec une dédaigneuse supériorité de tous les artistes de la capitale, afin de leur imposer la crainte et le respect. Puis enfin, par une extrême condescendance, vous vous décidez à donner un concert, un seul d'abord; mais plus tard, vous pouvez le renouveler à divers intervalles dans l'année. Vous envoyez alors des centaines de billets à vos belles dames, lesquelles belles dames les remettent aux malheureux qui désirent leur être agréables. Voilà comme on devient un artiste à la mode.

— Je pensais, murmura Schulz, que l'art n'avait nul besoin de la mode.

— C'est un préjugé que vous ferez bien d'abandonner. Nous vivons dans un siècle industriel. Aujourd'hui tout est soumis à certains artifices ; la science elle-même doit s'y soumettre.

— Comment donc ?

— Voici. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui aient reçu le feu sacré, pas beaucoup d'âmes enflammées par le rayon céleste ; mais l'œuvre mécanique appartient à quiconque a des bras et une volonté. Nous en viendrons au temps où l'art ne sera qu'un métier, et tombera même plus bas que le métier.

— Que faut-il donc que je fasse ? demanda Schulz après un moment de silence.

— Écoutez mes avis. Je veux vous aider, quoique vous ayez vous-même, je l'avoue, aggravé les difficultés de votre situation. Il faut que vous donniez une matinée musicale dans un salon du grand monde, tel que celui de la comtesse B..., de la comtesse Z... ou de la princesse G...

— La princesse G... ! s'écria Schulz, est-ce qu'elle est à Pétersbourg ?

— Oui, il y a un an qu'elle est revenue d'Odessa. Vous la connaissez ?

— A Vienne j'étais chaque jour chez elle. Elle aime passionnément la peinture et la musique. Voilà une femme, ajouta Charles avec enthousiasme, voilà une femme qui, sur le retour de l'âge, a su garder le sentiment et le culte des grandes choses.

— Allons, répliqua l'accordeur en souriant, vous êtes incorrigible. Mais n'importe, la princesse me connaît. C'est moi qui prends soin de ses pianos. Allez la voir, et au nom de vos anciennes relations, priez-la de vous céder sa grande salle pour une matinée musicale.

— Avez-vous vu chez elle, dit Schulz avec embarras, une jeune fille qui est comme sa pupille ?

L'accordeur le regarda fixement, et répondit :

— La princesse n'a pas de pupille. Au reste, chez elle, vous apprendrez peut-être ce que vous désirez savoir. Allons-y.

Ils sortirent.

LA VISITE

Au pied d'un splendide escalier était réunie une troupe de vieux mendiants, tenant à la main de larges placets, et se querellant entre eux d'une façon qui aurait pu devenir fort désagréable, s'ils n'avaient été réprimés par le suisse, armé de sa longue canne.

L'accordeur s'élança sur le tapis de l'escalier. Le superbe personnage en livrée le laissait passer comme un chien, ne daignant pas s'occuper d'un homme de si peu d'importance. Mais il arrêta Schulz :

— Au nom de qui venez-vous ici ? lui demanda-t-il. Avez-vous une lettre ? La princesse ne reçoit point de mendiants sans recommandation.

Les yeux de Charles flamboyaient.

— Je désire, répondit-il, voir la princesse que je connais depuis longtemps, et à laquelle je ne me présente pas

comme un mendiant. Annoncez-lui Charles Schulz, pianiste de Vienne.

Le concierge le regarda d'un air incrédule ; puis, pourtant, monta l'escalier. Une demi-heure après, il revint inviter Schulz à entrer.

La princesse était assise près de la cheminée, dans une chambre tendue en étoffe bleue. Devant elle était une table couverte de papiers et de divers ouvrages philanthropiques.

— M. Schulz, dit-elle avec une impassible physionomie, je suis très-contente de vous voir. Asseyez-vous. Qu'est-ce qui me procure l'agrément de votre visite ?

— J'ai pris la liberté, Madame, de m'adresser à vous, sachant combien vous aimez la musique.

— La musique ! Ah ! oui, j'aime la musique. Mais, à présent, je n'ai pas le loisir de m'en occuper. Le soir, il faut que j'aille dans le monde, et le matin, j'ai mes affaires. Les malades, les orphelins m'ennuient au delà de toute expression. Ils prennent tout mon temps, et je ne fais rien.

— Étrange charité ! se dit Schulz.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda la princesse.

— On me conseille de donner une matinée musicale. La bienveillance que vous avez daigné me témoigner autrefois m'a fait espérer que vous voudriez bien m'accorder votre salle.

La princesse fronça le sourcil, puis répondit d'un ton froid :

— Je vous avoue que je n'ai jamais voulu accéder à une pareille demande. Mais, comme vous êtes pour moi une ancienne connaissance, je serai pour vous moins sévère. La salle est à votre disposition.

A ces mots elle sonna. Un domestique s'avança sur le seuil de la porte.

— Allez, dit-elle, ordonner à cet insupportable accordeur de cesser son vacarme, et de ne revenir que lorsque je ne serai pas à la maison. Je suis occupée ; excepté la princesse Barbara Baxilerna, je ne reçois personne.

Charles se leva. Il voulait parler d'Henriette, et ne savait comment s'y prendre. La princesse, par son silence, l'engageait à sortir. Il s'excusa de sa démarche, balbutia un remercîment et se retira.

L'accordeur l'attendait sur l'escalier.

— Avez-vous la salle? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit Charles d'un air sombre.

— Eh bien! allons voir les artistes qui doivent vous seconder. Vous ne pouvez à vous seul donner un concert.

— Mais ces artistes me connaissent, et ils n'ont pas voulu m'aider.

— Ne craignez rien. Venez avec moi.

Ils se présentèrent chez le violoniste qui avait plus que tout autre découragé Charles dans sa première tentative. Le fier musicien était en robe de chambre, plongé dans un fauteuil. Il se leva à peine en voyant entrer les deux solliciteurs. Sa figure avait une expression de dédain, ses lèvres murmurèrent :

— Que désirez-vous?

— Nous sortons, dit l'accordeur, du palais de la princesse G.

Le violoniste prit un air plus affable, et invita les deux amis à s'asseoir.

— La princesse G., continua l'accordeur, veut absolument que M. Charles Schulz donne, dans la grande salle de sa maison, une matinée musicale.

Le violoniste se tourna vers Schulz en souriant.

— La princesse G. a connu M. Schulz à Vienne, où il était très à la mode.

— En vérité, s'écria le violoniste.

— La princesse G. serait très-contente si vous vouliez bien vous associer à ce concert qui doit avoir lieu chez elle, dans une salle magnifique.

— Monsieur Schulz, dit le violoniste, je serai charmé si je puis vous être de quelque utilité.

Schulz ne disait rien. Il ressemblait à un martyr.

— J'ai aussi l'intention, ajouta le violoniste, de donner moi-même un concert. J'espère, monsieur Schulz, que vous voudrez bien me faire l'honneur d'y prendre part.

— Très-volontiers, répondit Charles.

Il se leva avec son ami. Le violoniste les reconduisit jusque dans l'antichambre et leur fit un profond salut.

Un des plus ardents désirs de ce musicien était d'obtenir le patronage de la princesse. Il espérait attirer son attention, depuis qu'elle avait renoncé à la musique pour

se vouer aux œuvres de bienfaisance. Tout à coup la voie lui était ouverte, et il en était ravi.

Dans la rue, Schulz voulut faire quelques observations à son ami.

— Pauvre garçon, lui répondit celui-ci, vous êtes comme un agneau parmi les loups. Si vous voulez réussir, n'ayez donc pas de tels scrupules de conscience.

— Hélas ! reprit Charles, le monde est-il donc si corrompu qu'il ne s'y trouve pas un autre sentiment que celui de l'égoïsme, et qu'on ne puisse y distinguer un bon mouvement, même quand ce ne serait qu'un mouvement involontaire? Les hommes sont-ils donc tous lâches et méprisables ?

A ces mots, sa main se posa sur la tabatière de Müller ; il tira la petite boîte de sa poche, la regarda et éprouva au fond du cœur une émotion meilleure.

En ce moment, deux doigts s'allongèrent vers la tabatière.

— Permettez, Monsieur, je suis le conseiller de cour...

Charles releva la tête. Devant lui était un petit homme, vêtu d'une façon prétentieuse, portant des lunettes bleues, et qui, avec son nez en l'air, paraissait fort satisfait de sa personne.

Il avança sa main vers la tabatière en répétant : Permettez ! et en ajoutant avec fierté : Je suis le conseiller de cour...

Schulz ne comprenait pas pourquoi un conseiller de cour aurait le droit de toucher à sa tabatière.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Une prise de tabac.

— Je ne prise pas, répondit froidement le musicien en remettant sa boîte dans sa poche.

Le conseiller parut très-décontenancé.

— Chose étrange ! murmura-t-il ; une impolitesse ! une très-grande impolitesse ! Le prince Boris Petrovitch, le comte André Ilitch, le prince Basile Andrevitch me disent cependant : Mon cher, voulez-vous ?...

Schulz était déjà loin.

Le petit homme continua à cheminer dans la rue en se disant encore : Le prince Boris Petrovitch, le prince Basile Andrevitch... Oui, une très-grande impolitesse... Tout à coup son visage s'irradia. Un grand seigneur venait de lui faire un signe de tête en passant. Le conseiller s'inclina à droite et à gauche, salua jusqu'à terre, et poursuivit sa marche avec une satisfaction inexprimable.

LE CONCERT

Quelques jours après, les gens qui parcouraient les affiches lisaient l'annonce suivante :

Avec la permission des autorités, mercredi 16 avril, dans la salle de Son Excellence la princesse G..., M. Ch. Schulz, pianiste de Vienne, aura l'honneur de donner un grand concert vocal et instrumental.

PREMIÈRE PARTIE.

1° Ouverture de Mozart.

2° Concerto de Beethoven (M. Schulz).

3° Air de Freischutz (M. H.)

4° Concerto de Weber (M. Schulz).

DEUXIÈME PARTIE.

5° Solo de violon (M. X.).

6° Duo de la *Norma* (Mme Y. et M. Y.).

7° Concerto de Mendelssohn (M. Schulz).

Prix d'entrée : 10 roubles.

On trouvera des billets au magasin de musique de M. Petz ; chez l'accordeur, demeurant au n° 42 de la petite Morskoi, et, le jour du concert, à l'entrée de la salle.

C'était l'accordeur qui avait lui-même fixé à dix roubles le prix des billets, malgré Charles qui trouvait ce prix trop élevé. Le vieil habitant de Pétersbourg était convaincu qu'on juge du mérite de l'artiste selon l'argent qu'il exige pour faire voir son talent, et qu'il se déprécie lui-même en appliquant à ses œuvres un chiffre trop modeste.

Au jour indiqué, tous les préparatifs sont faits dans la salle de la princesse. A deux heures sonnant, Schulz est dans une chambre voisine, attendant le moment où il doit paraître devant le respectable public. Ce respectable public n'est pas nombreux ; quelques intrépides amateurs de concert, quelques élégants désœuvrés qui ne savent comment passer leur matinée. Au premier rang, une jeune femme, avec un chapeau rose, à côté d'un petit homme prétentieux qui porte des lunettes bleues ; au cinquième rang, Marie Carlovna, parée de son bonnet neuf avec le bon Müller ; plus loin, le pauvre étudiant, le compagnon de Charles. Ajoutez à cela une vingtaine d'individus qu'on ne connaît pas, et qui vont partout, soit par plaisir, soit par devoir ; en tout, une cinquantaine de personnes. La prin-

cesse ne se montra pas. Elle avait pris cinq billets, en s'excusant de ne pouvoir, à cause de ses affaires, assister à cette réunion.

L'ouverture finie, l'accordeur rapproche un peu le piano, soulève le couvercle et se retire à l'écart. Schulz s'avance. Selon la coutume, le public le salue par un applaudissement. Le timide musicien fait quelques pas, s'incline, et tout à coup reste immobile. Son regard vient de rencontrer le regard de la jeune femme au chapeau rose. Le frisson court dans ses veines, le feu lui monte au visage. Il a reconnu Henriette, assise à côté de l'homme aux lunettes bleues qui sourit méchamment. Il lui semble avoir vu cet homme quelque part. Henriette est calme ; sa physionomie n'a trahi aucune émotion ; cependant sa lèvre inférieure est agitée par une sorte de mouvement convulsif. Le public attend, l'accordeur tousse, Marie Carlovna se lève, et l'étudiant fait le signe de la croix.

Schulz s'incline et machinalement pose ses doigts sur le piano. Mais ses mains tremblent, son esprit est bouleversé. Il joue sans expression, se trompe, et à un certain passage s'égare complétement. Le violon rit d'un rire sournois. La contrebasse secoue la tête. Un critique qui, contre l'habitude des critiques, avait, cette fois, payé son billet, exprime tout haut son mécontentement, et deux dandys quittent la salle.

C'en était fait à tout jamais de la réputation de Schulz comme musicien.

Le concert continue. Le solo du violoniste est très-bien exécuté. Le chanteur et la chanteuse chantent faux, selon

leur coutume; cependant le public, qui a pour eux une vieille indulgence, les applaudit. Schulz commence le morceau de Mendelssohn. Cette étrange composition s'accordait avec l'agitation de son âme. Une soudaine, une impétueuse, une bouillante inspiration tout à coup l'enflamme; il joue d'une façon merveilleuse. Par malheur, le respectable public ne l'écoutait déjà plus. Dans tous les rangs, on entendait remuer les chaises. Le petit homme enveloppait Henriette dans son châle. Les auditeurs se dispersaient.

Quand Schulz acheva son morceau, la salle était vide. Il n'y restait plus que trois hommes qui applaudissaient avec enthousiasme : l'accordeur, le cordonnier et l'étudiant. Ils s'approchèrent du pauvre artiste et essayèrent de le consoler.

Schulz les remercia par un signe silencieux, descendit dans la rue avec son compagnon, rentra en silence dans sa mansarde, et se jeta sur son lit. La fièvre agitait ses membres. Son âme était abattue.

Il passa une nuit affreuse, dans une sorte d'anéantissement et de délire.

Le lendemain, au moment où il reprenait enfin une idée plus lucide, à son chevet était assis l'étudiant qui lui remit une lettre... une lettre d'Henriette.

LA LETTRE

« Pardonnez-moi, Charles, ne me méprisez pas, ne me maudissez pas. Je suis mariée, cependant je n'ai point oublié les serments que je vous avais faits. Je suis mariée; je ne devrais point vous écrire, cependant je vous écris.

» J'espérais vous rencontrer encore en ce monde, vous revoir heureux, illustre. Alors je me serais tenue à l'écart. Votre bonheur aurait été pour moi une assez grande joie, une assez douce consolation pour le reste de ma vie.

» Mais je vous ai revu seul, souffrant, méconnu. A l'aspect de votre figure transformée par la douleur, j'ai cru que mon cœur allait se briser. J'ai compris que vous ne m'aviez pas oubliée, et que mon abandon avait été pour vous un coup fatal, J'ai résolu de me justifier devant vous. Que Dieu me pardonne!

» Vous savez, Charles, que j'étais une pauvre orpheline. Je vivais chez une tante qui avait deux enfants, deux filles, et très-peu de fortune. Ma situation était étrange. Ma présence dans cette maison rappelait à ma tante la mort de son frère, et en même temps l'obligeait à songer au surcroît de dépenses que lui imposaient ma nourriture et mon entretien.

» Elle était bonne envers moi et hostile. Jamais elle ne m'a dit que j'étais pour elle un fardeau, mais elle ne manquait pas une occasion de me le faire sentir. Ma situation était d'autant plus pénible que je n'avais pas le droit de m'en plaindre.

» A cette époque, la princesse G... cherchait une compagne. Ma tante saisit avec joie cette occasion de se délivrer de moi. Elle me conduisit dans le splendide appartement de la grande dame qui me reçut fort gracieusement, me fit une quantité de promesses, et m'emmena avec elle en voyage.

» A Vienne, vous et moi, nous nous comprîmes bien vite. Ce temps-là sera pour moi à jamais sacré. Quand je vous eus quitté, je racontai à la princesse tout ce qui s'était passé entre nous, tous nos projets et nos espérances. Elle en sourit. Deux années s'écoulèrent. Nous revînmes en Russie. Chaque jour, la princesse allait dans le monde; mais je remarquais en elle un singulier changement : elle ne montrait plus le même goût pour la musique, ni pour la peinture, et faisait de toutes nouvelles connaissances; enfin, la prédilection qu'elle avait manifestée pour les arts disparut. Alors, je devinai qu'elle n'avait fait jusque-là que

jouer habilement un rôle ; je reconnus qu'il n'y avait pas en cette femme un sentiment vrai, que tout en elle était calculé et réglé, selon les fantaisies du monde. Il était de bon ton alors de s'occuper d'œuvres de charité. La princesse réfléchit qu'à son âge, une réputation de bienfaisance lui conviendrait mieux que l'auréole d'une Aspasie, à laquelle, comme elle le disait elle-même, s'allie toujours une idée d'affectation, une image théâtrale.

» Alors les artistes dont elle était la patronne furent très-sèchement congédiés par le concierge, et ses antichambres se remplirent de mendiants qui lui étaient adressés par des princes et des comtes, pour faire voir l'éclat de sa bienfaisance. Mais cette bienfaisance n'était pas plus sincère que son enthousiasme pour les lettres et les arts.

» Dès ce temps-là, je ne lui étais plus nécessaire. Un jour elle m'appela près d'elle et me dit que le conseiller Thedorinck lui avait demandé ma main. Je refusai d'accepter ses propositions. La princesse irritée parla de vous avec mépris, en même temps qu'elle vantait la fortune du conseiller. Alors je vis ce qu'il y avait d'égoïsme dans cette grande dame.

» Je ne vous ai pas dit que la princesse avait un fils qui demeurait avec nous, un jeune homme du monde, esclave de la mode, dansant à merveille la mazurka, toujours occupé de galanteries, un de ces hommes comme il y en a tant dans cette capitale. Il voyage à présent en pays étranger.

» Un jour... Ah ! je ne puis encore y songer sans honte,

un jour il me fit une déclaration. Il m'offrait son cœur, mais non pas sa main.

» Je pleurai amèrement ce jour-là sur ma situation qui m'exposait à un tel affront. Et, en effet, qu'étais-je? Quelque chose de plus qu'une femme de chambre, une sorte de poupée, un objet de distraction. Pour cet emploi, on me nourrissait et on m'habillait.

» La princesse parut ensuite et m'accabla de reproches.

» — Je sais tout, me dit-elle, je sais pourquoi vous refusez un brillant parti; vous songez à prendre mon fils dans vos lacets; vous voulez qu'il vous épouse; lui-même en est convaincu. N'êtes-vous pas honteuse, vous que j'ai prise dans la rue, de me récompenser ainsi de ma générosité?

» En ce moment... pardonnez-moi, Charles! je me sentis résolue à toute extrémité. Thedorinck fut appelé. On me laissa seule avec lui.

» — Si vous le voulez, lui dis-je, je vous épouserai; mais je ne vous aime pas; j'en aime un autre... Charles Schulz.

» — On ne fait pas de tels aveux à un mari, me répondit-il en riant.

» — Je n'ai pas voulu vous tromper. Je vous serai fidèle, mais vous n'aurez pas mon amour.

» Il me regarda et ne me comprit pas.

» Ce fut pour moi une consolation. Je sentis qu'entre son âme et la mienne il n'y avait aucune union.

» Il avait besoin de la protection de la princesse, et la

princesse désirait se débarrasser de sa demoiselle de compagnie.

» Voilà comment je suis devenue la femme de Thedorinck.

» Charles, ne me condamnez pas. Voyez, j'ai été jetée sans appui dans le grand monde, dans cet abîme d'hypocrisie et d'égoïsme. L'hypocrisie et l'égoïsme m'ont écrasée. Suis-je coupable? Charles, Charles, ne me pardonnerez-vous pas? »

Le lendemain, Henriette reçut le billet suivant :

« Henriette, j'ai été au bord du tombeau. Pourquoi m'avez-vous arrêté sur cette pente? Pourquoi ce souvenir qui dans mon infortune me saisit comme une amère dérision? Oubliez-moi! Je ne suis plus ce que j'ai été ; vous ne me connaissez plus. A présent, je suis misérable, complétement misérable, dans mon héritage, dans mes œuvres, dans ma pensée et mes sentiments. Un seul trésor m'est resté dans le cœur : mon amour pour vous, mon Henriette; pour toi, ma fiancée. Ce trésor, je l'emporte partout avec moi. Quand le jour viendra où nos âmes pourront se rejoindre dans les régions éclairées par l'éternelle lumière, alors nous serons heureux. A présent, adieu! »

Henriette était femme. Plus son ami se montrait malheureux et privé de tout espoir, plus elle s'affermissait

dans son affection, plus elle se sentait emportée par le désir de le consoler, sans craindre de manquer aux convenances. Elle courut s'asseoir à sa table, et d'une main tremblante écrivit ces quelques mots :

« Demain soir, à huit heures, je vous attends. »

Elle et lui, ils avaient passé ensemble tant de bonnes heures dans leur jeunesse ; ils s'étaient livrés à tant d'espérances ! Ils s'étaient unis l'un à l'autre en croyant à l'avenir... Et maintenant quel changement ! Henriette était mariée ; Charles avait passé par tous les degrés du désenchantement de l'artiste, et avait vu s'écrouler toutes ses idoles.

Il attendit avec joie et avec effroi le moment qui lui était assigné.

Ce jour-là le ciel était noir. Il en tombait des torrents de pluie. A huit heures, le jeune musicien, enveloppé dans son manteau, sonnait à la porte du conseiller. La clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit. Henriette était devant lui. Leur cœur à tous deux battait violemment, et tous deux se regardèrent sans proférer un mot.

Henriette le conduisit au salon, puis s'écria :

— Pardonnez-moi !

— Vous pardonner, répondit Charles à voix basse. Ai-je le droit de vous accuser ? Ai-je moi-même rempli mes promesses ? Est-ce ainsi que je devrais reparaître devant vous ? Je suis pauvre, je vous le répète, très-pauvre... Soyez indulgente et renvoyez-moi !

Les yeux d'Henriette se remplirent de larmes.

— Vous êtes injuste envers moi, murmura-t-elle ; vous êtes cruel !

— Je vous dis que je suis pauvre, répondit Schulz. J'enseigne l'alphabet aux petits enfants, et je fais danser les ouvriers ; je suis pauvre et je m'incline quand on me froisse et quand on me maltraite.

— Autrefois, vous étiez fort contre la pauvreté.

— Autrefois, oui, quand tout ce qu'il y a de noble et de beau enflammait mon esprit, quand je planais sur les ailes de la poésie dans des régions lumineuses. A présent, je suis las ; mes ailes sont brisées, et je suis retombé sur la terre.

— Mais sur cette terre, Charles, vous trouvez une pauvre femme qui n'a pas moins souffert que vous, une femme qui vous offre comme une compensation aux rêves évanouis un sentiment élevé. Vous n'êtes pas un homme du monde, Charles ; vous chercherez la satisfaction de vos désirs dans une honnête pensée et non point dans un lien coupable. Je ne puis pas, je ne veux pas manquer à mes devoirs d'épouse, non que je redoute l'opinion du vulgaire ou les fureurs de l'être indigne à qui l'on m'a sacrifiée ; mais je ne veux pas entacher la chaste, la sainte tendresse qui nous unit l'un à l'autre. Je veux rester pour vous comme une pure inspiration et vous conserver comme une céleste consolation.

Charles tomba en silence à ses genoux.

— N'est-ce pas, continua Henriette, n'est-ce pas que nous ne sommes point assez faibles et assez misérables pour que ce monde mensonger nous enlève et notre bon-

heur et nos ardentes croyances? Non, vous ne le voulez pas. Que le monde nous enlace dans les liens de ses formes extérieures, qu'il nous jette à nous autres pauvres femmes, un nom injurieux, il est au fond de notre âme une retraite mystérieuse, un sanctuaire où personne ne peut pénétrer sans notre assentiment ; c'est notre conscience, c'est l'asile sacré où nous échappons aux tumultueuses agitations. Personne ne peut le violer et personne ne peut nous l'enlever. Vous me comprenez, vous, Charles, qui, dans votre lettre, m'avez appelée votre fiancée !

— Que votre volonté soit faite ! répondit doucement Charles. Mon existence peut être encore soutenue par vous. J'ai été très-malade, Henriette. Hier, il me semblait que ma tête allait se fendre ; j'étouffais, et d'étranges visions tourbillonnaient dans mon cerveau ; mais les ténèbres de mon âme se sont éclaircies à votre aspect, comme les nuages se dissipent à la lumière du soleil. Ne m'enlevez plus mon soleil ; laissez-moi me réchauffer à ses rayons. Sans vous, je le sens, la vie, pour moi, c'est le néant.

— Revenez demain soir, reprit Henriette, et après et chaque jour. Nos entrevues doivent être secrètes ; nous devons les cacher comme si nous commettions une faute. Nous resterons unis par un sentiment d'amitié plus élevé que l'amour ; mais ce sentiment, peu d'êtres le comprendraient. Nous le garderons mystérieusement et religieusement entre nous. Est-ce aussi votre volonté ?

Schulz était comme un enfant, tantôt pleurant, tantôt riant. La douleur et la joie se confondaient dans son esprit. Il leva les yeux sur Henriette, et éprouva une sorte d'amère félicité.

Ainsi se passa la première soirée.

M. THEDORINCK

Il existe en Russie une race particulière d'individus, obscurs, chétifs, intrigants, attachés à un emploi officiel dans les gouvernements éloignés de la capitale. Comment ils ont rempli leurs fonctions et ce qu'ils ont fait dans leurs lointaines résidences, c'est ce qu'il serait difficile de dire. Tout ce qu'on sait, c'est qu'après être entrés au service avec une centaine de roubles d'appointements, ils en sortent avec une fortune d'un demi-million. Après avoir ainsi prudemment amassé leur trésor, ils abdiquent leur place et cherchent une protection pour ne pas avoir à redouter quelque fâcheuse enquête. La plupart épousent les jeunes filles élevées dans les maisons des grandes dames et se rendent agréables à leurs puissantes patronnes en chantant dans leurs salons.

Le mari d'Henriette appartenait à cette classe d'individus. Fils d'un petit employé, à trente ans, il occupait lui-même les humbles fonctions d'écrivain dans un tribunal de district. Puis sa carrière s'élargit. Il alla en Sibérie, devint avocat et conseiller ; puis il changea encore de résidence et se trouva impliqué dans une affaire où il était menacé d'une sentence capitale. Il eut l'art de faire retomber tout le poids de cette procédure sur un de ses associés, après quoi il demanda à quitter le service pour raison de santé. Il se trouva alors possesseur d'une fortune considérable et voulut se marier. Le hasard le conduisit chez la princesse. Nous savons ce qui en arriva.

Nul homme ne se résigne aisément au dédain de sa femme. Mais Thedorinck était si content de lui-même qu'il ne pouvait faire attention aux procédés d'Henriette à son égard. La noblesse lui tournait la tête. Il éprouvait des transports de joie indicibles, si par hasard, au théâtre, il lui arrivait d'être assis à côté d'un général, ou s'il jouait au whist avec un grand seigneur. Après son mariage, il continua à fréquenter assidûment le salon de la princesse. Il y allait chaque soir, et si alors on manquait d'un partenaire à la table de jeu, il avait l'insigne honneur de faire la partie de Son Excellence, et cherchait à perdre pour se maintenir dans ses bonnes grâces.

Pendant ces soirées, Henriette restait seule.

Depuis quelque temps, le conseiller avait un air plus important. Il était en négociation pour acheter, bien entendu sous le nom de sa femme, un très-beau domaine

dans la Petite-Russie, celui-là même où son père, avant d'entrer dans un bureau, avait rempli un emploi de valet. Cette acquisition avait toujours été le point culminant des rêves de Thedorinck, et il la considérait déjà comme un fait accompli. La vente allait se faire; il s'habilla à la hâte et entra dans l'antichambre pour y prendre son manteau et ses doubles chaussures.

— Que s'est-il donc passé ici? s'écria-t-il. D'où viennent ces sales galoches? A qui sont-elles? Quelqu'un est-il entré ici?

— Non, personne, répondit le domestique.

— C'est singulier, reprit le conseiller. Ces galoches vont très-bien à mon pied. On dirait que ce sont les miennes. Mais qui donc les a ainsi abîmées? Je ne puis les prendre dans cet état. Je sortirai à pied sans galoches... Oui, mais si je me refroidis, si je m'enrhume, si je tousse? C'est très-désagréable!

Thedorinck prit une voiture, et fut de mauvaise humeur tout le jour, d'autant que la vente avait été ajournée.

SEUL A SEUL

Et Schulz.... et Henriette.... que faisaient-ils? L'un et l'autre semblaient vivre d'une nouvelle vie, et leur âme prenait de nouvelles forces pour résister aux rigueurs du sort. Chaque soir, quand Thedorinck allait chez la princesse, ou tout au moins se poster près de sa table de whist, Henriette, ayant renvoyé sa femme de chambre, ouvrait d'une main tremblante une porte de derrière, et Schulz se glissait dans la chambre solitaire de sa bien-aimée, et la porte se refermait, et ils étaient là seuls tous eux.

Mais rien n'altérait la pureté de leurs entrevues, et un Lovelace du grand monde aurait ri en les observant. Quelquefois ils restaient l'un en face de l'autre en silence.

Quelquefois Schulz parlait de son enfance et du bon organiste qu'il ne pouvait oublier. Henriette, à son tour, racontait les premiers incidents de sa vie ; elle se plaisait à rappeler le jour où elle avait connu Schulz et où il l'avait initiée aux mystères de la musique. Souvent Schulz, assis sur un tabouret, plongeait ses ardents regards dans les yeux célestes de la jeune femme. Ces longs et profonds regards exprimaient à la fois le regret du passé, la joie du présent et une sorte de vague espoir en un sort meilleur.

Du moment où ces deux pauvres orphelins étaient l'un à côté de l'autre, ils ne désiraient plus rien et oubliaient tout... tout excepté le bonheur de se voir.

Pendant ce temps, la nouvelle se répandait dans Pétersbourg que la princesse G... était très-malade et déjà condamnée par les médecins.

Thedorinck se montrait rêveur et soucieux. Sa propriété si vivement désirée était achetée au nom de sa femme ; tout lui réussissait à merveille. Mais une chose l'inquiétait, ces changements perpétuels de chaussures dans son antichambre. C'était vraiment pour lui un fait étrange et souvent fort ennuyeux. Si, par exemple, il lui venait une fantaisie d'aller se promener dans les rues à pied, à la place de ses galoches neuves, bien façonnées, luisantes, son domestique lui présentait des galoches sales, déchirées, et évidemment faites à sa mesure. Il s'emportait alors contre son domestique, lui ordonnait de jeter ces horribles savates par la fenêtre. Puis, un autre jour, il retrouvait ses vraies galoches dans tout leur éclat et leur élégance.

Le conseiller n'y comprenait rien et sentait naître en lui des soupçons.

Un soir, Schulz était assis aux pieds d'Henriette sur son tabouret. Il lui tenait la main avec une radieuse expression de physionomie.

— Henriette, dit-il, nulle pensée terrestre ne doit profaner notre amour; il a commencé par la poésie, il doit se continuer au ciel. Mais j'éprouve je ne sais quelle émotion étrange... Comme s'il ne nous était pas accordé de rester encore longtemps ensemble, et voyez : vos lèvres ne m'ont pas encore fait entendre une parole d'amour. Je crains de mourir avant d'avoir eu cette joie. Vous vous rappelez qu'à Vienne vous m'aviez promis votre cœur et votre main. Voici l'anneau que vous m'avez remis comme un gage de cette promesse; mais pas une fois vous n'avez prononcé un de ces mots auxquels mon âme aspire, pas une fois vous ne m'avez dit : Charles, je vous aime !...

Henriette répondit d'un ton de voix embarrassé :

— Si quelque désir terrestre s'élevait entre nous, vous ne franchiriez plus le seuil de ma porte. J'étais digne de vous comprendre puisque je vous ai compris; mais les paroles d'amour ne peuvent s'accorder avec le sentiment qui nous anime.

Tous deux se turent et se regardèrent.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et deux galoches lancées au milieu de la chambre tombèrent lourdement sur le plancher. A l'entrée de cette chambre était Thedorinck, le visage empourpré. Schulz se leva précipitam-

ment. Henriette se couvrit le visage de ses mains. Thedorinck s'avança avec son méchant sourire vers le jeune artiste.

— A chacun sa fantaisie, dit-il. Vous n'aimez pas qu'on mette les doigts dans votre tabatière, et moi je n'aime pas qu'on porte mes galoches... Entendez-vous?... Il vous plaît de donner de mauvais concerts et de visiter les femmes des autres; il me plaît, à moi, de jeter les impertinents par la fenêtre, entendez-vous?

— Arrêtez! s'écria Schulz... si vous tenez à la vie...

Henriette se jeta entre eux.

— Brrr. Un duel... des pistolets!... Votre très-humble serviteur. Avec des êtres tels que vous, les choses s'arrangent autrement. C'est au portier et au cocher à se battre avec vous... Sortez!

— Je vous en prie, reprit Charles d'une voix étouffée, écoutez-moi. Je vous jure par la mémoire de ma mère, je vous jure par tout ce qu'il y a de sacré en ce monde que votre femme est sans tache.

— Br... Nous connaissons ces plaisanteries, monsieur le musicien; j'ai quarante-huit ans. On n'attrape pas un vieux renard comme moi.

Henriette jeta un regard hautain sur son mari, et, se tournant vers le jeune artiste: — Charles, lui dit-elle d'une voix grave et solennelle, je t'aime.

Des larmes roulèrent dans les yeux de Charles.

— Je t'aime, continua-t-elle, parce que ton âme est ce qu'elle devait être, simple et grande. Désormais nous ne nous verrons plus. Mais dans la pureté de ma con-

science, en face de cet homme à qui l'on m'a livrée, je te le dis hautement et saintement : je t'aime. Maintenant, Charles, sois ferme; nous devons nous séparer.

A ces mots, elle s'approcha de lui et déposa sur son front un baiser d'adieu.

L'accent, la résolution de la jeune femme avaient un caractère si imposant que Thedorinck resta comme cloué au parquet dans sa haine et sa fureur.

Charles devint pâle comme la mort, arrêta sur Henriette un regard effaré, puis disparut.

— Va-t'en au diable, musicien maudit! s'écria Thedorinck. Et vous, Madame, n'êtes-vous pas honteuse?... honteuse de vous occuper de ce misérable pianiste, de ce vagabond? Si vous aviez choisi un homme tel que le prince N..., votre conduite ne serait pas louable, mais on la comprendrait.

— J'ai aimé Schulz à Vienne, et je vous en ai fait l'aveu avant de me marier.

— Ah! ah! quel galant! C'est une ignominie! Mais en voilà assez, et vous partirez pour la campagne.

La porte s'ouvrit de nouveau. Un domestique vint d'un air consterné annoncer que la princesse était à toute extrémité.

— Malheur sur malheur, se dit le conseiller; qui se serait attendu à celui-ci? La princesse paraissait devoir vivre encore longtemps. Maintenant, c'en est fait d'elle; maintenant, si l'on s'occupe de quelques vieilles sottes affaires, à qui avoir recours? Il faut partir, il faut se retirer dans son gite. — Madame, reprit-il à haute voix,

après la scène dont je viens d'être témoin, je devrais vous chasser, d'autant qu'à l'heure qu'il est... votre princesse... est peut-être morte... Mais le diable m'a poussé à acheter un domaine en votre nom. Je suis lié à vous, et vous êtes liée à moi. Bon gré, mal gré, il faut que nous vivions ensemble. Faites vos préparatifs de voyage, je vous emmène dans un village de la Petite-Russie. Au reste, ne vous inquiétez pas; il y a là toute une race de musiciens : vous pourrez vous faire un orchestre complet.

Henriette ne répondit pas... elle était évanouie.

LA DESTINÉE

Trois jours après, les rues de Saint-Pétersbourg étaient assombries par un temps affreux. Çà et là, quelques lanternes brillaient à travers les flots d'une pluie d'automne. Aux fenêtres d'une maison les lumières étaient éteintes, et de la porte de cette même maison sortait une voiture de voyage.

Près de là se tenait un jeune homme, les bras croisés sur la poitrine, les membres agités par le frisson de la fièvre. La pluie ruisselait sur son chapeau et sur ses vêtements, mais il n'y faisait nulle attention.

Quand la calèche passa devant lui, la lueur des lanternes tomba sur sa figure défaite. Un cri faible, le cri d'une femme résonna dans la voiture. Le jeune homme

voulut répondre à ce cri, mais sa voix était comme étouffée dans son gosier. La calèche partit, le bruit de ses roues devint peu à peu moins distinct, puis enfin on ne l'entendit plus. Les forces du jeune homme semblaient diminuer à mesure que ce bruit s'éloignait. Dès qu'il ne put plus le distinguer, il baissa la tête et se retira.

Chemin faisant, il s'arrêta involontairement devant la demeure de la princesse. L'avenue en était éclairée, la porte ouverte ; il monta l'escalier tendu de drap noir, sur lequel des candélabres projetaient une lueur sombre, et entra dans une chambre revêtue également de tentures noires, et décorée des armoiries de la princesse. 'A l'une des extrémités de cette pièce, un des parents de la morte dormait sur une chaise ; un sacristain éteignait en silence quelques flambeaux. Au milieu de la chambre s'élevait un catafalque en velours, sur lequel dans un cercueil cramoisi reposait la princesse, le visage découvert.

Le jeune homme se sentit dominé par une vision étrange. Il s'avança vers le cercueil, s'assit sur un des gradins du catafalque, aux pieds de la morte, et cachant sa tête entre ses mains, se mit à rêver. Que de pensées s'éveillaient dans son esprit au sein de cette retraite funèbre où il était entré un jour avec un ardent enthousiasme, où s'était écoulée si vite une des minutes décisives de sa vie. Puis il oubliait la plupart des douleurs qu'il avait subies, pour s'absorber dans le sentiment de son amour. Henriette était devant lui dans tout le charme de sa première jeunesse, de ses premières émotions. Elle le regardait, l'angélique jeune fille, avec ses grands yeux

d'un bleu céleste, et lui la contemplait dans un muet ravissement.

Le sacristain voyant cet étranger, se hâta de reprendre son livre, et de lire à voix basse les psaumes. Ces tristes prières, murmurées près du cercueil, s'accordaient avec la pensée de Schulz. Les flambeaux répandaient sur le catafalque une clarté sinistre. Toute cette scène était d'un aspect émouvant.

Le parent se réveilla et s'approcha de Schulz avec la figure inquiète d'un héritier.

— Vous aimiez beaucoup la défunte ? lui dit-il d'un ton craintif.

— Oui, répondit Charles, j'aimais la défunte, et j'aime encore la défunte. Mais celle que j'aime n'est pas celle-ci. Que Dieu prenne pitié de votre défunte !

Le parent le regarda avec surprise.

— Celle-ci... continua Charles, cette princesse, ce n'était pas une princesse ?... Elle s'est occupée de moi ; elle a voulu m'arracher le cœur de la poitrine... Ah !... ah !... elle était très-rusée, et savait à merveille se contrefaire... Mais je connais ces artifices des gens du grand monde... Vous croyez qu'elle vous a aimé... c'était une dissimulation, un mensonge... Vous pensez qu'elle est morte... mensonge ! Cercueil, catafalque, tout ceci et vous-même... mensonges ! mensonges !... Adieu !

Et Charles s'enfuit.

L'étudiant fut épouvanté en revoyant son compagnon, épuisé par la souffrance, en proie au délire, s'avancer d'un pas chancelant dans sa chambre, et tomber sur son

lit. Tout son corps frissonnait, et des visions incohérentes bouleversaient son esprit. Tantôt il croyait voir la méchante Marguerite le menacer du poing; tantôt il distinguait de loin le vieillard de Vienne avec sa cravate rouge qui fuyait devant lui comme une ombre fantastique, puis l'attendait et lui faisait un signe mystérieux. Tout à coup il lui sembla qu'il se trouvait dans une vaste salle, au milieu d'une assemblée pompeuse. Au nom de tous ceux qui s'étaient réunis là, Henriette, les yeux baissés et le sourire sur les lèvres, venait lui offrir une couronne de laurier. Puis cette salle s'écroulait, et à la place de ses spectateurs il ne voyait plus que des squelettes portant des galoches et chuchotant entre eux. Puis tout tombait dans un effroyable chaos où il discernait Müller et ses ouvriers, la princesse et ses courtisans, et tout Pétersbourg, dansant à la fois une danse furieuse, une danse infernale.

Ainsi se passa la journée. D'heure en heure le mal s'accroissait. L'étudiant avait depuis longtemps quitté sa demeure pour aller à la recherche d'un médecin. Vers le soir il en amena un après lequel il avait couru tout le jour. C'était un homme d'une humeur enjouée. Il prit la main de Charles, et lui dit :

— Eh bien, mon ami, qu'y a-t-il? Une mauvaise plaisanterie! On veut aller se promener dans l'Élysée?

— C'est malheureux, reprit-il en se tournant vers l'étudiant, que vous ne m'ayez pas averti plus tôt.

— J'étais chez vous dès le matin, répondit le compagnon de Charles.

— Que faire, mon cher? J'ai d'autres malades plus importants qui m'attendent. Au reste, ajouta-t-il lentement en aspirant une prise de tabac, mes secours ici sont inutiles. C'est une *inflammation cérébrale* au plus haut degré. Si à dix heures votre ami avait été saigné, sa jeunesse aurait pu le sauver. A présent c'en est fait; demain matin il sera mort.

Le matin, les convulsions de Schulz s'apaisèrent peu à peu, son souffle s'affaiblit. L'étudiant lui tenait les deux mains. Enfin, il s'assoupit; sa tête se pencha sur sa poitrine. Tout était fini. L'étudiant fit le signe de la croix et lui ferma les yeux.

En ce moment on frappait à la porte.

— Qui est là? dit l'étudiant.

Sur le seuil apparut Müller tenant un paquet à la main. Il apportait à Schulz une nouvelle paire de galoches pour remplacer celles auxquelles il n'osait songer sans remords. Le paquet s'échappa de ses mains.

— Mon Dieu! s'écrie-t-il, qu'est-il donc arrivé?

— Sa destinée est accomplie! murmura l'étudiant.

Müller s'approcha du lit, se mit à genoux, et baisa les mains du pauvre musicien.

Dans la chambre régnait un profond, un mystérieux silence.

Enfin le cordonnier se leva, s'approcha de l'étudiant, et lui dit avec un sentiment affectueux :

— Etes-vous aussi musicien?

— Non, je voulais me dévouer à la littérature. Mais...

— Mais quoi?

Le jeune homme tourna avec tristesse ses regards vers la couche de son ami.

— A présent que voulez-vous faire?

— L'ensevelir.

— Et après?

— Après, je retourne à Orenbourg, au foyer de ma mère.

NOTICE SUR BESTOUCHEF

Alexandre Bestouchef, plus connu sous le nom supposé de Marlinski, le seul qui soit inscrit en tête de ses œuvres, est né en 1795. Son père, qui avait le titre de conseiller d'État actuel, ce qui équivaut dans la hiérarchie des fonctionnaires russes au rang de général, le fit entrer tout jeune à l'école militaire. A l'âge de trente ans il était capitaine dans les dragons de la garde et adjudant du duc de Wurtemberg, qui remplissait les fonctions de directeur général des voies de communication. Sous les formalités minutieuses, sous le rigoureux régime de la discipline militaire, une ardente et poétique nature se développait en lui. En 1821, il racontait dans un spirituel opuscule un voyage qu'il venait de faire à Revel.

En 1823, il publiait avec son ami Ryleief le premier almanach littéraire de la Russie : *Zevernaïa zvesda* (l'Étoile polaire), et pendant quatre années de suite il continua cette publication, qui eut un grand succès. Par malheur pour lui, son association avec le mémorable auteur de *Voïnarofski* ne devait pas se borner à d'innocentes compositions littéraires. En 1825, Bestouchef, avec ses trois frères, dont deux servaient dans la marine et le troisième dans la garde, fut entraîné dans la conspiration qui éclata à l'avénement au trône de l'empereur Nicolas, et qui avait pour chefs dans ses deux grandes ramifications, d'un côté Pestel, de l'autre Ryleief.

Alexandre Bestouchef, l'un des principaux moteurs de ce complot, fut dégradé et exilé en Sibérie. Après avoir passé cinq années à Iarkousk, il sollicita et obtint enfin la permission de servir comme simple soldat dans l'armée du Caucase. Deux ans après, en 1837, il fut tué près de Iekaterinodaz, dans un combat contre les Tscherkesses.

C'est pendant son exil au fond des régions sibériennes, et pendant ses années de service en qualité de simple soldat, qu'il a composé plusieurs de ses meilleures œuvres. Les merveilleux points de vue du Caucase, la physionomie et le caractère romantique des Circassiens ne pouvaient manquer de produire une très-vive et très-profonde émotion sur son esprit éminemment poétique. Il a décrit avec une verve étincelante l'aspect pittoresque, les sites grandioses, les défilés sauvages de cette contrée. Il a représenté dans plusieurs récits dramatiques

les mœurs étranges de ses familles de pâtres, de ses peuplades de guerriers.

A d'autres heures de son incessante activité, il a dépeint avec un talent non moins remarquable, avec un singulier mélange d'idéal et d'humour, de rêverie germanique et de scepticisme paradoxal, quelques traits distinctifs de la société russe, et quelques scènes de la vie réelle dans les salons de Pétersbourg et de Moscou.

Une édition complète de ses œuvres a été publiée à Pétersbourg en 1847 (4 vol. in-12). Son roman caucasien *Ammalat Bey* a été traduit en français. 1 vol. in-8°. Paris, chez Baudry.

L'EXAMEN

PAR BESTOUCHEF

Au commencement de l'hiver, le jour de la Saint-Nicolas, les officiers du régiment de hussards en garnison près de Kief étaient réunis chez leur lieutenant-colonel, le prince Nicolas Petrowitch Gremin, pour célébrer sa fête. Le dîner bruyant était fini, mais le vin de Champagne pétillait encore dans les verres. Cependant, l'entretien des convives commençait à s'alourdir, et, comme la perle de Cléopâtre, le rire se fondait dans les coupes. La tumultueuse assemblée avait été tour à tour occupée des chroniques du district, des probabilités d'avancement et de promotion, de dissertations curieuses sur les qualités des chevaux, sur la structure de quelques édifices, et enfin d'une quantité de toasts où le génie inventif du hussard fait miroiter autant d'images qu'on peut en voir dans un

10.

kaléidoscope. Tout était épuisé. Les officiers qui avaient des prétentions à l'esprit s'impatientaient en remarquant qu'on ne les écoutait plus, et les autres qu'on ne s'amusait plus. La langue, qui, je ne sais pourquoi, obéit si vite aux lois de la gravitation, se collait au palais. Les clameurs, les soupirs, les bouffées de tabac, devenaient de plus en plus rares, et, par une sorte de commotion électrique, de longs bâillements faisaient successivement grimacer toutes les figures.

J'aurais ici, cher lecteur, une belle occasion de vous peindre en détail un quartier d'officiers avec la minutie d'un greffier qui inventorie une ferme. Mais je sais que ces analyses microscopiques ne sont pas du goût de tout le monde. J'aime mieux vous enlever à cette atmosphère de tabac, à ce cliquetis des bouteilles et des éperons. Je vous ferai grâce de la description de ces larges portes criblées de balles de pistolets, de ces murailles où l'on a successivement inscrit tant de vers et de monogrammes, des mords et des sabretaches appendus çà et là, des lustres qui flamboient et des ombres projetées sur les physionomies par les longues moustaches..... par les moustaches, cette précieuse parure des êtres au sang chaud et des êtres au sang froid, de l'homme et de la baleine, du pacha à trois queues et de l'esturgeon.

Revenons à nos convives. Une partie d'entre eux appuyaient languissamment leur tête sur le bord de la table, tandis que d'autres plus fermes cherchaient à résoudre cette grave question, à savoir ce qui valait le mieux d'orner de trois collets ou de cinq collets une pe-

lisse. Tout à coup on entend vibrer le son des clochettes d'un attelage. Le bruit d'une troïka (1) interrompt cette importante discussion. Un traîneau s'arrête sous les fenêtres, et le major Ctriélinski entre dans la salle du banquet. Tandis que de tout côté on le salue avec empressement : Je viens, dit-il, vous dire adieu, j'ai mon congé dans ma poche ; mes chevaux sont attelés et mon cœur vole sur les bords de la Newa. Je ne m'arrête qu'un instant pour souhaiter une bonne fête à notre cher Nicolas Gremin et lui serrer la main. Puis prenant un verre de vin de Champagne, et se tournant vers le prince :

— A toi, s'écria-t-il, cent années de bonheur !

— Dans cent ans ! répliqua le prince en souriant, il y aura longtemps que je ne serai plus de ce monde, et j'espère que, dans ta vieille amitié, tu ne manqueras pas de prononcer quelques bonnes paroles sur ma tombe !

— Une oraison funèbre ! s'écria Ctriélinski, c'est chose trop commune. Pourquoi louer celui à qui l'on n'a aucun reproche à faire ? Cependant ton désir anime mon éloquence de caserne, et, sans attendre l'avenir, je composerai l'épitaphe de ces camarades vivants ou presque vivants qui reposent sur la table ou sous la table. Je commence par toi, aimable cornette Poswistoff, car dans l'empire des morts, les derniers peuvent être les premiers. Paix à ton imagination romanesque, arrosée de

(1) Attelage de trois chevaux.

rhum comme un plumpudding. Il ne t'a manqué que la rime pour être un poëte que personne n'aurait compris, et il ne t'a manqué que la connaissance de la grammaire pour être un prosateur que personne n'aurait lu. Jupiter t'a envoyé le sommeil pour le soulagement de ceux qui t'entouraient. Paix aussi à toi, brave capitaine Olstredin, toi qui ne résistas jamais aux cliquetis des verres ou des sabres, et qui te sanglais de telle sorte que tu ne pouvais ni t'asseoir, ni te lever. Que ton torse repose jusqu'au moment où tu seras réveillé par les sons d'une trompette terrible. Paix à tes moustaches, notre ami Iomini ; autour de toi, les armées volaient comme des nuées de grues et les forteresses s'écroulaient comme des bouteilles fragiles ; tes systèmes n'ont pu sauver ta ligne d'opération ; tu es tombé, tu es cruellement tombé comme Lucifer ou Napoléon. Long repos à toi, Brentchiski, savante clarinette qui façonnais tes chiens à aboyer en mesure ; tu pouvais d'un trait jouer un acte du *Freischutz*, et maintenant te voilà muet comme une vieille cornemuse. Et toi, Ctrepetof, lord Byron de la mazourka, toi qui troublais tellement tes danseuses par la vigueur infatigable de tes jarrets, que pas une ne te quittait sans un battement de cœur, le battement de cœur de la fatigue ; tu fus perpétuellement en désaccord avec la musique : sois en paix avec toi-même. Paix à vous tous enfin, à vous à qui il me serait aussi difficile d'adresser une idée qu'il vous serait difficile de la comprendre. Dormez en paix jusqu'à demain sur vos lauriers. Que le sommeil et le réveil vous soient légers !

— Amen! s'écria Gremin en riant. Cependant je dois te dire que si tous nos convives t'avaient entendu, il pourrait bien se faire qu'ils te remerciassent de ta harangue par une balle ou par un coup de sabre.

— Alors je ne les compterais pas au nombre des morts, et je ne prononcerais pas leur oraison funèbre. Au reste, que ceux qui n'entendent pas la plaisanterie le disent; je suis prêt à régler leur compte avec le plomb.

— Assez! assez! cher don Quichotte. Tu es ici dans un cercle d'amis. Mais ne te presse pas de partir. J'ai une mission à te confier pour Pétersbourg; quelque chose de plus important qu'un achat d'ornements de schako ou de pommade! Viens : la clochette de tes chevaux retentira assez tôt à tes oreilles, à la place de la voix de ton ami.

A ces mots, Gremin entraîna le major dans son cabinet.

— Ecoute, lui dit-il, je pense que tu n'as pas oublié une femme aux yeux noirs et aux cheveux blonds qui, au bal de l'ambassade de France, fascinait tous les regards... il y a trois ans, lorsque toi et moi nous servions ensemble dans la garde.

— Ah! répliqua Ctriélinski, j'oublierai plutôt de quel côté on monte à cheval. Pendant deux nuits entières je n'ai fait que rêver d'elle, et, par suite des distractions qu'elle me donnait, j'ai perdu, un soir, une jolie somme au jeu. Cependant, ma passion s'éteignit dans le cours de la semaine, ce qui est fort convenable pour un hussard, et depuis cette époque... Mais parle : toi aussi, tu as été amoureux d'elle?

— Je l'ai été, je le suis encore, et mon cœur a fait plus de chemin que tes rêves. Elle m'a témoigné quelque affection, et j'ai été la voir dans la maison de son mari.

— Elle est donc mariée?

— Oui, malheureusement. La cupidité de sa famille l'a liée à un vieillard infirme, décoré du titre de comte, à un cadavre vivant. Il m'a bien fallu, dans cette circonstance, me soumettre aux rigueurs du destin, me contenter de l'étincelle des regards et de la fumée des espérances. Pendant que je soupirais, le mari, avec ses soixante-dix ans, fut affligé d'un catarrhe, et les médecins lui ordonnèrent de se rendre aux eaux.

— A merveille! mon cher Nicolas, il me semble que cette ordonnance arrangeait très-bien tes affaires.

— Ne te hâte pas tant de me complimenter : le vieillard emmena sa femme avec lui.

— Ah! l'affreux égoïste! Entraîner cette jeune beauté aux eaux pour lui dorer la pilule, au lieu de la laisser dans la capitale pour y cueillir quelques pommes d'or sur son arbre généalogique! En vérité, c'est une triste chose que la vie de ce monde!

— Oui, mais enfin la pauvre femme devait partir, et comme moi elle semblait désolée de notre séparation. Nous fîmes, selon l'usage, nos échanges de bagues, en nous promettant une éternelle fidélité. A la première station, elle m'écrivit deux fois; à la seconde, elle m'adressa encore une autre lettre. Quand elle fut en pays étranger, elle rencontra un de mes amis par lequel elle m'envoya un salut verbal. Depuis cette époque, pas le moindre té-

moignage de souvenir de sa part. Tout a été englouti dans les eaux.

— Est-ce que tu ne lui aurais pas écrit ? L'amour, sans les sornettes de la correspondance, c'est comme une parade sans musique. Le papier souffre tout.

— Je n'ai pas pu perdre mon papier. Je ne savais où adresser mes fusées brûlantes. Le vent est pour l'amour un mauvais guide, et nulle aiguille magnétique ne me révélait le lieu où elle séjournait. Puis les obligations de mon service et d'autres affaires m'ont détourné de cette occupation de cœur. J'en étais même venu, je l'avoue, à ne plus tant penser à la charmante Aline. Le temps qui paralyse le venin de la haine ne peut-il pas éteindre le phosphore de l'amour ? Mais une lettre que j'ai reçue hier a tout à coup réveillé ma passion et ravivé mes espérances. Un de mes amis, en me racontant diverses nouvelles de la capitale, m'annonce que ma belle Aline est arrivée à Saint-Pétersbourg plus séduisante que jamais, qu'elle est apparue comme une étoile à l'horizon de la mode, que les femmes et les hommes sont tous occupés d'elle, qu'en un mot depuis le magasin de nos riches négociants jusqu'à la mansarde du poëte, elle attire tous les regards, et met en mouvement toutes les imaginations.

— Tant pis pour toi, mon cher Nicolas ! le souvenir d'une affection ne dure point dans le cœur des femmes que le grand monde traite comme des enfants gâtés.

— C'est possible, et l'absence de notre colonel m'oblige à rester au régiment ! et tandis que je suis ici, peut-être qu'elle me trompe là-bas ! Le soupçon est pour moi plus



cruel que la certitude. Ecoute, Valérien, il y a longtemps que je te connais, et depuis que je te connais, je t'aime. Bref, j'en viens au fait. Eprouve la fidélité d'Aline. Tu es jeune, riche, aimable, adroit. Personne ne sait mieux que toi perdre de l'argent au jeu et gagner le cœur des femmes. Donc, donne-moi ta parole, et que Dieu t'accompagne!

— Quelle absurde proposition! Pense donc que par ta fatale curiosité tu enlaces dans le même lacet ton ami et ton amie, et cours risque de les perdre tous deux. Tu sais qu'il suffit de quelques brins de rubans et de deux pendants d'oreilles pour me rendre amoureux fou, et tu veux que j'aille observer une charmante femme, comme si c'était l'épouse de Loth changée en statue de sel, et comme si j'étais un professeur de l'Université d'Upsal!

— Mon cher Valérien, tu es justement l'homme que je désire en une telle occurrence. Ta nature inflammable m'inspire plus de confiance que le flegme d'un autre. En quelques jours, elle te mettra hors de toi. Dans ces quelques jours, ou elle m'oubliera à cause de toi, ou elle te rappellera à la raison par sa fidélité. Dans le premier cas, je renoncerai à mes espérances, non sans regret, mais du moins sans colère. Dans le second, je serai d'autant plus heureux que je serai plus assuré de la possession du cœur d'Aline. Doux est l'amour inexpérimenté; inappréciable est celui dont on a fait l'épreuve.

— Non, je le vois, il n'y a point de sottises au monde que les gens sensés ne consacrent par leur exemple. L'amour est un don et non pas une dette. Celui-là n'est pas digne de le posséder qui veut en scruter la valeur. Au nom du

ciel, Nicolas, ne fais pas de notre amitié une pierre de touche.

— C'est au nom de notre amitié que je te prie d'accéder à ma requête. Si Aline accepte tes hommages, soyez heureux tous deux ; que si, au contraire, elle veut me rester fidèle, je crois que quand même tu serais amoureux d'elle, tu ne t'obstinerais pas à me l'enlever.

— Tu ne peux avoir une telle crainte... mais écoute...

— Toutes mes réflexions sont faites, je ne modifierai point le vœu que je t'ai exprimé, et auquel tu peux te rendre. En deux mots, acceptes-tu, oui ou non ?

— Eh bien ! oui, quoique ce soit pour moi une peine plus grande de prononcer cette syllabe que celle que j'éprouverais en me séparant de mon dernier rouble à la moitié de mon chemin. Ce qui me console pourtant, c'est que, pour faire cette tentative, il est déjà peut-être trop tard. Crois-tu que l'époux de ta bien-aimée soit encore sur cette terre ?

— Je ne sais. On ne m'en dit rien dans la lettre que j'ai reçue. Mais rien ne peut l'affranchir des lois de la nature, et les derniers grains de son sablier ne doivent pas tarder à s'épuiser.

— Bravo ! bravo ! C'est là ce qui s'appelle vendre vaillamment la peau de l'ours avant qu'il soit tué. Notre combinaison commence à me plaire par son originalité. C'est dit. Je suis à toi.

— Un moment ! étourdi, tu ne me demandes pas seulement le nom de mon héroïne : c'est la comtesse Aline-Alexandrowna Zviesditch, souviens-t'en.

— Si je l'oubliais, je pense, d'après ce que tu m'as dit, que je retrouverais aisément ce nom dans le premier journal ou dans le premier magasin de modes auxquels je m'adresserais. As-tu encore quelque commission à me donner ?

— Non, si ce n'est que tu veuilles bien offrir mes compliments à ta tante et à ta sœur, qui vient, dit-on, de sortir du couvent.

— Oui, et l'on m'écrit qu'elle est charmante, un ange de grâce et de douceur.

Les deux amis se séparèrent. Les officiers qui avaient si longuement célébré la fête de leur commandant se retirèrent, et Gremin se trouva seul après son banquet tumultueux. Platon a dit que l'homme est un bipède sans plumes ; d'autres physiologistes ont dit que ce qui caractérise l'homme, c'est qu'il peut boire et aimer quand il lui plaît. Mais d'un oiseau qu'on plumerait on ne ferait pas un homme, et l'homme à qui l'on appliquerait des plumes ne cesserait pas d'être homme. Donc, je ne puis accepter la définition de Platon, et la seconde n'est pas plus sensée, car l'ours ne s'élèvera point à la dignité d'homme par la faculté de satisfaire en tout temps à ses appétits sensuels. Quant à moi, je donnerai une définition plus exacte de l'homme par ces deux mots latins : *animal fumans*. Qui ne fume aujourd'hui ? Le monde est inondé d'une atmosphère de tabac depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Kamtschatka, depuis la grande muraille de la Chine jusqu'au Pont-Neuf parisien. Je ne m'arrêterai point à cette première proposition, je me suis laissé entraîner par la

philosophie, comme Sancho Pança par les proverbes. Descartes a dit : Je pense, donc j'existe, et moi je dis : Je fume, donc je pense.

Gremin fumait et pensait, et ses réflexions erraient sur le sentier où trébuche l'espoir humain, sur le sentier du mariage. Il vient un âge où l'âme se sent fatiguée des capricieuses galanteries, où l'on est las des détours de la vie nomade, où les vaines relations nous importunent. L'esprit alors aspire au repos, le cœur cherche une véritable affection, et comme il palpite quand il croit l'avoir trouvée ! L'imagination crée alors un idéal de félicité domestique où l'on ne distingue ni nuages ni aspérités. *C'est un bonheur à perte de vue.*

Ces illusions, ces zoophytes qui se lèvent dans le cœur et montent à la tête, voltigèrent avec un tourbillon de fumée autour de Gremin. Elles se déroulèrent à sa pensée en images variées, puis elles disparurent ; à leur suite vint le froid soupçon, puis le regret de la mission qu'il avait confiée à son ami. Confier une femme de vingt-deux ans à un homme d'une nature si inflammable, quelle présomption ! quelle imprudence ! quelle folie ! J'ai été absurde, s'écria-t-il, en frappant si rudement sur son lit que son chien se mit à aboyer. Holà ! qu'on fasse venir le secrétaire Vasilef !

Vasilef entra.

— Prépare une demande de congé.

— Oui, mon colonel. — Et déjà il avait fait un demi-tour à gauche pour se rendre à son bureau, quand il fut arrêté dans son mouvement par une simple réflexion.



— Au nom de qui, dit-il, cette demande doit-elle être faite?

— En mon nom. Eh bien! qu'as-tu à rester là comme un poisson gelé? Rédige cette requête de la façon la plus sérieuse : tu écriras que le partage d'une propriété, la mort d'un parent, ou peut-être un mariage, ou quelque autre événement, enfin que de graves motifs m'obligent à me rendre à Saint-Pétersbourg. Qu'on me présente avant le point du jour cette pièce à signer, et qu'une ordonnance se tienne prête à la porter immédiatement au quartier de l'état-major. Va!

Qui peut expliquer le cœur humain? qui peut comprendre ses rapides variations? Gremin, le même Gremin qui, il y a quelques instants, s'irritait des observations et de la résistance de son ami, est à présent au désespoir du consentement qu'il a obtenu. Dans la réalité qu'il a donnée à son rêve, il semble oublier qu'il y a dans le monde d'autres êtres que lui et Aline, et Ctriélinski, et que le sort se soucie généralement peu de faire concorder ses sentences avec nos projets.

— Le major, se dit-il, va passer quinze jours à Moscou. J'arriverai avant lui à Pétersbourg. Il peut se faire que, quand je le rencontrerai, mes vœux soient accomplis, et que je le dégage de sa promesse en lui annonçant mon mariage!

— Ah! ma chère comtesse, si attrayante! et si riche!

Le lieutenant-colonel s'endormit dans cette douce pensée, et le lendemain, au point du jour, une estafette portait sa demande de congé chez le commandant de la brigade.

II

Les fêtes de Noël sont, de toutes les fêtes du peuple russe, celles qui ont le mieux conservé leur caractère traditionnel. On les célèbre, avec une vive animation, dans les campagnes et dans les villes, dans l'isba du paysan comme dans le palais du riche seigneur.

Parmi les bals qui, à cette joyeuse époque de l'année, mettaient en mouvement tout le grand monde de Pétersbourg, l'un des plus brillants fut celui que donna le prince O... trois semaines après la Nativité.

Les équipages à quatre chevaux, avec leurs lanternes de cristal à facettes, arrivaient comme des météores à un péristyle flamboyant, où le malheureux suisse, tout en se pavanant dans sa riche livrée, sautait de toutes ses forces pour se réchauffer. Les femmes, après avoir déposé leurs pelisses, s'avançaient comme des papillons d'été brillants

de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, étincelants de paillettes d'or. Derrière une cohorte de mères ou de tantes, sur le parquet poli comme une glace, on voyait glisser, comme des apparitions aériennes, des groupes de jeunes filles répondant par une légère inclinaison de tête au salut de leurs cavaliers, par un sourire au regard de leurs amis. En même temps, tous les lorgnons étaient fixés sur elles ; pour tous les spectateurs elles étaient l'objet d'un minutieux examen, mais peut-être que pas un cœur ne palpitait pour elles d'un véritable sentiment d'affection.

Là, du reste, apparaissaient toutes les scènes habituelles des bals du grand monde : les mères escortant avec une physionomie sévère leurs aimables filles ; les jeunes élégants, en frac ou en uniforme, gazouillant leurs frivoles galanteries ; une foule serrée dans la salle de danse, moins de danseurs que de curieux ; un silence profond dans la retraite des joueurs d'échecs, et le tumulte aux tables de jeu d'écarté où nos pères abdiquaient leur gravité, et où nous abdiquons aujourd'hui notre gaîté ; çà et là un habile complot matrimonial ; voilà ce qui occupe les trois quarts de la société, tandis que le reste étouffe ses bâillements. Ce qu'il y a de plus amusant, c'est d'observer de côté et d'autre la chasse au mariage. Regardez avec quel air d'indifférence la princesse N... accepte le bras du jeune officier qui l'a fait danser, et de quelle oreille distraite elle écoute les compliments qu'il lui adresse ; mais, voilà que tout à coup un doux sourire s'épanouit sur sa figure. Près d'elle s'avance un adjudant dont l'épaulette est ornée d'un signe imposant. Avec quel

empressement elle lui tend sa main droite, comme si elle lui disait : Elle est à vous, tandis que de l'autre elle relève gracieusement ses longues boucles de cheveux ! Quel flot de douces paroles découle tout à coup de ses lèvres jusqu'à ce moment muettes ! On dirait une image de la fontaine de Peterhoff, dont les eaux ne jaillissent que dans les grandes occasions. Regardez la physionomie de Pauline Y... Comme elle est soucieuse ! Elle n'a cependant point renoncé aux probabilités d'avancement de celui-ci ou de celui-là, elle n'a pas cessé de calculer l'influence de telle famille, la valeur de telle protection ; car, au temps où nous vivons, la protection peut tenir lieu d'un héritage. Ses regards ne cherchent que les grosses épaulettes, les poitrines étoilées qui feront peut-être luire à ses yeux la constellation du mariage, et les favoris touffus des diplomates où se niche peut-être sa fortune. Elle ne garde son attention, elle n'ourdit ses petites trames que pour ceux qui ont un nom ou des terres, un titre ou tout au moins des espérances. Mais à voir de près ceux dont elle s'occupe si activement, il semble qu'ils fassent un comptoir d'une salle de bal.

— Quelle charmante personne ! dit l'un d'eux ; mais son père est très-jeune, Dieu sait combien de temps encore il peut vivre, et ce qu'il fera de son argent ! Celle-là est gracieuse, bien élevée, et son oncle occupe un emploi considérable ; mais on dit qu'il n'est pas sûr de le garder ; il faut réfléchir, c'est-à-dire il faut attendre. En voici une qu'on peut bien ne pas trouver très-jolie, mais elle possède trois mille paysans, et son domaine n'est grevé d'aucune hypothèque. C'est celle-là qui fera de moi son esclave. —

Et celui qui vient de faire ces intelligentes remarques va d'abord offrir ses respects à la mère de la riche héritière, écoute attentivement toutes les banalités qu'elle lui raconte, puis s'approche de la jeune fille, l'inonde d'un torrent de compliments, danse avec elle, en supputant dans son esprit tout ce qu'elle doit avoir de ducats.

Le bal touchait à sa fin, et plusieurs des coryphées de la mode, s'approchant de la maîtresse de maison, lui juraient qu'ils n'avaient jamais vu une si brillante réunion. Soudain un cri se fit entendre : Des masques ! des masques ! Et ce cri ramena les déserteurs dans la salle de danse. En ce moment, en effet, deux groupes de masques venaient d'entrer, l'un portant le costume national hongrois, l'autre le costume espagnol, et ils occupaient l'attention par le bon goût et la richesse de leur parure, non moins que par la singularité de leur apparition. Pour tous les assistants, ils étaient un sujet d'énigme : on les regardait avec curiosité, et on se demandait qui ils étaient. La maîtresse de maison, charmée de cet incident qui donnait à sa fête une nouvelle animation, les invita à danser. L'orchestre donnait le signal d'une mazurka. Les quatre Hongrois, ayant prié quatre dames de vouloir bien leur faire l'honneur de s'associer à leur quadrille, charmèrent tous les spectateurs par la grâce de leurs mouvements et la nouveauté de leur chorégraphie. Après la mazurka, résonnèrent les accords d'une contredanse. Un des masques qui, à en juger par son attitude, semblait appartenir à cette catégorie d'hommes du monde qui croient avoir tout fait pour la société quand ils se sont parés d'un riche vêtement, un

des masques qui jusque-là s'était tenu silencieusement à l'écart, enveloppé dans son manteau de velours garni de broderies en or, jeta brusquement son manteau sur le parquet ; il s'avança vers la comtesse Zviesditch qui était entourée d'un cercle de courtisans, et froissant entre ses mains son berret espagnol orné de plumes et de brillants :

— Madame la comtesse, dit-il, voudra-t-elle bien accorder à un inconnu l'honneur de danser avec elle?

— Très-volontiers, beau masque, répondit la comtesse. Les nouvelles connaissances nous délivrent souvent du fardeau des anciennes. Par cette raison je suis déjà votre obligée, et en parlant ainsi, elle jetait un regard malicieux sur sa cohorte d'admirateurs. Peut-être, ajouta-t-elle, ne sommes-nous pas tout à fait étrangers l'un à l'autre.

— Je suis ici, madame la Comtesse, complétement étranger ; s'il en était autrement, je serais dans un grand embarras, car je craindrais d'être rangé dans la catégorie des anciennes connaissances, n'ayant point les qualités nécessaires pour justifier ce que vous dites des nouvelles.

Aline tressaillit au son de la voix de l'Espagnol, dans laquelle perçait un accent de reproche.

— Vous ne seriez pas juste envers moi, répondit-elle, si vous donniez une trop grande extension à une plaisanterie, et il me semble que je pourrais dire votre nom, ajouta-t-elle en regardant son cavalier.

— Je ne sais si madame la Comtesse joint à ses nombreuses et séduisantes qualités le don de divination. Je suppose que mon nom peut se trouver imprimé dans une

feuille mensuelle. En tout cas, permettez-moi de vous éviter la peine de le prononcer. Je m'appelle don Alonzo, y Guevesa, y Molina, y Fuentes, y Riego, y Colibrados, y,.....

— Assez, assez. En voilà plus qu'il n'en faut pour punir ma curiosité sans la satisfaire. Et vous, don Alonzo, vous me connaissez ?

— Quel homme oserait se vanter de connaître la femme ?

Les évolutions de la danse interrompirent cet entretien, et la jeune comtesse et le brillant Espagnol n'échangèrent plus entre eux que quelques généralités. Le quadrille charmait tous les spectateurs. Pour le voir, les joueurs avaient abandonné leurs cartes, leurs dominos, leurs échecs : on se pressait autour des danseurs, et de tous les côtés s'élevaient des cris d'admiration. Aline et son cavalier attiraient surtout les regards ; ils semblaient avoir été choisis exprès pour faire mieux valoir leurs pas légers, leur distinction particulière ; ils brillaient comme deux astres de premier ordre parmi les autres constellations du bal, et le désir de connaître le nom du jeune Ibérien s'accroissait dans l'esprit de tous les assistants, et plus encore dans celui d'Aline.

Après avoir reconduit la comtesse à sa place au milieu d'un murmure d'éloges et de soupirs de jalousie, le beau masque lui demanda s'il pourrait avoir encore le bonheur de danser avec elle le cotillon. Cette danse est pour ceux qui ne se connaissent pas ou qui ne sympathisent pas ensemble un douloureux exercice. Elle m'apparaît comme

un mariage de deux heures, car chaque couple peut, pendant ces deux heures, peser les avantages et les inconvénients de l'état conjugal. Heureuse la femme qui n'a point alors pour partenaire un mélancolique rêveur préoccupé d'une phrase philosophique, ou un intarissable perroquet qui lui répète des fredaines en trois différents idiomes! Heureux le cavalier à qui un sort cruel ne donne point en ce moment une personne qui ne sait répondre aux paroles qu'il lui adresse que par ces longues et monotones affirmations : *Oui, monsieur ; certainement, monsieur!* Aussi les femmes attachent-elles une importance particulière au choix de leur partenaire pour le cotillon, et elles emploient tous les petits ressorts de leur politique à en prendre un qui les écoute, ou qu'elles se plaisent à écouter. Par bonheur pour l'Espagnol, personne n'avait encore invité Aline à cette danse, et comme on la croyait déjà engagée, nul de ceux qui l'entouraient n'osait lui adresser sa requête, de peur d'essuyer l'humiliation d'un refus devant un cercle de rivaux.

Don Alonzo eut la joie de lui donner la main, et dans l'embrasure d'une fenêtre il put lui dire tout ce que lui inspirait sa galanterie, protégé par les sons de l'orchestre, par les entretiens de ses voisins et encouragé par le masque. Son esprit voltigeait comme un papillon ou comme une abeille de fleur en fleur, de sujet en sujet. L'esprit devient inépuisable quand il est compris, quand la personne vers laquelle il se dirige aide elle-même à en faire jaillir les étincelles. Nos deux aimables danseurs étaient fort satisfaits l'un de l'autre. Quelquefois la comtesse croyait reconnaître

la voix de son cavalier. « C'est Gremin, se disait-elle, c'est lui sans doute. Il ne lui aura pas été difficile d'obtenir un congé. Puis tout à coup cette voix changeait, et une politesse étudiée succédait à un accent cordial. Dans cette alternative de confiance et de doute, Aline devenait cependant peu à peu plus expansive, quand tout à coup, don Alonzo, dont les yeux avaient été constamment fixés sur elle, reporta ses regards sur la salle avec une intention sardonique et lui dit :

— Pardon, Madame, ce fragile élégant qui m'apparaît là-bas comme un *memento mori*, n'est-ce pas le prince Pronski ! Il change si souvent la forme de ses habits et de ses coiffures qu'on pourrait s'y tromper. Bon Dieu ! comme il saute ! Ne semble-t-il pas qu'il veuille toucher au lustre ?

— N'en soyez pas étonné. Vous savezque les girouettes rouillées sont celles qui font le plus de bruit.

— C'est très-juste. Mais la rouille finit par arrêter la rotation des girouettes, et les années ne font, au contraire, que donner au prince plus de légèreté, de telle sorte qu'on pourrait croire qu'à son centième anniversaire, il s'élancera au plafond comme un bouchon de vin de Champagne. Et cette femme qui est à droite, en face de Pronski, et sautille si vivement de côté et d'autre, n'est-ce pas la veuve du général de Krestof? Avec quelle tendresse elle regarde ce jeune enseigne aux Gardes qui est son cavalier, tandis que lui semble attendre d'elle des bénédictions et non pas de l'amour ! Mais, je vous en prie, quel est donc ce personnage qui se tient là, avec sa figure de parchemin, dans une pose artistique ?

— C'est un secrétaire d'ambassade, le représentant des traditions du siècle de Louis XIV. Mais comment trouvez-vous son compatriote que vous apercevez là près de lui? Celui-ci a un tel goût pour sa propre figure, qu'il se mire dans ses boutons s'il ne peut se voir dans une glace.

— C'est un être précieux. S'il plaisait à un médecin d'élever par souscription un monument aux maladies, cet homme pourrait servir de modèle pour la statue du rhume de cerveau. Cet uniforme de cuirassier, cette longue figure que j'aperçois un peu plus loin, n'est-ce pas le capitaine Von Strahl? Il ressemble à la statue du Commandeur descendant de son piédestal pour inviter Don Juan à souper. Sa danseuse est, si je ne me trompe, Hélène Reisovn. Elle essaie en vain d'animer son immobile chevalier, ses fusées à la congrève se perdent dans l'espace.

— Ah! monsieur Alonzo, vous n'épargnez pas plus notre sexe que le vôtre. Faut-il croire que vous avez à vous plaindre des femmes?

— Ajoutez, Madame, que probablement mon temps d'épreuves n'est pas fini, répondit Alonzo d'un ton expressif, en arrêtant sur Aline des regards étincelants.

Pour détourner la conversation de cette pente glissante, la comtesse se hâta de la ramener sur un autre terrain.

— Je suis surprise, dit-elle, que vous ne m'ayez pas encore adressé une question sur les deux héros de nos fêtes, sur le Castor et le Pollux de chaque quadrille et de chaque mazurka. Je veux parler du comte Weissenstein,

le neveu d'un feld-maréchal autrichien, et de son compagnon le marquis Fieri. Ils voyagent ensemble, ils voient le monde, et se font voir. N'avez-vous pas encore remarqué le comte Weissenstein?

— Je n'ai remarqué que vous.

— Vous ne pouvez manquer de le rencontrer. Que faites-vous donc dans notre pays, si vous ne connaissez pas le grand homme qui nous enseigne le galop? Le voici qui s'avance vers nous... Ce jeune homme avec des moustaches et un frac viennois... Mais vous ne regardez pas de son côté, don Alonzo?

— Ah! je vous demande un million de pardons. Quoi! c'est ce jeune crocodile qui avale une demi-douzaine de cœurs à un *déjeuner dansant*, et entraîne le reste au galop? *Mais il n'est pas mal vraiment.* C'est dommage seulement qu'il se tienne si raide, comme s'il était empesé de la tête aux pieds, ou comme s'il craignait de froisser les baleines de son corset.

— Derrière lui est le marquis Fieri.

— Quels magnifiques favoris! et des yeux éblouissants qu'il tourne de côté et d'autre, comme s'il disait: Aimez-moi ou mourez.

— On trouve qu'il a beaucoup d'esprit.

— Cela ne m'étonne point. Tous les marquis ont un brevet d'esprit jusqu'à la douzième génération. Je suppose qu'avec sa cargaison de cravates et de vêtements à la mode, il n'aura pas manqué de faire voir ici le sigisbéisme italien et la galanterie viennoise.

— Non, sans doute; il se montre fort occupé des femmes,

et ne considère point notre sexe comme une société barbare.

— Est-ce une petite flèche que vous lancez, par cette remarque, contre l'Espagne?

— Si l'Espagne est votre patrie, la patrie des vrais chevaliers, comment se fait-il que vous, au lieu de défendre les femmes, vous ne leur adressiez qu'une déclaration de guerre?

— Si toutes les femmes vous ressemblaient, madame la Comtesse, je n'aurais eu aucune raison de leur être hostile.

— Vous voulez, par un compliment, racheter d'avance quelque méchanceté. Mais, je vous en préviens, don Alonzo, je suis avec vous sur mes gardes. Compliments d'ennemi, piéges dangereux.

— Avec vous, je ne pourrais avoir une telle intention. Votre approche suffirait pour convertir la pensée la plus astucieuse en une simple loyauté.

— Je ne m'imaginais pas que votre terre natale enfantât l'adulation comme elle produit les oranges et les limons.

— Dans la splendide fécondité de mon pays natal, je n'ai point appris à laisser mon âme végéter comme la plupart de ceux qui habitent les froides régions du Nord. J'ai le cœur sur les lèvres, et les émotions que la grâce, la beauté me font éprouver, je ne puis les dissimuler. Vous pouvez condamner mon langage, mais non pas douter de ma sincérité.

— Votre sincérité! don Alonzo, je n'y ai aucun droit,



et je ne puis juger d'une âme quand je ne vois pas le visage qui en est le miroir. L'homme qui cache son visage sous un masque peut bien, en se dépouillant de ce masque, abdiquer aussi les sentiments qu'il a manifestés.

— Je vous l'avoue, Madame, il est des souvenirs que je voudrais arracher de mon cœur comme je me dépouillerais de ce costume ; mais ce ne sont pas les souvenirs de cette soirée. Permettez-moi, cependant, de garder mon masque, soit pour suivre l'exemple de mes compagnons, soit pour imiter la précaution que prennent aussi les femmes de mettre un voile sur leur visage, soit par la crainte de vous causer une surprise désagréable, en me montrant à vous.

— Plus vous persistez dans votre mystère, plus je suis convaincue que je vous connais; mais patience, vous paierez cher votre obstination.

— Croyez-moi, je l'expie déjà en ce moment.

Avant qu'il eût fini sa phrase, la comtesse était emportée dans le tourbillon de la valse, et elle devait à la pastourelle faire seule un pas de danse.

— Vous rêvez, dit-elle, quand elle fut revenue près d'Alonzo.

— Oui, et mes rêves me venaient de vous. En vous voyant danser, si gracieuse et si belle, si modeste et si radieuse, il me semblait que vous alliez prendre votre vol pour retourner dans votre patrie, dans les sphères célestes.

— Grand merci ! don Alonzo, je ne songe point à quitter si inopinément la terre ; je ne voudrais point m'éloigner

si vite de mes parents et de mes amis. Votre imagination m'élève trop haut. Vous êtes poëte?

— Je suis un historien, et un historien très-impartial, répliqua l'Espagnol, en ôtant machinalement le gant de sa main gauche... A la vue d'un anneau qui brillait à l'un des doigts de cette main, Aline ne put réprimer un léger cri. « Cette fois, murmura-t-elle, il me paraît positif que c'est Gremin. » Si vous avez les qualités de l'historien, dit-elle à l'Espagnol, vous devez vous rappeler à quelle époque, et de qui vous avez reçu cet anneau, vous devez vous rappeler..... Les masques, qui se retiraient, entourèrent et entraînèrent Alonzo. Il n'eut que le temps de demander à la comtesse la permission d'aller le lendemain lui expliquer cette énigme.

— Je l'exige, répondit Aline, et il disparut.

Le reste de la danse et le souper parurent bien longs à la comtesse. Elle était rêveuse, distraite et répondait à contre-sens aux paroles qu'on lui adressait. « Elle se moque de nous, se dirent quelques-uns de ses courtisans. » Elle songe à l'avenir, se dit sa femme de chambre, en la voyant rentrer d'un air pensif, jeter ses fleurs dans une cuvette, et ses pendants d'oreilles en diamants dans un carton.

Si l'on avait dit : Elle aime, on aurait été plus près de la vérité.

III

Les rayons d'un froid soleil d'hiver étincelaient depuis longtemps sur les vitres de l'appartement d'Aline, mais d'épais rideaux voilaient son lit, et le dieu du sommeil étendait ses ailes sur elle. Rien n'est plus agréable que les songes du matin. Quand les membres ont pris le repos qui leur était commandé par la fatigue, l'âme se dégage peu à peu des exigences du corps et se relève à mesure que le sommeil devient plus léger. La lumière pénètre dans la vie intérieure, les idées se renouent, deviennent plus nettes et plus distinctes ; l'esprit rassemble les images conservées par la mémoire, et le cœur palpite animé par une nouvelle impulsion.

Les rêves voltigeaient dans le sommeil d'Aline, non point ces rêves significatifs qu'on pourrait intercaler dans un poëme romanesque ou dans un roman historique, mais

des visions comme celles qui récréent une jeune imagination. Autour d'elle la comtesse voyait tournoyer une valse merveilleuse dans laquelle étincelaient les épaulettes, les aiguillettes d'or, les panaches, les éperons et les décorations.... Puis soudain il lui semblait qu'elle était près de son défunt mari, occupée à lui servir ses potions médicales; puis elle se plongeait dans l'eau des bains comme dans le fleuve de l'oubli. La scène changeait encore, et sur les murs de sa chambre apparaissaient des portraits: ses regards se fixaient sur un de ces portraits, elle voyait un homme qui arrêtait sur elle des yeux pétillants, elle voyait ses lèvres s'agiter, elle le voyait se mouvoir comme s'il allait se détacher de son cadre, elle courait elle-même à sa rencontre en s'écriant : Gremin! Puis de nouveau le mouvement de la danse attirait son attention; la musique des quadrilles résonnait à ses oreilles, et près d'elle s'avançait un inconnu portant un manteau espagnol.... Mais à quoi bon énumérer toutes ces images? Qu'il nous suffise de dire que dix heures sonnaient quand la comtesse appela sa femme de chambre.

Prascovie ouvrit les volets, tira les rideaux, et déjà elle était depuis quelques minutes debout au pied du lit, avec un châle déployé, tandis que sa jeune maîtresse rêvait encore les yeux ouverts, et paraissait absorbée par ses visions. Puis, tout à coup rejetant sa couverture : Il viendra, s'écria-t-elle gaîment, il viendra aujourd'hui.

— Qui donc, Madame? demanda ingénûment Prascovie en présentant une robe à sa maîtresse.

— Qui?... La comtesse se mit à réfléchir; elle sentait

qu'elle ne pouvait répondre d'une façon positive à cette simple question. Nous verrons, reprit-elle avec un soupir. Préviens seulement le suisse que, s'il se présente un jeune officier de hussards qu'il n'a pas encore vu, il le fasse monter sans les cérémonies habituelles ; pour tout autre ma porte est fermée, entends-tu, Prascovie?

— J'entends, répondit Prascovie, mais je ne comprends pas, ajouta-t-elle à voix basse.

La comtesse avait peine aussi à comprendre sa situation. Après qu'elle eut pris une tasse de thé et fait sa toilette, il lui restait encore assez de temps pour se livrer à se réflexions. Elle se demandait de quelle façon elle recevrait l'homme qu'elle avait accueilli à l'âge où, pour la femme inexpérimentée, chaque palpitation de cœur est une émotion d'amour, chaque devise de papillotte une déclaration, et chaque figure quelque peu agréable le digne objet d'un sentiment sérieux. Cet homme, elle l'avait promptement oublié dans les distractions de son voyage, et soudain voilà qu'elle se trouvait de nouveau occupée de lui avec une fraîcheur d'idées qu'elle n'avait pas encore ressentie. Ce qui l'agitait, c'était peut-être l'étrangeté de cette apparition, avec son caractère mystérieux, peut-être un souvenir du passé ou la curiosité ; mais quoi qu'il en fût, la comtesse reconnaissait que ce n'était pas de l'amour. Ce qui était, pour elle surtout, singulier, c'était son incertitude à l'égard de l'Espagnol. Elle l'appelait Gremin et imaginait un autre homme que Gremin. Séduite par le caractère inattendu, par la vivacité et la variété de l'entretien du Castillan masqué, elle désirait tout autant qu'il

restât tel qu'elle l'avait vu, que de retrouver en lui Gremin. Enfin, elle en vint à réfléchir que le monde et les années peuvent développer les hommes d'une façon charmante, et que l'amabilité de Gremin s'était parfaitement épanouie. Il faut pourtant, se dit-elle, que je le punisse de sa négligence d'adorateur et des artifices de sa méfiance. Ah! prince, vous vous figurez peut-être que depuis le temps où nous vivions dans les rêves de notre Arcadie, j'aurai passé inutilement trois années dans le monde ?... Non, je vous recevrai avec une froideur superbe... Mais quelle heure est-il, Prascovie?

— Une heure trois quarts, madame la Comtesse.

— Cette montre est toujours en retard. La mienne marque une heure cinquante minutes.

— Madame, aurais-je pu dire à la gracieuse Aline, si j'avais été sa femme de chambre, votre montre est d'accord avec votre cœur et marche selon ses vœux. Mais je ne suis que le très-humble serviteur de la beauté, et je dois me taire quand souvent je pourrais exprimer une juste pensée.

Prascovie ayant terminé sa besogne, se retira. La comtesse se regardait de tout côté dans la glace avec son frais vêtement du matin. Comme un poëte polit avec soin ses vers, elle lissait avec grâce ses boucles de cheveux châtains sur ses tempes. Son cœur battit quand elle entendit le son d'un traîneau glissant sur la neige durcie, et le bruit d'un attelage à trois chevaux qui s'arrêtait à sa porte. Au même instant, Prascovie entra tout essoufflée.

— Madame, s'écria-t-elle, le voilà.

— Pourquoi cette agitation ? répliqua la comtesse avec une indifférence affectée. Donne-moi mon mouchoir et mon flacon.

Prascovie obéit en silence, et, sans le vouloir, Aline en vint elle-même à lui rendre la parole.

— Tu l'as vu ? demanda-t-elle en jetant son châle sur ses épaules.

— Très à la hâte, je ne pouvais le regarder à mon aise. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est jeune, grand, bien fait, qu'il a la figure rose comme une jeune fille, des yeux bleus comme votre bracelet de saphir, des cheveux blonds et des moustaches retroussées.

— Des cheveux blonds ! Prascovie, tu t'es trompée. Il a les cheveux plus noirs que les miens.

— Il est possible, Madame, que je me sois trompée. Il était enveloppé dans son manteau, et j'ai été distraite par l'aspect de son magnifique panache flottant au-dessus de son collet.

— Un collet brun, n'est-ce pas ?

— Brun ! madame ! Je n'ai jamais vu les officiers de la Garde avec une telle couleur, et celui-ci doit être de la Garde. Il a une si belle voiture !

— C'est lui, se dit la comtesse qui n'écoutait plus les réflexions de sa camériste.

Et elle s'avança vers le salon. Mais alors elle sentit vaciller sa résolution, et elle resta la main appuyée sur la poignée de la porte, se demandant quelle physionomie elle devait prendre et ce qu'elle devait dire. Enfin, elle franchit le seuil de son salon, et baissant les yeux, puis les

levant timidement, elle vit en face d'elle un officier de hussards qui ne ressemblait nullement au prince Gremin. A cet aspect, elle rougit et pâlit subitement, puis s'arrêta immobile devant cette figure inconnue.

L'officier, mieux préparé qu'elle à cette rencontre, la salua et le premier prit la parole :

— Je dois, Madame, lui dit-il, vous demander pardon de la petite mascarade que j'ai commise hier et de la singularité de ma visite actuelle. Don Alonzo a l'honneur de vous présenter le major Valérien Ctriélinski, et Valérien Ctriélinski ose demander grâce pour le hidalgo espagnol, quoique l'un et l'autre n'osent guère compter sur leur réciproque caution.

L'embarras accidentel des femmes du monde n'est pas de longue durée.

— Vous n'avez rien à craindre, monsieur le Major, répondit Aline d'un ton de plaisanterie. Je suis charmée de faire connaissance avec vous sans masque, et je ne perds rien à votre métamorphose.

— Vos paroles, Madame, sont pour moi comme la sentence à double entente des anciens oracles. Vous ne perdez rien, dites-vous, à mon changement. Est-ce par la bonne ou la mauvaise opinion que je vous avais donnée de moi ?

Il est des hommes qui engagent si tranquillement les entretiens les plus délicats, et posent avec tant d'aisance les questions les plus hardies, que, de leur part, les paroles les plus vives deviennent toutes naturelles, et que, dès le début d'une nouvelle connaissance, ils portent les autres à la même franchise. Ctriélinski était un de ces hommes.

— Vous êtes trop exigeant, monsieur le Major, répondit Aline en riant. A une première visite, vous pourriez douter de la sincérité de ma réponse. Vous aurez le plaisir de l'entendre plus tard, quand nous nous connaîtrons mieux.

— Mais comment oserais-je vous faire une seconde visite, si je ne suis pas sûr que vous me pardonniez la première? Vous avez voulu me voir sans masque ; maintenant, soyez indulgente pour la bizarrerie de mon caractère, et, la main sur le cœur, avouez que ce n'était pas moi que vous attendiez sous le nom d'emprunt de don Alonzo.

— Non, ce n'était pas vous, je le confesse ; mais vous savez qu'on ne désire pas toujours ce qu'on attend.

— Permettez-moi d'achever cette phrase, — et que, quelquefois, on endure ce qu'on n'attendait pas. Est-ce vrai, Comtesse?

— Pas tout à fait. Vous traduisez mal de bonnes pensées. J'espérais que la salutaire influence du matin dissiperait les préventions que vous avez manifestées hier à l'égard des femmes. A présent, je reconnais que vous êtes incorrigible.

— Incorrigible au moins en ce qui tient à ma franchise. Je suis un soldat, et ma constante, mon invariable devise, c'est : vérité. En toute occasion, dans la solitude comme dans le tourbillon du monde, j'y resterai fidèle, et je vous le dis à ma première visite, comme je vous le dirai à la dernière : j'attache tant de prix à votre bienveillance que,

d'en douter un seul instant, c'est pour moi une pénible souffrance.

— Il me paraît que vous pourriez être rassuré par le plaisir que j'ai éprouvé à passer hier une partie de la soirée avec vous.

— Que vous êtes bonne, Madame! mais puis-je accepter pour moi dans toute son étendue ce compliment?

— Dans toute son étendue, Major, répliqua la comtesse en plaisantant, est-ce que vous croyez devoir en affecter une part à votre costume espagnol? Moi, je suis convaincue que, sous son uniforme de hussard, don Alonzo gardera la même amabilité que sous son costume de Castillan, et s'efforcera de transplanter quelques brillantes fleurs de Grenade sous notre ciel froid du Nord.

— Le ciel est partout le ciel, Comtesse, quoique chacun n'ait point partout le bonheur d'en jouir, et que toutes les fleurs ne reçoivent point sa bienfaisante rosée...

Il s'arrêta, mais ses regards suppléaient à sa parole, et il avait prononcé le mot de ciel avec une expression à laquelle Aline répondit par un soupir.

L'entretien, commencé par la sentimentalité, redescendit aux petites nouvelles journalières qui inondent l'atmosphère des grandes villes. Puis, la comtesse se mit à raconter divers incidents de son voyage. Elle parlait d'une façon très-agréable, et Valérien l'écoutait avec une profonde attention, ce qui est une grande habileté, surtout près des femmes. Car les femmes veulent qu'on les écoute par les oreilles, par les yeux, et elles pardonnent

plutôt à un homme une autre sottise qu'une distraction quand elles lui parlent.

Enfin, la comtesse et Ctriélinski se trouvèrent ensemble dans une telle harmonie, qu'on pouvait supposer que l'amour aidait à leur accord. Ils riaient, plaisantaient, discutaient, comme deux anciens amis; en même temps, leurs yeux étincelaient comme des feux d'artifice. J'ai entendu dire que le cœur de l'homme est une cartouche, et celui de la femme une cassolette. Qu'on pense ce qu'on voudra de cette comparaison; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce moment le cœur d'Aline et celui du jeune officier semblaient être d'une nature très-inflammable. Mais, en quelque situation que ce soit, les femmes n'oublient point l'idée qui les préoccupe. L'amour-propre et la curiosité, ces deux héritages de notre mère Ève, excitaient la comtesse à s'informer de quelle façon l'anneau qu'elle avait donné à Gremin parait le doigt de Ctriélinski. Elle ne pouvait se dissimuler que dans les quelques mots qu'elle lui avait adressés la veille, elle lui avait révélé son secret, si toutefois il ne connaissait pas déjà son secret, et elle aborda résolûment la question.

— Ecoutez, lui dit-elle, vous m'avez hier fait apparaître une énigme que je ne puis deviner. Cette bague que vous portez m'a causé un singulier étonnement, elle n'est point d'une forme ordinaire, et il me semble que je la connais.

— Vraiment! répondit Ctriélinski, en tirant l'anneau de son doigt et en le présentant à la comtesse : eh bien! il y a deux ans, un de mes amis rapporta de Saint-Péters-



bourg une bague qui me plaisait beaucoup. Je la montrai à un juif de Smolensk qui réussit à m'en faire une pareille. Ce n'était alors pour moi qu'un objet de fantaisie, mais il aura maintenant une grande valeur à mes yeux, puisqu'il a servi à me rapprocher de vous.

Sur le visage de la comtesse rayonnait une expression de gaîté. En regardant cet anneau, elle reconnaissait que ce n'était point celui qu'elle avait donné à Gremin. Son amour-propre était satisfait, et en rendant la bague à Ctriélinski, elle lui dit :

— Vous attribuez trop d'influence à un objet de peu de valeur. Ce n'est point cette bague, c'est votre gracieuseté qui vous a rapproché de moi. Sans ce petit incident, nous nous serions également connus chez madame votre tante, et d'ailleurs comme nous vivons à peu près dans le même cercle, nous ne pouvions manquer de nous rencontrer. Mais à propos, où passez-vous donc le jour de l'an ? Moi, je suis depuis un mois invitée au bal que donne régulièrement chaque année la princesse Boris. C'est une de vos parentes, je crois?

— Oui, et pour la première fois, aujourd'hui j'en rends grâce au Ciel. Car la princesse use de ses droits de parenté pour me traiter comme un enfant, et ne manque jamais une occasion de m'adresser quelques remontrances. Mais j'oublie, ajouta le jeune officier en se levant, que comme le temps est beau, vous avez peut-être le projet de faire une promenade sur la perspective Newski.

— Je vous laisse partir avec l'espoir de vous revoir bientôt. Je serai toujours charmée... Ne prenez point ces

paroles pour une invitation banale... Oui, venez me voir sans cérémonie. Chaque mardi quelques amis veulent bien se réunir chez moi, et s'il vous plaît de venir avec eux tuer le temps?

— Dites plutôt : raviver le temps. Si je pouvais au prix de plusieurs années de ma vie acheter le bonheur de passer quelques instants avec vous, je me glorifierais d'acquérir ainsi la joie d'un printemps. Mickievitz a dit qu'une heure du mois de mai vaut mieux que toute une semaine d'automne.

— Vous oubliez que nous sommes en plein hiver, répliqua la comtesse, et le major s'inclina en soupirant.

— Bien joué, Valérien! s'écrieront peut-être mes lecteurs.

Cependant Valérien, après avoir quitté l'aimable Aline, ne s'accordait pas une telle félicitation. Je reconnais que l'épreuve qu'il avait entreprise pour son ami devenait pour lui-même une question toute différente. Il était amoureux et il sentait que son bonheur dépendait de la comtesse... Mais non, se dit-il, cette impression s'effacera, je suis d'une nature trop mobile pour me lier à un amour durable. Que j'évite seulement pendant quelques jours l'occasion de me trouver avec elle, et la flamme de mon cœur s'éteindra comme celle d'une lampe privée d'huile.

En prenant cette généreuse résolution, Valérien courait chez la princesse Boris pour assister au bal où il devait trouver celle qu'il appelait déjà la ravissante, la divine Aline. L'amour prodigue les plus pompeuses épithètes,

mais un temps vient où, reniant nos idoles, nous sommes les premiers à briser leur piédestal.

Bientôt, au théâtre, aux soirées musicales, aux matinées dansantes, aux dîners priés, aux courses en traîneaux, et Dieu sait où, Aline rencontrait Valérien. Le hasard les rejoignait ; et c'était sans doute aussi par hasard qu'on les voyait toujours causer ensemble. D'abord Ctriélinski s'avançait vers la comtesse pour la saluer selon les lois élémentaires de la politesse, puis de parole en parole, de regard en regard, il en venait à oublier près d'elle les heures et le monde, et ne se réveillait de son enchantement qu'à la voix odieuse d'un domestique annonçant : La voiture de Mme la comtesse. Aline aimait le spectacle, Valérien connaissait et jugeait en maître les pièces et les costumes. Aline jouait à merveille de la harpe, Valérien s'aperçut qu'il avait un goût ardent pour la musique, et il était tout simple alors qu'il accompagnât Aline aux concerts, et la suivît dans sa loge. Ce qui était un peu plus difficile, c'était d'expliquer la petite manœuvre à l'aide de laquelle il en venait, en de fréquentes occasions, à donner la main à la comtesse pour la conduire du salon à la salle à manger. Un diplomate aurait admiré en ces circonstances l'habileté avec laquelle le jeune officier, sans aucune préméditation apparente, arrivait au moment juste près d'Aline, lui offrait le bras, et s'asseyait à la table à côté d'elle. Un doux sourire, un mot affectueux, un léger serrement de main était la récompense de sa dextérité.

L'amour, a dit Mme de Staël, est l'égoïsme à deux, et c'est parfaitement juste. Ctriélinski jouissait de la préfé-

rence que la comtesse lui accordait dans les mazurkas et les quadrilles sur une foule d'autres prétendants, et la comtesse se plaisait à danser avec un tel cavalier. Dans le tumulte du monde, ou à l'écart, ils se plaisaient l'un à l'autre par la nature de leur esprit, par leur originalité, et en portant leurs regards vers l'avenir, ils devaient y entrevoir pour tous deux une heureuse réunion. La comtesse se lia avec Olga, la jeune sœur du major, s'étonnant de n'avoir pas distingué plus tôt les aimables qualités de cette jeune fille; Valérien de son côté entrait dans la société de la comtesse et admirait la rectitude d'idées avec laquelle elle avait su choisir ses amis.

IV

En rentrant dans sa demeure, Ctriélinski se réjouissait d'y retrouver sa sœur. Près d'elle, il se reposait de ses préoccupations mondaines et des sollicitudes de son amour. Près d'elle, ses doutes pénibles se calmaient et la jalousie reployait ses ailes de vautour. Il n'était pas possible de voir cette douce jeune fille sans en être charmé. Elevée dans un couvent, elle avait, dans son éloignement de la vie sociale, conservé la salutaire ignorance des vices du monde et de ses agitations. Elle apparaissait au milieu d'un salon comme une vivante image de la candeur et de la franchise. On se plaisait à arrêter ses regards sur cette pure physionomie, où ni le jeu des passions, ni l'hypocrisie des convenances, n'avaient encore jeté leur nuage, ni laissé leur empreinte. On se plaisait à s'associer à sa gaîté, car la gaîté est la fleur de

l'innocence. Sur le triste terrain des préjugés, des corruptions, ou des folles vanités mondaines, elle s'élevait comme une verte plante qui offre un doux attrait à l'œil et un refuge à la pensée. Elle ne comprenait pas pourquoi elle n'aurait pas laissé éclater ses larmes au récit d'un fait émouvant, ou le rouge de l'indignation, si elle entendait de méchants propos. Elle ne comprenait pas ce qui pouvait l'empêcher de dire en face à quelqu'un : Vous êtes bon, ou vous êtes mauvais, selon sa naïve et sincère opinion. Enfin elle ne comprenait pas pourquoi il paraissait étrange qu'elle s'assît à côté d'un jeune homme dont la conversation était intéressante, au lieu d'écouter d'un air de satisfaction les discours d'un homme sans esprit, mais portant le signe d'un grade élevé. Elle embarrassait quelquefois les gens les plus perspicaces par la singularité de ses questions. Tantôt, dans sa simplicité, elle s'occupait des choses les plus ordinaires; tantôt elle étonnait par la nouveauté de ses conceptions, par la profondeur de ses sentiments, et surtout par son ardent amour pour le beau. La nature, du reste, l'avait dotée des dons les plus attrayants, et son éducation avait parfaitement développé ses meilleures qualités.

Olga aimait tendrement son frère : c'était son ami, son seul guide en ce monde. Le distraire, l'égayer, s'efforcer de prévenir ses plus petits désirs, c'était l'une des plus douces occupations de la jeune fille. Pour lui, elle jouait du piano, elle chantait les chansons qu'il préférait, ou voltigeait devant lui comme un oiseau, et lui racontait les épisodes de sa vie au couvent : comment ses com-

agnes avaient failli un jour s'évanouir à l'aspect d'une ête monstrueuse, et comment elle-même avait vu une utre fois flamboyer les yeux d'un animal extraordinaire.

Valérien riait aux éclats de ces naïfs récits. Puis quand Olga ajoutait, comme pour s'excuser :

— J'étais alors dans la classe des enfants.

— Dieu veuille, s'écriait-il, que tu conserves toujours ton cœur d'enfant !

Un soir, Olga jouait divers morceaux de fantaisie sur le piano, tandis que son frère, appuyé sur le dos d'un fauteuil, l'écoutait pensif. Tout à coup la jeune fille se leva, et prenant son frère par le bras, et le regardant fixement :

— N'est-ce pas, lui dit-elle, que tu épouseras la comtesse Aline ?

Surpris de cette question à laquelle se joignait une sorte d'affectueuse prière, Valérien observa un instant en silence sa sœur, soit qu'il voulût pénétrer dans la pensée de la jeune fille, soit qu'il se recueillît lui-même, puis enfin il lui dit :

— D'où te vient donc cette étrange idée ?

— Étrange idée ! Elle me parait, au contraire, toute simple. Puisque Dieu ne vous a pas faits naître frère et sœur, toi et la comtesse, pour partager vos joies et vos peines, il me semble que vous n'avez d'autre parti à prendre que de vous marier. Sinon, comment deux personnes qui s'aiment pourraient-elles s'unir ?

— Mais qui te dit que nous nous aimons ?

— Ah! hypocrite! et devant ta sœur! Est-ce que nos proches parents ne sont pas les premiers amis que le Ciel nous donne? Pourquoi donc voudrais-tu me dissimuler un penchant réciproque qui est parfaitement convenable?

— Un moment! un moment, ma chère sœur! Supposons, pour ta satisfaction, que je sois amoureux d'Aline, reste à savoir ensuite si, de son côté, elle m'aime?

— J'en réponds, mon frère, elle t'aime.

— Je ne pense pas pourtant qu'elle ait choisi pour confidente de ses secrets ma petite sœur.

— Non, c'est vrai, elle ne m'a pas dit un mot à ce sujet. Mais elle parle si souvent de toi, elle est si contente de se rencontrer avec toi, que son inclination pour toi ne peut être mise en doute. Je ne connais pas le monde, encore moins le cœur humain, mais il est des choses que je devine par ma propre intelligence.

— Tu as plus d'expérience et de finesse que je ne croyais.

— Est-ce un reproche que tu m'adresses? Ah! que les hommes sont singuliers! Ils nous font un reproche de notre ignorance, et s'irritent de notre savoir. En ce moment, tu es choqué de voir qu'une petite pensionnaire a découvert le secret que lui cachait son frère, et c'est moi qui devrais être fâchée contre toi, parce que tu t'es montré défiant envers moi, et parce que tu m'as crue si sotte.

— Oui, ma bonne, ma chère Olga, répondit Valérien avec un accent de tendresse, et en embrassant sa sœur

au front; oui, j'ai eu tort, j'ai été injuste envers toi. Désormais, plus de mystères entre nous!

— Je ne demande pas à tout savoir, Valérien. Il est tant de choses qui me sont indifférentes. Mais comment pourrais je rester étrangère à ce qui tient à ton bonheur? Il faut te dire que, dans ma joyeuse imagination, j'ai déjà bâti toutes sortes de châteaux en Espagne, en pensant à ton mariage avec la comtesse. Quelle riante perspective j'entrevois! Nous irons vivre à la campagne, après laquelle je soupire depuis longtemps. Nous serons toujours ensemble, heureux d'être loin des gens importuns. Le temps s'écoulera d'une façon charmante, l'été avec la nature, l'hiver avec l'amitié, toute l'année avec l'amour. Nous nous promènerons sur l'eau, et à cheval, car j'espère que tu m'achèteras un joli petit cheval. Le soir, en prenant le thé, nous rirons, puis nous danserons. Nous lirons quelquefois Walter Scott; nous causerons aussi quelquefois sérieusement, car on ne peut pas toujours s'occuper d'enfantillages. Parfois nos bons voisins, nos anciens amis viendront nous voir, et sans doute le prince Gremin ne nous oubliera pas.

— Gremin te plaît, ma chère Olga, demanda le major?

— Oui, je l'aime dès mon plus bas âge. Tu es venu si souvent me voir avec lui au couvent! Il m'appelait sa cousine, et il écoutait si amicalement mon petit babillage, qu'il était le seul avec toi à qui je pusse parler sans rougir. Quand vous deviez venir, je vous attendais avec impatience, et, pour moi, il n'y avait de vraies fêtes que

celles auxquelles vous assistiez. J'ai pleuré amèrement quand vous avez quitté Pétersbourg, et, je te l'avoue, mon frère, je me souviens encore du panache en plumes de poule qui flottait sur le casque du prince,

— Un panache, ma chère Olga, se fait avec des plumes de coq.

— Eh! bien, n'est-ce pas la même chose? Les coqs ne sont-ils pas les frères des poules?

— Tu as raison; continue.

— Plus je continuerai, plus je me rapprocherai de mon enfance. Tu te rappelles avec quelle indulgente bonté le prince m'interrogeait sur mes études, comme il m'aidait à surmonter mon embarras, à développer mes idées, comme il me donnait de bonnes et utiles leçons! J'avais plus peur de commettre une erreur devant lui que devant mes maîtres. Ce qui me plaisait surtout, c'était de l'entendre raconter ses anecdotes historiques qu'il racontait si bien. Je pleurais lorsqu'il me disait les infortunes de Marie-Stuart; je prenais en haine la froide Elisabeth, quoiqu'on l'ait appelée la sage et grande reine; j'éprouvais une vive sympathie pour Henri IV, qui fut l'ami, le père de ses sujets, qui, en devenant roi, ne cessa pas d'être un homme de cœur. Le prince m'enseigna aussi à admirer le génie de notre czar Pierre, modeste dans le bonheur, ferme dans l'adversité, si ferme surtout quand sur les bords du Pruth il rédigea cet ukase où il enjoignait au Sénat de ne pas accomplir ses ordres, si les Turcs l'obligeaient à accepter une convention indigne de lui et indigne de la Russie. Quelle noble abnégation de

soi-même! Quel amour de la patrie! Oui, mon frère, oui j'aime le prince.

— Très-bien! répondit Valérien; et il tomba dans une profonde rêverie où il songeait à la fois à son avenir et à celui d'Olga. « Sans cette fatale idée que Gremin s'est mise en tête, lui et moi, se disait-il, nous pourrions être très-heureux, lui avec ma sœur et moi avec Aline. Je ne puis souhaiter un meilleur beau-frère et il ne trouvera pas une meilleure femme. La douceur, l'innocence d'Olga peuvent seules modérer la fougue de ce caractère et lui donner le repos. Avec une autre femme, il serait perpétuellement en proie aux soupçons et à la jalousie. Maintenant ce n'est pas sa prétendue passion que je redoute, c'est son obstination. Il va essayer de me persuader et il se persuadera à lui-même qu'il est éperdûment amoureux de la comtesse... Voilà déjà deux lettres que je lui écris, et pas de réponse! Qu'est-ce que cela signifie?... Mais quoi qu'il en soit, nulle fortune au monde et nul danger ne me détermineront à céder Aline à qui que ce soit. Qu'elle m'aime ou qu'elle fasse seulement semblant de m'aimer, elle doit être à moi, en dépit du passé, en dépit de l'avenir : j'y suis résolu. »

V

Aux douces pages du livre de l'amour, il y a toujours quelques fautes; mais chaque chose a son temps. Aline n'était plus cette jeune femme inexpérimentée de seize ans qui, dans le tourbillon du monde, prêtait l'oreille aux captieux raisonnements d'un adorateur, se réjouissait d'une première inclination, comme d'un nouveau jeu; et, se posant elle-même en héroïne de roman, écrivait de tendres lettres à Gremin... Telle avait été son erreur, et c'était la seule. Depuis cette époque, elle n'avait eu qu'une conduite exemplaire et une attitude pleine de réserve. Si quelqu'un de ceux qui l'entouraient se hasardait à dépasser les bornes d'une aimable plaisanterie, à l'instant même il était puni de son imprudence par un accueil glacé ou par une grêle d'épigrammes. Habituée, en pays étranger, à voir beaucoup de monde, elle n'avait jamais

permis à qui que ce fût la moindre licence. Par sa dignité, elle maintenait à une respectueuse distance ceux que sa grâce et sa beauté attiraient auprès d'elle. Ctriélinski était, il est vrai, traité par elle moins rigoureusement ; mais lui-même reconnut plus d'une fois qu'il ferait bien de suivre avec précaution son chemin. Ne sachant s'il était aimé, vingt fois le mot solennel : Je vous aime, resta suspendu à ses lèvres sans qu'il osât le prononcer. La comtesse semblait avoir une peur mortelle de ce mot décisif, et comme si elle n'avait pas été préparée à cet aveu, comme si elle n'avait pas songé que tôt ou tard il devait éclater, tout le sang de son cœur parut affluer à son visage, quand le major, saisissant un instant propice, lui dit en tremblant son amour... Je laisse mes lecteurs se représenter à eux-mêmes les détails de cette scène. Je suppose qu'il n'en est pas un qui ne retrouve, avec un soupir de regret, ou avec un sourire, une scène du même genre dans les souvenirs de sa jeunesse.

Entraînants sont les premiers transports de la passion, quand on ignore encore si l'on est aimé, et quand cette incertitude agite si vivement le cœur. Doux et charmants sont les jours où nos aveux ont reçu un favorable accueil. Alors, nous savourons toutes les joies de l'amitié et toutes celles de l'amour. Le premier mois du mariage s'appelle la lune de miel ; le premier mois qui suit une heureuse déclaration devrait s'appeler la lune de nectar... C'est l'horizon après l'orage, l'horizon lumineux, calme, rafraîchissant, sans nuage.

La comtesse et le major buvaient à cette coupe en-

chantée et ne pouvaient en détacher leurs lèvres. Dans la réciprocité de leur affection, dans la vivacité de leurs sentiments, nulle vaine contrainte ne devait subsister entre eux. Aline avait besoin des conseils et de l'assentiment de Valérien pour tous les préparatifs dont elle commençait à s'occuper, pour le choix même de ses parures, et en lui soumettant le présent, elle voulait aussi qu'il sanctionnât le passé. Un jour qu'elle était assise à côté de lui, tenant entre ses mains la main de son loyal fiancé, et plongeant un regard caressant dans ses yeux expressifs : Valérien, lui dit-elle, le monde me reprochera peut-être d'avoir agi légèrement dans les premiers temps de mon mariage; mais j'espère que toi, tu me rendras justice. J'avais quinze ans, lorsqu'un soir on me fit asseoir à table à côté d'un vieillard dont je me rappelais seulement l'extraordinaire tabatière. Puis on me dit très-sérieusement : Voilà ton fiancé. Il sera ton époux. Je ne comprenais pas même ces mots de fiancé, d'époux, et ne voulais pas même me donner la peine de m'en informer. J'étais fiancée, voilà le fait. Comme un enfant, je me réjouissais des robes, des bijoux qu'on me donnait, et je fus sur le point de m'élancer au cou du vieillard, quand à la place de la montre en cuivre qui faisait partie de mes joujoux de petite fille il m'offrit une délicieuse montre en or. Je me mariai sans cesser d'être enfant, ne sachant rien des devoirs du mariage, et reconnaissant seulement mon changement de situation à mon titre de Madame. Cependant, je ne tardai pas à reconnaître quelle différence d'âge et de sentiments il y avait entre mon époux

et moi. Et à seize ans, le cœur d'une femme ne reste pas impassible. L'indéfinissable mélancolie dont il est saisi, le vague désir qui l'agite indiquent le besoin d'aimer. J'aimai dans toute l'innocence de mon âme... Tu connais celui qui fut l'objet de ce penchant. Grâce à Dieu, c'était un honnête homme, qui jamais ne songea à abuser de mon inexpérience.

Bientôt notre séparation me fit voir que je m'étais trompée sur la nature de mes sentiments. Je prenais pour de l'amour une envie de plaire, un désir d'être préférée par l'homme que je préférais. Une vaine présomption m'avait troublé la tête, je me figurais que j'aimais ardemment Gremin, parce qu'il me semblait digne de mon amour. Peut-être cependant que s'il avait continué à correspondre avec moi, j'aurais gardé mon illusion, et elle aurait peut-être changé ma destinée. Mais à peine nous étions-nous quittés, qu'il se montra fort indifférent à mon égard. Je l'accusai de froideur, je l'accusai d'ingratitude, de trahison, puis je l'oubliai plus tôt que je ne m'y attendais. En pays étranger, me trouvant plus fréquemment seule avec moi-même, ou plus fréquemment avec des gens distingués, j'éprouvai un vif désir de m'instruire. Par l'effet des lectures que j'entrepris, et surtout par l'heureuse influence de quelques femmes qui joignaient aux agréments mondains des qualités sérieuses, j'en vins à reconnaître que si je n'aimais pas mon mari, je devais pourtant aimer mes devoirs, et que pour nous le plus grand malheur est de perdre notre propre estime. Ma vie nomade ne me donnait aucune occasion de faire

quelque connaissance intime. Le bonheur ne m'apparaissait que dans mes rêves. Au milieu des distractions du monde, et d'une cohorte de soupirants, je conservai ma liberté.

Mon mari mourut. Je passai toute une année dans la solitude, ne voyant que quelques amies, et lisant des livres que je comprenais par le cœur, et qui en même temps me jetaient une nouvelle lumière dans le cœur. A mon retour en Russie, je fus pendant quelque temps subjuguée, entraînée par des devoirs de parenté et des devoirs de société. On m'accablait d'invitations et de compliments, mais j'étais en garde contre ces flatteries, je savais que la plus petite nouveauté parisienne suffit pour attirer, ne fût-ce qu'un instant, l'attention générale. Ceux qui essayaient de me faire la cour m'ennuyaient avec leurs phrases doucereuses, et plus que jamais je me sentais un grand vide dans l'âme. Cette jeunesse russe sans caractère, ces médailles sans expression me causaient un ennui insurmontable; je m'effrayais de ne point rencontrer de Russes en Russie. On pardonne la légèreté en France, où l'on trouve à chaque pas quelque aliment de curiosité, où chaque objet porte un cachet de fantaisie, où la sottise même n'est point dépouvue d'un certain esprit. Mais vous imaginez-vous rien de plus insupportable que ces fades imitations de la vie parisienne transplantée en Russie, que ces sociétés où l'on ne s'entretient que de choses étrangères, où les uns ne comprennent pas ce qu'ils disent eux-mêmes, tandis que les autres comprennent encore moins le langage qu'on leur adresse;

où ceux-ci se hâtent d'étaler les nouveautés qu'ils viennent de recevoir, tandis que ceux-là restent en arrière, inébranlables dans leurs vieux préjugés.

C'est alors que je te rencontrai, et dès ce jour, mon cœur et mes yeux s'ouvrirent à une perspective inespérée. Je t'avoue que lorsque je te parlai pour la première fois, je me laissai tromper par ta taille, par ton accent, et je te prenais pour Gremin. A la fin de ce mémorable bal, ma curiosité était excitée au plus haut degré ; il y avait en moi un mélange inexplicable de sentiments contradictoires ; je croyais que je venais de voir Gremin et je ne le croyais pas ; à la réminiscence du passé se joignait en moi je ne sais quelle impression d'une connaissance nouvelle, je me reprochais de n'être pas plus réservée avec un inconnu, et je m'entretenais avec lui comme avec un ancien ami ; en un mot, j'étais dans une confusion d'idées extrême.... Tu sais le reste, mon cher Valérien, et Dieu sera ton juge si quelque jour je dois me repentir de mon amour.

Valérien écoutait dans une sorte d'extase cette voix qui résonnait à son oreille comme une musique céleste, et prenait les mains d'Aline et les couvrait de baisers ; il voulait, dans sa juvénile ardeur, lui jurer qu'il n'existait pas un amour comparable au sien.

— Ne jure pas, lui dit Aline, les serments sont souvent voisins de la trahison. J'aime mieux me fier à la noblesse de ta pensée qu'à ces belles paroles qui se dispersent dans les airs. Nous ne sommes plus des enfants.

Les deux amants s'occupaient des préparatifs de leur

mariage, quoiqu'ils n'eussent point encore fait leurs dernières conventions. Valérien se traçait un plan d'existence qui pouvait bien ne pas convenir à la comtesse et qu'il hésitait à lui communiquer. Tandis que ses camarades le considéraient comme un homme léger qui n'avait d'autre idée que de dépenser gaîment ses revenus, il s'appliquait en secret à améliorer la situation de ses paysans. Bientôt il acquit la conviction qu'il ne parviendrait jamais, par l'action de ses intermédiaires, à réaliser ses généreux projets, et il résolut de s'établir lui-même dans ses domaines pour éclairer, pour protéger et enrichir les quelques milliers d'êtres dont il était le maître, et qui étaient tombés dans un état misérable, par la faute de leurs anciens seigneurs, par la rapacité de l'administration, par leur propre ignorance. Pour accomplir ce dessein, il avait assez d'argent, assez d'énergie, assez de notions positives, car il avait consacré ses loisirs à cette étude. Il lui manquait seulement l'expérience, mais il disait qu'il l'acquerrait, et c'était pour lui une douce pensée d'entreprendre cette tâche avec une femme aimée, d'accomplir ses devoirs de citoyen et de les unir aux joies de son amour. Il était doué d'une grande fermeté de caractère, et sa résolution à cet égard était parfaitement arrêtée; mais plus il la sentait inébranlable, plus il hésitait à la révéler à Aline. Il comprenait qu'il allait par là lui demander un véritable sacrifice, qu'il serait difficile à une jeune femme riche, aimable, de renoncer ainsi tout à coup au monde.

— Eh bien! se dit-il après ces réflexions, ce sera pour

moi un moyen d'éprouver la force de son affection. Si elle refuse de me suivre, si elle préfère à l'existence que je lui offre, la vie bruyante des salons, elle me prouvera par là qu'elle ne m'aime pas véritablement et n'est pas digne d'un véritable amour. C'est décidé, et à la première occasion je m'expliquerai.

Cette occasion s'offrit à lui, un jour de carnaval, après une promenade sur les montagnes russes, ces diaboliques montagnes inventées pour le malheur des vieux parents et des maris jaloux, qui grondent et gémissent, mais se soumettent à la tyrannie de la mode. Là, on peut constater d'étranges audaces. S'il vous est arrivé de remarquer de jeunes filles craintives qui n'oseraient traverser une salle de bal sans l'assistance d'un chaperon, des femmes qui refuseraient la main qu'un galant cavalier leur présente pour les aider à monter en voiture, vous pourrez voir aux montagnes russes les moins délicates jeunes filles, ces mêmes femmes sauter sans façon sur les genoux du jeune homme qui dirige l'étroit traîneau sur une pente rapide, sur un étroit sentier de glace. Pour maintenir en équilibre le léger véhicule, il faut que le conducteur soutienne quelquefois sa belle compagne par la taille. Le traîneau vole à droite, à gauche; le vent siffle... Une crevasse!.... Le cœur palpite, et les mains qui se sont rejointes se serrent plus vivement. Les mères s'impatientent, les maris souffrent, les jeunes gens rient, et quand on rentre au logis, chacun de dire : Ah! que c'est amusant, quoique la moitié au moins de ceux qui le disent pensent tout le contraire.

Valérien et la comtesse étaient du nombre des privilégiés. Ils revinrent de leur longue promenade très-satisfaits l'un de l'autre. Le major crut que le moment était favorable pour révéler ses projets à Aline. Comme il y va, lui dit-il, de notre bonheur à tous deux, je ne prendrai point de longues circonlocutions pour en venir à mon but, je n'essaierai point de vous éblouir par des fleurs de rhétorique, je vous expliquerai nettement mon projet, en vous priant de le juger, et de me dire sans détour ce que vous en pensez. D'abord, ma chère Aline, je quitte le service militaire pour me dévouer à une œuvre où j'espère occuper plus dignement et plus utilement mes jours qu'en restant à l'armée en pleine paix.

Aline soupira, et laissa tomber la dragonne du major avec laquelle elle jouait : Mon ami, demanda-t-elle d'une voix qui avait le ton de la prière, ne pourrais-tu pas entrer dans l'administration ou dans la diplomatie ?

— Nullement. Un emploi dans les bureaux me semblerait une tâche mécanique et insupportable ; quant à la carrière diplomatique, elle ne convient ni à mes goûts ni à mes études. Au surplus, chère Aline, mon projet est de quitter la capitale.

La comtesse se tut.

Valérien se mit alors à développer à sa fiancée tous les plans qu'il avait formés pour l'administration de ses domaines, l'amélioration de ses terres, l'instruction de ses paysans. J'espère donner par là, dit-il, un salutaire

exemple aux autres propriétaires, surtout à mes voisins. Mais lorsqu'il ajouta qu'une telle entreprise exigeait une surveillance continue, infatigable, le front d'Aline s'assombrit, et sa main s'éloigna de celle de Ctriélinski.

— Et ce plan, l'avez-vous arrêté d'une manière irrévocable? demanda-t-elle avec tristesse.

— Oui, au moins dans son ensemble. Mais ma chère Aline pourra, si bon lui semble, en modifier les détails.

— Ainsi je ne pourrais pas te faire revenir de ta détermination; ainsi les observations que je pourrais t'adresser seraient vaines?

— Non, certes, ton assentiment est nécessaire à mon bonheur. Avec toi chaque minute de la vie sera pour moi une nouvelle bénédiction. Tu seras pour moi, pour ceux qui nous entoureront, pour ceux qui dépendront de moi, un ange de grâce et de bonté. Oh! mon Aline adorée, ne détruis pas ce paradis d'amour que mon cœur a rêvé. C'est toi qui vas décider de mon sort, et j'attends ma sentence. Seras-tu à moi ou voudras-tu me quitter?

— Valérien, dans trois jours tu sauras ce que j'ai décidé. Seulement tu ne me verras pas pendant ces trois jours, et il faut que tu me promettes de ne pas m'écrire, de ne pas chercher l'occasion de me rencontrer. Je veux faire mes réflexions en pleine liberté, à l'écart de toute influence.

— Cruelle femme! Trois jours! Pour celui qui aime, c'est un siècle.

— Cruel homme! Le village! Pour une femme, c'est l'éternité dans le désert.

A ces mots, Aline disparut.

— Je comprends, murmura le major avec un amer sourire, en même temps qu'il sentait comme un frisson froid dans le cœur; et tristement il s'éloigna.

VI

— Le lieutenant-colonel prince Gremin, dit un domestique en s'avançant sur le seuil du salon où la tante de Ctriélinski était occupée à faire une grande patience. Madame veut-elle le recevoir ?

— Oui, répondit-elle en ôtant ses lunettes et en rajustant son schall. Il me semble qu'il n'y a pas longtemps que le prince est à Pétersbourg ?

— Il est arrivé hier. Il voulait voir M. Valérien ; mais quand il a su que Madame n'était pas sortie, il m'a prié de l'annoncer.

A ces mots, le domestique sortit.

Gremin, au lieu de partir immédiatement comme il le désirait, avait été obligé de rester dans l'exercice de ses fonctions et de conduire son régiment dans une autre garnison sur la frontière de la Lithuanie. Là, les devoirs

qu'il avait à remplir, les distractions que lui offraient de nouvelles connaissances, le consolèrent de sa déception. Il oublia ses projets de voyage, et peut-être qu'il aurait renoncé à son congé, si la mort subite d'un de ses oncles ne l'avait obligé à se rendre à Pétersbourg, où il devait partager un héritage, et régler les affaires inséparables d'une telle opération. Prompt à s'enflammer pour une idée qui lui montait au cerveau, et non moins prompt à se calmer, il ne s'étonnait plus du silence de Ctriélinski, et cheminait paisiblement vers la capitale. Mais lorsqu'à son arrivée il apprit que le major allait épouser la comtesse, cette nouvelle le révolta. Une ardente jalousie, et la pensée que dans ce mariage il jouait un rôle fort ridicule, excitaient sa colère. Le succès du major, qu'il regardait comme une œuvre de perfidie et de trahison, lui donnait l'ardent désir de se venger. Il se dirigea avec un sentiment hostile vers la demeure de son ancien ami, pour épancher devant lui tout le fiel de son indignation. Ne trouvant pas Valérien à la maison, le prince se dit qu'il ne pouvait, sans commettre une impolitesse, ne pas demander à présenter ses respects à la tante du major, et comprimant l'agitation de son esprit, il s'avança en silence vers le salon. Mais en traversant l'antichambre, il s'arrêta et écouta. La sœur de Valérien, la gracieuse Olga était là, assise à son piano; elle se croyait seule et chantait d'une voix pure, harmonieuse, les strophes suivantes :

Dites-moi donc pourquoi la rose
S'enflamme au souffle du zéphyr?

Pourquoi le papillon s'y pose
Vif et prompt comme le désir?

D'où vient que de l'eau qui ruisselle
S'élève une plaintive voix?
Et d'où vient que la tourterelle
Gémit le soir au fond des bois?

Dites-moi d'où vient que si vite
Mon cœur change d'émotion,
Qu'une ardeur étrange l'agite
Ou qu'il est saisi d'un frisson?

Olga cessa de chanter, le prince l'écoutait encore; il regardait ces jolis doigts qui continuaient à voltiger sur les touches du piano, et, d'un œil ravi, il contemplait cette apparition inattendue. Etait-ce bien là cette Olga dont les charmes enfantins lui avaient tant plu, qu'il avait quittée toute petite, et qui maintenant se montrait à lui dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté? Il ne se lassait pas d'observer cette taille élégante, ces mains d'une forme si artistique, ce front élevé sur lequel flottaient des boucles touffues de cheveux blonds, et ces yeux bleus où, à travers une sorte de teinte mélancolique, se révélait avec l'étincelle de l'esprit un caractère de fierté. Il ne se lassait point de voir cette figure colorée d'un doux incarnat comme une aurore du mois de mai, et portant à la fois l'empreinte d'une candide insouciance et d'une vive intelligence; ces sourcils qui rehaussaient l'expression de sa physionomie, ces lèvres sur lesquelles s'épanouissait un si délicieux sourire. Il semblait qu'elle sourît à ses propres rêves, à ses rêves éclos dans le pressentiment d'un amour futur; il semblait que, par son

regard, elle saisit l'avenir lointain dans le cercle de ses fantaisies, qui, semblables à l'aigrette d'une horloge, parcourent le temps et l'espace sans sortir de leur point central, c'est-à-dire du cœur. Tout en elle était ravissant : et la mélodie de sa voix, et l'éloquence de son silence, et l'éclair de ses yeux. Elle apparaissait à Gre min non plus comme une créature terrestre, mais comme un être idéal. Il l'interrompit cependant au moment où, en faisant vibrer d'une main distraite, les touches de son piano, elle répétait à demi-voix sa chanson.

— Mademoiselle, lui dit-il, je viens vous déclarer que vous chantez comme un ange.

Olga se retourna vivement et jeta un cri de joie.

— Ah! Dieu! c'est vous, prince Nicolas, imaginez-vous qu'à l'instant même je songeais à vous, et vous voilà comme si ma pensée vous avait transporté ici.

Tandis qu'elle parlait ainsi, une vive rougeur se répandait sur ses joues.

— Ce que vous me dites, répondit Gremin, est une preuve que vous pouvez faire des miracles. Vous ne m'avez donc pas oublié?

— Je ne suis pas assez légère pour oublier mon cousin et mon instituteur.

— En voyant tant de perfections je m'estimerais heureux de mériter ces deux titres.

— Comment, Prince, est-ce que la vérité n'est qu'un jeu réservé pour les enfants? Vous-même vous m'avez enseigné la franchise, et maintenant que je suis en état de l'apprécier, vous me répondez par des compliments.



Oui, je vous le répète, il m'était agréable de penser à vous, car votre souvenir est étroitement lié à celui de heureuses années que j'ai passées au couvent.

— C'est peut-être, Mademoiselle, l'expérience d'un monde trompeur qu'il faut accuser de mon incrédulité plutôt que ma modestie.

— Assez de discussions, Prince, surtout pour la première fois que je vous revois après une longue séparation. Je me réjouis d'autant plus de vous revoir que vous pourrez faire du bien à mon frère. Depuis deux jours, il est si triste, si inquiet, si tourmenté, que je n'ai de ma vie rien vu de pareil. Mais probablement ma tante vous attend. Allons la rejoindre.

Le prince fut accueilli effectivement comme un parent. Grâce à la bonté de la tante du major, à la naïve gaîté, au spirituel abandon d'Olga, son effervescence se calma. Une heure s'écoula rapidement, et son irritation était entièrement apaisée, quand tout à coup elle se raviva à la voix d'un domestique qui venait lui annoncer que Ctriélinski était de retour et l'attendait dans son appartement.

Le major s'avança au-devant de lui pour le recevoir à bras ouverts :

— Cher Prince, s'écria-t-il, il ne me manquait que toi pour rire du résultat de notre expérience et m'en féliciter.

— Monsieur Ctriélinski, répondit Gremin avec une froide ironie, et en se retirant en arrière pour échapper à l'embrassement du major, je ne suis pas venu ici



pour vous féliciter. Je tiens seulement à vous remercier du zèle que vous avez déployé dans mes intérêts !

— Vous ! monsieur le Major !... En vérité, Gremin, je ne te comprends pas.

— Et moi je vous comprends à merveille, et je ne vous connais que trop, monsieur le Major.

En toute autre circonstance, Ctriélinski ne se serait pas laissé émouvoir par le ton offensant d'un ami en colère, et probablement il l'aurait pacifié par quelques plaisanteries, mais en ce moment, où il était affligé par la froideur de la comtesse, en proie au doute et à la jalousie, il résolut de rendre à son ancien camarade sarcasme pour sarcasme, bravade pour bravade.

— Ne vous plairait-il pas, lui-dit-il, de vous asseoir, monsieur le Colonel ? Votre entretien commence comme une leçon de morale, et je ne puis dormir debout.

— Je compte vous dire des choses qui vous enlèveront pour longtemps l'envie de dormir.

— Je suis curieux de connaître ces choses, moi qui repose si bien dans la paix de ma conscience.

— Oui, vous êtes innocent comme l'enfant qui vient de naître, comme l'hirondelle des églises. Comment juger un homme dont la conscience est muette ou forcée de se taire ?

— Je ne puis, Prince, prendre pour moi ces paroles, car je ne vois aucune raison pour que mon langage soit en désaccord avec ma conscience qui est parfaitement nette. Dites-moi donc sans détour et amicalement de quelle façon j'ai mérité votre colère.

— Amicalement! il me paraît étrange que vous invoquiez encore l'amitié, quand vous en oubliez tous les devoirs. Au reste, vous vivez maintenant dans un monde où l'on emprunte encore sur des propriétés qu'on ne possède plus.

— Prince, je suis bien plus sensible à vos accusations qu'à vos paroles injurieuses. Mais réfléchissez un peu, je vous prie, et voyez quel crime j'ai commis envers vous. Rappelez-vous qui m'a confié une mission en me pressant, en me conjurant, en m'obligeant à l'accepter? N'est-ce pas vous? N'ai-je pas assez tenté de vous détourner de votre résolution? Ne vous ai-je pas prédit ce qui pouvait arriver et ce qui est arrivé? On n'est pas toujours maître de son cœur.

— Non. Mais on doit être maître de ses démarches. Ainsi, mon cher Monsieur, c'est moi qui vous ai prié, persuadé, forcé de vous engager dans cette délicate entreprise.. Mais, en votre qualité d'ami, vous auriez dû reconnaître l'inconséquence de ma demande, et corriger une faute, au lieu de la continuer dans votre intérêt, et d'abuser de ma confiance. Nous ne voyons pas toujours justement les choses qui nous intéressent le plus. En pareil cas, c'est au regard calme, clairvoyant de l'amitié à distinguer une idée juste d'un caprice.

— Il est vrai que nous sommes de mauvais juges dans notre propre cause, car moi-même je me suis laissé entraîner par l'amour, dont je devais seulement faire l'essai.

— Vous deviez prévenir le danger, et dès que vous

l'aviez reconnu, le fuir. Mais non, il vous était plus agréable d'accuser le sort du résultat de vos propres artifices, et de me consoler par ces sages réflexions : Je vous l'avais bien dit; je vous l'avais prophétisé.

— N'oubliez pas, Prince, qu'en me déterminant à prendre mon rôle d'examinateur, je ne me chargerai point d'être votre avocat, et ne m'engageai point à vous faire un chemin pour vous conduire de votre Babylone en ruines au ciel.

— Je vous félicite d'avoir conquis ce ciel et ne vous l'envie pas. Il y a longtemps que je suis guéri du désir de chercher mon bonheur dans l'affection des femmes; je sais que cette affection est aussi variable que la couleur du caméléon. Pour mieux vous prouver ma philosophie à cet égard, tenez : voilà le cas que je fais des dons de la comtesse.

A ces mots, Gremin jeta au feu les lettres et l'anneau qu'il avait reçus d'Aline.

— Je ne puis qu'approuver, dit le major, cette résolution, et peut-être auriez-vous mieux fait de la prendre plus tôt. La comtesse vous a oublié comme vous l'avez oubliée, fort peu de temps après vous avoir quitté. Tout cela n'était qu'un enfantillage.

— Je vous prie, monsieur le Major, de me faire grâce de votre approbation et de vos découvertes. Nous ne nous mettrons pas à discuter qui elle aime et qui elle n'aime pas. Seulement ne vous réjouissez pas de vos amours. La femme qui a déjà changé une fois, changera bien deux et trois fois.

— Soyez plus réservé à l'égard de la comtesse. J'ai supporté vos paroles tant qu'elles n'atteignaient que moi ; mais du moment où vous portez atteinte à l'honneur d'une femme, il ne m'est pas possible de garder plus longtemps ma patience... je ne suis pas un ange.

— Non. J'en suis convaincu, mais vos menaces me divertissent, monsieur le Major.

— Et votre caractère me fait pitié, monsieur le Lieutenant-Colonel.

— Pourrais-je savoir ce qui me vaut de votre part ce sentiment de commisération.

— Il vient de ce que, pour un froissement d'amour-propre, pour une jalousie imaginaire, pour une vaine fantaisie, vous avez pu venir chercher à mille verstes de distance pour l'injurier et l'outrager, un homme qui jusqu'à présent n'avait cessé de vous estimer et de vous aimer.

— Mille grâces de votre estime. Autrefois, il est vrai, j'y attachais du prix ; à présent, je ne m'en soucie nullement... Et votre amitié ! n'est-ce pas un modèle d'amitié ? Quoi ! vous en êtes venu à la veille de vous marier, sans m'écrire seulement une ligne ?... Vous m'avez laissé dans une telle ignorance, que c'est par un garçon d'hôtel que j'ai appris votre mariage.

— Je vous ai écrit deux fois. Probablement que votre changement de garnison vous aura empêché de recevoir mes lettres. Quant à mon mariage, la chronique de la ville a devancé le fait. Il est possible qu'il ne s'accom-

plisse pas. Je n'ai pas encore le dernier mot de la comtesse.

— Vous m'avez écrit! Vous me trompez, et franchement, je n'aurais pas cru que vous apprendriez si vite à joindre le mensonge à l'hypocrisie.

— Un mensonge! s'écria Ctriélinski enflammé de colère. Une telle parole ne peut être effacée que par le sang.

— Soit! répondit Gremin.

— C'est décidé. Mais ne soumettez pas ma patience à une plus longue épreuve; ne m'obligez pas à vous dire des choses qui ne peuvent être tolérées par des gentilshommes. A quand notre entrevue?

— Demain, nous nous rencontrerons pour la dernière fois. Quoi qu'il arrive, j'aurai l'avantage de ne plus respirer le même air que celui qui a payé mon affection par une telle...

— Assez, Prince. Il est des mots dont rien ne pourrait vous empêcher de subir les conséquences, ni mon ancienne amitié, ni les devoirs de l'hospitalité.

— Il vous convient bien de parler d'amitié, lorsque vous en avez empoisonné le souvenir. Quant à votre hospitalité, je n'en réclame point la protection. Mon sabre est mon meilleur défenseur.

— Faites-moi grâce, Prince, de ces fanfaronnades. Demain, je répondrai comme il convient à vos menaces.

— Et demain une balle sera la juste récompense de la perfidie. Vous verrez alors qu'on ne vise pas tranquillement sur moi comme sur une carte, et que je ne suis pas

de ces gens dont on peut faire impunément un marche-pied. Mon témoin viendra vous voir aujourd'hui.

— Très-bien.

Les deux anciens amis se séparèrent avec une violente animosité.

VII.

Pendant toute la nuit, une longue nuit d'hiver, Olga ne put dormir. L'humeur sombre ou la feinte gaîté de son frère, l'impétueux entretien qu'il avait eu dans la journée avec Gremin, la visite d'un officier qu'elle ne connaissait pas, et tout ce qu'elle avait entendu en diverses occasions raconter des duels, jetaient le trouble et l'anxiété dans son esprit. En recherchant la cause de l'événement qu'elle redoutait, elle se disait que peut-être son frère aurait eu une dispute avec le prince. Longtemps avant le jour elle était levée, habillée, et elle se glissait comme une ombre hors de son appartement. De cruelles conjectures agitaient sa pensée. Elle aurait voulu savoir la fatale vérité ; en même temps elle tremblait de la découvrir, et prêtait au moindre bruit une oreille inquiète. Plus d'une fois, elle s'avança sur la pointe des pieds vers la chambre de son

frère, mais cette chambre était encore plongée dans le silence et l'obscurité. Tout à coup un léger bruit attira son attention ; elle se retourna et vit briller un panache blanc sur l'escalier du major.... A cet aspect, le cœur de la jeune fille frémit, un froid glacial se répandit dans ses veines. Elle entendit qu'on parlait à voix basse dans une chambre voisine. Entraînée par son angoisse, par sa tendresse fraternelle, elle s'en approcha, et retenant son haleine, appliqua son œil au trou de la serrure. En face d'elle était le poêle, dont la flamme répandait de côté et d'autre une lueur blafarde. Le vieux domestique de Valérien, à genoux devant un réchaud, faisait fondre du plomb, puis le versait dans un moule, interrompant seulement son travail par des prières et des signes de croix. Près d'une table était un officier d'artillerie qui rognait, polissait les balles pour les adapter au canon d'un pistolet. En ce moment, la porte s'ouvrit avec précaution, et un troisième personnage apparut. C'était un officier des gardes.

— Bonjour Capitaine, lui dit l'artilleur, avez-vous tout préparé ?

— Oui ; j'apporte deux paires de pistolets, l'une de Kuchenreuter, l'autre de Lepage. Nous les examinerons ensemble.

— C'est notre devoir. Avez-vous des balles d'un juste calibre ?

— Elles viennent de Paris et doivent avoir été faites avec précision.

— Il ne faut pas trop s'y fier. Je le sais par ma propre

expérience. Et vous êtes-vous procuré de la bonne poudre ?

— Oui, de la poudre à petits grains.

— Ce n'est pas la meilleure. Nous en prendrons une autre. Maintenant, comme il faut tout prévoir, avez-vous un médecin ?

— J'en ai vu deux, et j'ai été révolté de leur cupidité. Ils ont commencé par faire de grandes lamentations sur la responsabilité qu'ils encouraient et ont fini par me demander le prix de leur assistance. A de tels hommes je n'ose confier les chances d'un duel.

— Eh bien ! je vous enverrai un autre médecin, qui est très-original, mais un excellent cœur. J'ai été un jour l'arracher de son lit pour le conduire sur le terrain : « Je sais, me dit-il, en préparant sa trousse, que je ne puis prévenir votre folle rencontre, et je me rends volontiers à votre prière. Je me réjouirai toujours de me rendre utile à mes semblables, quel que soit le risque auquel je m'expose en remplissant cette tâche. Son œuvre accomplie, il a refusé toute espèce de rémunération.

— Voilà qui fait honneur à l'humanité, et au corps médical. Valérien écrit encore ?

— Il écrit depuis longtemps, je ne crois pas qu'il ait dormi trois heures cette nuit. Mais il faut que nous ayons une voiture à quatre places. Celles à deux places ne peuvent servir en cas d'accident.

— La voiture nous attendra dans un quartier éloigné, et j'ai choisi pour la conduire le plus simple des cochers.

— C'est à merveille. On ne peut prendre trop de pré-

cautions avec la police qui flaire le sang. Et maintenant nos conditions? Est-ce toujours comme il a été convenu: le combat à six pas?

— Oui, à six pas. Le prince ne veut pas entendre parler d'une plus longue distance. Quatre coups d'abord à tirer; si le pistolet rate ou fait long feu, cela ne compte pas.

— Ah! quelle rage! Et tout cela pour les caprices d'une femme.

— Avez-vous vu beaucoup de duels dont la cause soit juste? Pourquoi se bat-on le plus souvent, si ce n'est pour des actrices, pour des cartes, pour des chevaux ou quelque niaiserie?

— C'est vrai; et tous ces duels, il faut l'avouer, ne nous font pas honneur. Ainsi donc c'est à midi, à la barrière de Viborg?

— A midi précis. Non loin d'une auberge, à deux verstes de distance, à gauche du chemin; nous nous rejoindrons dans un endroit désert où coule un ruisseau, et où nous serons abrités par les arbres contre le vent et le soleil. Cependant j'espère qu'avant de laisser le combat s'engager nous essaierons encore de le prévenir par tous les moyens possibles. Entre nos deux camarades, il n'y a point eu d'offense mortelle, et peut-être aurons-nous le bonheur de les réconcilier.

— Je le désire ardemment; pourtant je dois vous avouer que je n'espère guère réussir. Parler de réconciliation à deux hommes qui se sont rendus sur le terrain les armes à la main, autant vaudrait administrer une médecine à un mort.

— Mais tes balles ne valent rien, s'écria l'artilleur, en s'adressant au domestique de Valérien. Elles sont inégales et raboteuses.

— Cela vient de mes larmes, Serge Petrovitch, répondit le vieux serviteur en essuyant ses yeux humides. Je ne puis m'empêcher de pleurer, et mes pleurs tombent dans le moule. Puis mes mains tremblent. Ne comprenez vous pas, mes bons messieurs, la douleur que je dois ressentir; je pense que je fonds la balle qui peut tuer mon bon maître? Si Dieu permettait qu'il arrivât un tel malheur, comment oserais-je me présenter devant Mlle Olga à qui son frère tient lieu de père? Oh! messieurs, je vous en prie au nom de Dieu, détournez mon maître de ce danger, parlez-lui, tâchez de le fléchir, de le convaincre.... Le vieillard ne put en dire plus, et l'artilleur qui se sentait ému, essaya de le consoler :

— Assez, assez, lui dit-il, n'est-ce pas honteux à toi de pleurer comme un enfant? Voilà quatorze ans que tu sers avec le baron, tu as vu plus d'une affaire, tu sais que les balles n'arrivent pas toujours à leur but, et qu'elles ne font pas toujours des blessures mortelles... Au reste, nous arrangerons tout pour le mieux.

Olga ne put en entendre davantage. Sa tête était en feu, et ses jambes vacillaient. Devant elle se déroulait l'effroyable scène de ce duel où son frère pouvait succomber. — Tué ou blessé! murmura-t-elle en s'affaissant sur un fauteuil... Tué! Et sa raison s'égarait, et la terreur lui glaçait le sang.

Il est des minutes, des heures d'une douleur si navrante,

d'un saisissement si profond, que le jugement est comme paralysé, que le cœur s'abîme dans un froid désespoir. Alors, les yeux n'ont plus de larmes, les lèvres n'ont plus de voix. Olga ne pleurait pas, ne pouvait pas pleurer, et ne proférait pas un mot. A toutes les questions, à toutes les prières de sa tante, elle ne répondait que par un signe de tête négatif, puis retombait dans sa morne immobilité.

Enfin, quand la lumière du jour dissipa les ombres de la nuit, elle se releva de son apathie, et il semblait que le soleil lui rendît la parole comme à la statue de Memnon. — Où est mon frère? s'écria-t-elle. On lui répondit qu'il était sorti, et elle resta muette, les yeux tournés vers la fenêtre. Sur sa figure, cependant, se manifestait tour à tour l'expression de ses divers sentiments, tantôt l'expression d'une vive attente, tantôt celle d'un doux espoir, et plus souvent celle d'un sombre découragement, car sa raison lui disait que rien ne pouvait détourner Valérien des résolutions qu'il avait prises. Elle comprenait, en outre, que la solution de ce duel dépendait de l'agresseur, c'est-à-dire de Gremin. — Eh quoi! se disait-elle, lui que je croyais si excellent, lui que j'aimais, en qui j'avais confiance comme en un frère, il aspire à présent à verser le sang de mon frère! Hélas! que les hommes sont cruels!

Cependant le temps s'écoulait. Onze heures sonnèrent. L'âme d'Olga resta, avec ses yeux fixés sur l'aiguille de la pendule, comme si cette aiguille eût été le doigt du destin.

— Encore un quart d'heure, se disait-elle... encore,

et tout à coup elle s'écria : Non : il n'en sera pas ainsi ; un frère ne sera pas ainsi enlevé à sa sœur ; il se laissera attendrir par ma douleur. Oh ! mon Dieu ! soutenez-moi !...

Et Olga se prosterna devant la sainte image, et le Seigneur bénit sa résolution.

A deux verstes de la ville, sur le chemin de Pargalof, au haut d'une colline, il est une auberge peinte en rouge qui, en hiver, est souvent le théâtre d'une scène fatale ou d'une joyeuse réconciliation. L'été, elle est moins fréquentée, car une population nombreuse se répand dans les environs, et alors il devient difficile de trouver là un endroit désert pour se battre.

Tandis que la pauvre Olga recueillait péniblement toutes ses forces pour soutenir son infortune, les gens de la rustique auberge se plaisaient à regarder des voitures qui s'avançaient vers eux, en glissant rapidement sur une neige scintillante. Ce n'étaient pas les équipages d'un cortége nuptial : c'étaient ceux de nos duellistes.

Les deux adversaires se firent donner deux chambres séparées. L'artilleur sortit pour reconnaître le terrain et frayer un sentier. Le médecin invita l'autre témoin à faire avec lui une partie de billard, et le prince et le major restèrent isolément livrés à eux-mêmes.

Valérien, dans sa tristesse, contemplait avec une sorte

de satisfaction la neige étendue comme un linceul sur la terre, et la sombre verdure des sapins. Il aimait tendrement, ardemment la comtesse, et la dernière entrevue qu'il avait eue avec elle lui avait ravi ses espérances. Il souriait à la pensée de la mort, car à personne la mort n'apparaît désirable, comme à celui qui est trompé dans son amour. — Trois jours! se disait-il, et pas de réponse?.... Ce silence n'est-il pas une réponse? Elle n'a pu renoncer à son existence bruyante : elle aime mieux, s'il le faut, subir, avec un cercle d'oisifs, l'ennui d'un salon, que de répandre la joie dans le cœur d'un seul homme; elle aime mieux éveiller de côté et d'autre les désirs et les rêves que de concentrer toutes ses pensées sur celui qui serait son mari. Eh bien! soit! Je rends grâces au sort qui m'a révélé si vite la légèreté de cette femme. Dans l'effervescence de ma passion, j'aurais pu me laisser éblouir plus longtemps, et quel désespoir quand mes yeux se seraient ouverts! A présent, la vie m'est indifférente, je méprise ce monde où l'amour, la gloire, l'amitié ne sont que des chimères. C'est toi, Aline, c'est toi surtout qui es coupable. Tu ressemblais si peu aux autres femmes, et tu te laisses entraîner dans le tourbillon des femmes vulgaires!.... Toi seule pouvais apprécier mon amour, assurer mon bonheur, et à cause de toi je vais peut-être mourir, et mourir sans consolation! Aline, Aline! tu me regretteras quand je ne serai plus!...

A ces mots, les larmes coulèrent sur les joues de Valérien, et il n'en versait pas une pour sa malheureuse sœur.

C'est un des effets de l'amour que d'occuper le cours d'une pensée unique et de le détacher des liens mêmes de la famille.

Par la même raison, si Olga était oubliée dans une des chambres de la solitaire auberge, elle était dans une autre l'objet d'une mélancolique rêverie. Le prince Gremin, plus sombre qu'une soirée d'hiver, était là assis devant une table, sur laquelle il tambourinait une marche funèbre avec ses doigts. Mais soit que cette monotone vibration fût impuissante à le distraire de ses noires réflexions, ou qu'il reconnût lui-même son habileté à cet exercice, il ne portait aucune attention à cette musique machinale et s'absorbait de plus en plus dans ses pensées. L'effervescence de sa colère étant apaisée, il se repentait de son emportement et se reprochait sa conduite envers un ancien ami. — Et pourquoi, se disait-il, en suis-je venu à cette extrémité ? Pour une femme que je n'aime plus depuis longtemps, et qui m'a, de son côté, oublié depuis longtemps; pour la misérable fantaisie d'entraver le bonheur d'un autre, pour une indigne vanité. Ce qui agissait encore plus vivement sur son esprit, c'était l'image d'Olga ; tous ses syllogismes, tous ses raisonnements aboutissaient à cette question : Que dira la sœur de Valérien ? Après ce duel, je n'ai plus à attendre d'elle que la haine et le mépris, et Gremin sentait quel malheur ce serait pour lui d'avoir à subir ou la haine, ou le mépris, ou même l'indifférence de cette jeune fille si digne de respect, — et si digne d'amour, ajoutait son cœur, — et qui a peut-être quelques sentiments particuliers pour toi, ajoutait son amour-propre.

Mais la voix des préjugés résonnait de nouveau comme une trompette et étouffait les bonnes et vraies émotions. « A présent, murmura t-il avec un douloureux soupir, il est trop tard pour réfléchir, pour réparer le passé, et ce serait une honte pour moi de changer de résolution. Je n'ai pas envie de devenir la fable de la ville et du régiment. Le monde est d'une si charitable nature qu'il croit plus volontiers à la lâcheté qu'à une noble et généreuse impulsion, et quand j'aurais encore de plus douces espérances et une vie plus précieuse engagée dans cette rencontre, il faut qu'elle ait lieu.

— Tout est prêt, Prince, lui dit son second en entrant dans sa chambre. Il ne nous reste plus qu'à charger les pistolets, et c'est une opération à laquelle vous et le major vous devez assistez.

Les adversaires s'avancèrent chacun d'un côté, s'inclinèrent froidement l'un devant l'autre en silence; puis, tandis que Gremin restait près de la table où l'on préparait les armes, Ctriélinski s'approcha du docteur qui achevait nonchalamment sa partie de billard. Il est triste de voir des gens qui vont se battre, plus triste encore est cette naturelle impression pour ceux qui leur servent de témoins. Chacun de ces témoins en faisant des vœux pour le salut de celui qu'il assiste, souhaite par là même, involontairement, le malheur de l'autre, et ce sentiment, qui pèse sur l'esprit de tous, on s'efforce de part et d'autre de le dissimuler par une gaîté inaccoutumée, les combattants pour montrer leur énergie, et les témoins pour les encourager.

Cependant les pistolets étaient chargés, et le moment décisif approchait, quand soudain on entendit frapper à la porte.

— Quelle misère ! s'écria l'artilleur en cachant les armes son manteau, on ne peut pas même se battre à sous son aise. Qui est là ?

Un domestique de l'auberge s'avança sur le seuil, et du même ton avec lequel il aurait compté les points au billard, dit qu'un messager à cheval, expédié par la comtesse Zviesditch désirait parler au major Ctriélinski.

Le major se précipita dans le vestibule.

Le domestique s'approchant du prince, lui dit : Il y a là à côté une dame qui demande à vous voir. Le prince sortit d'un air maussade en haussant les épaules ; mais quelle fut sa surprise quand il fut en face d'une femme qui, rejetant brusquement son voile en arrière, lui montra dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son idéale beauté la figure d'Olga.

— Olga, s'écria-t-il avec une sorte de stupéfaction, vous ici ? Est-il possible ?

— Je suis ici à cause de vous, Prince, répondit Olga avec véhémence. Si je n'avais prévu le danger auquel je m'expose par ma démarche, votre étonnement me le révélerait. Mais j'ai tout pressenti, et j'accepte toutes les conséquences de ma résolution. Que le monde m'accuse de courir les aventures, que je devienne dans notre société un objet de raillerie, que cet instant jette à jamais une ombre sur ma vie, soit ! je brave tout pour sauver mon frère que vous voulez égorger. Je ne viens point

vous reprocher ce qui s'est passé. Non, je veux seulement vous fléchir par mes prières, par mes supplications. Renoncez au funeste dessein que j'ai appris par hasard. Je vous en conjure au nom de Dieu que vous oubliez, au nom de l'humanité, au nom de la raison que vous foulez aux pieds, au nom de votre ancienne affection, et de tout ce qui vous est cher en ce monde, et de tout ce que vous devez attendre dans l'autre. Vous-même avez provoqué ce duel et de vous il dépend de l'empêcher. Prince, réconciliez-vous avec Valérien. Sauvez-moi de l'horrible alternative qui me menace ou de ne plus voir en mon frère qu'un meurtrier, ou de pleurer sur lui toujours. Qu'arrivera-t-il de moi, pauvre fille, seule en ce méchant monde, sans amis, sans guide, sans appui ? Si peu que j'aie vécu, n'ai-je pas trop vécu pour en venir à l'heure où je dois voir s'entr'égorger les deux êtres que j'aime le plus en ce monde.

Olga avait d'abord parlé d'une voix ferme et vivement accentuée; mais peu à peu son organe s'affaiblit, sa respiration était gênée, son cœur battait avec force, ses yeux s'emplissaient de larmes, et, ne pouvant plus résister à la violence de son émotion, elle tomba sur une chaise en sanglotant. Le prince dont l'âme se passionnait aisément pour les nobles pensées, fut profondément ému de la généreuse résolution d'Olga. Debout sur le seuil de la porte, immobile et muet, il contemplait dans une sorte d'extase l'admirable jeune fille. Toute sa nature était attendrie, et une lueur de véritable amour éclairait sa pensée. Par une puissance soudaine comme l'effet magnéti-

que, les larmes de l'innocente Olga apaisèrent ses intentions hostiles, et changèrent un mauvais germe de haine en une bonne pensée, et déjà il était heureux, car le bonheur le plus doux, n'est-ce pas le sentiment du grand et du beau?

Cependant Olga, croyant que, comme il ne lui répondait pas, il refusait d'accéder à sa prière, se releva tout à coup en s'écriant :

— Eh bien! Prince, si le langage de la vérité et de la nature ne peut émouvoir les hommes élevés dans les préjugés sanguinaires, sachez donc quelle est ma dernière décision, sachez que vous ne pourrez arriver à mon frère qu'à travers mon corps. J'ai fait le sacrifice de ma renommée, je ferai celui de ma vie.

— Non, non, céleste enfant, répondit Gremin, c'est moi, au contraire, qui sacrifierai mille fois ma vie pour votre frère. Olga, votre grandeur d'âme m'a vaincu.

A ces mots, il entra dans la salle où s'étaient faits les préparatifs du combat, et, s'adressant à Valérien :

— Monsieur le Major, lui dit-il à haute voix, je vous demande pardon de mon emportement; je regrette ce qui s'est passé dans notre entrevue d'hier; si cette réparation vous suffit, je m'honorerai de vous appeler, comme autrefois, mon ami.

Ctriélinski, qui ne s'attendait point à un tel langage, lisait en ce moment une lettre dont il était visiblement réjoui. Il s'avança vers Gremin, et lui tendant la main :

— Celui-là, dit-il, pardonne aisément qui a lui même besoin de pardon.

Et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Messieurs, reprit Gremin en se tournant vers les témoins, dítes-nous en conscience si nous avons à nous reprocher de ne nous être pas conduits comme il convient à des gens d honneur et à des officiers?

— Jamais personne ne doutera de votre bravoure. répondirent les officiers aux Gardes en embrassant le prince.

— Reconnaître son erreur est le plus grand acte de courage, ajouta l'artilleur eu serrant la main du major.

—Voilà pour le monde, dit Gremin; à présent, mon cher Ctriélinski, veux-tu bien m'accorder quelques minutes d'entretien particulier?

Les deux frères d'armes sortirent amical ment ensemble. Sur la figure de Valérien on pouvait voir l'impression de la joie, mais elle se rembrunit tout à coup, lorsqu'en entrant dans la chambre voisine il se trouva en face de sa sœur. « Qu'est-ce que cela signifie? s'écria t-il d'un ton sévère. » Mais à l'instant sa voix s'adoucit, quand sa sœur, se jetant dans ses bras, lui dit: « Dieu soit loué! Vous n'êtes plus ennemis, vous ne vous battrez plus!... » Et elle tomba à demi inanimée.

— Olga, Olga, qu'as-tu fait? murmura tristement le major. Ton innocence t'a perdue.

En disant ces mots, il la portait sur un canapé, et jetait sur le prince un regard douloureux, tandis que le médecin qu'on avait appelé accourait pour prendre soin de la jeune fille.

— Mon ami, mon ami, dit Gremin, ne m'accable pas, je vois les fatales conséquences de ma folie, mais tâchons de la réparer. Sans doute, la démarche de ta sœur n'échappera point aux commentaires des méchants. Moi, je sais que je ne suis pas digne de cette angélique créature, et je sais aussi que sans elle il n'y a pour moi point de bonheur possible sur cette terre... Si son cœur est encore libre.... si j'ose... Je suis ton vieil ami, Valérien, veux-tu que je sois ton beau-frère?

— Je t'avouerai, répondit Ctriélinski, qu'il fut un temps où je n'aurais pas imaginé pour Olga un meilleur époux que toi; mais après l'emportement que t'ont causé mes rapports avec la comtesse, je ne crois pas pouvoir te confier l'avenir de ma sœur.

— Valérien, ne revenons pas sur le passé. Qui de nous n'a eu son heure d'égarement? Dès maintenant, je suis un tout autre homme. Le penchant que j'avais pour ta sœur est devenu un amour invincible et invariable.

— Eh bien! je te crois, répondit le major en serrant la main de Gremin et en se rapprochant d'Olga qui commençait à revenir à elle. Ma bonne chère Olga, dit-il, voici deux hommes réconciliés par toi et heureux par toi; mais il en est un à qui ce bonheur ne suffit pas, et qui aspire à obtenir une récompense, après avoir mérité un châtiment. Il est convaincu qu'il t'aime, il jure de t'aimer fidèlement.... Achève, Gremin.

— Je serai bref, dit le prince. Oui, Olga, j'ose demander votre main, quoique, dans le fond de mon

âme, je reconnaisse combien je suis indigne d'une telle grâce. Je ne vous parlerai point à présent d'une réciprocité d'affection. Je m'estimerai heureux, si seulement vous voulez bien me dire que vous ne me haïssez pas, et j'attendrai avec patience un autre sentiment.

— Je puis vous assurer dès maintenant, répondit Olga d'une voix tremblante, que je n'ai aucune raison de vous haïr, et que je vous dois, au contraire, de la reconnaissance.

— Ce que j'ai fait n'est qu'un faible exemple de ma soumission sans bornes. Avec un ange comme vous pour modèle, quelle qualité ne pourrais-je pas acquérir? Olga, ma vie sans vous, c'est le néant; avec vous, c'est le ciel. Décidez de mon sort.

On pouvait voir la réponse d'Olga sur chaque trait de son visage, dans le tressaillement de chacune de ses fibres. Un subit incarnat s'était répandu sur ses joues; des larmes de joie coulaient de ses yeux. Un doux rêve semblait rayonner sur sa physionomie. Mais cette situation était pour elle si nouvelle, si étrange, qu'elle ne pouvait elle-même s'en rendre compte. Enfin, se penchant affectueusement vers son frère, et appuyant sur lui sa jolie tête :

— Mon frère, murmura-t-elle, réponds pour moi.

— Prince Nicolas, dit le major, en prenant la main de son ami, et en la joignant à celle de sa sœur, je te confie la meilleure perle de ma vie. Si tu trahis mon espoir, pense qu'il y a une conscience dans le cœur, et un

Dieu dans le ciel. Tes vœux sont satisfaits et moi, mon ami, je suis si heureux que je me demande si mon bonheur n'est pas un rêve. Tiens, vois ce que je viens de recevoir d'Aline, et le prince lut les lignes suivantes :

« Pour ta défiance, cher Valérien, tu méritais d'être puni, tu l'as été ; mais moi j'ai souffert aussi de cette plaisanterie. Comment as-tu pu douter un instant que j'hésite à te suivre dans les douleurs ou dans la joie, partout où il te plairait d'aller, partout où le sort t'appellerait ! J'ai employé ces trois jours à faire entrer m conviction dans l'esprit de ceux qui constituent autour de moi une tutelle politique et morale. Maintenant tout est en ordre, et je suis prête à t'accompagner, non-seulement dans un beau village, mais au pôle, si bon te semble. Aujourd'hui, j'attends pour faire la paix avec lui mon ami défiant, et dans quinze jours.... quelle bonne pensée ! j'aurai le droit sacré de me dire — ton Aline. »

Olga et Gremin félicitèrent cordialement Valérien sur son prochain mariage, et le docteur lui-même, qui avait entendu lire la lettre d'Aline, en était ému.

— Messieurs, dit le major en se tournant vers les officiers qui devaient assister à sa rencontre, voulez-vous me faire le plaisir de venir dîner chez moi ? J'ai à vous remercier de l'intérêt que vous nous avez témoigné, et à vous adresser une autre prière, c'est que vous veuilliez bien échanger ces pénibles fonctions de témoins dans un duel pour celles de garçons d'honneur aux noces de Gremin et aux miennes.

— Eh ! bien, mon ami, qu'en dites-vous ? dit le prince au docteur en montant en voiture avec lui.

— Je dis que j'écrirai une nouvelle dissertation.

— Sur quoi ?

— Sur les heureuses sottises de l'homme.

UNE AGRÉABLE DÉCOUVERTE

PAR M. LE BARON KORF

Dans l'hiver de 18.., je retournais à Pétersbourg après une année d'absence. La diligence m'arrêta à son bureau. Dans l'hôtel qui l'avoisine, il n'y avait que deux chambres vacantes, mais pas une ne pouvait me convenir Pour arriver à la première, il fallait monter cinquante marches, ce qui est une rude tâche pour un goutteux ; dans la seconde, les fenêtres s'ouvraient sur une petite rue obscure. Antipe prit une voiture, nous nous dirigeâmes vers la maison Demuth ; là tous les appartements étaient encore occupés, à l'exception d'une chambre au premier étage, qui, par hasard, se trouvait libre et nous convenait. Après avoir fait une toilette nécessaire à la suite d'un trajet fatigant, et ordonné du thé, je pris mon portefeuille. Il était rempli d'une foule de lettres et de notes, c'est-à-dire d'une quantité de ces commissions dont les voisins de cam-

pagne ne manquent jamais d'accabler celui qui part pour la capitale. Un poêle flamboyait dans ma chambre, et j'avoue qu'en regardant cette innombrable quantité de lettres, et en m'asseyant près du poêle, j'éprouvais une singulière démangeaison au bout des doigts. Qu'y a t-il dans ces lettres? me disais-je ; des niaiseries provinciales, des vœux irréalisables, des demandes de places, des requêtes de différentes sortes, avec des apostilles inutiles. A quoi bon tout ce fatras, ne ferais-je pas bien de le jeter au feu? Déjà ma main s'apprêtait à cette exécution, quand Antipe entra, apportant du bois et du charbon, et je réfléchis que je n'avais pas besoin de tant me presser de vider mon portefeuille. Antipe, me dis-je, peut remettre la plupart de ces lettres à leur adresse ; il connaît parfaitement les rues de Pétersbourg, et peut-être que, dans ces missives, il s'en trouve une si douce ou si grave qu'il importe....

— Ouf! eh là, mon Dieu! quel bruit dans la chambre qui touche à la mienne, quel soupir pénible! Il y a là un homme qui souffre, et qui a bien de la peine à respirer.

Je reprends mes commissions, je divise mes lettres par quartiers, en plaignant les jambes d'Antipe. Le travail fini, il me reste entre les mains une lettre que je ne puis mêler avec les autres; il faut que je la porte moi-même. Elle est de ma tante Catherine Andrevna ; mais ce n'est point parce qu'elle a été écrite par ma tante que je garde cette lettre avec un soin particulier, c'est parce qu'elle est adressée à Elisabeth Michailovna, à celle... à celle... ; je ne sais comment dire, maintenant que j'ai le front ridé et les cheveux gris, maintenant que je suis arrivé à ma cin-

quantaine, je ne sais comment dire que cette Elisabeth a été pour moi l'objet d'une ardente passion. Qu'elle était belle il y a vingt ans! quels yeux, quelle taille, quel charmant petit pied! A ce souvenir, je sens encore mon cœur battre avec force, comme s'il oubliait qu'à cinquante ans il n'est plus permis d'avoir un rêve de séduction. Il y a dix ans que je ne l'ai vue, et à peu près dix ans aussi qu'elle est mariée, et moi, pauvre fou, je pensais...

— Ouf! quel bruit résonne encore dans la chambre de mon voisin; car c'est un voisin et non une voisine; il a une profonde voix de basse qui ne peut me laisser aucun doute sur son sexe; mais il doit être asthmatique et souffrir cruellement. Je le plains, le pauvre homme! et je me remets à mon travail.

Elisabeth Michailovna...; mais j'en ai assez dit. Demain, j'irai la voir avec la lettre qui lui est adressée. Je dois lui remettre des poires confites; j'ai envie de les envoyer par Antipe, car je n'oserais me pré enter devant elle avec ce paquet!... Bon! voilà que j'oublie encore que j'ai cinquante ans, et qu'à mon âge il ne faut plus s'attendre à faire de la poésie.

Ici est une autre lettre, avec de l'argent, pour mon neveu Pierre; je pense que le joyeux garçon est fort désireux de recevoir cette somme, même en écoutant les remontrances que je suis tenu de lui faire. Il dépense en un mois ce qui devrait lui suffire pour un semestre. Ah! la jeunesse!

— Ouf! quel bruit, quel soupir, quel gémissement! Un tel voisinage commence à me fatiguer, et si je dois encore

entendre ce bruit lamentable, je suis résolu à partir demain. Mais voilà qu'on entre dans la chambre du malade, ses bottes tombent sur le parquet, son lit craque sous lui, il bâille, il fait encore un soupir, puis tout se tait. Onze heures sonnent, il est temps aussi de me coucher. En voyage, je n'ai pu dormir, tant j'étais occupé de l'image d'Elisabeth ; je sens que la nature reprend ses droits ; je commençais à m'assoupir, quand soudain retentit un nouveau fracas, non plus dans la chambre de mon voisin malade, mais dans un autre appartement. J'entends des éclats de voix qui, d'abord, s'élèvent confusément à une certaine distance, puis peu à peu se rapprochent, deviennent plus distincts, et enfin frappent vivement mon oreille. C'est une femme qui parle, et je ne suis séparé d'elle que par une légère cloison.

— Sotte créature que tu es, s'écrie-t-elle, tu ne sais pas même attacher un bonnet. Regarde comme celui-ci danse sur ma tête.

— Madame...

— Tais-toi, idiote ; je te donnerai une leçon dont tu te souviendras.

— Madame, en vérité...

— Va-t'en laver tes mains, je ne te permets pas de me déshabiller avec ces doigts sales.

Quelques minutes de silence.

— Barba ! Barba ! insupportable créature, auras-tu bientôt fini ?

— Je suis prête, Madame.

— Allons, dépêche-toi... Ah ! voilà que tu m'enfonces

une épingle dans le dos ; vas-y plus doucement... plus doucement, te dis je. Seigneur de Dieu ! quelle imbécile !

— Mais, Madame, je ne vois pas...

— Aveugle ! je t'éclaircirai la vue. Emporte ma robe et prends garde à mon bonnet.

— Tout de suite, Madame.

— Oui, tout de suite, et tu ne sais rien faire comme il faut... Ah ! tu me tires les cheveux... quelle brute !

— A ces cris d'emportement succédèrent d'autres vociférations de même nature, qui m'étaient excessivement désagréables. Lorsque, enfin, le silence se rétablit, je me mis à réfléchir à la dureté avec laquelle certains maîtres traitent leurs domestiques ; je plaignais sincèrement la pauvre Barba, et j'étais irrité contre sa maîtresse. Pour me distraire de cette pénible impression, je voulus reporter ma pensée sur une image plus riante ; et quelle image pouvait m'être plus agréable que celle d'Élisabeth Michailovna ? Voilà cinq ans environ qu'elle est veuve. Depuis cette époque, elle a passé une partie de son temps en pays étranger, et l'autre dans son petit domaine. Pourquoi ses parents n'ont-ils pas voulu la marier avec moi ? Ils se laissèrent séduire par la brillante position de Damien Grigoréwitch, et qu'est-il arrivé ? Grigoréwitch est mort sans enfants, un de ses parents est devenu son héritier et il n'est resté à Élisabeth qu'une modeste fortune. Moi, je ne suis pas riche, cependant un millier de paysans suffisent pour subvenir aux besoins de deux personnes, et même de quatre, s'il plaisait à Dieu... Mais à quoi servent ces réflexions ?

Elle est libre à présent ; elle se rappelle peut-être les lettres passionnées que je lui écrivais, mes soupirs, mon amour, notre amour, j'ose dire, car je crois qu'elle m'aimait ; elle est libre, je sens que je l'aime encore. Pourquoi ne ferais-je pas une tentative ?... Hélas ! j'oublie encore que j'ai cinquante ans et qu'à cet âge on ne doit pas s'exposer au ridicule.

Pour mettre une trêve à ces rêves, j'essaie de m'endormir et mon imagination se joue de ma volonté, et toute la nuit je n'ai fait que me tourner d'un côté et de l'autre dans mon lit. Les douleurs de la goutte me faisaient descendre du haut des régions éthérées où mon esprit planait avec le souvenir d'Élisabeth. A mon appel, Antipe entra dans ma chambre à moitié endormi, et me mit sur ma jambe malade une nouvelle enveloppe. Par ma fenêtre j'entrevoyais un ciel sombre, et j'aurais bien voulu jouir d'un peu de sommeil ; mais comment dormir au milieu des rumeurs que j'entendais dans les corridors et dans la chambre de mon voisin? Je finis par me lever, et, en m'appuyant sur une canne, je m'avançai péniblement près de mon bureau et regardai avec tristesse la lettre que j'avais l'espoir de porter aujourd'hui. Impossible de sortir dans l'état où je suis, peu m'importe le reste ; ma visite à Élisabeth, voilà ce qui me tient à cœur, voilà ce que je voudrais faire le plus tôt possible ; mais me traîner à l'aide d'un bâton, en boitant comme le diable de Lesage, et me présenter ainsi devant Élisabeth... Ah ! maudite coquetterie... A cinquante ans, quelle folie !

A dix heures environ, j'entends sortir mon voisin ma-

lade. Dieu soit loué ! me dis-je, de ce côté, du moins, j'aurai un peu de repos. Mais déjà il m'a paru que ce pauvre infirme était mieux, car ce matin il n'a point gémi comme hier. Par malheur, un instant après, ma voisine se remet en mouvement, et me voilà condamné à entendre à peu près les mêmes accents de colère, les mêmes reproches, les mêmes phrases, qui m'ont tant fatigué la veille. Tantôt la pauvre Barba ne savait point lui mettre ses bas; tantôt elle lui donnait des souliers trop étroits ; tantôt l'eau qu'elle lui versait était trop chaude, puis trop froide. Cette scène dura encore une grande heure, et, malgré tous mes efforts, je ne pouvais parvenir à en détourner mon attention. Toutes les grossières injures que cette méchante femme avait adressées à sa domestique vibraient encore à mon oreille et augmentaient mon état d'irritation. Quand on souffre de la goutte il est dangereux de se mettre en colère; je le sais par expérience, mais cette réflexion ne suffisait pas pour réprimer l'impatience que m'avait fait éprouver ma voisine. Dans un de ses emportements contre la malheureuse Barba, occasionné par je ne sais quelle étoffe qui n'était point convenablement pliée, j'entendis... je ne sais si c'était une erreur produite par mon imagination, mais je crois être sûr que j'entendis résonner un soufflet.

A deux heures, une modiste entra chez ma voisine. Alors il me fallut subir une conversation presque aussi désagréable que la querelle avec Barba. Mon insupportable inconnue n'en finissait pas de faire ses emplettes.

— Mais, Madame, lui disait la modiste, cela vous va à merveille.

— Permettez, répondait en français ma voisine, cette rosette me tombe sur la figure ; ce n'est pas ainsi qu'on les porte à présent.

— Madame, croyez-moi, c'est une grave affaire que de s'habiller selon sa taille et selon sa physionomie. Que diriez-vous d'une femme qui serait plus petite que vous, qui n'aurait point votre embonpoint, et qui voudrait porter les mêmes choses que vous ? Cela vous choquerait.

— Je vous dis que je veux avoir un bonnet à la Figaro, et non point ce chiffon, que personne n'accepterait.

— Je vous assure qu'un bonnet à la Figaro ne convient point à votre visage ; il vous faut quelque chose de plus large, j'en suis certaine ; mais voilà comme nous sommes, nous croyons que tout nous va.

— Faites attention à vous, je ne tolère pas qu'on me parle d'une façon impertinente.

— Je ne fais que vous dire ma pensée,

— Pourquoi la dire quand personne ne la demande ? Emportez-moi tout ce fond de boutique, je n'ai besoin de rien.

— Mais voilà un bonnet que vous aviez commandé et qu'on a fait d'après vos propres prescriptions.

— Il ne me plaît pas.

— C'est pourtant vous qui l'avez voulu ainsi.

— J'en désirais un autre, et je ne prendrai pas celui-ci.

— Ayez la bonté de regarder le dessin que vous nous avez remis, vous verrez que nous nous y sommes scrupuleusement conformées.

— Non, non, mille fois non, ce n'est pas cela que je veux.

— Comme il vous plaira. Seulement vous ne serez pas surprise si désormais nous n'acceptons plus vos ordres.

L'altercation se prolongea encore quelques instants avec vivacité, puis enfin la modiste se retira et le silence se rétablit.

Quelques instants après, ma voisine reçut la visite de deux de ses paysans qui avaient obtenu d'elle la permission de s'établir à Pétersbourg et qui venaient la prier de renouveler leur passe-port. Elle leur adressa la parole, en colère, leur reprochant avec rudesse de ne pas payer exactement leurs impôts, puis enfin leur déclara que, pour leur accorder la nouvelle grâce qu'ils lui demandaient, elle exigeait qu'ils lui donnassent trente roubles de plus par année. L'un d'eux, prenant la parole d'un ton humble et suppliant, lui dit :

— Notre mère, notre bienfaitrice, si notre pauvreté ne nous a pas permis jusqu'à présent d'acquitter ponctuellement notre impôt, comment veux tu que nous en payions un plus considérable ?

— Je te trouve bien hardi, s'écria l'impitoyable femme, de me parler ainsi ; sache que ton devoir est de faire la volonté de tes maîtres.

— Mais, chère mère, comment pourrions-nous...

— Tais-toi, et sors.



— Nous sommes tes serviteurs, tes esclaves; nous nous recommandons à ta bonté.

— Bien, bien; si vous ne payez pas à jour fixe, je vous fais enrôler dans l'armée.

La porte de l'appartement de ma voisine s'ouvrit de nouveau; mais cette fois ce n'était plus ni pour la modiste, ni pour des serfs; c'étaient des personnes de sa connaissance qui venaient la voir. Quelle étrange métamorphose! Comme la colère de mon inconnue s'est apaisée! comme cette capricieuse fantaisie s'est dissipée! Sa voix, naguère si rude, si désagréable, est devenue douce, caressante; un poëte la comparerait aux murmures d'une onde limpide, caressée par un leger zéphir; avec quel affectueux intérêt elle s'informe de Marie, de Fédora, de je ne sais qui encore! Avec quelle émotion touchante elle parle de la longue maladie de son petit chien; il me semble qu'elle pleure en dépeignant les souffrances de la pauvre bête.

— Vous devriez, lui dit une de ces compatissantes amies, renoncer à l'habitude d'avoir près de vous des animaux; vous êtes d'une nature trop tendre, et vous souffrez trop de les voir souffrir.

— Oui, répondit ma voisine, j'ai les nerfs très-affaiblis depuis la mort de mon cher Mimi.

— Je crus d'abord que Mimi était le nom de son chien, mais j'appris par la suite de l'entretien que c'était celui de son mari, qu'elle avait perdu depuis plusieurs années.

Cette scène sentimentale me mettait dans une nouvelle rage; j'avais envie d interpeller ma méchante voisine, de

lui dire de se taire et de ne point profaner les mots sacrés d'amour et d'amitié, en s'attribuant ces deux sentiments. Mon Dieu, mon Dieu, comment peut-on être si hypocrite? comment peut-on mentir si impudemment? Serait-il donc vrai, comme on l'a dit, que la vie de la femme ne serait qu'une perpétuelle tromperie, depuis le berceau jusqu'à la tombe?

Non, grâce au Ciel, toutes les femmes ne portent point ce masque hideux; il y a parmi elles des âmes d'élite qui nous font oublier les vices des autres. Telle était ma mère, ce noble cœur qui ne vivait que pour le bonheur de ceux qui l'entouraient, qui était si profondément dévouée au bien-être de ses enfants, qui, sans rien demander au monde, lui donnait tout ce qu'elle pouvait lui donner. Telle était aussi ma chère Élisabeth Michailovna. De quelle délicatesse de sentiment elle était douée! quel désir d'être agréable aux autres! quelle douceur de caractère! quelle bienveillance! Deux exemples comme ceux-là, c'en est assez pour que je sache que toutes les femmes ne sont pas fausses et méchantes.

Mais n'est-il pas étrange que chaque incident me rappelle ainsi le souvenir d'Élisabeth? Je me suis tant de fois promis à moi-même d'écarter son image de ma pensée, et mon cœur y revient sans cesse. Cependant est ce bien une impulsion de mon cœur, et non pas une erreur de mon imagination? On dit qu'à cinquante ans il n'est plus permis de s'engager dans un nouvel amour. Non; mais ce n'est pas s'engager dans un nouvel amour que de songer à la femme que l'on a aimée il y a ving ans; ce

n'est que la continuation d'un même sentiment. C'est une chose singulière que d'aimer encore une femme qu'on n'a pas vue depuis dix ans. Singulier ou non, le fait est, je l'avoue, que mon cœur bat vivement à l'idée que demain je me trouverai près d'Élisabeth. Oui, demain, je prends une voiture à quatre chevaux, et Antipe mettra sa livrée. Antipe ! puis-je compter sur lui ? Quand je l'appelle, il ne me répond que par un ronflement : je crois qu'il est encore ivre. Mais voilà que tout à coup je songe que je ne connais pas l'adresse d'Élisabeth. A cette pensée, je frissonne... Ah ! heureusement j'ai à Pétersbourg une cousine qui sait tout qui se rappelle la figure des gens qu'elle n'a fait qu'entrevoir, qui peut dire où demeurent tous ceux qu'elle connaît à peine, combien ils ont d'enfants et de domestiques, si le cocher boit, si la femme sort souvent, si elle se querelle avec son mari, si elle a des adorateurs ou des soupirants, enfin elle sait tout. Près d'elle, je ne puis manquer de trouver l'adresse d'Élisabeth. Sans ma maudite goutte, j'irais à l'instant même la chercher. Quel ennui que d'être là, seul dans une chambre d'auberge, sans livres, sans amis, sans distractions ; et si, à cette misère, on ajoute un voisinage comme celui dont je suis affligé, il y a de quoi prendre à tout jamais en haine l'invention des hôtels.

A l'heure du dîner, ma voisine sort de son appartement; enfin, je vais avoir quelque repos. Je réveille Antipe, non sans peine, et l'envoie chercher mon dîner. Une demi-heure après, au lieu de ce dîner, on m'apporte du café.

— Que signifie cela ?

— C'est ce que votre domestique a commandé.

— A force de boire, il aura encore perdu sa raison. Donnez-moi à manger le plus tôt possible.

En ce moment rentre mon voisin ; il paraît très-irrité, jette brusquement divers objets dans sa chambre en prononçant d'un ton de colère les mots de tribunal, secrétaire, plaidoierie. Mais qu'importent ses affaires ? Que Dieu lui soit en aide !

Je me remets à rêver à Élisabeth. Pourquoi ne l'épouserais-je pas, si elle y consentait ; on dit que je suis vieux ; cependant, à cinquante ans on n'est point encore si vieux. Je me sentirais de force à danser encore la mazurka, si je n'avais la goutte, et la goutte ne me prend guère que deux fois par mois, et souvent pas plus de quatre jours. Il y a deux ans que B... s'est marié. On s'est moqué de lui, mais il avait soixante-huit ans, et sa fiancée n'en avait que vingt. Entre Élisabeth et moi il n'y a pas une si grande différence, et je ne vois pas pourquoi on plaisanterait de mon mariage ; si elle le voulait, je serais bientôt décidé. Voyons ce qui arrivera. Demain notre entrevue doit éclairer la question. Comment va-t-elle me recevoir ? que me dira-t elle ? Il est probable que je remarquerai en elle la trace des années ; cependant les traits de sa figure ne peuvent être bien changés, et ce qui est essentiel, ce qui ne doit point subir l'atteinte des années, c'est cette âme qui se confondait avec la mienne, c'est ce regard qui charmait tellement mes regards.

Ouf ! quel bruit dans la chambre de mon voisin ! le pauvre homme, comme il doit souffrir !

— Antipe! Antipe! le voilà qui dort encore! je crie de nouveau, et il finit par arriver.

Va dire au bureau qu'il y a près de moi, au n° 6, un voyageur que je crois très-malade.

Quelques instants après, Antipe revient, et me raconte je ne sais quelle espèce de folie, dont je ne puis m'empêcher de rire. J'attends qu'on m'apporte le thé pour interroger le domestique de l'hôtel, qui, probablement, satisfera ma curiosité! Le voici :

— Dites-moi, mon cher, qui demeure donc dans cette chambre, à côté de moi?

— Dans celle-là?

— Oui.

— C'est un étranger, M. Kotschin.

— Comment?

— Kotschin, un propriétaire.

— D'où est-il?

— De Riazan, je crois.

— Un petit homme qui a des cheveux noirs?

— Précisément.

— Et quel est le nom de son père?

— Gabrilowitsch.

— Vraiment? c'est là mon voisin? Il y a longtemps qu'il est ici?

— Environ huit mois.

— Et là, de l'autre côté?...

Avant que le domestique m'ait répondu, la porte s'ouvre...

— Mon oncle, mon cher petit oncle, crie une jeune voix,

et au même instant mon neveu Pierre se jette à mon cou. Je l'embrasse affectueusement, et j'oublie que je dois avoir un air sévère, et lui adresser de graves remontrances. Pierre est un bon garçon, seulement un peu léger.

— Comment donc, lui dis-je, as-tu appris mon arrivée ?

— Je savais que vous deviez venir, et depuis deux jours j'ai été vous chercher dans tous les hôtels.

— Ah ! mon gaillard, je pense que tu as besoin d'argent.

— Je ne serais pas fâché d'avoir de l'argent, mais ce n'est pas pour cette raison que...

— Bien, mon ami, ton vieil oncle ne cherchera pas à approfondir la question.

A ces mots, Pierre me fait de telles protestations d'affection et de dévouement, que je finis par me laisser attendrir, et que je lui remets l'argent qui lui était destiné sans lui adresser le sermon que j'avais préparé. Une fois en possession de la toison d'or, après laquelle mon cher neveu avait couru dans tous les hôtels de Pétersbourg, il m'annonce qu'une affaire qui ne peut se remettre l'oblige à me quitter. Ah ! jeunesse, jeunesse, toujours et partout la même !

Décidé à faire, le lendemain, ma visite à Elisabeth, et désireux de me présenter à elle d'une façon convenable, je veux passer la revue de ma garde-robe. Grâce au Ciel, Antipe est en état de m'entendre, et apporte ma valise sur la scène ; mon habit me paraît assez brillant, quoiqu'un peu chiffonné en voyage, mon gilet en velours figurera

aussi fort bien dans ma toilette. Mes dispositions faites, il me reste un point fort important à traiter, la livrée et le chapeau d'Antipe sont en bon état; mais puis-je compter sur lui ? Quel malheur, s'il se mettait encore demain à boire, c'en serait fait de mon cérémonial. Que faire pour prévenir cette catastrophe ? Le prier d'être sobre ? Cela ne sert à rien. Se fâcher ? Encore moins ; le menacer de le renvoyer ? Mais Antipe sait bien qu'il m'est nécessaire ; que je ne puis me passer de lui ; il y a quinze ans qu'il est à mon service ; il est vrai que sur les 365 jours de l'année, il y en a au moins cent où je ne puis rien tirer de lui ; mais il est honnête, et je suis habitué à ses défauts. Que faire donc ? Le mieux, je crois, est de m'adresser à son amour-propre, c'est d'abandonner le reste au destin.

— Antipe, lui dis-je, n'as-tu pas honte de t'enivrer comme tu le fais ?

— Moi, seigneur de Dieu, m'enivrer ? Voilà quinze ans que je suis à votre service, quand donc me suis-je enivré ?

— Aujourd'hui même, Antipe.

— Aujourd'hui ! comment pouvez-vous me dire une chose pareille ?

— Que de fois n'ai-je pas été obligé de crier pour te réveiller ?

— Pensez, Monsieur, que voilà trois nuits que je n'ai dormi.

— Est-ce aussi parce que tu avais un si grand besoin de dormir que tu as si mal exécuté mes ordres, que tu

n'as su ni m'envoyer mon dîner, ni savoir le nom de mon voisin? Mais, en voilà assez là-dessus pour cette fois, écoute à présent mes instructions, afin que tu ne viennes pas plus tard me dire que tu ne les a pas comprises, ou que tu les as oubliées.

— Je suis donc un sot, un homme sans mémoire?

— Prépare ta livrée.

— Bien, Monsieur.

— Commande-moi une calèche à quatre chevaux.

— Pour le matin?

— Oui, pour le matin.

— Et où allons-nous?

— Tu le sauras demain. Pense à suivre exactement mes recommandations.

— Elles seront ponctuellement observées.

— Fais en sorte que j'aie une jolie voiture.

— Parfaitement; et vous n'avez rien de plus à m'ordonner?

— Non; emporte mes chaussures, je vais me coucher.

Antipe sort, et je me mets au lit. Les soupirs, les gémissements résonnent de nouveau dans la chambre de mon voisin; mais je suis tellement fatigué d'une longue insomnie, que mes yeux ne tardent pas à se fermer. Je m'endors dans les plus charmantes visions; je suis près d'Elisabeth, je lui dis mes vœux, je lui explique mes projets. Elle m'écoute en rougissant; mais dans ses yeux, dans ses beaux yeux limpides, je lis le consentement auquel mon cœur aspire.

Je me lève; il fait jour, mais la neige tombe à gros flo-

cons dans la rue, et Antipe entre dans ma chambre, Dieu soit loué! sans avoir bu.

— As-tu commandé la voiture?

— Pas encore, mais nous avons le temps. A quelle heure voulez-vous sortir!

— A onze heures.

— Il n'en est que huit.

Fais attention que nous ne soyons pas en retard.

— Moi en retard, mon petit père! Mais, Alexis Ivanovitch, est-ce que je mérite ce reproche? J'exécute toujours ponctuellement vos ordres.

— C'est bon, apporte-moi du thé.

Après avoir préparé ma toilette, je pense qu'avant de me rendre chez ma cousine, j'ai encore le temps de faire une visite à mon voisin Kotchin, et de m'informer de ce qui le retient ici. Il était venu à Pétersbourg pour y passer quelques semaines, et voilà huit mois qu'il y séjourne...

Je me suis habillé avec le plus grand soin, j'ai mis ma cravate neuve, mon plus bel habit, mon plus beau gilet. Je me regarde dans la glace, et il me semble qu'à me voir ainsi paré, on ne me donnerait pas plus de quarante ans.

Oui, mais Elisabeth sait bien que, lorsqu'elle n'avait que seize ans, j'en avais déjà trente; il ne lui est pas difficile de savoir quelle différence d'âge existe entre elle et moi. Cependant, il est possible qu'en me regardant elle se dise: Il est très-bien conservé, et je n'en demande pas plus.

— Antipe, mon chapeau! Je vais chez mon voisin, va mettre ta livrée et viens me rejoindre. Fais en sorte que

j'aie une bonne voiture, de beaux chevaux et un cocher proprement habillé.

— Soyez tranquille, tout sera comme vous le désirez, et vous me remercierez.

— C'est bien.

Kotchin est assis devant un bureau et se lève précipitamment en me voyant entrer.

— Alexis Ivanovitch, s'écrie-t-il, comment, par quel hasard?...

Il m'adresse une foule de questions, et, moi, en l'interrogeant à mon tour, j'apprends qu'il est en très bonne santé, mais qu'une affaire le retient à Pétersbourg.

En causant avec lui, l'idée me vient que j'ai peut-être oublié ma lettre pour Elisabeth. Je m'approche de la fenêtre, pour chercher dans mon portefeuille, et tout à coup mon oreille est frappée du gémissement qui m'a tant occupé depuis mon arrivée à l'hôtel, je me retourne, et que vois-je? Mon ami Kotchin soufflant de toutes ses forces dans un coussin élastique.

— Que faites-vous donc? lui dis-je.

Il me répond par un signe de tête en continuant à souffler. Son visage est d'un rouge de pourpre, ses yeux lui sortent de la tête.

— Au nom du Ciel! lui dis-je, quelle idée avez-vous de vous livrer à un exercice qui vous cause une telle fatigue et vous fait pousser de tels soupirs?

— Le médecin, me répond-il, m'a ordonné de m'asseoir sur ce coussin, me disant que c'était très-bon pour un homme qui vit d'une vie sédentaire; mais je crois que ce

malheureux coussin est crevé, car j'ai passé des heures entières à essayer en vain de le gonfler.

Je ne pus retenir un éclat de rire, et je dis à mon ami combien je l'avais plaint en l'entendant gémir et en imaginant qu'il etait malade.

Le moment de partir était venu. Par la porte entr'ouverte, je voyais Antipe, qui m'attendait d'un air grave, en grande tenue.

— Adieu, mon ami, dis-je à Kotchin en lui prenant la main, venez donc aussi me voir.

— Adieu! Alexis Ivanovith, je suis heureux de vous retrouver en si bon état.

— A propos, vous qui êtes ici depuis longtemps, dites-moi donc qui demeure là, au nº 4.

— Au nº 4? c'est votre vieille connaissance Elisabeth Michailovna.

— Est-il possible? et la parole expira sur mes lèvres.

— Oui, Elisabeth Michailovna, une charmante femme; allez donc lui rendre visite; elle accueille à merveille ses anciens amis.

Je ne puis dire ce qui se passa en moi dans ce moment. Je rentrai dans ma chambre, je pris d'une main tremblante la lettre de ma tante, la lettre adressée à mon idéale Elisabeth, et ordonnai à Antipe de la porter au nº 4. Dans la même journée, je quittai l'hôtel Demuth, et par tis de Pétersbourg.

LA FONFAINE DE BAKTSCHISARAÏ

POËME PAR POUCHKIN

Girey est assis, les yeux baissés ; l'ambre fume entre ses lèvres. Un cortége d'esclaves se presse autour du khan redouté. Le silence règne dans cette cour. Tous observent avec respect un signe de colère et de chagrin sur la sombre figure du maître. Cependant le fier seigneur agite sa main impatiente ; tous s'inclinent et se retirent.

Seul dans l'intérieur de son palais il respire en liberté. Son front attristé montre l'agitation de son cœur. Ainsi sur le cristal du golfe ondoyant flottent les nuages orageux.

Quelle émotion agite donc son esprit? Quelle pensée l'afflige? Veut-il de nouveau faire la guerre aux Russes ou imposer sa loi aux Polonais? A-t-il à venger une offense sanglante? Est-il entouré d'une armée en révolte? Redoute t-il les hordes des montagnes ou les trames artificieuses

des Génois? Non, il en a assez de la gloire guerrière. Sa main redoutable est fatiguée, loin de lui l'idée de nouveaux combats.

La trahison aurait-elle pénétré au sein de son harem? La molle et voluptueuse esclave aurait-elle donné son cœur à un giaour?

Non, les timides femmes de Girey n'ont ni désir ni pensée. Elles fleurissent dans une tranquille monotonie, sous la vigilante et froide surveillance à laquelle elles sont soumises au sein de leur perpétuel ennui ; elles ne peuvent connaître la trahison. Comme ces fleurs exotiques qui se développent sous le vitrage d'une serre, leur beauté se dérobe dans l'ombre de leur prison. Dans un ordre uniforme, les semaines, les mois s'écoulent emmenant avec eux la jeunesse et l'amour. Chaque jour ressemble à l'autre, et lent est le cours des heures. La paresse règne dans le harem. Le plaisir y pénètre rarement. Pour tromper les vœux de leur cœur, les délicates habitantes de cette demeure changent leurs pompeuses parures, essaient de jouer, de causer, ou, au bruit de vives cascades, près des ondes transparentes, elles se promènent en troupes légères, à l'ombre des frais platanes. Parmi elles erre un méchant eunuque qu'elles ne peuvent éviter. D'un œil jaloux, d'une oreille inquiète, il les suit à tout instant. Par lui est établi un ordre invariable. La volonté du khan est son unique loi. Il n'observe pas plus ponctuellement les saintes prescriptions du Coran. Son âme ne demande point d'amour. Impassible comme une statue, il supporte les railleries, le blâme, la haine, les injures d'une folle espiè-

glerie et le mépris. Il observe sans s'en émouvoir le regard timide, et écoute avec le même flegme les prières, les soupirs craintifs et les murmures. Il connaît le caractère des femmes. Il connaît leur astuce quand elles sont libres et quand elles sont captives. Ni les regards caressants ni le muet reproche des larmes ne touchent son cœur. Il n'a plus foi aux femmes.

Lorsqu'aux heures de chaleur, les jeunes captives, dénouant leur longue chevelure, vont se baigner dans l'eau des sources, il est là leur éternel gardien, il regarde de sang-froid cet essaim de beautés charmantes. La nuit il erre sourdement dans le harem, il marche d'un pied furtif sur les tapis, ouvre une porte obéissante, s'approche d'un lit et de l'autre, épie avec un continuel souci le voluptueux sommeil des femmes du khan ou leur chuchotement nocturne. La respiration, les soupirs, le plus petit tressaillement, tout est par lui soigneusement remarqué, et malheur à celle qui dans son rêve prononcerait un nom étranger ou à celle qui confierait à une complaisante amie une pensée coupable !

Mais quels chagrins a donc Girey ? Le chibouk s'est éteint entre ses mains. Immobile et n'osant respirer, l'eunuque attend à la porte son signal. Le despote se lève mélancoliquement. La porte s'ouvre devant lui. Il se dirige en silence vers la demeure des femmes qui naguère encore le réjouissaient.

La troupe pétulante attend le khan, indolemment assise sur des tapis de soie, autour des jets d'eau. Avec une joie enfantine, ces femmes s'amusent à voir le poisson plonger

dans le cristal des fontaines au fond du bassin de marbre, et quelques-unes lui jettent leurs pendants d'oreilles en or. Des esclaves leur apportent des sorbets parfumés et un chant sonore et harmonieux retentit dans le harem.

CHANT TARTARE.

Le Ciel donne à l'homme une compensation aux larmes et à la misère. Heureux le fakir qui dans les tristes jours de sa vieillesse peut contempler la Mecque !

Heureux celui qui à sa mort est béni sur les rives glorieuses du Don ! Les houris viennent à sa rencontre avec un sourire d'amour.

Plus heureux, ô Zarima, l'amant du repos et de la volupté qui te voit, rose charmante dans l'ombre du harem.

Elles chantent. Mais où est Zarima, étoile de l'amour, beauté du harem. Hélas ! pâle et triste, elle n'entend pas ses louanges. Comme un palmier courbé par l'orage, elle incline sa jeune tête. Plus rien, plus rien ne lui plaît. Girey n'aime plus Zarima.

Il est changé. — Cependant quelle beauté, jeune Géorgienne, pourrait être comparée à la tienne? De tes tresses de cheveux tu couronnes deux fois ton front de lis. Tes yeux adorables sont plus éclatants que le jour, plus noirs que la nuit?

. . . .

Comment le cœur qui fut épris de toi peut il t'oublier pour d'autres charmes? Cependant l'indifférent, le cruel Girey dédaigne tes attraits. Il passe de froides heures so-

litaires depuis qu'une princesse polonaise a été renfermée dans son harem.

Naguère Marie vivait sous un autre ciel. Naguère elle florissait sur son sol natal. Son père était fier d'elle, et la nommait sa consolation. La volonté de cette enfant était sa loi. Il n'avait qu'une pensée, c'était de faire à sa fille bien-aimée une destinée riante comme un jour de printemps, d'écarter d'elle jusqu'à l'ombre d'un chagrin passager ; il voulait aussi qu'après son mariage elle se rappelât avec plaisir sa vie de jeune fille et ses joyeuses années évanouies comme un rêve. Tout en elle charmait, et son doux caractère, et ses vifs et gracieux mouvements, et la langueur de ses yeux bleus. Aux dons de la nature elle ajoutait ceux de l'instruction. Par sa harpe magique elle animait les fêtes de sa demeure. Une quantité de riches et puissants seigneurs l'avaient demandée en mariage ; d'autres languissaient secrètement pour elle. Mais son âme paisible ne savait encore rien de l'amour. Dans le château de son père, elle consacrait ses libres loisirs à ses jeux et à ses amies.

Naguère..... Et qu'est-il donc arrivé ? Les Tartares se sont répandus dans la Pologne comme un torrent. Moins prompt et moins terrible est l'incendie dévorant la maison. La contrée est ravagée, dépeuplée par la guerre. C'en est fait des joies de la paix. Villages, forêts, demeures magnifiques, tout est dévasté.

Silencieuse est la chambre de Marie. Dans l'église du château où reposent de froides reliques avec leurs couronnes et leurs armoiries de princes, s'élève une nouvelle

tombe. Le père est dans le cercueil. La fille est captive. Un sordide héritier régit le château et écrase sous un honteux fardeau ce malheureux domaine.

Hélas! la cour de Baktschisaraï renferme la jeune princesse qui pleure et gémit et s'alanguit dans sa captivité. Girey a pitié de cette infortunée; son abattement, ses larmes, ses soupirs troublent le court sommeil du khan.

Pour elle, les lois rigoureuses du harem ont été adoucies. Le sévère gardien des femmes n'entre chez elle ni jour ni nuit. Il n'ose la conduire à sa retraite nocturne ni arrêter sur elle son regard. Elle va seule au bain avec sa suivante. Le khan lui-même craint de troubler le repos de la jeune captive. Il lui est permis de vivre seule à l'écart du harem. On dirait un être céleste qui se cache dans son isolement. Là, sans cesse une lampe est allumée devant la sainte image de la Vierge; là, habite avec elle l'espérance qui console les cœurs affligés et l'humble foi. Là, tout lui rappelle des lieux meilleurs, et ses larmes coulent loin des autres femmes qui lui portent envie, et tandis qu'autour d'elle tout est plongé dans la mollesse, cette cellule du palais, respectée comme par miracle, renferme une pieuse austérité. Ainsi le cœur, victime de l'égarement, garde au sein d'une ivresse coupable son dépôt sacré, son sentiment de Dieu.

La nuit vient. L'ombre s'étend sur les beaux champs de la Tauride. Sous les lauriers touffus résonnent au loin les mélodies du rossignol. Sur un ciel sans nuages la lune apparaît entre des myriades d'étoiles, et verse sur les collines, sur les vallées, sur les bois une molle clarté.

Enveloppées dans leurs voiles blancs, les femmes des Tartares passent dans les rues de Baktschisaraï comme des ombres légères, s'en allant l'une chez l'autre dans leurs loisirs du soir. Le silence règne dans le palais. Le harem sommeille. Rien ne trouble le repos de la nuit. Le vigilant gardien a fait sa ronde. A présent il dort, mais l'inquiétude agite encore son esprit assoupi. La crainte perpétuelle des trahisons ne laisse point de repos à sa pensée. Tantôt il croit entendre des pas furtifs, tantôt un chuchotement ou des cris. Trompé par son oreille infidèle, il se réveille, il tremble, il écoute avec effroi, mais tout se tait autour de lui. Seulement l'eau des fontaines s'échappe en murmurant de sa prison de marbre, et le rossignol, qui ne quitte point sa rose chérie, chante dans l'obscurité. L'eunuque écoute encore longtemps, puis de nouveau est subjugué par le sommeil.

Qu'elles sont belles et charmantes les nuits du splendide Orient! Comme elles s'écoulent doucement pour les adorateurs du prophète! Quelle mollesse dans leurs demeures, dans leurs jardins magiques, dans leurs harems infranchissables où, aux pâles rayons de la lune, tout est si calme, si mystérieux, où tout inspire de tendres pensées!

Toutes les femmes de Girey sont endormies... Toutes! Une pourtant se lève et, respirant à peine, s'avance vers une porte qu'elle ouvre précipitamment. Puis elle marche d'un pied craintif dans l'ombre. A ses pieds est couché le vigilant et subtil eunuque. Son cœur est inflexible et son sommeil est souvent trompeur. Comme une ombre, elle passe devant lui.

Une porte est encore là. D'une main tremblante elle en pousse le bouton, elle entre et regarde étonnée, et se sent saisie d'une mystérieuse frayeur. La lueur de la lampe solitaire, l'armoire faiblement éclairée, la douce image de la Vierge et le Christ, symbole sacré d'amour, tout réveille en toi, ô Géorgienne, un souvenir puissant, tout te rappelle l'image confuse des jours oubliés.

Devant elle repose la princesse. L'incarnat du sommeil virginal colore ses joues. Un faible sourire rayonne sur son visage à travers les traces récentes de ses larmes. Ainsi la lune éclaire la fleur fatiguée par la pluie. On dirait que là repose un enfant d'Éden, un ange descendu du cie et pleurant sur la pauvre captive du harem.

Hélas! quelle émotion éprouve Zarima? Son sein est oppressé par la douleur. Malgré elle ses genoux fléchissent, elle prie et dit : « Aie pitié de moi, ne rejette pas mes supplications. » Ses paroles, ses mouvements, ses soupirs réveillent la princesse qui, toute troublée de voir cette belle inconnue, la relève d'une main agitée et lui dit : « — Qui es-tu? Comment te trouves-tu seule ici à cette heure, pendant la nuit? — Je viens à toi. Sauve-moi. Il ne me reste plus qu'une espérance. Longtemps je fus heureuse. Longtemps je vis sans crainte les jours succéder aux jours. Mon bonheur a passé comme une ombre. Je désespère. Écoute-moi.

» Je ne suis pas née ici, moi, mais loin, bien loin. Cependant tous les objets que j'ai vus autrefois me sont restés profondément gravés dans la mémoire. Je me rappelle les montagnes qui s'élevaient jusqu'au ciel, les tièdes tor-

rents qui tombaient de ces montagnes, les forêts impénétrables. Je me rappelle d'autres lois et d'autres mœurs. Mais comment, par quelle destinée ai-je quitté ma terre natale, c'est ce que j'ignore. Je me souviens seulement de la mer et d'un homme perché sur la voile au haut du mât.

» Jusqu'à présent je n'avais connu ni la crainte, ni la douleur. Je florissais dans la paix de cette demeure, attendant avec un cœur docile les premières émotions de l'amour. Girey abandonnait la guerre sanglante pour les jouissances du repos et, renonçant à ses farouches expéditions, rentrait dans le calme du harem. Je parus devant le khan avec une inquiète espérance. Il arrêta sur moi, en silence, son regard brillant, m'appela, et dès ce jour nous savourâmes l'ivresse d'un bonheur perpétuel, d'un bonheur que ni la calomnie, ni le soupçon, ni les tourments de la jalousie, ni l'ennui ne troublaient. Marie, tu lui apparus, et dans son âme est entrée une pensée criminelle. Girey respire la trahison. Il n'écoute plus mes reproches. Les soupirs de mon cœur l'importunent. Près de moi il ne retrouve plus ses premiers sentiments et ne continue plus ses premiers entretiens. Tu n'as point provoqué ce changement, je le sais, et tu n'y participes pas. Mais, écoute-moi. Je suis belle. Dans tout le palais, toi seule peux être dangereuse pour moi. Cependant je suis née pour la passion, et toi, tu ne peux aimer comme moi. Pourquoi donc, froide beauté, troubles-tu un faible cœur? Laisse-moi Girey, il est à moi. Ses baisers me brûlent. Il m'a fait de terribles serments. Depuis longtemps ses pensées et ses dé-

sirs sont confondus avec les miens. Sa trahison me tue. Je pleure. Vois, je fléchis les genoux devant toi. Je t'implore, n'osant t'accuser. Rends-moi ma joie et mon repos. Rends-moi mon premier Girey. N'essaie pas de me faire une objection. Il est à moi, et tu l'as aveuglé. Par tes dédains, par ta tristesse, par tes plaintes, éloigne-le de toi. Quoique parmi les captives du khan j'aie oublié, pour le Coran, ma première croyance, la religion de ma mère était la même que la tienne. Par cette religion, jure de réconcilier Girey avec moi. Et, écoute, s'il faut que tu... Je sais manier un poignard et je suis née dans le Caucase. »

Elle dit, et disparaît. La princesse n'ose la suivre. L'innocente jeune fille ne comprend point le langage de l'orageuse passion. Mais cette voix l'étonne et l'effraie. Quelles larmes, quelles prières la sauveront de l'opprobre? Qu'arrivera-t-il d'elle? Oh ! Dieu! si Girey pouvait oublier l'infortunée dans une lointaine prison, ou s'il pouvait mettre promptement fin à ses jours! avec quelle joie Marie quitterait cette terre de douleurs! Les douces heures de la vie pour elle ont fui depuis longtemps. Il n'en reste plus rien. Que faire en ce désert du monde? Il est temps. Marie est attendue; un affectueux sourire l'appelle du haut des cieux dans la paix éternelle.

Les jours s'écoulent. Marie n'est plus. Elle est morte subitement. Comme un nouvel ange, elle brille de l'éclat longtemps désiré. Mais comment a-t-elle été si vite conduite au tombeau? Est-ce par le chagrin d'une captivité sans espoir, par une maladie, ou par quelque autre cause? Qui sait? La douce Marie n'est plus. Et le palais est som-

bre et désert, Girey l'a de nouveau abandonné. Avec une troupe de Tartares, de nouveau il s'élance farouche et sanguinaire vers un pays étranger; mais dans son cœur couve le feu d'un autre sentiment qui ne peut être apaisé. Souvent, quand il a brandi son sabre dans l'ardeur d'un combat, tout à coup il s'arrête immobile, promène autour de lui ses regards avec stupeur ; puis on le voit pâlir comme s'il était saisi d'une crainte subite, et quelquefois des larmes amères coulent de ses yeux. Oublié, méprisé, le harem ne le voit plus. Les femmes vieillissent dans leurs tourments sous la loi de leur froid eunuque. Depuis longtemps la Géorgienne n'est plus parmi elles. Les muets gardiens du palais l'ont précipitée dans les flots. Ils ont mis fin à ses souffrances, la nuit même où la princesse mourait. Quel que fût son crime, terrible fut son châtiment.

Après avoir dévasté les campagnes voisines du Caucase et les paisibles villages russes, le khan retourna dans la Tauride et, dans un endroit isolé de son palais, érigea une fontaine en l'honneur de la pauvre Marie. Là, comme un symbole sacrilége de l'erreur et de l'ignorance, au-dessus du croissant mahométan s'élevait la croix. Une inscription y fut gravée que la morsure des années n'a point effacée. Là, derrière d'étranges sculptures, l'eau murmure dans un bassin de marbre, et jaillit en larmes froides qui jamais ne tarissent. Ainsi, dans ses jours d'affliction, la mère pleure le fils que la guerre lui a ravi. Les jeunes filles du pays, qui connaissent les traditions anciennes, ont donné à ce monument de deuil le nom de Fontaine des larmes.

Après avoir quitté le Nord et ses joyeux festins, j'allai voir le palais de Baktschisaraï plongé dans l'oubli. J'ai erré à travers ces galeries silencieuses où le fléau du peuple, le cruel Tartare se livrait à une voluptueuse oisiveté après ses féroces expéditions. On respire encore la volupté dans ces chambres désertes, dans ces jardins. Là murmurent encore les eaux ; là, les roses fleurissent, les branches de vigne serpentent et l'or brille sur les murs. J'ai vu les anciens treillages derrière lesquels les femmes, dans leur printemps, soupiraient en tournant entre leurs doigts les grains d'ambre de leurs chapelets. J'ai vu le cimetière des khans, dernière demeure des puissants souverains. Sur les colonnes des tombeaux s'élèvent des turbans en marbre. Il me semblait que ces images me disaient l'arrêt de la Providence.

Que sontdevenus les khans? Où est le harem? Tout est silencieux, tout est changé. Mais là, mon cœur est occupé d'une autre pensée ! Le parfum des roses, le murmure des fontaines me font oublier ces révolutions. Un sentiment inexprimable s'empare de mon esprit, et comme une ombre fugitive, une jeune fille traverse le palais devant moi.

Quelle était cette ombre, amis, dites-moi ? Quelle était cette image aérienne qui me suivait et que je ne pouvais ni chasser ni combattre ? Etait-ce l'âme virginale de Marie ou Zarima tourmentée par la jalousie dans l'ombre du harem ? Je me rappelle toujours ce regard si tendre et cette beauté encore terrestre !

Amant des muses et de la paix, oublieux de l'amour et de la gloire, oh ! je vous reverrai bientôt, doux rivages de

Salguir. J'irai avec mes souvenirs sur les pentes de ces montagnes qui s'élèvent au bord de la mer, et les flots de la Tauride réjouiront de nouveau mes regards. Magnifique contrée! charme des yeux! Là tout est si enivrant, collines et forêts, ambre et raisin doré, beauté solitaire des vallées, fraîcheur des eaux et des peupliers! Tout exalte le sentiment du voyageur, quand par une riante matinée son cheval chemine par le sentier, du rivage au pied des montagnes, et que devant lui l'onde scintille et murmure autour des rochers de Riou-Day.

NOTE

SUR LE POËME DE POUSCHKINE

LA VILLE DE BAKTSCHISARAÏ

LA LÉGENDE DE MARIE POTOÇKA

Le nom de Baktschisaraï se compose de deux mots qui, en langue tartare, signifient : Palais des jardins. Cette ville fut pendant plusieurs siècles la capitale d'un des derniers États fondés en Europe par les Mongols, d'un État dont la principale force était en Crimée, dont la funeste puissance s'étendait sur les rives du Dniéper et du Dniester et jusqu'à celles du Volga et de la Vistule. Sous le règne de la glorieuse Catherine, la Russie le subjugua et introduisit dans les régions septentrionales du Pont un élément de civilisation et de prospérité qu'elles n'avaient jamais connu.

A Baktschisaraï, dans une étroite vallée, à la limite des steppes et des montagnes, résidaient ces khans redoutables qui, chaque année, effrayaient la ville des tzars et dont les Polonais, les Russes, les Turcs courtisaient en

même temps l'amitié (1). Là se réunissaient ces légions de cavaliers sauvages, ces hordes barbares, qui au loin chassaient la bienfaisante charrue des plus fertiles contrées. Les Tartares, qui à présent ne forment plus qu'une petite peuplade de montagnards, ont conservé une vive prédilection pour cette capitale de leurs aïeux, et les Russes, qui n'ont plus rien à craindre de leurs anciens ennemis, non-seulement autorisent, mais encouragent même ce penchant. A part les fonctionnaires que le gouvernement envoie à Baktschisaraï, la ville n'est occupée que par des Tartares et semble être leur propriété.

Jadis les Tartares ont incendié, pillé Moscou, et au lieu de détruire quand elle s'en fut emparée, leur repaire, la Russie l'a doté de plusieurs priviléges et s'est plu à embellir le palais de ses anciens adversaires. Ce sont là les nobles représailles de la générosité et de la civilisation (2).

(1) Il existe encore un descendant des anciens khans. Son histoire est une curieuse page de plus à joindre à toutes celles qui racontent les vicissitudes des grandeurs humaines. Ce fils des anciens souverains qui s'intitulaient les maîtres des deux mers et des douze provinces, voyagea comme un simple particulier en Europe, séjourna en Angleterre, s'y convertit au protestantisme, épousa une Anglaise, obtint un diplôme de missionnaire d'une des nombreuses sociétés bibliques de la Grande-Bretagne, et rentra avec ce titre dans le pays où régnaient ses aïeux. L'empereur Nicolas lui accorda une pension, et l'une de ses filles fut admise au nombre des demoiselles d'honneur de l'impératrice.

(2) Kohl. Reisen in Sud-Russland, t. 1, page 222.

On ne voit à Baktschisaraï point de ruines. Ses rues sont fort peuplées, pleines de vie, animées sans cesse par le chant, par les instruments de musique, et ont une physionomie aussi tartare que si le khan siégeait encore là sur son trône. Par cette physionomie, non-seulement cette ville apparaît comme un singulier contraste entre les deux modernes cités de Sébastopol et de Simphérépol, mais elle mérite d'être notée comme une des villes les plus curieuses de l'Europe. En la visitant, un descendant des anciens Mongols, un érudit, y trouverait à peine l'action de la Russie, et pourrait y retrouver intactes les traces du passé.

Resserrée à droite et à gauche par deux chaînes de rocs calcaires, la ville se déroule dans la vallée, à peu près comme Heidelberg au pied de sa colline, en une rue étroite de deux verstes de longueur et à laquelle aboutit le mouvement de petites rues adjacentes. Là sont les cafés avec leurs galeries, les marchés de la ville et des campagnes, les boutiques turques et tartares, les ateliers où l'artisan poursuit au niveau de la mer dans sa maison sans fenêtres son travail journalier, et donne aux passants le spectacle de son industrie. Là, près du sellier qui borde ses housses et ses harnais avec des fils d'argent, campe une famille ambulante de forgerons bohémiens avec ses grossiers ustensiles. Là se promènent les femmes tartares, enveloppées dans leurs longs voiles, les femmes russes vêtues d'étoffes éclatantes, et quelques Grecques avec leurs magnifiques tresses de cheveux noirs. Par là arrivent à la fois les chevaux alertes des montagnes, les

chameaux pesamment chargés et les lourdes *troïkas*.

A peu près au milieu de cette rue, s'élève le palais des khans, entouré de hautes murailles, qui lui donnent au dehors l'aspect sévère d'un couvent. Il se compose de plusieurs bâtiments rangés autour d'une vaste cour. Devant ces appartements s'étend une large terrasse couverte de fleurs, ombragée par des berceaux de vignes, arrosée par de limpides fontaines. Deux galeries voûtées rejoignent ces jardins aériens à d'autres cours, à d'autres jardins et à l'ancien harem.

La plupart des fontaines sont décorées d'inscriptions poétiques. En voici une, entre autres, remarquable par son emphase orientale : Gloire à Dieu le très-haut! La face de Baktschisaraï a été embellie par les soins éclairés de l'illustre Girey. C'est lui qui, de sa main généreuse, apaise la soif de son empire.

La Fontaine des larmes tombe de cascade en cascade en plusieurs bassins, puis se divise en petits filets jusqu'à ce qu'enfin elle s'écoule goutte à goutte dans d'étroites conques de marbre. A cette fontaine se rattachent le nom de Marie Potoçka et sa réelle histoire illustrée, mais altérée par le poëme de Pouschkine.

Marie était la fille d'un riche seigneur polonais. Jeune, belle, gracieuse, elle réjouissait le cœur de ses parents et charmait les regards de tous ceux qui la voyaient. Un jour, une bande de Tartares envahit le domaine où elle vivait. Son père fut tué, son château dévasté, tout ce qui s'y trouvait enlevé par une soldatesque effrénée, et la jeune fille livrée à Girey, qui en devint si amoureux que pour elle il

oublia et les autres femmes réunies dans son harem, et ses projets ambitieux, et ses excursions guerrières. Pour elle il sacrifia même jusqu'à ses préjugés de musulman ; il lui fit construire une chapelle, il lui permit de rester fidèle à son culte et d'avoir près d'elle un prêtre catholique. Le fier despote était vaincu par la faible captive, le chef d'une horde sauvage par une timide enfant. Il n'ordonnait plus, il suppliait. Il ne demandait qu'à être aimé, et Marie ne demandait qu'à retourner dans son pays. Combien de temps dura la lutte entre la passion et les gémissements de la jeune fille, entre la griffe du lion et la tremblante colombe, c'est ce qu'on ne sait. Mais cette lutte finit par une catastrophe. Parmi les femmes qui naguère s'enorgueillissaient des faveurs du khan, qui après l'arrivée de Marie souffraient de ses dédains, se trouvait une Géorgienne, la plus belle de toutes, la plus fière et la plus implacable. Elle ne pardonnait point à la jeune Polonaise d'avoir pris un tel ascendant sur celui dont elle avait elle-même longtemps possédé les bonnes grâces, et elle résolut de s'en venger. Pour mieux assurer sa vengeance, elle associa à ses complots celles de ses compagnes qui, subissant le même outrage, en éprouvaient le même ressentiment. Toutes alors se rapprochèrent de Marie avec de vives démonstrations d'amitié, affectant un grand désir de lui venir en aide dans sa tristesse, de la consoler de ses regrets, de l'égayer dans son isolement. La pauvre Marie accepta avec confiance leurs témoignages d'affection, et un soir qu'elle écoutait avec un naïf abandon leurs entretiens et leurs chants, la Géorgienne se précipitant tout à coup sur elle, lui plon-

gea un poignard dans le sein ; puis à l'aide de ses complices l'ensevelit à la dérobée dans le jardin. Le khan découvrit bientôt de quelle façon sa bien-aimée lui avait été ravie, et fut sans pitié pour ses ennemies. Toutes celles qui avaient pris part au complot dont elle avait été la victime, furent égorgées. La Géorgienne, qui avait elle-même préparé et accompli le crime, fut écartelée. Nul autre amour ne remplaça dans le cœur de Girey le tendre et profond sentiment que Marie lui avait inspiré. Après lui avoir consacré, dans l'enceinte de son palais cette fontaine symbolique qu'on appela la Fontaine des larmes, il se rejeta avec une sombre ardeur dans le tumulte de la guerre, et fut tué dans un de ses aventureux combats.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.



